DIDIER
VAN CAUWELAERT

Dictionnaire de l'impossible

COMPRENDRE ENFIN CE QUI NOUS DÉPASSE

PLON

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Didier van Cauwelaert

Dictionnaire de l'impossible

PLON
www.plon.fr

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

© Éditions Plon

EAN : 978-2-259-22266-2

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Les miracles ne sont pas en contradiction
avec les lois de la nature,
mais avec ce que nous savons de ces lois. »

Saint Augustin

« J'ose croire que la joie intérieure
a quelque force secrète
pour se rendre la fortune plus favorable.
J'ai souvent remarqué
que les choses que j'ai faites avec un cœur gai
ont coutume de me succéder
heureusement, jusque dans les jeux de hasard… »

René Descartes
Lettre à Elisabeth, princesse palatine,
novembre 1646.

« Il est extrêmement important et sain
de conserver un peu de scepticisme. »

Joe McMoneagle
(espion médium employé par la CIA
dans le cadre du programme *Star Gate*)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Avant-propos

- A
- ABANDON (victoire par)
- ABEILLES (logique des)
- ABSOLUE (poussin, preuve)
- ANALPHABÈTE (les lettres de sang de l')
- ANDOUILLE, première injure proférée depuis l'au-delà
- ARBRES (ADN des)
- ARMÉE (les médiums et l')
- B
- BACTÉRIES (nos ancêtres les)
- BELGE (miracle à la)
- BILOCATION (Résistance et)
- BLUFF (guerre psychique ou)
- C

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CAFARD (masochisme du)

CALAMAR (lumière et)

CANCER (une autre vision du)

CAPACITÉS PSI

CASTING DU GOÉLAND (le)

COCA-COLA (chassez les esprits avec)

COMBUSTION HUMAINE SPONTANÉE

D

DIRECT SUR FRANCE 2 (lévitation en)

DOUBLE GLAND (l'apparition du)

E

EFFET MOUTON-CHÈVRE

ÉTOILES (la piste des)

EXTRASENSORIELS (espions)

F

FANTÔME (député)

FRANCO (le baiser de Madame)

FUTUR ANTÉRIEUR

FUTUR (écrire le)

G

GLACE (l'amour et la)

GUÉRISON (les pensées de)

H

HAARP (projet)

HITLER ET LES VOYANTS

HOMME-SINGE (la jurisprudence de l')

HUGO (les tables de Victor)

HUMOUR THÉRAPEUTIQUE (l')

HYPNOSE (les contrevérités de l')

I

INDICATOR (la stratégie de l')

INDIFFÉRENCE (les bienfaits de l')

INTERCONNEXION (coccinelle, courge et)

ISLAM (les miracles de l')

J

JOURNAL QUI TUE (le)

JUAN DIEGO (la Tunique de)

JUNG (l'holodeck et le scarabée de)

K

KOUDOU (comment l'acacia euthanasie le)

L

LANCIANO (le casse-tête de)

LANGUE (le cœur sur la)

LAPIN EMPATHIQUE (la roublardise du)

LOURDES (comment se faire recaler à)

LOURDES (les fringales de)

LOURDES, MODE D'EMPLOI

LOUVE (ma femme est une)

M

MANOLO (le pied de)

MARILYN (le neurone amoureux de)

MIRACLE (les techniciens du)

MOISISSURE (labyrinthe et)

MORT (expériences aux frontières de la)

MULTIPLES (personnalités)

MUSIQUE POSTHUME

N

NÉOLITHIQUE (acupuncture au)

O

OBJETS (apparition d')

OISEAUX (prouesses d')

P

PADRE PIO (les quatre morts de)

PANIER À LINGE (les messages du)

PASSÉ (influencer le)

PASSÉ (voyages dans le)

PASSION (le puzzle de la)

PEINTURE AUTOMATIQUE

PERROQUET TÉLÉPATHE (les angoisses du)

PERSONNEL (apport)

PIGEON VOYAGEUR (le missile du)

PLACEBO (effet)

Q

QUESTION DU SPHINX (Darwin et la)

R

RÉSURRECTION (le rayon de la)

RETRAIT (le sens du)

ROBOT (les abeilles et le)

S

SAINT-MÉDARD (les convulsionnaires de)

SALAMANDRE (le cerveau haché de la)

T

TITANIC (les auteurs du)

TRANSCOMMUNICATION (les clins d'œil de la)

U

UNE OU DEUX PROFS ?

V

VÉGÉTAUX (intelligence des)

W

WAGNER (faire l'amour ou la mort avec)

Z

ZEITOUN (les prodiges de)

ZOC : ZOMBI D'ORIGINE CONTRÔLÉE

ZOLA (double miracle pour Emile)

Du même auteur

Avant-propos

Un poussin qui attire vers lui un robot par la puissance de sa pensée. Un arbre qui se déplace tout seul. Une hostie en lévitation durant une messe télévisée. Des étudiants qui modifient le passé devant des écrans d'ordinateur. Une abeille calculant une distance et la communiquant à sa colonie par une chorégraphie. Une machine capable de dialoguer avec des insectes. Un militaire qui dessine dans ses moindres détails un sous-marin ennemi construit en secret, dix mille kilomètres plus loin. Une résistante s'empêchant de parler sous la torture nazie en pratiquant la bilocation. Un oiseau utilisant l'homme comme main-d'œuvre, et l'envoyant à la mort quand il ne lui donne pas satisfaction. Des dizaines de billes, de pièces de monnaie et de balles de golf qui se mettent à pleuvoir à l'intérieur d'une agence immobilière, au beau milieu des transactions. Une aveugle qui donne le signalement précis des deux hommes qui lui ont volé ses bijoux pendant qu'elle était dans le coma. Tout cela est impossible, *a priori*, nous sommes d'accord. Et pourtant.

Ces quelques phénomènes et tous ceux qu'on découvrira dans le présent dictionnaire ont été observés, décrits, authentifiés par des personnes dignes de foi, des chercheurs, des instruments de mesure. J'en ai parfois été le témoin direct. O u l'acteur involontaire – qui sait ? Puisque la physique quantique nous démontre que c'est notre conscience qui crée la réalité.

L'imagination a toujours été mon point de départ, mon terrain d'action. Je ne suis pas un homme d'idéologies, de croyances, d'abstractions. J'ai simplement besoin de comprendre le monde et les autres, j'ai envie de les aimer au-delà de leurs limites apparentes, et c'est pourquoi je les bouscule. Mais, à force d'inventer des situations *possibles* à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

partir de rencontres improbables ou d'événements extraordinaires bouleversant les repères de gens « normaux », ces histoires ont fini par m'arriver. Comme si l'imaginaire débordait la réalité, comme si les vibrations de l'esprit influençaient le destin.

Et, d'année en année, à travers les confidences de mes lecteurs, de mes confrères ou de scientifiques attirés par mes fictions, j'ai été frappé de constater à quel point ce genre d'expériences était fréquent. Combien de personnes – simples témoins tournés en ridicule, chercheurs dépassés par ce qu'ils découvrent, religieux confrontés à des « preuves » que refusent d'entériner leurs autorités spirituelles, sceptiques déstabilisés par des événements « impossibles » qu'ils ont pourtant vécus –, combien de personnes m'ont remercié d'avoir abordé avec naturel, humour et rigueur des sujets prétendus « surnaturels », c'est-à-dire *a priori* glaçants et foutraques… C'est pour eux que je me suis lancé dans la vaste entreprise de ce dictionnaire. Mais aussi pour fixer ma propre mémoire, et surtout pour combler mes lacunes.

Ainsi allons-nous passer en revue des siècles de mystères, d'expériences insensées, de découvertes fabuleuses, de tromperies, de censures et de persécutions – jusqu'aux toutes dernières avancées de la science qui, de plus en plus, accepte de remettre en question ses lois.

Ce qui m'importe avant tout, c'est la libre circulation de l'information. Ma seule certitude ? La vie a une imagination débordante. Le monde est un scénario en cours d'écriture et de réécriture permanentes, un terrain de jeu où la réalité et la fiction se dépassent l'une l'autre. Mais laquelle est partie en premier ? La vie est-elle le produit d'un canevas initial, ou le simple reflet de l'histoire que chacun de nous se raconte ?

Voici des histoires, donc. Des histoires qui s'enchaînent et parfois se répondent, au hasard du classement alphabétique. Des faits réels, assortis d'analyses, d'hypothèses,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'explications éventuelles qui n'engagent que moi ou les personnes dont je cite les témoignages et les travaux.

Quand on vous raconte un événement extraordinaire, vous ressentez sans doute une certaine volupté à vous exclamer : « Ce n'est pas possible ! » Un élan d'enthousiasme aussitôt mâtiné de prudence, car le désir d'en savoir davantage le dispute à la crainte de se laisser abuser. C'est ainsi que je réagis moi-même, le plus souvent. Cartésien par méthode et allergique au prosélytisme, je ne suis victime que d'une curiosité sans limites, d'une vraie gourmandise à l'égard des savoirs insolites, et d'une envie spontanée de les partager. Avec ce qu'il faut de distance et d'instinct, de dosage entre esprit critique et faculté d'émerveillement pour aborder l'« impossible » sans se laisser gruger, abrutir ou larguer. Rationalisme obtus et crédulité péremptoire sont deux ennemis de l'intelligence, qui n'ont rien à s'envier en terme d'obscurantisme. Comme le pratiquait Descartes, le véritable doute consiste à douter de tout, y compris du bien-fondé de ce doute.

Ce dictionnaire se veut donc objectif, mais uniquement dans le récit des faits. Leur interprétation, elle, n'obéit qu'à ma liberté de pensée, à l'ouverture d'esprit qui, pour moi, doit être la synthèse entre le discernement et l'acceptation de l'inexpliqué – une forme de tolérance comme une autre. En tout cas, l'ego rationaliste est loin d'être, à mes yeux, le meilleur moteur de recherche. Demeurer sans réponse ne doit pas être considéré comme une humiliation. A condition de se poser les bonnes questions.

Bref, ce dictionnaire n'a d'autre ambition que d'informer, de faire réfléchir, rêver, douter, sourire et frémir. Modifier notre regard sur nous-mêmes, sur ce qui nous compose et ce qui nous entoure. Réenchanter le monde, en un mot, tout en explorant ses coulisses où, derrière le spectacle qui nous est donné, magouilles, désinformation, manipulation mentale,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

récupération, complots du silence et du tapage organisé sont souvent, hélas, les intentions cachées de la mise en scène.

L'intelligence, nous dit l'étymologie, c'est ce qui crée des liens entre les choses. La religion aussi. Dévissons donc la bêtise et le fanatisme aveuglants qui sont devenus les ampoules de notre « siècle de lumières » basse consommation. Redevenons des éclaireurs curieux, des spectateurs sans œillères, des penseurs buissonniers, des rêveurs lucides.

Au gré des entrées de ce dictionnaire, il est possible que votre conception de la réalité bascule, quels que soient vos horizons, vos convictions, vos espoirs, vos croyances ou vos refus. Simplement parce que vous aurez été confrontés à des phénomènes insensés qui, souvent, se sont passés ou se passent sous vos yeux. Parce que vous aurez perçu que la force qui gouverne la vie, c'est l'imagination. Parce que vous aurez peut-être accepté, au fil des mots, une grande loi de l'évolution intérieure : ce qui apparemment nous dépasse n'est pas là pour nous rabaisser, mais pour nous aider à aller plus loin.

Souvent, dans mon travail comme dans mes rapports avec les autres, je me demande l'impossible. En toute humilité, je dois reconnaître que, parfois, je reçois alors des signes, des connivences et des renforts qui concourent à me l'accorder. C'est tout le bénéfice que je vous souhaite à la lecture de ce dictionnaire. De A jusqu'à Z, repoussons de lettre en lettre les limites de l'impensable. Des pouvoirs psychiques de l'abeille à la fabrication rationnelle des zombis, d'*Abandon (victoire par)* à *Zola (double miracle pour Emile)*, donnons-nous avec curiosité, discernement, jubilation et gourmandise la liberté d'agrandir le champ des possibles.

Didier VAN CAUWELAERT

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

A

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ABANDON (victoire par)

C'était un jour de fête du Livre, à la fin des années 1990, dans les salons de la Mairie de Paris. Comme les mots de ce dictionnaire, les auteurs étaient disposés en enfilade au gré de l'alphabet, disparates et complémentaires, les plus connus permettant indirectement de découvrir les moins sollicités, devant lesquels stagnaient les files d'attente.

J'avais repéré depuis quelques minutes un petit monsieur entre deux âges qui, en retrait de mon stand, attendait une accalmie dans mes dédicaces. Il tenait sous le bras un énorme dossier vert, et je m'attendais au pire. Chaque Salon du livre nous réserve son lot d'admirateurs qui viennent nous soumettre un manuscrit. N'étant pas éditeur, je me promets toujours de répondre non merci, et je repars souvent avec un excédent de bagages, parce que j'ai nourri moi aussi, jadis, l'espoir illusoire que mon destin littéraire dépendrait de mes auteurs favoris.

Profitant d'un moment de répit où je rechargeais mon stylo, le monsieur au dossier vert s'avança vers ma table et attaqua d'une traite :

— Pardon, mais je vous ai lu, alors je sais que je peux vous raconter ce qui m'est arrivé.

Condensé à l'extrême, son récit dura tout au plus trois minutes. Ayant grimpé dans un arbre pour cueillir des cerises, un an plus tôt, il était tombé en brisant une branche qui lui avait ouvert la jambe gauche. Mal soignée, la plaie s'était infectée, et la gangrène s'y était mise. Lorsqu'il avait fini par se rendre à l'hôpital, c'était trop tard : la seule chance de le sauver était l'amputation. La veille du jour fixé par le chirurgien, il était descendu dans la rue avec sa canne pour, une dernière fois, « emmener promener sa jambe », disait-il avec cette douceur résignée des gens simples face à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'irrémédiable.

C'est là qu'il croisa une dame inconnue qui sursauta, à sa hauteur, sans s'arrêter. Machinalement, il tourna la tête après quelques instants. Elle s'était figée sur le trottoir et le fixait, l'air en suspens, aussi étonnée que lui. Semblant dominer une hésitation, un vrai trouble, elle revint soudain vers lui.

— Pardon, monsieur, mais on me dit de vous demander une chose. Vous avez un souci à la jambe, non ?

Il répondit par un pauvre sourire. Avec sa canne et sa guibole gonflée sous le bandage, pas besoin d'être extralucide pour en arriver à cette conclusion. Elle enchaîna :

— Vous avez un chat ? Parce que c'est à lui qu'il faut demander. Excusez-moi.

Et elle tourna les talons en rougissant, avec autant de précipitation que si on l'avait surprise en train d'écouter aux portes. Comme si elle avait honte de ce qu'elle *s'était entendue dire*, précisa mon lecteur.

Il était resté un moment immobile sur le trottoir, sonné par cette rencontre. Il avait un chat, oui, mais qui était mort six mois auparavant. Quel rapport, de toute manière ? Cette femme était dérangée, voilà tout. Et il avait d'autres problèmes en tête.

Néanmoins, rentré chez lui, il ne parvint pas à chasser de son esprit la dernière phrase de l'inconnue. Pourquoi ces mots, pourquoi cette émotion qui lui nouait le ventre ? Il ne croyait pas à grand-chose, à l'époque, surtout pas aux gens désintéressés. Ni à un au-delà quelconque. Dans le canapé où il s'était affalé, il ne voyait vraiment pas quel genre de soutien il pouvait attendre du siamois qu'il avait enterré dans son jardinet de banlieue.

Ses doigts rencontrèrent des poils sur les coussins de velours. Tout ce qui restait de Mozart, son compagnon de treize années. Alors il y eut en lui une espèce de sursaut. Qu'avait-il à perdre, après tout ? Il s'arracha du canapé, alla

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mettre un sac neuf dans son aspirateur, le passa sur les coussins, puis retira le sac pour récupérer les poils. Avec un soin dérisoire, il les étala sur la plaie de sa jambe, et il refit le pansement tandis qu'il demandait son aide au siamois, s'abandonnant à ce dernier espoir irraisonné.

Le lendemain matin, une odeur épouvantable le réveilla. Bien pire encore que celle que dégageaient d'habitude ses chairs en décomposition. Il retira le bandage et jeta le cataplasme de poils félins où s'était concentrée la puanteur. C'est alors qu'il découvrit, médusé, que sa peau avait changé de couleur. Les bords de la plaie semblaient rosir.

Arrivé à l'hôpital, il demanda qu'on réexamine sa jambe avant de la couper. Il insista tant et si bien qu'il obtint gain de cause. Le dossier vert qu'il m'avait apporté ce jour-là rassemblait cent pages de rapports médicaux, d'analyses, de témoignages de spécialistes confirmant, sur papier à en-tête, les diagnostics avant et après ce que le patient appelait « l'intervention de Mozart ». Les praticiens étaient formels : la gangrène dûment constatée avait « guéri » de manière inexplicable, et les chairs se reformaient plus vite que de raison.

Quand je relevai les yeux du dossier médical, je vis un noyau de lecteurs qui s'était formé autour du petit monsieur. Mes livres au bout de leurs bras ballants, ils me tournaient le dos, admirant sa jambe gauche aux cicatrices des plus discrètes sous le pantalon qu'il venait de retrousser. Une dame reposa mon roman pour me prendre des mains le dossier vert.

Quelques instants plus tard, le miraculé des poils de Mozart s'en alla, emportant mes lecteurs qui se disputaient ses pièces à conviction.

Que penser de ce récit ? La guérison était-elle due à l'action posthume d'un siamois *via* ce qui restait de sa matière physique, ou bien au fait que son maître s'était – pour reprendre son terme – *abandonné* à ce dernier espoir ? Cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« victoire par abandon », ce lâcher-prise sous-tendu par l'espoir, on en retrouvera l'hypothèse dans plusieurs cas de guérisons inexpliquées, passés au crible de ce dictionnaire. Mais comment interpréter le rôle de l'inconnue sur le trottoir ? Ce « renfort » destiné à attirer l'attention, par des paroles semblant surprendre autant celle qui les prononce que celui qui les entend.

Faut-il y voir, pour paraphraser Pirandello et ses « personnages en quête d'auteur », un message en quête d'intermédiaire – en l'occurrence, la première personne « réceptive » croisée en chemin par le gangrené, vu l'urgence de la situation ? Je n'ai pas de réponse. Mais ce genre de question reviendra souvent dans les pages qui suivent.

Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi cet homme avait éprouvé le besoin de me confier son histoire. Il allait très bien, les médecins avaient validé son miracle, il ne m'avait pas demandé mon avis ni mon aide, encore moins la médiatisation de son cas sous ma signature. Il n'avait pas besoin de moi, en fait. Il était reparti avec mon public, sans même me dire au revoir.

Quelques mois plus tard, je souffris brusquement d'une sigmoïdite aiguë, provoquant abcès intestinal et douleurs insoutenables. Ayant refusé l'opération à chaud qui aurait eu les conséquences qu'on imagine, je luttai toute une nuit contre la menace de la péritonite, avec autant de force mentale que de lâcher prise, m'abandonnant à la certitude que j'avais trop à faire pour mourir. Face à l'échec des antibiotiques sous perfusion, je ne manquai pas, dans la mobilisation générale de tous les moyens empiriques à ma disposition – prières, mantras, techniques de souffle et de visualisation –, de demander, au cas où, l'assistance de Célestine et Chapy, mes deux chattes défuntes.

Le lendemain matin, l'infection avait régressé de manière spectaculaire. Mes analyses étaient quasi normales. « Je ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sais pas comment, mais vous avez gagné : je range mes instruments », m'a déclaré, avec un sourire que je n'oublierai jamais, mon jeune chirurgien, le Dr Jean-Philippe Blanche.

Avec le recul, je me suis dit que l'homme au dossier vert de l'Hôtel de Ville avait, peut-être, tenu auprès de moi le rôle qu'avait joué dans son destin une inconnue croisée sur un trottoir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ABEILLES (logique des)

C'est un modèle unique dans la nature, et nos sociétés humaines n'ont jamais songé à s'en inspirer : les abeilles ont inventé la monarchie prolétarienne. Chez elles, en effet, ce sont les ouvrières qui décident de fabriquer les reines. Elles fixent leur nombre, les élèvent, sélectionnent les meilleures. Puis elles réduisent le stock excédentaire, conservant une ou deux « doublures » en cas de problème. Lorsque la souveraine en titre aura fait son temps, les ouvrières pourront s'en débarrasser après avoir assuré sa succession[1].

Rappelons que la fonction essentielle de la reine est de pondre : elle est la seule abeille féconde au sein de la ruche. D'elle seule dépend donc l'avenir de la colonie qui lui a confié ce rôle, selon un principe que Stendhal considérait comme le meilleur des régimes politiques : la « monarchie absolue tempérée par l'assassinat ». Avec une légère nuance, toutefois, chez les abeilles : la reine déchue peut être sauvée du régicide par l'exil, si un nombre suffisant de travailleuses, à l'issue d'une véritable journée de « vote », choisit de quitter la ruche avec elle. C'est alors que, sous forme d'essaim, les délocalisées partent à la recherche d'un habitat pour y former leur nouvelle colonie.

Le pouvoir de vie et de mort que la classe ouvrière exerce sur ses souveraines, avant comme après leur naissance, repose sur deux constantes : l'architecture et l'alimentation. La larve appelée à devenir reine sera placée dans une alvéole beaucoup plus spacieuse que celles où naissent les abeilles lambda, et nourrie exclusivement de gelée royale, ce qui la rendra féconde, augmentera sa taille et son espérance de vie – quatre ou cinq ans en moyenne, alors que la longévité des ouvrières se compte en mois, voire en semaines. Ajoutons que la reine possède une fonction insecticide. Elle émet en effet un parfum

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

spécifique empêchant la maturation des ovaires des mouches, fourmis et termites qui tenteraient de coloniser la ruche. Grâce à ses phéromones, les larves sont protégées en outre de l'attaque des moustiques[2].

On a donc vu comment les ouvrières avaient le monopole de la fabrication des reines. Il est intéressant de noter qu'elles exercent le même pouvoir en ce qui concerne les mâles – ceux qu'on désigne sous le vocable assez peu reluisant de « faux bourdons ». Elles fixent leur nombre, régulent leur population selon leurs besoins, et les éliminent lorsqu'ils se sont unis à la reine. Mais il reste à celle-ci un domaine réservé : le choix du sexe de sa progéniture. Après son « vol nuptial », la souveraine fécondée conserve en effet les spermatozoïdes dans une petite vésicule bien protégée. Un mince canal relie ladite vésicule au conduit par lequel tombent les œufs : libre à la reine de libérer ou non quelques spermatozoïdes au passage de l'œuf, provoquant la fécondation. Si elle ne le fait pas, cet œuf donnera un mâle. Le nombre de faux bourdons et d'ouvrières dépend donc de son bon vouloir – à ceci près que les mâles, plus grands, ne verront le jour que si les ouvrières femelles leur ont construit des alvéoles spécifiques, où la reine viendra les pondre afin que ses sujettes les y nourrissent, ce qu'elles font uniquement lorsqu'elles estiment que la colonie a besoin de mâles. Le contrôle des naissances, en fin de compte, appartient bel et bien aux ouvrières, celles-là même qui ne se reproduisent jamais.

Karl von Frisch, prix Nobel de physiologie et de médecine 1973, passa plus de cinquante ans à observer les abeilles, à étudier leur langage et leur poser des problèmes pour essayer de mieux les comprendre. Il fut le premier à mettre en évidence les paradoxes de leur intelligence. Une de ses expériences les plus renversantes est celle de l'écuelle vide.

Tous les après-midi, entre 5 et 7 heures, il dispose sur une table, en pleine campagne, une écuelle emplie d'eau sucrée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les exploratrices la repèrent, viennent en remplir leur jabot. C'est là que Frisch et ses assistants les marquent, les identifiant par un chiffre. Accompagnées d'un commando de butineuses qui seront numérotées à leur tour, elles reviennent les jours suivants à la même heure – ayant très vite mémorisé qu'en dehors du créneau « 5 à 7 », il n'y a rien à se mettre sous la trompe. Quoi de surprenant à cela ? Les abeilles sont habituées à ce que chaque type de fleurs « donne » son meilleur nectar à des heures précises, et elles s'y conforment. Jusqu'à présent, tout est *normal*.

La semaine suivante, on leur présente à 5 heures une écuelle vide. Problème. Jusqu'à 7 heures, les « habituées » y feront de fréquents allers-retours, avec une obstination opiniâtre. Comme s'il *devait* obligatoirement y avoir quelque chose dans l'écuelle. Car une fleur n'arrête pas soudain, en pleine saison, de produire son nectar. C'est pour les abeilles une situation absurde. Elles vont y répondre par la logique.

Le lendemain, elles arrivent plus tôt. Comme si l'absence de butin ne pouvait s'expliquer que par une razzia effectuée, avant leur arrivée, par d'autres insectes. Mais elles trouvent l'écuelle toujours vide. Les après-midi suivants, elles se présenteront de plus en plus tôt. Sans jamais s'attarder au-delà de 7 heures – moment où, les sept premiers jours de leur récolte, l'écuelle cessait de « produire » son nectar. Elles ont constaté l'anomalie et tentent d'y remédier, sans pour autant perdre la mémoire de la norme. Puis, au bout d'une semaine, elles finissent par renoncer au site, jugé définitivement stérile.

Frisch a donc mis en évidence chez les abeilles trois opérations mentales complexes : la mémorisation, la logique et l'anticipation. Comme il avait, dès 1923, décodé leur double langage : le mouvement de leurs antennes (il a défini un « vocabulaire » de cent dix positions) et leur « danse frétillante ». C'est ainsi que les exploratrices expliquent à la colonie, par une chorégraphie complexe, dans quelle direction

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et à quelle distance se trouve le butin qu'elles ont repéré (voir Robot [les abeilles et le]).

On le sait depuis l'Antiquité romaine : c'est la position du soleil et la cartographie des odeurs qui leur permettent d'opérer la localisation. Mais comment calculent-elles les distances ? Par le temps qu'a nécessité leur vol retour entre l'objectif choisi et la ruche. Frisch le démontre : c'est la dépense d'énergie provoquée par le trajet qui leur tient lieu de jauge kilométrique.

D'accord, mais comment se repèrent-elles dans le temps ? De quelle manière peuvent-elles arriver précisément à 4 h 45, puis à 4 h 30, et ainsi de suite, pour prendre de vitesse leurs concurrentes ? Frisch suppose tout d'abord que, là encore, c'est la position du soleil qui leur tient lieu d'horloge.

Pour le vérifier, le zoologiste embarque la ruche dans un avion, destination l'Amérique. Quand le soleil est au zénith à Paris, il n'est que 7 heures du matin à New York. Les abeilles vont-elles se guider sur ce nouveau trajet du soleil, adopter l'heure locale ? Pas le moins du monde. Habituées à butiner à des moments précis, elles continuent de s'attabler à l'heure de Paris. « C'est bien à une *montre intérieure*, conclut Frisch, qu'elles lisent l'heure. » Et l'adaptation forcée à ce nouveau rythme *anormal* de leur environnement leur sera souvent fatale. Soumises aux lois de la nature dont elles sont à la fois les bénéficiaires et les gardiennes – voire les législatrices… –, les abeilles ne *comprennent* pas que ces lois puissent se contredire. Elles en perdent le sens de l'orientation, la raison et la vie. Comme le disait le Pr Rémy Chauvin[3], qui a prolongé de façon magistrale les travaux de Frisch, elles sont notre miroir : un reflet prémonitoire, un avertissement dont nous faisons les frais. Dès les années 1970, Chauvin nous mettait en garde : « Quand l'homme perd la boussole, les abeilles deviennent folles. »

On sait que 80 % des fruits et légumes n'existent que par

la pollinisation des abeilles. D'où la fameuse phrase d'Einstein : « Si l'abeille disparaissait de la surface du globe, l'homme n'aurait plus que quatre années à vivre. » Il est de bon ton aujourd'hui de la contester, d'en attribuer la paternité à des apiculteurs désireux de s'inventer un prestigieux parrainage. Mais Rémy Chauvin me l'a confirmé en 2000 : c'est à leur ami commun Karl von Frisch qu'Einstein a confié ce pronostic – simple mise en équation de ses découvertes.

1. Karl von Frisch, *Vie et mœurs des abeilles*, Albin Michel, 1955.

2. *New Scientist*, n° 453.

3. Rémy Chauvin, *L'Enigme des abeilles*, Editions du Rocher, 1999.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ABSOLUE (poussin, preuve)

Personne n'a jamais prouvé de manière absolue la réalité d'un phénomène paranormal, entend-on couramment. Avant de réfuter cet *a priori*, arrêtons-nous un instant sur la définition de l'adjectif. *Absolu* signifie « qui ne comporte aucune restriction ni réserve ». Et plus précisément, en l'occurrence : « identique pour tous les observateurs, quel que soit leur système de référence[1] ». Rappelons que, pour accéder au rang de réalité scientifique, un phénomène doit être à la fois mesurable, quantifiable et reproductible. Ce qui n'advient quasiment jamais dans le domaine dit de la parapsychologie. Même si, une fois écartées toutes les hypothèses d'illusion, d'erreur ou de supercherie, on arrive à prouver, mesurer, quantifier la réalité d'un événement *psi*, il est presque toujours impossible de le reproduire à l'identique en présence d'observateurs différents dans des laboratoires variés. J'ai dit : *presque*.

Parmi les quelques protocoles ébouriffants auxquels il m'a été donné d'assister, je choisis pour cet article celui qui m'impressionne le plus, car il est à la fois le moins compliqué et le moins attaquable – d'ailleurs quasiment personne ne s'y est risqué, raison pour laquelle les médias ont si peu traité le sujet. En effet, pour respecter, dans un domaine aussi sensible, l'objectivité requise par leur statut, les journalistes sérieux se doivent de rapporter des faits critiquables. Quand le doute n'est pas permis, autant observer le silence.

Le protocole en question a été inventé par le Dr René Peoc'h, et lui a permis d'obtenir en 1986, à l'unanimité du jury, sa thèse de doctorat en médecine[2]. Partant d'une réalité commune maintes fois vérifiée (en sortant de l'œuf, un poussin prend la première chose qu'il voit bouger pour sa mère), Peoc'h a décidé de remplacer la poule par un robot. En

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'occurrence, un tychoscope, mis au point par l'ingénieur Pierre Janin. Ce générateur numérique aléatoire, sorte de cylindre en fer aux dimensions d'une boîte de raviolis, est équipé de deux moteurs à piles. Chacun d'eux actionne, de manière indépendante, une paire de roulettes mobiles comme celles d'un chariot de supermarché. Résultat : l'appareil se déplace dans tous les sens selon les lois du hasard, et, si on le place sur une grande feuille de papier, le stylo feutre dont il est muni permet d'établir son tracé.

Le poussin, prenant cette boîte en fer pour sa mère, se colle à elle et n'arrête pas de la suivre. Alors que va-t-il se passer si on les sépare, si le poussin est placé dans une cage en verre, à l'extrémité du périmètre de papier où évolue, au petit bonheur, le robot ? Eh bien, ce dernier va se diriger alors vers la paroi vitrée, près de laquelle il effectuera tous ses déplacements aléatoires. Conclusion de cette expérience reproduite des milliers de fois : le poussin veut sa maman, et donc il attire le robot par la force de sa pensée. Cela s'appelle la psychokinèse. Ou, pour employer un terme plus modeste, un effet psychophysique.

La publication de la thèse de René Peoc'h par l'université de Nantes, en 1986, suscita naturellement quelques critiques. Infimes. On chipota sur des « coquilles » dans les calculs statistiques, que l'auteur corrigea. On lui reprocha un certain « flou » dans son protocole, dû aux conditions d'expérimentation « contradictoires » sur lesquelles, justement, il fondait ses conclusions : l'action mentale du poussin sur le robot fonctionne chaque fois, et de la même manière, que la commande du moteur soit sur place, dans une pièce voisine ou à trois kilomètres de distance, dans l'obscurité ou en pleine lumière. Fixant sa « mère » pour la faire venir près de lui, le poussin agit à la manière d'un aimant, plus fort que le hasard, plus puissant que le programme informatique régissant le mouvement aléatoire des roulettes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La seule réfutation un peu argumentée qu'on puisse trouver sur Internet, à ma connaissance, est celle du zététicien Damien Triboulot. La zététique se présentant comme « l'étude rationnelle des phénomènes considérés comme paranormaux », la critique de Damien Triboulot porte sur « l'effet de bord » et « l'effet de coin » – en l'occurrence, le bord et les coins de la cage dont s'approche le robot mobile. « Etant stoppé par ce bord et ne pouvant aller plus loin, il sera obligé de rebrousser chemin. Il se crée donc dans cette zone un amas de déplacements qui donne l'impression que le mobile est attiré vers le bord. De la même façon, il existe un effet de coin. Le cadre ayant quatre bords et l'effet de bord se répartissant équitablement, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il se produise parfois sur le bord où se trouve le poussin[3]. »

Oui, sauf que Damien Triboulot ignore (ou feint d'ignorer) les résultats de l'expérience *inverse* publiés par Peoc'h. Si, au moment où l'œuf se brise, le chercheur a équipé le robot d'une commande téléguidée et qu'il lui fait attaquer le poussin nouveau-né, ce dernier conclut : « Maman me fait mal. » Dès lors, une fois placé dans sa cage vitrée, il *repoussera* la tortionnaire à roulettes *le plus loin possible de lui.* Adieu l'effet de bord et l'effet de coin.

Quant aux autres arguments du zététicien, ils sont réfutés sur divers sites, sa méthodologie approximative et sa méconnaissance du sujet étant démontrées notamment par Pierre Macias, informaticien et spécialiste en mesures physiques[4]. Il est également faux d'affirmer, avec une certaine condescendance, que les travaux de René Peoc'h se cantonnent aux facultés paranormales des volailles. Le titre de sa thèse de doctorat est explicite : *Mise en évidence d'un effet psychophysique chez l'homme et le poussin*[5]. Le problème est que, chez l'homme, les résultats sont beaucoup moins probants. Il arrive qu'il parvienne à attirer le robot ou à le repousser de manière significative, mais pas chaque fois, et pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bien longtemps. Peut-être parce que l'expérimentateur ne prend pas le cylindre en fer pour sa mère, que leur proximité n'est pas pour lui un enjeu vital, et qu'il doute de son pouvoir psychique – autant de déperditions émotionnelles qui semblent affecter l'action de l'esprit sur la matière. La pensée humaine, en ce domaine, est donc moins efficace que celle d'un poussin.

Sauf dans une circonstance précise : lorsque l'homme dort. Peoc'h et son équipe ont montré que, le robot produisant un bruit désagréable, l'expérimentateur le repousse dans son sommeil avec une efficacité dix fois supérieure à ses résultats en état de veille, lorsqu'il se concentre pour que l'engin s'éloigne[6].

Cela étant, les critiques les plus fondées qu'on ait émises à l'encontre de René Peoc'h concernent ses conclusions. Lors de la soutenance de sa thèse, le Pr Barbin, de l'Académie de médecine, président du jury, l'informa que ses collègues et lui avaient refait ses calculs statistiques et qu'ils avaient obtenu des résultats différents. Largement supérieurs aux siens, en fait : une chance sur cinq mille pour que le déplacement du robot en direction du poussin soit le produit du hasard. Reprenant les travaux du médecin breton, des chercheurs de l'université de Princeton sont arrivés, quant à eux, à une chance sur dix milliards.

1. Robert de la langue française.

2. Thèse consultable sur Internet à l'adresse : http://psiland.free.fr/savoirplus/theses/peoch.pdf

3. Damien Triboulot, *Les Contes de Peoc'h : le petit poussin*, http://www.zetetique.ldh.org/

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. Pierre Macias, *Critique de la critique*, http://www.psiland.org

5. Thèse de René Peoc'h, *op. cit.*

6. *Bulletin de la Fondation Odier*, n° 2, juin 1994.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ANALPHABÈTE (les lettres de sang de l')

Son cas est tellement particulier qu'il a fallu inventer un mot pour en parler : « hémographie ». Humble villageoise de Paravati, en Calabre, décédée le 1er novembre 2009 à quatre-vingt-cinq ans, Natuzza Evolo passa en effet une bonne partie de sa vie à *saigner du texte*.

L'un des premiers témoins de ces sueurs de sang calligraphiées fut l'avocat Silvio Colloca, chez qui, dès l'enfance, elle fut placée comme servante. Son témoignage a été recueilli par le Pr Valerio Marinelli, de l'université de Calabre, qui consacra au cas Natuzza Evolo cinq volumes d'investigation critique[1]. Voici en quels termes l'employeur de la fillette décrivit à l'époque le phénomène : « Elle posait un mouchoir sur sa poitrine, enroulé, plié ou déployé et, quand elle le retirait, c'était comme si une machine à écrire avait imprimé les textes et les dessins qui se lisaient très bien. [...] L'extraordinaire, c'est que le sang paraissait guidé par une main invisible. »

Quasiment inconnu en France, ce cas est si incroyable, les études scientifiques qui lui ont été consacrées en Italie sont si nombreuses que, voué à la concision par la forme du présent dictionnaire, je ne saurais trop renvoyer le lecteur à la seule étude sérieuse disponible en français, celle de François Brune[2]. Ce fameux théologien, enquêteur indépendant de l'Eglise pour tous les phénomènes que celle-ci, généralement, préfère passer sous silence, rencontra à deux reprises l'hémographe calabraise, et constitua sur elle un dossier exhaustif.

La consultation sur Internet des vidéos consacrées à Natuzza Evolo permettra en outre de mesurer, à côté de l'aspect spectaculaire des phénomènes produits, la personnalité par ailleurs tout à fait « banale » de cette mystique inclassable, femme de ménage et mère de famille

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nombreuse.

Dès son plus jeune âge, Natuzza, tout en élevant ses petits frères et sœurs, manifesta des dons singuliers qui médusèrent son entourage. Tandis que sa mère, dans le dénuement le plus complet, était obligée de se prostituer pour survivre, son père, qui était parti chercher du travail en Argentine avant sa naissance, faillit tomber à la renverse en découvrant soudain chez lui, un matin, une gamine inconnue, l'air aussi étonné que lui.

— Vous ne savez pas qui je suis ? Natuzza, votre fille.

Sous le choc, l'ouvrier émigré interpréta de travers cette apparition :

— Mon Dieu, alors tu es morte ?

— Non, je suis vivante, et je ne sais pas comment je me trouve ici[3].

Quand la gamine revint dans son corps d'origine, elle raconta avec ses mots d'enfant ce déplacement en Argentine. Elle dépeignit le décor, et décrivit ce papa qui avait bien changé par rapport aux photos qu'elle avait de lui. La famille crut à une simple affabulation, normale à son âge. Mais une lettre arriva d'Amérique du Sud, où son père racontait à sa mère l'étrange visite. Et des cousins, qui étaient allés le voir outre-Atlantique, validèrent les descriptions de Natuzza.

Ce genre de bilocation se reproduisit, à intervalles irréguliers. Parfois, la gamine fut même prise en flagrant délit de trilocation – voire davantage, dans ses périodes de travail intense pour nourrir sa famille. Comme on dit, elle se mettait en quatre.

Et elle ne s'arrêta pas là. Au fil de sa croissance, des prestations variées s'ajoutèrent à son catalogue. Vision des morts, accueil et radioguidage d'âmes en peine, apparitions de la Madone, stigmates du Christ accompagnés de douleurs intenses, chemin de croix « revécu » d'heure en heure dans son corps torturé – tel qu'en atteste le procès-verbal médical

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dressé par le Dr Mario Cortese en 1973[4] – furent son lot, toute sa vie. Sans oublier la trinité particulière qui, aux dires de nombreux témoins, continuait d'affecter son intégrité physique : biloc, triloc, coloc. En effet, tandis que la Calabraise, indépendamment de sa volonté, se dupliquait à distance, il arrivait souvent que des trépassés investissent son « corps d'attache », pour diffuser des messages vocaux avec leur propre voix et dans leur propre langue. Cela ne se faisait pas sans heurts ni malentendus. « Parfois, avouait Natuzza, je me trompe : je donne à la personne qui est devant mon corps physique le message que je devais donner à la personne que je suis en train de visiter avec mon autre corps[5]. »

Mais bon. Sans être courantes, ces facultés ne sont pas en soi des nouveautés (voir Bilocation [Résistance et], Padre Pio [les quatre morts de]). Concentrons-nous ici sur la particularité qui fit la gloire de Natuzza. Autrement dit, revenons au texte, à ce phénomène d'hémographie que personne avant elle, autant que je sache, n'avait produit – ou subi. Les messages écrits à la sueur de son sang – citations de la Bible, réflexions religieuses assorties de petits dessins pieux, proverbes, prières de longueurs variées – se calligraphiaient, suivant les jours et l'origine des destinataires, en italien, en français, en allemand, en anglais moderne ou archaïque, en hébreu, en latin, en grec… Certains textes s'interrompaient au milieu d'une phrase, par manque de place, et se poursuivaient lorsqu'on appliquait, sur le front, la joue ou la poitrine de l'émettrice, le mouchoir suivant. Détail intéressant : Natuzza était totalement analphabète.

Toute sa vie, elle accueillit ces saignements littéraires avec résignation, passivité et modestie. « Ce n'est pas moi, répétait-elle à ses fans, c'est le Seigneur. » Mais les autorités de l'Eglise ne furent pas toujours de cet avis. Ainsi, quand les mouchoirs à conviction furent transmis au Vatican, en 1940, le père Agostino Gemelli, neuropsychologue, président de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'Académie pontificale des sciences, referma le dossier Natuzza Evolo en qualifiant la donneuse de sang – que jamais il ne daigna rencontrer – de « simple hystérique ».

Précisons que c'est le même savant qui, en 1924, avait déjà proféré une sentence analogue (« hystérique provoquant des stigmates artificiellement, pour ainsi dire sans s'en rendre compte ») à l'encontre de Padre Pio, le prodigieux capucin qu'il s'était contenté de croiser dans un couloir, et que Jean-Paul II canonisera en 2002. Le père Gemelli, pieusement rationaliste, aura usé en son temps de toute son influence auprès du Saint-Siège pour isoler le saint homme de ses ouailles en l'accusant de pathologies mentales[6].

Les aléas de l'ordre alphabétique nous amèneront à retrouver cet éminent neuropsychologue dans la prochaine entrée (Andouille), car Agostino Gemelli fut, en 1952, le premier être vivant à se faire insulter par un mort sur une bande magnétique.

Mais revenons à Natuzza. Si les autochtones, les pèlerins, les touristes s'arrachaient ses mouchoirs, vénérant ses lettres de sang, les revendant parfois à prix d'or, les médecins du cru ne manquèrent pas non plus de s'acharner sur elle. Dès lors que l'absence de trucage était établie, il fallait bien tenter de comprendre le phénomène. Si son origine (divine, diabolique ou extraterrestre, au gré des sensibilités) faisait l'objet d'un débat subjectif, ses causes physiologiques, elles, relevaient de la science et devaient être expliquées.

Pour ce faire, on interna la malheureuse durant deux mois, en 1940, à l'hôpital psychiatrique de Reggio de Calabre. Examens cliniques et tests psychologiques s'enchaînèrent en pure perte, faisant le bonheur du personnel d'entretien qui ramassait les mouchoirs à messages, tandis que les infirmières les plus dévotes collectionnaient les pansements dédicacés par Dieu.

Après mûre réflexion, le Pr Annibale Paca finit par poser

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

son diagnostic : il ne s'agissait que d'« une vasodilatation segmentale due à une concentration émotive portée à son plus haut degré par une autosuggestion hypnotique[7] ». Et le médecin chef de conclure que toutes ces sueurs de sang, « évidemment causées par une intense frustration sexuelle », disparaîtraient dès lors que Natuzza se marierait. Ce qu'elle fit, trois ans après sa sortie de l'hôpital psychiatrique. Et rien ne disparut.

Son époux, un menuisier nommé Pasquale, lui donna cinq enfants et ils vécurent dans un dénuement heureux, tout juste assombri par les remords de Natuzza, qui craignait d'avoir trahi la volonté de Dieu en n'entrant pas au couvent. Mais c'est l'Eglise elle-même qui l'en avait empêchée, par deux fois : sa vocation fut rejetée car elle était analphabète. Pour être nonne, il faut savoir écrire – et pas seulement avec son sang.

Elle aurait pu apprendre, me dira-t-on. Mais cela coûtait trop cher de s'instruire à son âge. Et la maigre obole que lui glissaient certains chrétiens en échange de ses autographes sanguins, elle la donnait à de plus pauvres qu'elle – on en trouve toujours.

Il me semble que si l'on veut imputer absolument ses facultés hémographiques à une frustration, celle-ci fut bien moins sexuelle que culturelle et religieuse. C'est par son handicap, l'illettrisme, que son âme et son corps se sont exprimés. Et c'est le fait d'avoir été refusée par l'Eglise qui, peut-être, l'a amenée inconsciemment à reproduire avec son sang les messages du Christ et à revivre dans sa chair les stigmates de la Passion.

Cette hypothèse étant formulée, le problème n'en est pas pour autant résolu. Est-ce une force, une intelligence extérieures qui s'exprimaient à travers elle, ou bien son inconscient et sa foi qui seuls pilotaient ces phénomènes ? Dans ce dernier cas, l'unique explication envisageable serait la cryptomnésie, cette faculté que possède notre cerveau de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mémoriser à notre insu des textes entrevus brièvement, même s'ils sont écrits dans des langues inconnues. Mais, comme le fait remarquer François Brune, cela revient à expliquer un mystère par un autre mystère[8]. La cryptomnésie peut-elle s'exercer, comme dans le cas de Natuzza, en dehors de tout processus d'écriture manuelle ? Peut-elle se traduire d'une manière purement *organique ?*

Il ne m'appartient pas de me prononcer sur un sujet qui laisse sans voix la science comme l'Eglise. La seule réponse concédée par cette dernière, quand elle ne se borne pas à passer sous silence le cas Natuzza, c'est que Dieu a voulu, à travers cette humble illettrée calabraise, nous donner des signes. Quels signes ? Des « écrits sur le vif » qui échappent à toute raison, des citations ressassées n'apportant rien de neuf en dehors de leur méthode de transmission, des souffrances physiques et des épreuves sans fin destinées à commémorer le supplice de Jésus ? Je suis toujours un peu gêné par cette réduction doloriste du message christique. Ce que je préfère retenir, c'est la jubilation qui transparaît lorsqu'on regarde les vidéos de Natuzza Evolo, qui accueille en souriant ses milliers de visiteurs. L'étonnante joie qui émane d'elle en dépit – ou à cause – des douleurs, des prodiges accablants, de l'exploitation idolâtre ou mercantile, et des humiliations qu'elle a subis sa vie durant, au service d'une simple foi qu'elle laissait s'exprimer avec une passivité bienveillante. « Je ne souffre pas vraiment, expliqua-t-elle un jour, je suis heureuse car je continue à aimer les autres, et à donner une parole de réconfort à qui souffre[9]. »

D'après le droit canon, un procès en béatification ne peut être ouvert que cinq ans après la mort du candidat. 2014 sera-t-elle l'année Natuzza ? Préparez vos mouchoirs. Dans les ventes aux enchères, la cote de ses autographes hémorragiques est déjà considérable ; gageons qu'elle atteindra des sommets si jamais l'Eglise reconnaît officiellement la pauvre analphabète aux lettres de sang.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Pr Valerio Marinelli, *Natuzza di Paravati*, Edizioni Mapograf, 1998 (extraits traduits par François Brune).

2. François Brune, « Une mystique extraordinaire : Natuzza Evolo », in *Dieu et Satan*, Oxus, 2004.

3. Francesco Mesiano, *Fenomeni paranormali di Natuzza Evolo*, Edizioni Mediterranee, Roma, 1974.

4. Pr Valerio Marinelli, *op. cit*.

5. Anna Maria Turi, *Natuzza Evolo, la mistica di Paravati*, Edizioni Mediterranee, Roma, 1995.

6. Luigi Peroni, *Padre Pio, le saint François d'Assise du xxe siècle*, Editions Saint-Augustin, 1999.

7. Anna Maria Turi, *Natuzza Evolo…, op. cit*.

8. François Brune, *Les Miracles et autres prodiges*, Philippe Lebaud, 2000.

9. Anna Maria Turi, *Natuzza Evolo…, op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ANDOUILLE, première injure proférée depuis l'au-delà

Nous sommes le 17 septembre 1952, au Vatican. Le père Agostino Gemelli, ce fameux neuropsychologue présidant l'Académie pontificale des sciences, se trouve avec le père Pellegrino Ernetti dans son laboratoire de physique expérimentale. Travaillant sur un antique magnétophone, tous deux s'efforcent de filtrer des chants grégoriens, afin de réduire les harmoniques intempestives qui nuisent à la pureté des voix. Trop fines, les bandes cassent régulièrement, et le père Gemelli passe son temps à les réparer en pestant. Aussi maladroit que ronchon, il a pris l'habitude, depuis que son père est mort, de marmonner entre ses dents à la moindre contrariété : « Aide-moi, papa, enfin ! »

Cette injonction à peine proférée, il remet le magnéto en marche. Et c'est alors que son collaborateur et lui entendent, au milieu des chants grégoriens, une voix prononcer distinctement : « Mais bien sûr que je t'aide, je suis toujours avec toi ! » Terrorisé, Gemelli fait un bond sur sa chaise, rembobine, réécoute. Il n'en croit pas ses oreilles. Ebahi lui aussi mais plus circonspect, Ernetti l'incite à refaire un enregistrement. Ils entendent alors, par-dessus les harmoniques, la voix lancer d'un ton narquois : « Mais oui, andouille, tu ne vois donc pas que c'est moi ? »

Il existe quelques divergences sur la traduction de cette injure affectueuse (*zuccone*, en italien), que le papa d'Agostino Gemelli se plaisait à lui assener de son vivant. Certains préconisent « cornichon », « potiron », « cancre », « petit benêt » – ou bien « gros bêta », comme l'écrit François Brune à qui Ernetti a personnellement raconté cet épisode[1]. Je préfère quant à moi m'en tenir à « andouille », traduction de Gustavo Guerrero, ambassadeur du Salvador près le Saint-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Siège, chez qui travaillait ma grand-tante et qui, le premier, me raconta dans mon enfance cet événement aussi capital que loufoque.

Profondément bouleversés, les deux arrangeurs de chant grégorien se précipitèrent, soutane au vent, chez le pape Pie XII. Il faut se rappeler que, dès 1917, le Vatican avait officiellement interdit aux catholiques les pratiques spirites, lesquelles faisaient fureur en Europe dans le sillage d'Allan Kardec, Victor Hugo ou sir Arthur Conan Doyle – l'illustre créateur de Sherlock Holmes qui avait organisé à Paris, en 1925, un congrès mondial de spiritisme ayant drainé des foules immenses autour des plus grands esprits du siècle, morts et vifs. Le Vatican détestait l'idolâtrie métapsychique – pour ne pas dire la concurrence déloyale – de cette parareligion qui, outrageusement médiatisée, prétendait mettre les gens en communication avec le Ciel sans passer par l'intermédiaire des prêtres.

Le souverain pontife, tendu, écouta l'enregistrement de papa Gemelli, mais rassura aussitôt le président de son Académie des sciences : « Soyez tranquille, ceci est un fait strictement scientifique, et n'a rien à voir avec le spiritisme. Le magnétophone est un appareil objectif qu'on ne peut pas suggestionner : il capte et enregistre les vibrations sonores d'où qu'elles viennent. Cette expérience pourra peut-être marquer le début de nouvelles études scientifiques, pour confirmer la foi dans l'au-delà[2]. »

Lesdites « études scientifiques », au départ, demeurèrent tout à fait confidentielles. Et puis un jour, sept ans plus tard, à la télévision anglaise, on entendit claironner : « Bonjour tout le monde, ici monseigneur Lang ! » C'était l'archevêque de Cantorbéry, mort depuis 1945, qui avait « pris la parole » durant une séance où l'on interrogeait un médium. Ceux qui l'avaient connu furent à peu près unanimes à identifier sa voix. Celle-ci avait imprimé sur la bande magnétique un long

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

message de vingt minutes, soulignant à la fois « la valeur et les dangers du spiritisme » : porte ouverte sur le meilleur comme le pire, risque d'accoutumance et d'« infiltration », nécessité d'un discernement constant, d'intentions pures au service d'une foi sincère… C'est un certain révérend Higgins qui fit diffuser cet enregistrement à la télévision anglaise[3]. Curieusement, il y eut peu d'échos. Il faut dire que le speaker n'avait pas précisé de façon très claire que l'archevêque avait prononcé cette mise en garde à titre posthume.

Néanmoins, la réaction de Pie XII à « l'annonce faite à l'andouille », comme disait l'ambassadeur Guerrero, avait ouvert une brèche, dans laquelle s'engouffra après lui Paul VI, en créant en 1970 une chaire de parapsychologie au Vatican. Car les recherches scientifiques sur les « forces de l'esprit » étaient devenues à l'époque une priorité militaire, surtout en Union soviétique, et l'Eglise entendait ne pas abandonner le terrain spirituel aux seuls médiums soldats.

Prise en étau entre le secret de la confession et le confidentiel défense, la transcommunication instrumentale – ainsi qu'on appelle l'enregistrement de voix censées provenir de l'au-delà – se développa donc en circuit fermé, et ne se répandit auprès du grand public qu'à partir des travaux de Friedrich Jürgenson.

Ce touche-à-tout de génie, tour à tour archéologue, cinéaste, artiste peintre, chanteur d'opéra et ornithologue, voit sa vie basculer le 12 juin 1959. Dans une forêt près de Stockholm, il a passé la journée à enregistrer des chants d'oiseaux. Le soir venu, écoutant la bande, il tressaille lorsque retentit, entre deux gazouillis, un solo de trompette. Il est certain de n'avoir entendu aucun instrument de musique dans les bois. Puis c'est une voix d'homme qui, en norvégien, commente brièvement un cri d'oiseau. Il croit à un problème technique, à une interférence, une surimpression sur la bande magnétique. Les semaines suivantes, dès qu'il enregistre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelque chose, des voix se glissent entre les sons pour lui dire bonjour en l'appelant par son prénom. Chaque fois, elles étaient inaudibles lors de l'enregistrement. Le harcèlement sonore se poursuivra tout l'été. Et il ne s'agit pas d'hallucinations auditives : toutes les personnes à qui il fait écouter ses bandes, sans les avoir informées du contenu, entendent ces voix parasites. Des propos incompréhensibles, la plupart du temps, excepté son prénom, en différentes langues, et des formules de politesse.

Excédé par ces manifestations dénuées de sens, Jürgenson s'apprête à remiser son magnétophone pour reprendre ses pinceaux. Et il décide d'aller entreprendre des fouilles à Pompéi. C'est alors que retentit dans son casque : « S'il te plaît, attendre, attendre, écoute-nous. » Cette simple phrase va tout changer. Ayant reconnu la voix de sa mère défunte, il consacrera dès lors tout son temps à la collecte et à l'analyse technique de ces phénomènes phoniques. « Ce qui se produisait ici, se répétait quotidiennement et se précisait lentement, écrira-t-il, avait la force explosive de la pure vérité qui s'appuie sur des faits. [...] Si je me montrais à la hauteur, alors, peut-être, l'énigme de la mort serait résolue par la technique et la physique. C'est pourquoi je ne pouvais plus faire marche arrière, en dépit de tous les tableaux qui ne seraient pas peints ou des fouilles à Pompéi qui ne seraient pas réalisées[4]. »

Jürgenson informa le Saint-Siège des avancées de ses travaux. Il transmit ses bandes et ses rapports d'analyse acoustique. Dénuées de fréquence fondamentale, ces voix squattant les enregistrements semblaient ne pas être produites par des cordes vocales. Impressionné par ces « pièces à conviction », Paul VI, en signe de gratitude ou d'encouragement, éleva Jürgenson, qui pourtant n'était pas catholique, au rang de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cependant, à mesure que le nombre de messages vocaux et leur contenu prenaient une importance croissante, d'autres voix, bien vivantes celles-ci, s'élevèrent dans l'entourage du Saint-Père pour l'inciter à couper le son. Le « commerce avec les morts » demeurait proscrit par l'Eglise, et voilà que les scientifiques prenaient le pas sur les théologiens pour prouver, micro en main, la survie de l'âme et recueillir en direct les impressions des défunts. Il semblait en outre, vu les banalités généralement proférées par ces derniers (« Je suis là, je suis bien, je vous aime ») et leur refus de répondre aux demandes précises des interviewers (« A quoi ressemble l'au-delà, vous avez vu Dieu ? »), il semblait bien que les trépassés, eux non plus, ne fussent pas vraiment autorisés par leur hiérarchie à discuter avec les vivants. Pour beaucoup de prélats du Vatican, la communication audio avec l'au-delà relevait de l'excommunication. « Que la foi ne soit plus nécessaire pour croire à la survie, résume François Brune, qu'elle se trouve ainsi court-circuitée et par de misérables appareils à transistors, leur paraît intolérable[5]. »

Avec les pères Gemelli et Ernetti, l'archevêque de Cantorbéry et la bénédiction de deux papes, l'Eglise avait ouvert la voie au contact sonore entre les vivants et les morts. Désormais, elle se retirait de la course aux « preuves », laissant les savants, les ingénieurs acoustiques et les néospirites faire tourner les bandes comme naguère ils faisaient tourner les tables.

La grande aventure de la transcommunication quittait ainsi les arcanes de la révélation mystique amorcée par le « message de l'andouille », pour se poursuivre désormais dans le cadre de la recherche scientifique et de la quête éperdue des familles en deuil. Bientôt, le dialogue supposé avec les trépassés passerait également par le téléphone, l'image et les supports informatiques. Et les preuves techniques hallucinantes se mêleraient aux suspicions les moins sérieuses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme aux supercheries les plus humaines (voir Transcommunication [les clins d'œil de la]).

1. François Brune, *Les morts nous parlent*, Philippe Lebaud, 1993.

2. Pellegrino Ernetti, *Astra*, juin 1990.

3. Jean Prieur, *L'Aura et le corps immortel*, Lanore et Sorlot, 1983.

4. Friedrich Jürgenson, *Sprechfunk mit Verstorbenen*, Hermann Bauer, 1967 (trad. de François Brune).

5. François Brune, *Les morts nous parlent*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ARBRES (ADN des)

Nous l'avons tous constaté : dans un lieu exposé à des vents forts et fréquents, les arbres ont des troncs plus courts et plus larges. Plantés sur le littoral, ils s'inclinent pour croître en direction des terres. Mais si l'on prélève des graines de ces arbres, qu'ils soient nains ou penchés, et qu'on les plante dans une région sans vent ni influences maritimes, ces graines donneront des arbres de taille et de verticalité normales. Dans ce cas, note Jean-Marie Pelt, « la morphologie de l'arbre est influencée par l'environnement, non par ses gènes[1] ». Mais, parfois, c'est l'arbre lui-même qui modifie ses gènes.

A priori, une telle affirmation nous paraît impossible. Même si, comme nous avons dû l'admettre avec modestie, notre ADN est commun à 75 % avec celui du ver de terre, nous savons bien que notre empreinte génétique nous distingue. Chaque être humain, chaque animal, chaque végétal possède un ADN spécifique, c'est une certitude. Eh bien, non. Pas les arbres. Pas *tous* les arbres. Durant leur vie, certaines espèces s'adaptent aux modifications de l'environnement en remaniant leur génotype.

Ainsi, le botaniste Francis Hallé[2] a-t-il démontré que des espèces tropicales et des pins nord-américains possédaient un ADN différent d'une branche à l'autre. C'est au niveau du faîtage qu'on trouve les plus grandes variations de génotype. Comme si le sujet se diversifiait lui-même, au cours de sa croissance, pour augmenter ses chances de survie[3].

Rappelons que l'arbre ne cesse jamais de croître. En fait, il ne connaît pas le phénomène de sénescence, cette programmation du vieillissement qui condamne à mort, *de l'intérieur*, les animaux et les humains. S'il meurt, lui, c'est uniquement pour des raisons *externes* : tempêtes, sécheresse, parasites, agents pathogènes, bûcherons…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On objectera que certaines essences ont une espérance de vie plus courte que d'autres. Certes. Mais si un bouleau dure moins longtemps qu'un chêne, c'est simplement que sa sensibilité aux agents pathogènes augmente plus vite. Du coup sa croissance et donc son renouvellement sont également plus rapides. L'arbre est programmé pour survivre : peu lui importe que cette survie s'effectue par la longévité, l'adaptation, la modification génétique, la reproduction sexuée ou le marcottage – cette variante végétale du clonage, où une tige aérienne s'enterre pour prendre racine et faire souche.

En fait, à l'instar de Francis Hallé, de nombreux botanistes s'accordent aujourd'hui à considérer l'arbre non comme un individu, mais comme une colonie. Chaque ramification née d'un nouveau bourgeon serait un arbre potentiel autonome, une « unité réitérée » ainsi que l'a définie Roelof Oldeman[4]. Avec des modifications génétiques destinées à s'adapter aux variations climatiques et environnementales que l'arbre est appelé à connaître durant sa longue vie sédentaire.

L'immobilité, c'est le maître mot de son évolution. Parmi les solutions qu'il a dû trouver pour remplacer le nomadisme – cette réponse que les animaux et nous-mêmes opposons aux agressions ou aux carences de notre milieu – figure donc le « développement durable », sous forme de colonies.

Mais il ne s'agit pas là d'un modèle unique adopté par tout le règne végétal. Certains arbres, dotés d'un génotype aussi invariable que le nôtre et dépourvus de structure coloniaire, demeurent de purs individus – pour ne pas dire des individualistes farouches. C'est le cas du palmier. Est-ce la raison pour laquelle un sujet comme *Socratea exorrhiza,* le palmier des Andes, a développé la faculté de *marcher* pour bénéficier d'un meilleur emplacement ?

Oui, vous avez bien lu. Quand son environnement ne lui convient plus, quand des arbres voisins ou des constructions

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

humaines lui cachent le soleil, le palmier des Andes se déplace littéralement vers la lumière, en formant de nouvelles racines apparentes qui le « tirent » vers un autre lieu de séjour, tandis qu'il laisse mourir à l'ombre ses anciennes racines. Ce mouvement, naturellement, prend des mois. Mais le film obtenu au moyen d'un tournage « image par image », passé à vitesse accélérée, permet à l'œil humain de voir déambuler ce palmier, telle la forêt de Birnam décrite par Shakespeare dans *Macbeth*.

Pour Anthony Trewavas, professeur de biologie à l'université d'Edimbourg, cette démarche est bien la preuve d'un « comportement intentionnel[5] ». Mais à quel niveau de l'organisme végétal une telle décision est-elle prise ? Jeremy Narby, docteur en anthropologie de l'université de Stanford, a longuement étudié l'origine de ces « comportements intentionnels » observés chez les arbres. Sa conclusion est sans appel : « Leurs cellules communiquent entre elles *via* des signaux moléculaires et électriques, dont certains ressemblent étonnamment à ceux qu'utilisent nos propres neurones[6]. »

L'arbre n'a pas de cerveau. Mais il fonctionne *comme* un cerveau (voir Végétaux [intelligence des]).

1. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, Fayard, 1996.

2. Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, Actes Sud, 2005.

3. Darlyne Murawski, *Genetic Variation within Tropical Tree Crowns*, *in* F. Hallé & *al*, *Biologie d'une canopée de forêt équatoriale III : rapport de la mission d'exploration scientifique de la canopée de Guyane, octobre-décembre 1996,* Paris : Pronatura International ; Lyon : Opération canopée, 1998.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. Roelof Oldeman, *Essai sur l'architecture et la dynamique de croissance des arbres tropicaux*, Masson, 1970.

5. Anthony Trewavas, « Mindless Mastery » (*Nature*), « Aspects of Plant Intelligence » (*Annals of Botany*).

6. Jeremy Narby, *Intelligence dans la nature*, Buchet-Chastel, 2005.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ARMÉE (les médiums et l')

En septembre 1995, au cours d'une conférence de presse, on demande à l'ancien président Jimmy Carter quel fut, à ses yeux, l'événement le plus marquant de son mandat. Spontanément, il répond qu'à son arrivée à la Maison Blanche, un bombardier russe s'était écrasé quelque part en Afrique : les services secrets de plusieurs pays tentaient en vain de le localiser, lorsque la CIA lui proposa de s'adresser à une unité de recherche « non conventionnelle ». Celle-ci, en moins de vingt-quatre heures et sans quitter le sol américain, retrouva les débris de l'avion au cœur de la jungle du Zaïre. « Par quel moyen ? » s'étonne un journaliste. Et l'ancien chef d'Etat de répondre avec un naturel parfait : « Nous avons employé nos médiums. »

Avec le recul, cet étonnant *coming out* prend les allures d'une bande-annonce. Deux mois plus tard, en effet, la CIA publie des documents déclassifiés levant le secret défense sur *Star Gate*. De quoi s'agit-il ? De l'aboutissement d'un long programme de recherche entamé depuis la fin des années 1960, et portant essentiellement sur l'usage militaire du *remote viewing*, la vision à distance. Nous sommes alors en pleine guerre froide, et les Américains détiennent la preuve que les Soviétiques dépensent soixante millions de roubles par an pour développer, au sein de leurs services de renseignements, la télépathie intercontinentale et la psychokinèse. C'est-à-dire l'espionnage mental, le contrôle psychique, voire le dérèglement d'appareils électroniques à des milliers de kilomètres. En un mot : la guerre psychique[1].

La CIA prend tout cela au sérieux et s'adresse à l'un de ses plus grands « réservoirs de cerveaux », le Stanford Research Institute. C'est au physicien Harold Puthoff, spécialiste du laser et des pouvoirs mystérieux de l'esprit,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'est confiée la tâche de recruter un commando de voyants. Leur mission : localiser grâce à leurs dons extrasensoriels des sites stratégiques soviétiques, les visiter par la pensée, les décrire, et si possible en perturber le fonctionnement. Œil pour œil, don pour don…

Cette première phase du programme reçoit une subvention époustouflante de huit cent soixante-quatorze dollars. Frilosité administrative, ou volonté d'exclure l'appât du gain des critères d'embauche ? La première recrue s'appelle Ingo Swann. C'est un médium réputé, artiste peintre à ses heures. Après avoir longuement testé ses facultés de clairvoyance, le Pr Puthoff transmet les résultats à la CIA, qui décide de passer à l'étape suivante. On donne à Swann de simples coordonnées (longitude, latitude), et voici qu'il se met à décrire la base militaire secrète qui se trouve à cet endroit. Un ancien commissaire de police, Pat Price, arrive au même résultat. Du coup, la subvention allouée au Pr Puthoff grimpe à cinquante mille dollars[2].

Investissement judicieux, qui financera les appareils de contrôle destinés à mesurer les performances psychiques du personnel. Les résultats paraissent si probants que Puthoff, en 1974, publie un rapport détaillé sur l'action de la pensée à distance dans la prestigieuse revue scientifique *Nature*. Coup de grisou dans la communauté rationaliste et surtout au Pentagone, où les gardiens du secret défense affrontent les partisans d'une telle publicité dissuasive à l'intention de Moscou. Pour ces derniers, il est capital de transmettre en clair le message aux Soviétiques : nous sommes désormais aussi extralucides que vous. L'équilibre de la terreur parapsychologique…

Toujours est-il que, par souci de discrétion locale et sous l'impulsion de George Bush père, alors directeur de la CIA, l'équipe de *remote viewers* est détachée de l'université de Stanford pour être mise au secret à Fort Meade, Maryland,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans un local jouxtant les bâtiments de la NSA (Agence nationale de sécurité), en charge de la sécurisation des communications.

Dès leur installation, les médiums sont inspectés par le général Ed Thompson, chef d'état-major adjoint des services de renseignements de l'armée. Non seulement il est bluffé par leurs résultats, mais, Ingo Swann lui ayant affirmé que tout le monde est capable de voir à distance, l'envoyé du Pentagone entreprend de se faire tester à son tour. On lui remet une enveloppe scellée contenant l'image d'une gare de triage. Le général se concentre comme le lui indique le médium, fait le vide dans sa tête pour essayer de deviner l'image, et se met à dessiner… un temple. Bide complet. Sauf que, trois semaines plus tard, passant par hasard en avion au-dessus de ladite gare, il découvre, juste à côté, un immense temple maçonnique ressemblant trait pour trait à son dessin. L'échec de sa vision à distance n'était qu'un problème d'ajustement de la cible.

Dès lors, c'est à coups de millions de dollars que se développera le programme d'espionnage médiumnique. Etalé sur plus de vingt ans, il changera de nom périodiquement, selon l'humeur de ses chefs successifs : *Grill Flame*, *Center Lane*, *Gondole Wish*, *Sun Streak*, *Scanate*… pour finir sous l'appellation *Star Gate*. Bilan : des plantages manifestes (identification ratée des otages de l'ambassade de Téhéran, intervention foireuse suite à l'enlèvement de Patricia Hearst, héritière du magnat de la presse, opération psychique sans effet à l'encontre du général Noriega…) et des succès renversants (description précise d'un nouveau sous-marin russe en construction, découverte de vingt tunnels secrets en Corée du Nord, localisation de Kadhafi avant le raid américain sur la Libye en 1986, mises au jour de sites nucléaires inconnus…).

D'année en année, le recrutement des « voyants » s'intensifie, au sein même de l'armée. Dans une émission de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Channel Four, en 1996, après la déclassification du programme, le général Thompson expliquera : « Les gens les plus doués pour la vision à distance sont les artistes, les chefs d'entreprise et les casse-cou. Ces derniers, chez nous, ça ne manque pas. » Citons notamment le sergent Mel Riley, expert en photos de reconnaissance aérienne – un vétéran qui a commencé sa carrière paranormale à treize ans dans un champ de maïs, en se retrouvant soudain projeté dans le village indien qui, raconte-t-il, se trouvait là un siècle plus tôt. Ou encore le major David Morehouse, qui publiera un livre retentissant sur son rôle dans *Star Gate*[3]. Sans oublier l'ineffable major Ed Dames qui, dès 1995, s'illustrera en dévoilant ses exploits parapsychomilitaires dans les talk-shows les plus racoleurs. Mais la figure emblématique de ce commando de l'occulte demeure Joe McMoneagle. Officier des Services secrets, il recevra la distinction militaire suprême, l'ordre du Mérite, pour avoir « réussi plus de deux cents missions d'espionnage médiumnique » (voir Extrasensoriels [espions]).

Quoi qu'il en soit, le sérieux de ces opérations de *remote viewing* se retrouve dilué, assez vite, dans une ambiance totalement farfelue où les chefs de guerre se comportent en gamins surexcités. C'est le cas du commandant Albert Stapplebind, qui succède au général Thompson. Passionné par ces expériences *psi* dont il découvre l'existence et qui l'amusent énormément, il ajoute aux recherches de cibles militaires des protocoles à l'intérêt stratégique moins évident, comme la torsion de fourchettes et le ramollissement des petites cuillers. A moins de supposer qu'à l'époque l'objectif de la guerre froide était de faire fondre à distance les chars soviétiques.

Des parapsychologues « extérieurs », tel le très médiatique Uri Geller, se mêlent désormais aux soldats. On fait tourner les tables, on tire les tarots pour deviner les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intentions de l'ennemi, on essaie de matérialiser des fantômes… Bref, la réussite avérée de la voyance à distance fait perdre la boule aux militaires. Joe McMoneagle est le premier à le reconnaître : « Les personnes qui croient à cette technique ont porté plus de préjudice au programme que ses détracteurs[4]. »

Du coup, en 1983, par mesure de sécurité, l'unité médiumnique est détachée de l'armée. Elle passe alors sous le seul contrôle de la DIA (Defense Intelligence Agency). Fini de rire. Officiellement, du moins. Toujours dirigé à la cravache par le peintre Ingo Swann, le commando extralucide continue d'alterner les échecs cuisants et les réussites complètes, répertoriées en interne sous le nom de code *Eight-Martini Results*. A savoir : l'importance des renseignements obtenus par la pensée est si impressionnante qu'il faut, ensuite, boire huit Martini d'affilée pour redescendre sur terre.

En quelques semaines, le nouveau chef du service, le très sérieux Jack Verona, est contaminé à son tour de façon radicale. Le voici qui invite de plus en plus de civils – astrologues, spirites, marabouts – à se mêler aux recherches militaires. Nouveau coup de torchon, et le Dr Edwin May prend la direction de cette pagaille plus ou moins fructueuse, qui deviendra officiellement *Star Gate* en 1991. C'est à lui qu'on doit la publication d'une série d'analyses portant sur 26 000 essais effectués par 227 sujets.

L'aventure s'achève brutalement en 1995, lorsqu'une équipe de nettoyeurs investit Fort Meade pour détruire tous les documents, rapports, archives et travaux en cours. Le site est fermé, les militaires du service sont reversés dans leurs unités d'origine ou mis à la retraite, les civils renvoyés chez eux. Motif invoqué : la guerre froide est terminée. Raison officieuse : il est temps de mettre un terme aux dérives humaines ingérables d'un programme devenu, par ailleurs, trop visible pour demeurer efficace. Sonner officiellement le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

glas de ces expériences psychiques, tout en les dévoilant au grand jour, ne serait-ce pas le meilleur moyen de les poursuivre en secret d'une manière différente, au service de nouveaux objectifs ?

McMoneagle se reconvertit sans peine : il devient consultant au service d'une compagnie de forage pétrolier. D'autres se recyclent dans la recherche archéologique, permettant par exemple de retrouver à distance, sous l'égide de Stephan Schwartz, des vestiges de la Bibliothèque d'Alexandrie ou du palais de Marc Antoine.

Quant aux quelques dossiers déclassifiés du programme *Star Gate*, ils sont confiés pour analyse à des spécialistes qualifiés d'« indépendants ». Parmi eux, le rationaliste Raymond Hyman, très critique à l'égard des protocoles et des résultats, qu'il juge trop inégaux pour être représentatifs. Mais comment nier – ou justifier – la réussite totale de certaines expériences ? La conclusion de Hyman ne manque pas de saveur : « Il n'a pas été clairement démontré que les causes de ces résultats sont dues à un phénomène paranormal, parce que les expérimentations n'ont pas permis de découvrir les origines de la nature du phénomène de vision à distance. » En d'autres termes, quand le procédé fonctionne, ce n'est pas une preuve ; c'est juste un accident. Un coup de bol. Et il n'est pas décent de dilapider l'argent du contribuable sur la base de tels paramètres.

En fait, le problème, aux yeux du Pentagone et de la CIA, n'est pas que « ça ne marche pas », bien au contraire, mais que ça ne marche pas *tout le temps*. Parce que l'être humain n'est pas un ordinateur. Il doute, il boit, il a des coups de fatigue, des états d'âme, il pense à autre chose, il se laisse griser… Les programmes secret défense qui succéderont à *Star Gate*, dans le cadre de l'action psychique à distance, auront donc pour objectif de remplacer l'homme par une machine. Le résultat dépassera les espérances (voir HAARP [projet]).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Jim Schnabell, *Espions Psi*, Editions du Rocher, 2005.

2. Erik Pigani, *Psi, enquêtes sur les phénomènes paranormaux*, Presses du Châtelet, 1999.

3. David Morehouse, *Psychic Warrior*, St Martin's Press, 1998.

4. Entretien avec Stéphane Allix, www.inrees.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

B

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BACTÉRIES (nos ancêtres les)

Elles peuvent se développer au-delà de 100 °C dans les volcans, comme survivre aux glaciations les plus extrêmes. Elles ont même résisté à des écarts de température de 300 °C entre le jour et la nuit, sans nourriture ni eau, pendant trente mois. Où cela ? Sur la Lune. Récupérées à bord de la sonde Surveyor 3 par la mission Apollo 12 en 1969, ces bactéries spatiales – des streptocoques d'origine buccale réfugiés dans la mousse isolante d'une caméra – ont en effet repris leur croissance après quelques jours de réacclimatation sur Terre[1].

D'autres variétés, comme *Deinococcus radiodurans*, continuent de prospérer après avoir reçu des doses de radiations atteignant trois millions de rads – cinq cents rads suffisent à tuer un homme. Mieux encore : retrouvées dans de minuscules inclusions d'eau à six cents mètres sous terre, prisonnières du sel cristallisé voici deux cent cinquante millions d'années, des spores antérieures aux premiers dinosaures ont donné naissance à des bactéries parfaitement viables[2]. En cas d'apocalypse nucléaire, pas de soucis : elles survivront aux scorpions et aux cafards.

Le plus souvent, aujourd'hui, on nous les présente comme nos ennemies publiques numéro 1, et pas seulement à l'heure des pubs télé, quand il s'agit de vanter les mérites de l'eau de Javel. A cause de l'usage immodéré que nous avons fait des antibiotiques, certaines souches de bactéries, comme le staphylocoque doré, sont devenues résistantes à tout notre arsenal chimique. Périodiquement, on entend qu'elles vont nous détruire. Et pourtant, elles nous ont créés.

Il y a quatre milliards d'années, elles étaient présentes sur notre planète. « Elles ont lancé l'immense chantier de la vie : sans elles, la Terre serait restée un caillou stérile », écrivent Martine Castello et Vahé Zartarian dans un ouvrage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui ne quitte pas ma table de chevet[3]. Et, de fait, les premières bactéries sont à la base de toute construction multicellulaire, aussi bien végétale qu'animale. Elles ont créé la photosynthèse en rejetant l'oxygène. Elles ont engendré la couche d'ozone. En amorçant la différenciation mâle/femelle, elles ont renoncé à l'immortalité du clonage pour inventer la reproduction sexuée (ainsi que l'amour, accessoirement), et donc la biodiversité. En cessant d'expulser le calcium comme un déchet, elles ont permis la fabrication du squelette, et donc la mobilité sans laquelle les espèces animales n'auraient jamais pris leur essor. Non seulement elles ont instauré les lois de l'évolution, mais elles en constituent aussi la mémoire vivante, le tableau témoin, le groupe contrôle, puisque des bactéries initiales vieilles de plusieurs millions d'années, en état de dormance, ont été « ramenées à la vie », devenant ainsi contemporaines de celles qui composent notre corps à 90 %.

Cela étant, de même que les preuves de l'évolution n'affectent en rien les adeptes du créationnisme, les avancées de la biologie se heurteront toujours à la permanence des théories obsolètes. Quelques irréductibles néodarwinistes, pour qui la vie ne saurait être que le produit de la lutte et non de la symbiose, contestent encore aujourd'hui la théorie de l'origine bactérienne des cellules. Celle-ci, longtemps ridiculisée au même titre que la théorie de la dérive des continents, dont elle est contemporaine, a été défendue bec et ongles durant un demi-siècle par une biologiste intrépide : Lynn Margulis[4]. L'avenir devait lui donner raison, mais à quel prix.

Il a fallu attendre le microscope électronique pour découvrir, dans les structures vivantes les plus primitives, la richesse, la diversité qui préparent la complexité d'un organisme végétal ou animal. Et la biologie moléculaire a mis en évidence la symbiose qu'ont inventée les bactéries. « C'est par la coopération, l'association, la fusion qu'elles sont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parvenues à créer des cellules plus perfectionnées et des êtres multicellulaires », concluait Lynn Margulis.

Beaucoup de ses confrères l'ont massacrée. Ils lui ont reproché d'être une femme, de défendre une vision « bisounours » de l'évolution. Ils se sont ligués pour l'empêcher d'obtenir la chaire d'une prestigieuse université, sous le prétexte fallacieux que ses découvertes risquaient d'alimenter la théorie semi-religieuse du « dessein intelligent ». Quand on défend la guerre et la connerie en tant que bases de l'évolution, réfutant l'instinct de perfectionnement au profit du hasard et du rapport de force, évidemment, on ne risque rien. Sinon de sombrer dans l'oubli, après avoir momentanément bloqué les avancées de la science. Qui se souvient des censeurs de Copernic, Galilée, Pasteur, Einstein, Marie Curie, Peter Higgs ?

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse que nous descendions des bactéries ne remédie en rien, hélas, à la faiblesse croissante de notre résistance lorsqu'elles nous attaquent. Souffrons-nous d'avoir oublié, dans la course aux profits de l'antibiotique, les lois de la symbiose ? Rappelons que la symbiose – association de plusieurs organismes différents ayant décidé de vivre ensemble avec des avantages mutuels – permet à chacun de ces organismes d'assimiler des gènes étrangers, ce qui lui confère des capacités nouvelles. Mécanisme évolutif bien plus efficace que les mutations hasardeuses. Mais à force de lutter contre l'infection bactérienne par des moyens chimiques, nous nous sommes coupés de nos racines biologiques. Et nous avons renforcé les bactéries en tentant de les éradiquer en vain, pour le seul bénéfice de l'industrie pharmaceutique.

Soyons clairs : la course folle aux antibiotiques surpuissants nous mène droit au suicide. Leur dernier espoir d'efficacité repose sur les peptides, qui détruisent la paroi des bactéries. Or ces mêmes peptides sont à la base de notre système immunitaire. Si les bactéries trouvent la parade en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

devenant résistantes aux peptides humains, c'en est fini de notre espèce.

A l'heure où des biologistes comme Pierre-Henri Gouyon qualifient la mise sur le marché de ces nouveaux antibiotiques de « dangereuse fuite en avant destinée à rentabiliser les recherches », posons-nous un instant la question : pourquoi une bactérie est-elle (ou devient-elle) pathogène ? Est-ce le fait de lui déclarer la guerre qui la rend hostile, alors qu'elle se destinait peut-être à un rôle d'alliée ?

Parmi les centaines d'exemples à méditer qu'on trouvera dans les ouvrages de Margulis, Castello et Zartarian, j'en citerai un seul : *Wolbachia*. Une bactérie qui, selon les réactions de son hôte, se comporte en parasite ou en symbiote. En destructrice ou en facteur d'évolution.

Quand *Wolbachia* infecte une variété de guêpe, par exemple, elle rend le mâle stérile. Mais elle offre du même coup à la femelle le pouvoir de se reproduire toute seule. Eh oui, cette bactérie a la faculté de créer la parthénogenèse ! Pour compenser la carence du mâle dont elle est responsable, elle « permet le dédoublement du matériel génétique d'un ovule non fécondé, ce qui en fait un œuf parfaitement constitué, qui se développe normalement et donne naissance à des femelles[5] ».

Et quand *Wolbachia* s'en prend à la mouche drosophile, elle adopte une stratégie encore plus subtile. Empoisonnant le sperme, elle rend stériles, lors de l'accouplement, les femelles non encore infectées. En revanche, les femelles déjà infectées produisent un antidote qui rend féconde leur union avec un mâle contaminé. Mais c'est chez le pou du bois et le cloporte que *Wolbachia* atteint le summum : la bactérie transforme alors carrément les embryons mâles en femelles !

C'est une évidence : amplifié par des facteurs multiples (pesticides, hormones de synthèse envahissant les rivières *via* les chasses d'eau...), ce modèle d'hégémonie féministe est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aujourd'hui en pleine expansion partout dans la nature. Les fondamentalistes misogynes qui encombrent encore l'espèce humaine vivent leurs derniers soubresauts. Est-ce un drame, à l'échelle de l'évolution ? De toute manière, il est inutile de se voiler la face : le constat de la stérilité masculine croissante, sur presque toute la surface du globe, rend les pouvoirs de cette *Wolbachia* plutôt séduisants, dans l'optique de notre survie à long terme.

Nous n'en sommes pas encore là, certes. Mais l'aphorisme qui suit est déjà bien plus qu'une hypothèse de laboratoire : si les bactéries ne nous détruisent pas, elles nous sauveront. Car elles constituent la seule réponse aux plus grands fléaux que nous avons créés.

On le sait peu, mais 90 % d'entre elles ont le pouvoir de métaboliser les polluants, autrement dit de les absorber et de les rejeter sous une forme inoffensive. Les sacs en plastique ? Elles les digèrent. A la simple condition qu'on ajoute un peu de sucre au stade de leur fabrication. Le chimiste indien Anjani Varma y est parvenu avec un rendement extraordinaire, par un procédé bien moins coûteux que celui qui rend nos emballages biodégradables. Une variété de bactérie est même capable de faire disparaître les Trabant, ces voitures jadis fabriquées en RDA avec un matériau aussi toxique qu'indestructible : le Duroplast. L'avenir du recyclage est bactérien ou ne sera pas.

Du coup, un nouveau concept de dépollution a vu le jour : la « bioremédiation ». *Brevibacterium* élimine la dioxyne, *Acinetobacter* dégrade les hydrocarbures, *Thiobacillus* engloutit les métaux lourds, et *Enterobacter* assimile les pesticides. Quant à *Paracoccus*, qui raffole des nitrates, elle en extrait l'oxygène et l'azote gazeux, indispensable à la stabilité de l'atmosphère. Et n'oublions pas *Deinococcus radiodurans*, celle qui se dope à la radioactivité, idéale pour nettoyer les parages de Tchernobyl ou Fukushima, traiter les déchets

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nucléaires, et transformer le mercure ionique, hautement toxique, en mercure ordinaire.

C'est alors qu'on s'est posé une question cruciale pour l'avenir de l'humanité. Auxiliaires de l'écologie dans la lutte contre les pollutions industrielles, les bactéries pourraient-elles devenir, à leur tour, une source d'énergie ? C'est déjà chose faite en laboratoire, où les premières « biopiles » ont vu le jour. Des batteries où, pour produire de l'électricité « propre », les composants physico-chimiques habituels sont remplacés par des bactéries. Premier scientifique à avoir séquencé leur génome, l'Américain John Craig Venter a reçu de la part du Département de l'énergie, en 2003, douze millions de dollars pour l'aider à développer un grand projet d'apprenti sorcier : la bactérie artificielle. « Ce que je veux ? a-t-il déclaré aux journalistes. Un organisme qui n'ait aucune distraction, qui se consacre entièrement à sa tâche[6]. »

Première de ces tâches : l'extraction de l'hydrogène. Ce gaz écologique dont rêvent les Verts, cette énergie sans limites ni pollution, puisque sa combustion avec l'oxygène ne donne que de l'eau. Aucun procédé, aucun organisme vivant n'est capable de réussir l'opération inverse – extraire l'hydrogène de l'eau –, si ce n'est une cyanobactérie au rendement ridiculement faible. Le brouillon naturel de celle que la science est en passe de fabriquer. Y parviendra-t-elle ? Si les bactéries ont créé l'homme, préféreront-elles le détruire avant qu'il n'achève de les dénaturer ?

1. *Analysis of Surveyor 3, material and photographs returned by Apollo 12*, NASA, 1972.

2. R. H. Vreeland et W. Rosenzweig, in *Science News*, vol. 155, juin 1999.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Martine Castello et Vahé Zartarian, *Le Grand Roman des bactéries*, Albin Michel, 2005.

4. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *L'Univers bactériel*, Albin Michel, 1989.

5. Martine Castello et Vahé Zartarian, *Le Grand Roman des bactéries*, *op. cit*.

6. *Science et Vie*, août 2003.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BELGE (miracle à la)

Pieter De Rudder est un ouvrier agricole travaillant sur les terres du vicomte du Bus de Gisignies, dans la région de Gand. Il a quarante-cinq ans, en 1867, lorsque la chute d'un arbre lui broie la jambe gauche. Fracture ouverte du tibia et du péroné, sur laquelle s'installe la gangrène. Les médecins n'ont d'autre recours que l'amputation. Il la refuse, à plusieurs reprises, préférant mourir couché, en priant Dieu d'abréger son calvaire.

Huit ans plus tard, il est toujours là, dans le même état d'infection et de souffrance, avec ses os brisés qui ne se sont pas rejoints. Les médecins, impuissants et vexés, l'ont abandonné à son sort. Seul le vicomte lui rendait parfois visite, et il a continué de lui verser une pension d'invalidité que ses héritiers ont supprimée en 1874.

C'est alors qu'on entreprend de construire à Oostackker, à mille cinq cents mètres de chez Pieter, une réplique de la grotte de Lourdes. Dès l'ouverture au public, le 7 avril 1875, il décide de s'y rendre en pèlerinage. En se traînant sur ses béquilles, aidé par sa femme, il mettra deux heures à atteindre la grotte. Il y arrive à bout de forces. Mais, là, soudain, les témoins le voient lâcher ses béquilles.

Dans son langage fruste, il se déclare comme « ravi à lui-même ». Traversant les rangées de pèlerins médusés, il s'agenouille devant la statue de la Vierge en criant : « Oh, mon Dieu, où suis-je ? » Dans une mauvaise réplique en stuc de la Grotte lourdaise, sans eau « miraculeuse » ni souvenir « porteur » d'une quelconque apparition mariale. Le décor n'est que l'imitation grossière d'un lieu saint, mais la guérison expresse semble authentique. Après avoir gambadé autour de l'édifice, De Rudder rentre chez lui au pas de gymnastique, suivi par sa femme essoufflée portant les béquilles. Le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lendemain, les médecins l'examinent. La jambe et le pied ont repris un volume normal, les os rompus semblent ressoudés et la gangrène a disparu[1].

Sans aucune séquelle et en pleine forme, le brave Pieter, pas rancunier, reprendra son travail au service de la vicomtesse qui avait supprimé sa pension. Durant les vingt-trois ans qui vont suivre, trente médecins, trois cents prêtres et quatre évêques viendront le visiter pendant ses heures de loisir, ne pouvant que constater la robustesse de sa jambe gauche, de sa foi et de sa bonne humeur. Dix ans après sa mort, il sera reconnu comme le huitième miraculé officiel de Lourdes. Un miraculé « hors les murs ».

Tout cela paraît un joli conte de fées, une image d'Epinal sans preuve – pour ne pas dire une histoire belge. Du reste, un illusionniste spécialisé dans la démystification des phénomènes inexpliqués, l'Américain Joe Nickell[2], n'a pas manqué de relever les nombreux « trous » du dossier d'authentification : erreurs de date, courriers perdus, disparition de pièces à conviction au sein même de l'évêché de Bruges, témoins oculaires qui se multiplient au fil du temps, rapport d'un orthopédiste présenté à tort comme le médecin traitant… Un survol rapide de l'affaire autorise à la classer sans peine dans le contexte rassurant de la superstition populaire.

Seul problème : le mercredi 24 mai 1899, à 5 heures du matin, on exhuma le corps de Pieter De Rudder. Le Dr van Hoestenberghe procéda à l'amputation des deux jambes, et le rapport d'autopsie est formel : il met en évidence le tracé de « fractures anciennes, de longue durée et spontanément ressoudées[3] ».

Le moulage de la jambe gauche du paysan flamand est visible aujourd'hui encore au Bureau médical de Lourdes. Après une étude approfondie du dossier, je suis bien obligé de conclure que la seule contestation « sérieuse » dont fit l'objet Numéro 8 – comme on le surnomme affectueusement dans les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

coulisses du sanctuaire – émana des autorités belges. Lesquelles affirmèrent qu'en réalité Pieter De Rudder n'était pas la huitième guérison divine de Lourdes, mais le premier (et le seul à ce jour) miraculé d'Oostackker.

1. Dr Théodore Mangiapan, *Les Guérisons de Lourdes*, Œuvres de la Grotte, 1994.

2. « Belgian Miracles », in *Skeptical Inquirer*, vol. 34.1, janvier 2010.

3. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses*, Plon, 2002.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BILOCATION (Résistance et)

Décorée six fois pour son action durant l'Occupation (croix de guerre, Légion d'honneur, médaille de la Résistance, médaille de la Reconnaissance nationale, King's Medal for Courage et Medal of Freedom), Mère Yvonne-Aimée de Malestroit, née Yvonne Beauvais (1901-1951), est considérée par certains comme la « Jeanne d'Arc du xxe siècle ». Pour le meilleur et pour le pire.

L'étude la plus documentée sur elle, bravant une interdiction ahurissante de l'Eglise dont je parlerai plus tard, est celle de l'abbé René Laurentin[1]. Aujourd'hui âgé de quatre-vingt-seize ans, auteur de cent soixante livres, dont treize sur Yvonne-Aimée, il continue d'œuvrer pour la cause de cette combattante mystique très gênante pour beaucoup. Il le fait « sous sa seule responsabilité, afin de ne pas engager l'Eglise », comme le lui a bien précisé en 1981 le cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI, en lui accordant, face à l'embargo décrété par le Vatican, une dérogation spéciale pour étudier le cas de cette religieuse augustine qu'un journal satirique avait surnommée « Madre Pia », tant ses pouvoirs physiques, spirituels et non conformistes l'apparentaient à Padre Pio. Comme elle, le célèbre capucin de Pietrelcina fut mis au ban de l'Eglise, avant d'être « récupéré » par une canonisation qui déclencha bien des polémiques. « On ne nous fera pas le coup deux fois », aurait déclaré un cardinal de la curie, à propos de cette héroïne de guerre pour qui tous les chemins ne menaient pas à Rome.

Dès son enfance, Yvonne manifeste une vocation active, joyeuse, colérique et semée d'événements mystiques parfaitement « naturels » pour elle, qui la font entrer dans le club très fermé des empêcheurs de prier en rond. Elle veut prendre le voile à quinze ans, mais sa famille refuse, alors elle se dévoue aux malheureux. Dès qu'elle sort du collège, elle file

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aider les pauvres de la banlieue parisienne, soigner les malades, harceler les élus pour qu'ils prennent des mesures en faveur des sans-abri. Tout son temps libre et son argent de poche sont consacrés à tenter de soulager la misère humaine.

A vingt et un ans, raconte-t-elle, Jésus lui apparaît dans sa chambre tandis qu'une croix se dessine sur le mur. « Veux-tu la porter ? » lui demande-t-il d'une voix très douce. Elle répond oui, spontanément. L'apparition lui précise alors que son engagement aidera à abréger la guerre que va connaître la France. Nous sommes en 1922.

Dès lors, périodiquement, des prédictions soudaines jailliront de sa bouche, au détour d'une phrase, tandis que ses doigts attrapent un stylo pour les noter. Grâce à quoi les historiens, les psychanalystes et les graphologues disposent de documents écrits devant témoins, ce qui est toujours intéressant pour juger de la réalité d'une prophétie. Ainsi, cette même année 1922, elle interrompit une conversation pour annoncer que la France, en 1939, serait envahie par « des hommes verts », tandis que des « cylindres » tomberaient du ciel. Il est clair pour nous, aujourd'hui, qu'il s'agissait moins d'une invasion de Martiens que des soldats et des bombes de la Wehrmacht. Mais la prédiction ne fut pas comprise sur le moment : en 1922, l'armée allemande n'avait pas encore adopté l'uniforme vert[2].

Avec ces précognitions apparaît alors toute la panoplie du mysticisme classique, à un degré d'intensité rarement atteint : stigmates, xénoglossie[3], bilocations… Elle n'y attache aucune importance. Tout cela n'est, à ses yeux, qu'un moyen par lequel on améliore chez elle la qualité des « transmissions » – comme s'il s'agissait d'un réglage effectué sur un appareil. « La nuit, confie-t-elle, il m'arrive de scruter les peuples. Avec la permission de Dieu, je peux entendre les prières qui montent de tous les coins de la Terre et m'y unir. »

Dans l'intimité, le jour, elle passe des heures assise sur un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

banc du couvent de Malestroit où, dit-elle, Jésus s'assied à côté d'elle pour l'instruire. D'autres fois, ils se promènent au bord du canal. Mgr Picaud, évêque de Bayeux et Lisieux, qui reconnaît officiellement, à l'époque, les phénomènes surnaturels produits ou subis par Yvonne-Aimée, dira : « Elle m'a fait comprendre jusqu'où Dieu peut aller, dans sa familiarité, pour qui vraiment se donne à Lui. »

Ce qui ne l'empêche pas, apparemment, d'être attaquée par le démon. En 1941, l'évêque et ses assistants sont en train de préparer avec elle l'envoi de colis aux Parisiens affamés, lorsque la température de la pièce s'élève soudain. Et des plaies apparaissent sur le corps d'Yvonne. Des blessures « transpercent ses vêtements de part en part ». Ses chairs sont « déchirées comme par un croc de boucher ». De 21 heures à minuit, plus de quatre-vingts coups entaillent son corps jusqu'à l'os, aux dires des témoins. Lesquels ajoutent que, le lendemain, elle circulait dans son monastère comme si de rien n'était, avec son énergie et son humour intacts.

Son fils spirituel, le père Paul Labutte, a publié un témoignage sidérant sur ces événements surnaturels qui ont jalonné leurs vingt-cinq ans d'amitié[4]. Il se confie aussi dans une vidéo réalisée par France 3 Ouest, riche en documents d'archives, où l'on peut découvrir notamment l'interview mémorable que Mère Yvonne-Aimée accorda à Léon Zitrone en 1951[5].

Sous l'Occupation, le père Labutte a été souvent le témoin de ses nombreuses prédictions, de la plus improbable (sa décoration par de Gaulle après la défaite nazie) à la moins étonnante (son arrestation imminente par la Gestapo). « Quand je serai prise, lui recommande-t-elle, ne faites aucune démarche avant huit jours, cela pourrait tout aggraver. » Quelques semaines plus tard elle se rend à Paris, malgré la menace qu'elle sait peser sur elle, pour accomplir une mission dont elle ne parle à personne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est ainsi que, le 16 février 1943, les Allemands capturent Yvonne et l'incarcèrent. Prévenu par une nonne qui lui envoie un message codé, Paul Labutte prend aussitôt le train pour Paris, sous le premier prétexte qui lui vient à l'esprit. Mais sa vieille maman, qui vit chez lui, insiste pour l'accompagner afin de rendre visite à une nièce, à Pantin.

Les voici tous deux arrivés à la gare Montparnasse, descendant les escaliers du métro. Elle le précède. Soudain, sans savoir pourquoi, il se retourne, et se retrouve… face à Yvonne. Elle est en civil : manteau, chapeau de feutre grenat, bottes en caoutchouc, lunettes. Elle paraît pressée. Figé par la stupeur, il balbutie :

— Vous ?

— Marche, marche ! lui glisse-t-elle pour toute réponse, avec un air anxieux.

Sans discuter, il court, talonné par Yvonne, rejoindre sa maman qui n'a rien remarqué. Ils grimpent dans une rame de métro. La foule les sépare.

« C'était une heure de pointe, écrit le père Labutte. Yvonne-Aimée se tenait debout à mes côtés. Je lui dis à voix basse, mais d'un air joyeux :

— Vous êtes libérée ?

— Non, je suis en prison. Je subis la torture, debout devant un mur. J'ai la tête dans une sorte d'étau.

« Elle avait murmuré dans un souffle ces étranges paroles. Alors je compris dans un éclair qu'elle se trouvait dans un état de bilocation, qu'elle était présente, en ce moment même, simultanément, dans la prison et dans le métro.

— Vous êtes en deux endroits ? dis-je à voix basse.

« Pour toute réponse, elle inclina la tête, puis leva vers moi lentement, silencieusement, un visage de douleur. Ses yeux m'apparurent agrandis et extatiques, les paupières ne battaient pas. […] C'était bien elle. Je la voyais, je l'entendais respirer et parler, je la touchais de mes mains. Je ne rêvais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas[6]. »

A la station Denfert-Rochereau, la religieuse descend soudain, sans un mot d'adieu, se dirige vers la sortie et devient invisible au bout de quelques mètres. La rame repart. Labutte n'a pas bougé, tétanisé par la situation. Au fil des arrêts, la foule devient moins compacte, et sa mère le rejoint. Elle n'a pas vu Yvonne, ou bien elle ne l'a pas reconnue. « Pourquoi es-tu parti de ton côté ? » Il n'ose pas lui raconter l'incroyable prodige auquel il vient d'assister. Il doute de sa raison. Et pourtant, il a déjà vu des plaies s'ouvrir dans les paumes d'Yvonne, les transperçant de part en part. Il a vu saigner son cœur, au sens propre. « Sur le linge appliqué sur sa poitrine, a-t-il relaté, on distinguait l'ouverture horizontale des chairs et l'auréole du sang. Exactement la trace qu'aurait laissée un véritable fer de lance. » Il a été témoin de mille prodiges, mais celui-ci, dans cette situation extrême et ce cadre anodin du métro parisien, le bouleverse totalement.

Au terminus, Eglise-de-Pantin, la maman, pressée de retrouver sa nièce, fonce vers la sortie. Elle dit à Paul de se dépêcher : ils sont en retard. Il a du mal à monter les marches. « Brusquement, écrit-il, l'un des vantaux de la porte qui se trouve à mi-hauteur de cet escalier est poussé par quelqu'un qui descend précipitamment. C'est Mère Yvonne-Aimée, toujours en civil, et qui, l'air effrayé, me lance à mi-voix ces quelques mots : "Prie, prie ! Si tu ne pries pas assez, on m'embarquera ce soir pour l'Allemagne… Ne le dis à personne !" Avant même que j'aie pu répondre, elle était devenue, de nouveau, invisible. » Et Paul Labutte d'enchaîner les questionnements naïfs qui, par leur disproportion, donnent à ce récit tout son sel et sa sincérité : « Comment avait-elle su que j'allais à Eglise-de-Pantin ? Comment m'y avait-elle précédé ? »

A la sortie du métro, il se fait gronder par sa mère : « Toujours à traîner en arrière ! Je perds mon temps à te

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chercher et ta cousine nous attend ! » Evidemment, pendant la visite chez sa parente, il n'est pas vraiment « là ». Que faire, comment agir pour délivrer Yvonne ? Il n'a même pas songé à lui demander dans quelle prison elle se trouve. Il s'en veut. Il s'efforce de prier.

— Un biscuit, Paul ?

— On te parle ! Excuse-le, ma chérie, il est toujours dans les nuages.

Sa tasse de thé avalée, il saisit le premier prétexte pour leur fausser compagnie et fonce jusqu'à la chapelle de la Médaille-Miraculeuse, rue du Bac. Il y prie pour son amie de toute la force de son angoisse.

Le soir, épuisé, il se rend à Notre-Dame-de-la-Consolation, où se trouve le bureau parisien d'Yvonne. Sœur Saint-Vincent-Ferrier, qui l'a prévenu de l'arrestation par message codé, le conduit en larmes dans la petite pièce où s'accumule déjà le courrier en souffrance, et le laisse se reposer. Paul s'assied à la table d'Yvonne. Il reprend son rosaire, s'efforçant de chasser de son esprit les images de déportation qui polluent ses prières. La suite de son récit nous paraîtrait encore plus farfelue que le reste, si elle n'était confirmée par sœur Saint-Vincent et un rapport de la Gestapo.

« J'interrompis mes prières car, dans le bureau même, je venais d'entendre un bruit sourd, semblable à celui d'un cavalier botté sautant de son cheval et retombant à pieds joints. » Se retournant d'une pièce, tel le sergent Garcia à l'arrivée de Zorro, voici qu'il découvre Yvonne, devant la porte fermée, vêtue comme dans le métro, mais sans chapeau ni lunettes, échevelée, l'air hagard.

Abasourdi, il se précipite sur elle, lui étreint les poignets. Elle se débat, le repousse en criant : « Lâchez-moi, lâchez-moi ! » Elle le prend pour son tortionnaire de la prison du Cherche-Midi. Il finit par la calmer, la rassurer, la faire revenir à elle – du moins dans la situation présente. Il lui demande si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle est là « complètement », ou si son double est en route vers l'Allemagne. Alors elle regarde autour d'elle, murmure : « Mais… c'est mon bureau ! » Puis elle le dévisage, le reconnaît et, avec un sourire maternel : « Mais… C'est toi, Paulo ! »

Alors elle s'assied dans un fauteuil et bredouille : « Je comprends… C'est mon bon ange qui m'a délivrée et m'a ramenée ici. Juste au moment où l'on nous mettait en groupe pour partir en Allemagne. Il a profité du brouhaha et du désordre qui se sont produits au moment du rassemblement, et aussi du black-out… »

Submergé par l'émotion, le père Labutte descend chercher sœur Saint-Vincent pour la rassurer. Le temps qu'il lui annonce, avec un minimum de ménagement, la bonne nouvelle et les conditions assez particulières de l'évasion de la mère supérieure, ils remontent dans le bureau… qui est vide. Le pauvre Paulo croit qu'il est devenu fou : tous ces « contacts » avec son amie ne seraient que le fruit de son imagination ? Mais non, ils trouvent Yvonne dans sa chambre à coucher, tout habillée et paisiblement endormie. Autour d'elle, des monceaux de fleurs fraîches : tulipes, arums et lilas blancs. En plein mois de février, dans Paris occupé ! Mais bon, on n'est plus à ça près. Le jeune prêtre laisse la sœur émerveillée panser les plaies qui suintent sous les vêtements de l'évadée, et il va se coucher. Dans un état de surexcitation bien compréhensible, il s'endort néanmoins comme un bébé.

Le lendemain, pendant sa toilette, il essaie de se raisonner. Curieusement, dans cette avalanche de prodiges, il doute d'une seule chose : la réalité des apparitions métropolitaines. Il se dit qu'il a été victime d'une hallucination, aux stations Montparnasse et Eglise-de-Pantin. Mais Yvonne-Aimée, dès qu'ils se retrouvent au petit déjeuner, lui confirme, avant qu'il ait le temps de lui poser la question, son voyage dans les transports en commun : « Oui, j'étais présente, en même temps, à la prison où l'on me torturait et dans le métro

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

où vous m'avez rencontrée, où je vous ai parlé… » Et elle ajoute, d'une voix rauque, dans un mélange de dureté et de pudeur : « J'ai dû subir autre chose, debout contre ce mur. Ma tête et mon cou étant immobilisés, le corps seul remuait, ondulait, les reins se cabraient atrocement… »

Que s'est-il vraiment passé, le 16 février 1943 ? La version dédoublée d'Yvonne est-elle parvenue jusqu'au métro de son propre chef, ou est-ce la force mentale du jeune Paul, l'énergie de son angoisse et de ses prières qui l'ont attirée à lui ? Quoi qu'il en soit, cette « solution de repli » lui a permis d e résister à la torture, à la tentation de répondre aux questions de la Gestapo – et sans doute le viol qu'elle évoque a-t-il aidé à la dissociation de « ses deux corps ».

Le plus étrange – si tant est qu'on puisse opérer une gradation dans ce genre de phénomène – est que le « corps spirituel » apparu au père Labutte était solide, normal, en état d'incarnation complète. Tandis que l'un des nazis qui la torturait (un Français…) avouera après la Libération : « Je n'avais plus rien entre les mains. Elle n'était pas évanouie, mais on pouvait lui faire ce qu'on voulait, à certains moments : elle ne ressentait rien. Je me disais : Elle est donc en bois, pour ne pas hurler ? »

Non, Mère Yvonne-Aimée n'était pas en bois, l'Histoire en témoigne. Outre son incroyable travail spirituel, elle œuvra pour la paix en soignant, sous le même toit d'un hôpital de fortune, les blessés allemands qui avaient réquisitionné son couvent et ceux de la Résistance française qu'elle y cachait. Ce tour de force, au nez et à la barbe des autorités d'Occupation, n'a rien à envier aux pouvoirs de bilocation que des dizaines de témoins continuèrent d'attester par ailleurs.

En la faisant chevalier de la Légion d'honneur à Vannes, le 22 juillet 1945, Charles de Gaulle se découvrit devant elle. Le képi sur le cœur, il lui déclara : « Je vous remercie au nom de la France. » Un ami, présent à la cérémonie, a entendu le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Général ajouter à mi-voix, sur un ton d'ironie bourrue : « J'espère que vous n'êtes pas à Londres en même temps, en train de vous faire décorer par Churchill. »

Il faut dire que le chef de la France libre n'ignorait rien des bilocations d'Yvonne-Aimée : le 16 février 1943, tandis qu'elle était torturée par la Gestapo et qu'elle se manifestait auprès du père Labutte dans le métro parisien, plusieurs marins bretons embarqués sur l'*Eridan*, navire-hôpital de la Royal Navy, l'avaient vue apparaître à bord pour les soutenir durant un bombardement aux cris de « Courage ! Vive la France ! ». Je tiens cette information de la fille d'un des témoins, l'officier mécanicien Edouard Le Corre.

Entre 1945 et 1950, le général de Gaulle rendit plusieurs visites privées à Yvonne-Aimée dans son couvent de Malestroit. Il est dommage que l'Eglise n'ait pas montré à son égard ce genre de gratitude et d'ouverture d'esprit. Sous l'Occupation, la frange du clergé ayant fait allégeance au maréchal Pétain avait vu d'un mauvais œil l'action d'Yvonne au profit de la Résistance, sans parler de son aide aux nombreux communistes qui s'y étaient engagés. On l'accusait de susciter une dévotion suspecte, d'entretenir un véritable culte de la personnalité – qui n'était en réalité qu'un effet de l'admiration qu'inspirait son héroïsme. On lui prêtait une ambition sans bornes. Pire, l'incroyable réussite qui marquait chacune de ses actions fut interprétée par certains religieux comme un indice de possession satanique. Une emprise qu'elle aurait délibérément acceptée, afin d'exercer un ascendant irrésistible sur le commun des mortels comme sur les élites. Le général Audibert, chef de la Résistance de l'Ouest qu'elle avait caché au couvent de Malestroit, ne l'avait-il pas saluée au garde-à-vous devant témoins, au moment de son départ, en l'appelant « Mon général » ?

Le père Monier-Vinard, théologien et spécialiste des états mystiques, écrivit : « La réussite parfaite de tous ses projets

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est une chose étrange. Et dangereuse est cette atmosphère d'admiration, de vénération et de louanges autour d'elle. » Des religieux jaloux l'auraient-ils dénoncée à la Gestapo ? Certains l'affirment. Elle a pardonné. Pas l'Eglise, semble-t-il.

Le 1er juin 1960, le Saint-Office (ex-Inquisition, aujourd'hui Congrégation pour la doctrine de la foi) met fin à son procès de béatification, classant le dossier sans suite, avec une interdiction formelle de publier le moindre ouvrage sur elle. Controverse sur le caractère miraculeux de tant d'événements incroyables ayant jalonné sa vie ? Volonté de jeter un voile de silence sur ses pouvoirs, ses prédictions, les trahisons qu'elle a subies – ou bien sur des secrets liés à l'Allemagne nazie et à la Résistance française, secrets dont elle aurait eu connaissance de l'intérieur, par ses facultés de bilocation ou son simple engagement de patriote ?

Peu comptait, pour Yvonne-Aimée, le vain fumet de la gloire ou l'odeur de sainteté que l'Eglise lui déniait. Son testament est un cri du cœur, un élan d'humble jubilation : « Ah ! que m'importe que ma vie soit tissée d'incompréhensibles choses, elles sont toujours un enchaînement des desseins d'amour de Dieu sur moi. Moins je comprends, plus j'aime ; moins je raisonne, plus Il m'aime. » Ce qui ne l'avait pas empêchée de confier auparavant à son fils spirituel, un jour de nostalgie : « Tu sais, Paulo, j'étais la personne la moins prédisposée à ces affaires-là… »

1. René Laurentin, *Biographie de sœur Yvonne-Aimée*, 4 volumes, F.-X. de Guibert, 1998-2001.

2. René Laurentin, *Prédictions de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit : un cas unique de vérification scientifique*, F. -X. de Guibert, 1987.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Phénomène au cours duquel une personne, dans un « état modifié de conscience », s'exprime dans une langue étrangère reconnue – parfois plusieurs – qu'elle semble ignorer à l'état conscient.

4. Père Paul Labutte, *Yvonne-Aimée, ma mère selon l'Esprit*, F.-X. de Guibert, 1997.

5. *Les Noces du Ciel et de la Terre*, France 3, diffusion F.-X. de Guibert, 1993.

6. Dr Patrick Mahéo et René Laurentin, *Bilocations de Mère Yvonne-Aimée de Malestroit*, F.-X. de Guibert, 1990.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

BLUFF (guerre psychique ou)

En 1956, l'*Encyclopédie soviétique* définissait la médiumnité comme une « fiction idéaliste antisociale ». Dans le même temps, l'URSS consacrait des dizaines de millions de roubles, chaque année, à la recherche scientifique autour de cette « fiction ». Parmi les innombrables expériences mentales qui furent menées à des fins militaires durant la guerre froide, l'une des plus singulières est celle de l'hypnothérapeute Vladimir Raikov, de l'Institut Popov de Moscou. Elle est connue sous le nom de « réincarnation artificielle ».

Endormant de jeunes élèves plutôt dénués de qualités artistiques, Raikov les persuadait sous hypnose qu'ils étaient Michel-Ange, Raphaël, van Gogh ou Repine – célèbre peintre russe du début du xxe siècle. En transe profonde, les sujets se mettaient alors à dessiner *à la manière* desdits peintres, témoignant de progrès notables au fil des séances. Mais le plus étonnant était que l'inspiration, l'habileté, la vision du monde et les dons de faussaire inconscient que ces débutants avaient acquis, sous l'influence hypnotique du génie auquel ils s'identifiaient, rejaillissaient ensuite dans leur personnalité en dehors des transes. Résultat : ils devenaient de plus en plus talentueux, en état de veille, mais dans un style qui leur était propre. « Pendant la réincarnation artificielle, expliquait Raikov, l'étudiant pense, établit des relations et porte des jugements ; il acquiert sa propre expérience. Le potentiel créateur qu'il développe ainsi va s'amplifier et devenir sien[1]. »

On ne voit pas très bien l'application militaire que le KGB pouvait tirer de cet enseignement parapictural. Et pourtant… Lorsqu'on les persuadait ensuite qu'ils pouvaient agir mentalement à distance (espionner l'ennemi capitaliste, agir sur ses pensées et son état de santé, dérégler des systèmes de mise à feu ou même provoquer des arrêts du cœur), ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pseudo-réincarnés développaient alors, semble-t-il, des facultés autrement inquiétantes que le simple talent graphique.

Les flux d'énergie électromagnétique induits par leur état modifié de conscience, lorsqu'ils s'identifiaient à un grand peintre du passé, furent mesurés en laboratoire, aussi bien par des électroencéphalogrammes que par un appareil nouveau, le CCAP (Conductivity of the Channels of Acupuncture Points). Cette machine, mise au point par l'ingénieur Viktor Adamenko, enregistrait les fluctuations d'énergie au niveau des méridiens d'acupuncture. La publication des résultats obtenus s'achevait par une conclusion sans appel : « Les moments d'*identification* correspondent à un accroissement de l'attention et des facultés, et se distinguent totalement de l'hypnose ordinaire et passive[2]. »

Il est bien sûr très difficile de faire la part du bluff et du sérieux, dans ce dossier. Si les résultats publiés s'apparentaient parfois à de la pure désinformation, les moyens mis en œuvre et la qualité des scientifiques qui conduisirent ce genre de recherches laissent pensif. Sous la houlette du Pr Leonid Vassiliev, prix Lénine, directeur du département de physiologie de l'université de Leningrad, travaillaient des chercheurs éminents comme l'ingénieur Ippolit Kogan, pour qui la télépathie s'apparentait à une communication radio utilisant une fréquence extrêmement basse, autour de 10 hertz – celle des ondes alpha du cerveau –, capable selon lui de parcourir une très longue distance avec peu d'atténuations. Ou encore le Pr Teletsky, devant qui une certaine Nina Kulagina déplaça « par la force de la pensée » des objets pesant une demi-tonne. Ce physicien de l'université de Moscou écrivit dans la *Pravda* que cette Nina possédait « une énergie d'une forme nouvelle et inconnue[3] ». Sans oublier le fameux Dr Milan Ryzl, membre de l'Académie des sciences et de l'Institut de biologie tchèques,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui fut qualifié de « créateur de médiums » après son passage à l'Ouest.

Dans les écoles russes, le recrutement intensif des jeunes « sujets *psi* » connut son apogée à la fin des années 1960. Mais on ne se contentait plus alors de faire dessiner les gamins, ou de les tester avec des jeux de cartes pour mesurer leur capacité de divination. On s'efforçait « de développer leurs dons naturels avec des doses massives de stimulants du type adrénaline, des dépresseurs comme le phénobarbital, des chocs électriques et de puissants champs magnétiques à haute pression, tous visant à créer des états hypnotiques ou *psi* conducteurs[4] ».

Furent-ils capables, comme l'ont affirmé les transfuges et les exportateurs de ces protocoles expérimentaux, de dérégler par la pensée des missiles américains, voire de bombarder Washington à coups d'ondes mentales visant à rendre fou le locataire de la Maison Blanche ? La CIA le crut, en tout cas, et, en réponse aux attaques des Michel-Ange et des van Gogh réincarnés sous hypnose, les Etats-Unis lancèrent le vaste programme de guerre médiumnique connu aujourd'hui sous le nom de *Star Gate* (voir Armée [les médiums et l'], Extrasensoriels [espions]).

1. Sheila Ostrander et Lynn Schroeder, *Fantastiques recherches parapsychiques en URSS*, Robert Laffont, 1976.

2. Jim Schnabel, *Espions Psi*, *op. cit*.

3. *Pravda*, 17 mars 1968.

4. Vladimir Raikov et Viktor Adamenko, in *Journal de neuropathologie et de psychiatrie* de l'Institut médical Sechenov.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CAFARD (masochisme du)

Helmut Schmidt, à ne pas confondre avec l'homme politique allemand, est un physicien américain qui a effectué sur de nombreux animaux des travaux relatifs aux phénomènes PK (psychokinèse, influence de l'esprit sur la matière). Plus controversé que Rupert Sheldrake ou René Peoc'h (voir Perroquet télépathe [les angoisses du], Absolue [poussin, preuve]), il a publié cependant une étude sur les cafards aux résultats assez renversants[1].

La recette est simple. Prenez un générateur de nombres aléatoires, associez-le à un transformateur de courant. Quand le chiffre « 2 » apparaît, rien ne se passe. Mais lorsque c'est le tour du 1, le cafard reçoit un choc électrique. En toute logique, si l'on admet le phénomène PK, le cafard devrait se « concentrer » pour que le générateur produise le moins de « 1 » possible. Avant lui, des lapins, des chats, des cochons d'Inde avaient « obtenu » des résultats indiquant une probabilité de $p < 0{,}01$ (moins d'une chance sur 100 pour que ces résultats soient dus au hasard). Surprise : dans le cas du cafard, on arrive à moins d'une chance sur 10 000. Mais *dans l'autre sens*. Au lieu d'éviter les chocs électriques, il semble bien que le cafard les provoque[2].

C'est là que survient l'épineux problème de l'interprétation. Et que le pauvre Helmut Schmidt fait ricaner le Tout-Internet en avançant l'hypothèse que c'est *lui* qui influence inconsciemment le générateur aléatoire, car il « déteste les cafards ». La réaction des sceptiques professionnels est, en l'occurrence, assez révélatrice[3]. Ils fustigent « les sommets du ridicule atteints par le paraphysicien Helmut Schmidt », alors qu'il ne fait qu'essayer de comprendre des résultats qui défient la raison. Résultats qui, en eux-mêmes, ne sont pas contestés par lesdits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sceptiques – ah si, pardon : les générateurs ont bien produit un nombre de « 2 » inexplicable par le hasard, c'est indéniable, mais ce n'est pas *scientifique*. Car si Helmut Schmidt, comme le fait observer James Alcock[4], a réalisé de nombreuses expériences animalières avec des générateurs de nombres aléatoires, il n'utilise pas les mêmes appareils d'une expérience à l'autre, ce qui invalide ses résultats. Problème réglé. Quant aux sujets de l'expérience, la dérision est là pour noyer le cafard : « Ceux-ci reçurent plus de décharges qu'ils auraient dû en fonction du hasard, ce qui était l'inverse du résultat prédit par Helmut Schmidt ! Celui-ci s'empressa de rationaliser cet échec[5]. »

Cet échec. Si l'on veut. Il n'en demeure pas moins, me semble-t-il, que *quelque chose* a infléchi de manière irréfutable les lois du hasard. Par ailleurs, l'influence de l'expérimentateur sur le résultat d'une expérience a été scientifiquement démontrée (voir Passé [influencer le]). Helmut Schmidt n'est donc pas totalement débile lorsqu'il envisage sa part de responsabilité, imputant éventuellement les électrocutions excessives à sa haine viscérale pour ce genre d'insectes.

Cela dit, on évitera d'omettre le fait qu'un pourcentage *égal* de chocs électriques fut obtenu en l'absence de tout expérimentateur. Légèrement obsessionnel, Schmidt déclara néanmoins que ça ne prouvait rien, ses « mauvaises pensées » étant susceptibles d'agir à des kilomètres de distance. Comme quoi, si l'on veut être pris au sérieux, on a parfois intérêt à laisser parler les chiffres en s'abstenant de tout commentaire.

Mais n'y aurait-il pas une explication plus simple à ce résultat qui nous perturbe tant ? Et si le cafard, tout bonnement, *recherchait* les chocs électriques ? Par masochisme ou, sans aller jusque-là, par goût personnel… Quand on a vu comme moi, dans sa cuisine, ces insectes se régaler en buvant de l'eau de Javel, cette hypothèse n'a rien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de franchement surréaliste.

Quoi qu'il en soit, face à un phénomène qui dépasse la raison humaine, on a souvent intérêt à oublier l'anthropomorphisme.

1. Louis Benhedi et Pierre Macias, *Les Animaux et le paranormal*, Dervy, 2009.

2. Helmut Schmidt, « PK experiments with Animals as Subjects », *Journal of Parapsychology*, 1970.

3. Martin Gardner, *The Whys of a Philosophical Scrivener*, Quill, New York, 1983.

4. ressourcessceptiques.free.fr

5. scepticismescientifique.blogspot.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CALAMAR (lumière et)

Nul n'ignore le sens du camouflage chez le caméléon, cet ingénieux lézard qui prend la couleur de l'endroit où il se trouve. Plus subtile encore, et bien moins connue, est la stratégie d'*Euprymna scolopes*, un calamar qui se rend lumineux afin de passer inaperçu[1].

Restant enfoui toute la journée dans le sable des hauts fonds, ce céphalopode hawaïen quitte sa cachette, la nuit, pour aller se nourrir près de la surface. Soucieux d'éviter que ses prédateurs, nageant en dessous, ne repèrent sa silhouette se détachant à la lueur de la lune comme une tache sombre en mouvement, il a eu l'idée lumineuse – c'est le cas de le dire – de se donner l'apparence d'un reflet lunaire.

Pour ce faire, il a recours à *Vibrio fischeri*, une bactérie de plancton qu'il absorbe par les pores du petit organe dédié à sa luminescence. Précisons que cet organe, à la naissance du calamar, est atrophié. Aussi inopérant qu'une lampe dénuée d'ampoule. C'est au bébé mollusque qu'il appartient d'aller chercher son ampoule : une dose suffisante de ces bactéries particulières qui, seules, auront le pouvoir de déclencher son éclairage.

On a fini par découvrir comment le calamar les attire : en sécrétant à l'entrée de ses pores une substance mucilagineuse dont elles raffolent. Mais comment a-t-il eu l'intuition que ces bactéries – qui n'émettent aucune lumière tant qu'il ne les a pas absorbées – pouvaient lui conférer l'aspect d'un reflet de lune sur la surface de l'eau, et par là même le rendre invisible aux yeux de ses prédateurs ?

Chaque matin, avant de retourner se confondre avec le sable, il expulse neuf dixièmes de son carburant lumineux – qui lui-même s'éteint en regagnant son milieu marin d'origine. Et, le soir venu, tout recommence. Sauf les nuits sans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lune.

Dans l'absolu, de tels phénomènes de symbiose entre un micro-organisme et son hôte n'ont rien d'exceptionnel. Mais par quel moyen de communication ces deux-là se sont-ils *reconnus*, la première fois ? Lequel des deux a-t-il su se rendre attirant pour l'autre ? Difficile de savoir si cette intelligence créative (quelle autre expression employer ?) émane du code génétique, de l'éducation parentale ou bien d'un signal interespèces, une sorte de message subliminal qui se répéterait à chaque génération de calamars. Un double message, qui sait ? D'un côté : « Je te donnerai à manger si tu m'éclaires » ; de l'autre : « Absorbe-moi les soirs de lune, et je te rendrai lumineux pour que tu deviennes invisible. »

1. Martine Castello et Vahé Zartarian, *Le Grand Roman des bactéries*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CANCER (une autre vision du)

Illustrant le fameux cri du cœur d'un médecin de Molière *:* « Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles[1] », les conseils de l'ordre ont souvent mené une croisade acharnée contre ceux qui prétendaient guérir le cancer sans chimio ni radio. Le nombre de charlatans et le pourcentage de réussites de ces traitements « alternatifs » étant deux réalités indéniables, le débat semblait voué à une stérilité sans fin, jusqu'aux découvertes d'un médecin américain, le Dr Carl Simonton.

Celui-ci, radiothérapeute et oncolologue de renommée internationale, étudia le profil des cancéreux qui survivaient à leur pathologie, en dépit d'un pronostic fatal. Il y puisa le principe de sa méthode : « Puisque les malades qui ont guéri sont des guerriers persuadés qu'ils vont s'en sortir, mon travail sera donc de transformer mes patients en guerriers[2]. »

C'est ainsi qu'il inventa, dans les années 1970, la « visualisation créatrice ». Il ne s'agissait plus d'opposer traitements classiques et techniques de guérison psychique, mais d'unir leurs bénéfices mutuels en diminuant les effets secondaires.

Au Simonton Cancer Center, il proposait notamment à ses patients d'« apprivoiser » la radiothérapie. Mode d'emploi : visualiser les rayons comme un bombardement de forces alliées envoyant de minuscules projectiles d'énergie. Au lieu de se représenter les cellules cancéreuses comme des commandos d'envahisseurs et de kamikazes, il convient de les traiter en victimes affaiblies et perturbées par ce bombardement. Et d'imaginer les globules blancs comme de vaillants ambulanciers de la Croix-Rouge, assurant le transport de ces cellules malignes – mourantes ou déjà mortes – vers le foie, puis vers les reins qui les évacuent du champ de bataille.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dès le début, les résultats de cette méthode furent spectaculaires, très au-dessus de ceux que pouvait fournir la seule radiothérapie. « Comme si les rayons agissaient de manière magique », commenta un patient. Simonton prouva au fil des ans que « réenchanter » les radiations décuplait leur efficacité, tout en réduisant leurs conséquences indésirables.

Il est intéressant de noter que, pour nombre de chercheurs, c'est le pouvoir de ces visualisations qui opère également dans le cas des médicaments placebo. Mais de manière passive. Au lieu de modifier sciemment par un leurre l'action d'un traitement, comme le permet la méthode Simonton, c'est un leurre qui modifie à notre insu les réactions de notre organisme. Un simple cachet de sucre peut ainsi produire les effets du médicament qu'il remplace. A condition toutefois que notre conscience soit dupe. Elle confère alors au mensonge les propriétés actives de la vérité (voir Placebo [effet]).

Mais revenons à Simonton. Dès sa première étude, publiée en 1978, il teste sa méthode sur cent cinquante-neuf sujets, dont les cancers sont jugés médicalement incurables et l'espérance de vie très courte. Au bout de quatre ans, soixante-trois sont encore de ce monde, et ceux qui sont morts ont vécu presque deux fois plus longtemps que les patients du groupe contrôle. Quatorze ne présentent plus *aucune trace* de leur mal, douze l'ont vu régresser de manière significative, et dix-sept l'ont stabilisé[3].

Les expériences ultérieures et le recul nécessaire ne feront que confirmer et améliorer ces statistiques. Ce qui n'empêchera pas les critiques acerbes de certains de ses confrères. Que lui reprochent-ils ? De « fausser les résultats en choisissant de façon partiale des patients non représentatifs, car animés d'une combativité exceptionnelle ». Or c'est précisément le but de sa démonstration. Ses cobayes sont tous volontaires, et donc animés du désir farouche de guérir, c'est-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à-dire de mettre à profit toute forme d'aide extérieure – ou intérieure. Qu'aurait dû faire Simonton pour établir un protocole « impartial » ? Recruter des *losers* désespérés, des angoissés inhibés par la souffrance, des condamnés fatalistes n'attendant plus que la mort, et les amener à prouver leur impuissance devant la maladie ?

Heureusement, le corps médical n'est pas toujours atteint de rigidité. Le Dr Jeanne Achterberg, psychologue et directrice de recherche au Health Science Center de l'université du Texas, participa non seulement à l'élaboration des techniques de psycho-neuro-immunologie utilisées par Simonton, mais elle s'efforça de comprendre comment (et pourquoi) une simple image mentale peut parfois triompher d'un cancer incurable.

Pour elle, tout réside dans l'aptitude du cerveau à la représentation holographique. Selon ce modèle, nous vivons certaines choses comme des réalités intérieures (nos émotions) et d'autres comme des réalités extérieures (une voiture qui passe, un chant d'oiseau). Parce que, rappelle Michael Talbot, l'un des meilleurs spécialistes de ce sujet, « c'est là que le cerveau les situe, quand il crée l'hologramme interne qu'il nous donne à percevoir en guise de réel. Or nous savons que ce cerveau n'est pas toujours en mesure de faire la distinction entre le monde extérieur et l'apparence qu'il lui prête. [...] Imagination et réalité sont en dernier ressort confondues, et nous ne devrions donc pas être surpris que les images mentales soient, en définitive, susceptibles de se manifester sous forme de réalités du corps physique[4] ».

Cela s'appelle le « syndrome du membre fantôme » : un manchot, par exemple, se plaint d'une douleur à son bras amputé. Certes, notre cerveau ne distingue pas toujours le réel de l'imaginaire, mais cette carence ne demande qu'à devenir un atout. Si le souvenir d'un bras perdu réactualise son existence jusqu'à faire produire par notre inconscient une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

douleur à son ancien emplacement, alors le même processus, si on l'inverse, peut avoir un impact sur notre organisme. En d'autres termes : au lieu de se contenter de subir l'effet d'une image irréelle fabriquée par notre cerveau, mieux vaut tenter de créer consciemment la réalité qu'on visualise. Grossièrement résumé, c'est ce qui ressort des conclusions de Jeanne Achterberg. « Quand des images sont envisagées sous l'angle holographique, écrit-elle, leur puissante influence sur l'organisme va de soi. Image, comportement et concomitants physiologiques sont un aspect unifié du même phénomène[5]. »

N'importe quoi, ricanent les matérialistes et les laboratoires pharmaceutiques : tout cela relève de la pure imagination. Oui. Justement. Comme le disait le grand physicien David Bohm, inspirateur de tous ces travaux, « l'imagination est déjà création de forme : elle a déjà en elle l'intention et l'ébauche de tous les mouvements nécessaires pour la mener à son terme[6] ».

Concrètement, si on se fie aux données statistiques et aux témoignages de patients, cette théorie a sauvé un grand nombre de vies. J'y reviendrai dans l'article consacré à Jeanne Achterberg (voir Indifférence [les bienfaits de l']).

Depuis le décès de Simonton en 2009 et celui d'Achterberg en 2012, de nombreux praticiens comme Bernie Siegel ou Deepak Chopra continuent de relayer, d'employer et de développer ces méthodes de visualisation créatrice, qui se sont révélées applicables à bien d'autres pathologies que le cancer. C'est peut-être « la foi qui guérit », comme disait le neuropsychiatre Charcot pour démythifier les miracles de Lourdes, mais c'est bel et bien l'imagination qui le permet.

1. Molière, *L'Amour médecin*, classiques Hachette.

2. Carl Simonton, Reid Henson, Brenda Hampton,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'Aventure d'une guérison, J'ai Lu, 1999.

3. Carl Simonton, Stephanie Matthews Simonton, James Creighton, *Guérir envers et contre tout*, Desclée de Brouwer, 2007.

4. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme,* Pocket, 1995.

5. Jeanne Achterberg, *Imagery in Healing*, New Science Library, 1985.

6. Michel Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CAPACITÉS *PSI*

Vingt-troisième lettre de l'alphabet grec, *psi* symbolise souvent l'inconnu dans les équations scientifiques. D'où son emploi, à l'initiative du biologiste Benjamin Wiesner en 1942, pour désigner les phénomènes d'apparence paranormale. Un sujet *psi* est donc une personne susceptible de subir ou de provoquer une action psychique significative (précognition, télépathie, influence sur la matière, psychokinèse…).

Tout le monde peut-il devenir un sujet *psi* ? D'aucuns soutiennent que chaque individu l'est par nature, à des degrés différents, souvent à son insu, parfois contre son gré, voire à l'opposé de ses convictions.

Deux exemples. Jean-Yves Casgha[1], qui produisit et anima longtemps sur France Inter la célèbre émission « Boulevard de l'Etrange », m'a raconté un cas emblématique. A Vailhauquès, près de Montpellier, une maison était réputée hantée depuis plusieurs semaines. En l'occurrence, il s'agissait de coups très forts entendus régulièrement dans les murs. Une enquête de gendarmerie avait constaté les faits, et, en l'absence manifeste de toute supercherie, avait conclu à leur caractère inexplicable.

L'équipe du « Boulevard de l'Etrange » s'était rendue sur place, avec le matériel requis pour contrôler la réalité du phénomène. Pour parer à toute éventualité, Casgha s'était adjoint en outre les services d'un expert en bâtiment, d'un géologue, d'un ingénieur hydraulicien, d'une psychanalyste et du statisticien Yves Lignon, directeur d'un laboratoire de parapsychologie à l'université de Toulouse.

Très rationnel jusqu'alors, leur hôte était fortement perturbé par ces phénomènes qui remettaient en question sa conception du monde. Il avait fini par les imputer à la colère de sa grand-mère décédée, se disant qu'elle était « remontée »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

contre lui à cause de la façon dont il avait acquis cette maison de famille.

Le voyant basculer dans l'évidence du paranormal, Yves Lignon eut alors l'idée de tester ses capacités *psi* au moyen d'un générateur de nombres aléatoires. Il lui demanda de deviner (ou de décider…) quel chiffre allait « sortir ». Sous les yeux de l'équipe estomaquée, le propriétaire des murs hantés atteignit 90 % de réussite ! Tout cela fut enregistré, filmé, diffusé sur France Inter et TF1.

Puis le géologue et l'ingénieur hydraulicien découvrirent la vérité. Dans cette région aride, la maison avait été construite sur un terrain en pente au-dessus d'une citerne oubliée. Des pluies d'une importance inhabituelle avaient rempli ce réservoir enterré, rongé par la rouille, et l'eau qui s'en échappait avait créé dans le sol en karst friable un réseau de canaux, fréquemment obstrués par des bouchons de calcaire. La pression causait alors ces « coups de bélier », amplifiés par la caisse de résonance du vide sanitaire sous la maison.

Quand le propriétaire comprit que sa grand-mère n'était pour rien dans ces manifestations purement hydrauliques, tout changea. A ses yeux, le monde était redevenu normal. Yves Lignon le soumit alors à nouveau au test du générateur aléatoire. Son taux de réussite, cette fois, n'excéda pas les probabilités du hasard. Les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Nos facultés paranormales éventuelles seraient donc liées à notre manière de les envisager. Mais si notre conviction peut déclencher en nous des capacités insoupçonnées, la tricherie pourrait-elle aboutir à un résultat similaire ? Le constructeur d'avions McDonnell-Douglas décida un jour de débloquer cinq cent mille dollars pour prouver, dans les conditions rigoureuses d'un laboratoire, la réalité de la psychokinèse. Il s'adressa au Pr Phillips, de l'université de Virginie, qui accepta de superviser les tests. L'illusionniste Randi, célèbre chasseur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de faux *psi*, proposa ses services pour contrôler le protocole. L'universitaire déclina, persuadé qu'il était impossible de tricher dans l'expérience qu'il avait mise au point. Et il recruta par petites annonces des médiums à effets psychophysiques. Il les testa, et en sélectionna trois.

Au terme du programme d'expériences, la firme américaine publia un communiqué où elle confirmait, preuves à l'appui, que les forces de la pensée pouvaient bel et bien exercer une action à distance sur la matière. Randi, l'exclu du protocole, révéla alors dans les médias que les prétendus sujets *psi* de McDonnell-Douglas étaient des fraudeurs, qu'il avait lui-même formés pour prouver que les phénomènes paranormaux n'étaient que du pipeau[2].

C'est ainsi qu'un illusionniste crut démontrer que le mensonge est le meilleur moyen pour faire éclater la vérité. Mais *quelle* vérité ? A l'instar d'un ex-rationaliste persuadé d'être hanté par sa grand-mère, des simulateurs s'efforçant avec conviction d'être pris pour de vrais sujets *psi* ne pourraient-ils activer en eux, inconsciemment, un potentiel en sommeil ? L'éditeur Robert Laffont, de qui je tiens cette histoire, m'a confié qu'il avait un jour rencontré l'un des responsables du projet *psi* de McDonnell-Douglas. Avec une lueur gourmande dans l'œil, ce dernier lui avait glissé : « Des imposteurs comme ceux-là, j'en recruterais volontiers tous les jours. »

1. Jean-Yves Casgha, *Les Dossiers Science-Frontières*, Robert Laffont, 1990.

2. Georges Pasch, *L'Homme paranormal*, Robert Laffont, 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CASTING DU GOÉLAND (le)

Un acteur, on le sait, est souvent prêt à tout pour obtenir un rôle. Parfois, il réussit à persuader le réalisateur que non seulement il serait l'interprète idéal, mais que le personnage a été écrit pour lui. C'est ce qui s'est passé avec Jonathan, le goéland du film de Hall Bartlett.

Porter à l'écran le roman de Richard Bach[1] n'était pas une mince affaire. Synthèse philosophique autant qu'épopée à grand spectacle, *Jonathan Livingston le goéland* a nécessité des mois de travail avec six mille oiseaux dans quinze Etats d'Amérique du Nord. « Comme il est impossible de dresser un goéland, raconte le réalisateur, toutes les scènes de groupes étaient naturelles. Bien sûr, nous avions besoin d'un Jonathan pour jouer le rôle principal, mais, trois semaines avant de commencer le tournage, nous n'avions pas trouvé un seul animal à la fois photogénique et capable de répondre à nos exigences[2]. »

Un soir, l'équipe était en train d'évoquer ce casse-tête dans un restaurant du bord de mer, tout en regardant machinalement les gens lancer des bouts de pain aux dizaines de goélands qui tournaient autour des tables. Comment faire ce film *sans* Jonathan ? Soudain, tous les oiseaux se sont envolés, sans raison apparente. Un superbe goéland est alors venu se poser près des membres de l'équipe. Et il s'est mis à arpenter la terrasse devant eux, avec la calme assurance d'un top model sur un podium. « Il avait l'air fier, sûr de lui, se souvient Hall Bartlett. Et, contrairement aux autres, il ne rentrait pas son cou dans ses épaules. Les experts qui étaient à notre table m'ont expliqué que c'était un chef de bande, et qu'il serait impossible de le capturer, même avec des filets. »

Pourtant, l'un des techniciens a tendu le bras et, sans rencontrer de résistance, il lui a saisi une patte. L'oiseau s'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alors débattu, avec autant de fureur qu'il avait montré de docilité à se laisser attraper. Comme s'il passait une audition, s'efforçant d'imposer l'autorité de sa présence, les différentes facettes de son caractère et l'éventail de ses possibilités.

Le metteur en scène a échangé un regard éloquent avec ses assistants. Sans se soucier de la réaction indignée des autres tablées, le directeur de casting a prestement enveloppé le comédien postulant dans une veste en cuir, et il a foncé vers sa voiture. Le producteur s'est hâté de régler l'addition, tandis que toute l'équipe s'éclipsait en direction des studios.

« Finalement, c'était un oiseau extraordinaire qui avait un comportement très particulier, et avec qui nous avons eu une relation merveilleuse, conclut le réalisateur. Je ne pense pas être particulièrement mystique, mais je suis sûr que Jonathan nous a été envoyé. » En tout cas, quels que soient le hasard ou la nécessité qui les avaient mis en présence, toute l'équipe est unanime sur un point : ce goéland *voulait* faire le film.

Quinze ans plus tard, cette histoire hantait toujours Alain Poiré, le patron de Gaumont International, pour qui j'avais écrit mon premier long-métrage[3]. Grand amoureux des chiens, il rêvait de produire un film racontant le coup de foudre mutuel entre un homme et un berger allemand. L'intensité d'un regard interminable qui ferait basculer deux destins. C'était un peu court, comme sujet, mais c'était autobiographique et il voulait me confier le développement de cette histoire, inspirée de sa rencontre avec son défunt compagnon Ulrich.

Longtemps, ce projet demeura une vue de l'esprit, jusqu'au jour où Poiré m'appela en catastrophe pour me signer un contrat dans l'heure. La raison ? « J'ai trouvé le chien ! » Impossible d'opposer mes autres travaux en cours à cet argument massue. D'autant que ce génial tyran du septième art, qui avait produit Guitry, Verneuil, Oury, Pinoteau, Lautner, Veber enchaîna sur un ton de midinette émerveillée :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Il m'a fait le coup de Jonathan. »

Je me mis donc au travail. Alain avait décidé de mener conjointement le développement du scénario et l'entraînement du chien (il ne disait jamais : « le dressage »). Il me bombardait de coups de fil pour m'informer, au jour le jour, des progrès fulgurants de sa vedette et des « intentions de jeu » qu'elle manifestait. Il s'impatientait : « Où en êtes-vous ? Faisons vite une lecture. » Je compris, avec un brin d'inquiétude, qu'il était capital pour mon producteur que le chien « sente » les situations où je comptais le placer. Sinon, il faudrait réécrire. Poiré n'était pas réputé pour sa mollesse conviviale. Il n'avait jamais rien « passé » à Delon, Belmondo, Ventura, Montand ou Adjani[4]. Mais ce chien faisait de lui ce qu'il voulait.

Un matin, le berger allemand « écouta » mon synopsis. D'une oreille. Je me dis, un peu déçu, que le courant passait mal entre nous, et qu'il faudrait peut-être le confier à un autre scénariste. Mais, en fait, notre acteur était malade. Il mourut, et le film ne se fit pas. C'était lui ou rien. « Bartlett aurait pris la même décision que moi, assurait Poiré, si son goéland avait péri avant le tournage. »

Une déclaration du réalisateur de *Jonathan Livingston* semble bien donner raison à mon producteur, tant elle exprime la densité de sa relation privilégiée avec l'oiseau vedette : « A la fin du tournage, une autre compagnie de cinéma a offert de nous l'acheter à un prix exorbitant. Mais nous l'avons ramené en pleine nuit devant le restaurant où nous l'avions trouvé, et il s'est envolé pour rejoindre son monde de liberté. Nous voulions ainsi respecter la philosophie qui avait fait partie de notre vie quotidienne, pendant toute la production du film[5]. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Richard Bach, *Jonathan Livingston le goéland*, J'ai Lu, 1985.

2. Hall Bartlett, interview donnée le 25 août 1983 à Erik Pigani, in *Psi*, *op. cit*.

3. *La Maison assassinée*, réalisation de Georges Lautner, avec Patrick Bruel, 1988.

4. Alain Poiré, *Deux Cents Films au soleil*, Ramsay, 1988.

5. Hall Bartlett, interview citée *in* Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

COCA-COLA (chassez les esprits avec)

On connaît les bienfaits de la formule secrète mise au point par le Dr Pemberton en 1896. L'équivalent de douze sachets de sucre par canette, des « extraits végétaux » parmi lesquels ces fameuses feuilles de coca dont on extrait la cocaïne, et un colorant caramel (E 150), produit par de l'ammoniaque sous pression, que plusieurs études accuseraient d'être un facteur de leucémie[1].

On sait moins que, pour fabriquer un litre de Coca-Cola, il faut trois litres d'eau. C'est au Mexique, dans le Chiapas, que se trouve l'une des plus grandes nappes phréatiques pompées par la firme d'Atlanta. Aussi les coupures sont-elles fréquentes aux robinets des autochtones et, comme une canette de soda leur coûte trois fois moins cher qu'une demi-bouteille d'eau, le Mexique est devenu le plus gros consommateur mondial de Coca-Cola (225 litres annuels par personne). En 2013, 70 % de sa population souffre d'obésité, et les experts estiment qu'on dépassera les 90 % en moins de dix ans.

Même la religion est atteinte. Sous le double effet de la contrainte économique et de la générosité des représentants de la marque, le Coca-Cola a remplacé dans les rituels indiens l e *posh*, alcool sacré induisant la purification spirituelle. Argument subsidiaire : le rot provoqué par le soda favoriserait l'expulsion des mauvais esprits.

Le département Religions de la firme voit l'avenir en caramel. Même si la politique américaine de l'après-11 Septembre a eu, un temps, de fâcheuses répercussions sur l'export, le dogme antialcoolique du Coran est garant, à moyen terme, d'une croissance fatale de la consommation de Coca chez les musulmans. A ceci près que la boisson, pourtant certifiée halal, a subi récemment les foudres de la Fédération des musulmans de France, suite à une enquête de *60 Millions*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de consommateurs affirmant avoir découvert dans la mixture d'infimes traces d'alcool. Contre-enquête, ajustements et représailles sont en cours.

Même cas de figure, côté juif. La formule secrète d'origine, légèrement amendée sous l'égide du rabbin Tobias Geffen, a été certifiée casher en 1935. Mais, depuis, le sucre de canne a été remplacé par un sirop extrait du maïs, interdit pendant Pessah. Aussi la formule de 1935 est-elle réembouteillée une fois par an et, reconnaissable à son bouchon jaune, satisfait les pratiquants durant le mois de la Pâque juive.

Ainsi tombent et tomberont, au fil du temps, malgré les assauts illusoires des fondamentalistes et des diététiciens, les derniers bastions de la résistance au soda planétaire. Des chefs de marketing rêvent du jour où les prêtres, pour rajeunir leur clientèle chrétienne, décapsuleront sur l'autel une canette rouge et blanc qu'ils lèveront vers les fidèles en disant : « Ceci est mon sang, prenez et buvez. » La firme d'Atlanta réussira-t-elle à réconcilier sous ses couleurs les trois religions du Livre ? Ce n'est pas encore une stratégie de vente, mais c'est peut-être déjà un projet de pub.

1. Olivia Mokiejewski, *Coca-Cola, la formule secrète*, France 2, 8 janvier 2013.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

COMBUSTION HUMAINE SPONTANÉE

Honfleur, 17 novembre 1998 : on découvre dans une ferme un cadavre réduit en cendres, dont il ne reste qu'un pied enfilé dans un chausson. Tout autour, la pièce est intacte, sans la moindre trace laissée par les flammes ou la chaleur. Pourtant, une telle incinération des os nécessite une température voisine de 1 600 °C. La police passe la maison au peigne fin : aucun indice du moindre incendie, aucune présence d'un combustible pouvant expliquer cet accident[1].

Amiens, 1999 : des enfants trouvent dans la rue le corps d'un SDF, les os pareillement réduits en cendres au niveau du tronc. Les extrémités et le visage sont intacts. L'autopsie révèle qu'il s'est laissé brûler dans un état proche du coma éthylique. Mais l'alcool est-il la cause de cette combustion ? Les experts affirment qu'il faudrait ingurgiter cinquante litres d'un tord-boyaux affichant plus de 50 ° pour que le corps soit à même de favoriser une telle combustion. Près du cadavre gisait une bouteille de white-spirit vide. Mais l'enquête démontre qu'elle a servi de lampe d'éclairage, pas de moyen d'aspersion. Là non plus, on ne trouve aucune explication rationnelle. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que la graisse du corps, en se liquéfiant, a servi de combustible. C'est ce qu'on appelle l'effet chandelle. Des cas de ce genre, on en dénombre dans le monde une cinquantaine par an. A défaut d'explication, on leur a trouvé un nom : combustion humaine spontanée.

C'est en 1763 que l'expression apparaît pour la première fois dans une thèse de doctorat consacrée à ces phénomènes incompréhensibles[2]. Ils étaient connus depuis plusieurs siècles, mais, à l'origine, ceux qui en subissaient les conséquences étaient jugés coupables d'avoir joué avec le feu. On les considérait comme des sorciers et des suppôts de Satan, alors on prenait soin de les brûler avant qu'ils ne se consument. Où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'on voit que le principe de précaution est une invention du Moyen Age.

Aujourd'hui, on a toujours beaucoup de mal à expliquer ces combustions humaines spontanées, alors on les réduit à des initiales pour les banaliser.

Quand les statisticiens définissent le profil type de la victime de CHS, il s'agit d'une fumeuse alcoolique déprimée sujette aux flatulences. Les femmes sont en effet majoritaires, la cigarette est le déclencheur idéal de ce genre d'incendie, l'ivresse profonde empêche de réagir pour éteindre les flammes, le suicide psychologique par autosuggestion pourrait concentrer l'oxygène dans les tissus jusqu'à les rendre inflammables, et le méthane dégagé par les pets est un gaz explosif – c'est pourquoi il est formellement déconseillé de fumer en trayant une vache.

Tout cela débouche donc sur une demi-douzaine de théories scientifiques, plus ou moins nébuleuses, qui s'affrontent, se complètent et se contredisent. Une fois éliminé le soupçon d'expérimentation extraterrestre, qui recueille assez peu de suffrages dans les milieux universitaires, passons en revue les hypothèses restantes. L'effet chandelle, tout d'abord. A l'heure actuelle, son partisan le plus médiatique est l'expert judiciaire Antoine Bagady, chercheur au CNRS[3]. Il se fonde sur les travaux du Dr Gee, lequel étaya sa théorie par le test du gigot. Enveloppant un cuissot d'agneau dans un vêtement en coton, ce chercheur méthodique mit le feu à l'ensemble. Au terme de la combustion, il ne restait plus qu'un tas de cendres. Mais la partie dévêtue du gigot, elle, était demeurée intacte[4].

Seul problème, il faut au minimum sept heures pour qu'une combustion humaine réduise un corps en cendres à plus de 1 600 °C. Or l'enquête sur le décès d'un veuf de quatre-vingts ans à Autun, en 1990, a établi que l'autocombustion du vieil homme n'avait pas duré plus d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

heure, et pourtant son corps était totalement carbonisé dans son fauteuil. A proximité, meubles, nappe et boîte d'allumettes étaient comme neufs, a déclaré le capitaine Colin, des pompiers de la Somme, lequel a conclu en outre que la victime, aux dires de ses voisins, manquait de graisse pour alimenter une telle combustion. Helen Conway, elle (Pennsylvanie, 1995 : torse en cendres, extrémités intactes, aucune odeur de feu), a brûlé en moins de vingt minutes. Adieu l'effet chandelle.

Quant à la part de responsabilité des vêtements dans la combustion, suggérée par le test du gigot, elle aussi est sujette à caution. Dans certains cas, les habits sont restés intacts sur les parties du corps calcinées (Jack Angel, 1974). Parfois, la combustion s'est produite *autour* desdits habits, n'affectant que la tête et les bras nus.

Les autres explications envisagées ? Une petite flamme bleue a été observée dans plusieurs débuts de combustion spontanée devant témoins, laissant supposer non pas une oxydation par l'oxygène de l'air, mais une cause interne. Autrement dit, une réaction chimique déclenchant la combustion au niveau des cellules, et plus particulièrement des mitochondries. Leur dysfonctionnement amènerait un dégagement d'hydrogène et d'oxygène (comme pour la propulsion des fusées), auquel l'électricité statique du corps mettrait le feu[5]. De nombreux scientifiques en doutent, invoquant la loi fondamentale de conservation de l'énergie : aucune transformation interne ne peut convertir le corps humain, qui brûle très mal, en excellent combustible.

Mais les tenants de l'hypothèse psychosomatique n'en démordent pas : un sujet en grave dépression serait capable, selon eux, de concentrer l'oxygène dans ses tissus à tel point qu'il deviendrait inflammable, tandis que « l'énergie du désespoir » déshydraterait le corps de façon brutale. Mais ce mécanisme de suicide psychologique est encore inconnu, et ses fondements bien ésotériques. On y a fait référence notamment

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans le cas de Ginette Kazmierczak, en 1977, près de Toul. De cette femme seule, malheureuse, effacée, il ne restait plus que le bras droit, les jambes et le bassin autour d'un tas de cendres. L'enquête ayant exclu successivement la foudre (rapport de Météo France), l'explosion d'un aérosol (aucun embrasement du mobilier), le crime (porte fermée de l'intérieur, clef dans la serrure), le parquet prononça en 1978 une ordonnance de non-lieu. Mais tous les « consumés spontanés » n'ont pas, loin s'en faut, un profil de désespéré qui voudrait en finir sans pour autant se donner la mort de façon consciente. Deux jeunes filles, par exemple, ont pris feu sans raison en se contorsionnant gaiement dans un dancing (Maybelle Andrews et Phyllis Newcombe, 1938).

Passons aux flatulences. Certaines réactions chimiques dans notre corps produisent du méthanol, certes, mais il en faudrait bien plus pour provoquer une explosion au contact d'une cigarette enflammée ou d'un feu de cheminée – qui au demeurant sont souvent absents de la « scène de crime ».

Reste la théorie d'une oxydation qui se produirait à la température du corps humain. Les radicaux libres sont capables de l'effectuer à 37 °C, on le sait. Mais en toute discrétion, sans réaction en chaîne susceptible d'engendrer les effets d'une combustion à 1 600 °C.

Alors on a cherché le responsable au niveau des particules subatomiques. Et on a trouvé le pyrotron. Plus petit qu'un neutron ou un quark ($1{,}38^{10\text{-}31}$ centimètres), celui-ci, en cas de collision avec une autre particule de notre corps, libérerait instantanément sa propre énergie qu'il transmettrait aux atomes environnants, déclenchant une réaction en chaîne au niveau des organes. C'est très bien expliqué dans une vidéo qu'on trouve sur Internet[6]. Ce pic d'énergie vaporiserait l'eau du corps, pulvériserait la structure des organes et causerait l'embrasement du squelette, tout en se dissipant très vite, avant même d'atteindre le point d'ignition des objets

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

combustibles environnants.

Sauf que l'existence de cette particule n'a, pour l'instant, aucun fondement théorique ou expérimental. Alors la communauté scientifique ricane. Comme elle a ricané face au neutrino de Pauli ou au boson de Higgs. C'est tout le mal qu'on souhaite à Larry Arnold, l'inventeur du pyrotron[7]. Ajoutons qu'il est par ailleurs chauffeur de bus scolaire, ce qui permet aux sites rationalisants de donner libre cours à leur mépris goguenard[8].

Poursuivons. Si la cause de ces combustions n'est ni extérieure ni intérieure, elle est peut-être cosmique. C'est la théorie des champs magnétiques terrestres en relation avec les éruptions solaires, durant lesquelles on dénombre le plus de CHS. Mais le seul argument de cette hypothèse, en l'état actuel de nos connaissances, est d'ordre statistique.

Dernière possibilité envisagée par les experts : une fusion nucléaire à l'intérieur du corps. Rien que ça. Ne faut-il pas des millions de degrés pour que plusieurs noyaux atomiques légers s'assemblent en un seul, plus lourd ? Oui, sauf dans le cas de la fusion froide. Beaucoup de chercheurs s'emploient à reproduire l'expérimentation effectuée en 1996 par Pons et Fleischmann : réussir une fusion nucléaire à moins de 100 °C dans un bain d'électrolyse en présence de palladium. « Le palladium incorpore de grandes quantités d'hydrogène, rappelle dans le film d'Arte[9] le Pr Chemla, de l'université Paris-VI Pierre-et-Marie-Curie. Les atomes de deutérium vont être très proches les uns des autres, et pourront fusionner. » Cette réaction libère alors une énergie considérable, une chaleur éclair qui dure une nano-seconde – ce qui pourrait justifier la fulgurance de certaines CHS et leur environnement (mobilier, draps, pyjama, habitacle de voiture…) souvent intact. « Ça fait partie des spéculations », admet l'expert judiciaire Bagady, qui tient pourtant à son effet chandelle. On ne sait plus que penser. Une telle fusion froide

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourrait-elle vraiment se produire à l'intérieur d'un corps humain ?

Pour Jean-Baptiste Rinaudo, c'est arrivé au moins une fois. Ce professeur de physique nucléaire s'est efforcé de reproduire, à la faculté des sciences de Montpellier, le processus de formation de l'image sur le Linceul de Turin – ce drap de lin censé avoir renfermé le corps du Christ, avant qu'il ne se « dématérialise » dans son tombeau. Rappelons que cette image est le produit d'une roussissure du lin sur une épaisseur de quarante micromètres, impossible jusqu'alors à reproduire techniquement. Pour Rinaudo, c'est la désintégration des noyaux de deutérium du Christ qui, en libérant des protons, aurait formé cette image[10]. Il a réussi à en obtenir un fac-similé assez ressemblant, grâce à un accélérateur de particules (voir Passion [le puzzle de la]).

Alors, va-t-on nous dire à présent que la Résurrection est issue d'une fusion froide ? Une réaction nucléaire localisée aurait-elle provoqué le premier (et le plus complet) des cas de combustion humaine spontanée ? A ce compte-là, un romancier de l'école danbrownienne ne tardera pas à nous présenter Jésus comme une fumeuse alcoolique dépressive et pétomane.

Retour aux faits divers. Le 1er janvier 2002, en Belgique, s'est produit un cas d'apparence extraordinaire. Mme Adèle Waldack se promène sur une plage, puis elle monte dans sa voiture avec sa famille. Elle sent, dit-elle, « comme une fourmi sur le haut de sa cuisse ». Et voici qu'une flamme en jaillit. Elle n'éprouve aucune douleur. Les témoins s'empressent de l'asperger avec un extincteur, dans la voiture pleine de fumée noire où ne se trouvent ni cigarettes, ni allumettes, ni briquets. En état de choc, la victime est transportée à l'hôpital de Gand.

Au vu du rapport médical, les fans de parapsychologie s'enflamment à leur tour : aucune cause extérieure d'incendie, mais des brûlures *chimiques* en plus de celles causées par les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

flammes. Voilà donc la preuve d'un début de combustion spontanée d'origine interne et, qui plus est, sur une personne ayant survécu à ce phénomène – la seule en Europe. Quelle aubaine pour les passionnés de mystère insoluble !

Hélas, ils déchanteront assez vite. A l'hôpital de Gand, parmi les objets trouvés dans les poches de Mme Waldack et conservés dans un bocal, une infirmière observe qu'un mouchoir en papier dégage une légère fumée. On l'analyse. Il contient des traces de sodium, de potassium, de magnésium, ainsi que des bicarbonates sous forme ionique et de la soude caustique, en forte concentration. Normal : Mme Waldack, en se promenant sur la plage qui était très sale, pleine de vestiges du feu d'artifice tiré la veille, a ramassé un coquillage et s'est essuyé les mains. Dans sa voiture, sous l'effet du chauffage, tous les éléments chimiques imprégnant le mouchoir glissé dans sa poche ont commencé à brûler, enflammant son bas en nylon. L'origine de la combustion est donc un agent polluant. Point final.

Réponse des obsédés du complot rationaliste : « on » a simplement introduit parmi les objets personnels de la victime un mouchoir imprégné de soude caustique, pour faire croire à un phénomène « naturel », une cause extérieure qui rassurerait tout le monde. Mme Waldack a beau confirmer que c'est bien son mouchoir, les anticomploteurs en déduisent qu'« on » exerce des pressions sur elle.

Sans entrer dans ce genre de paranoïa, force est de constater l'immense soulagement déclenché dans les milieux scientifiques par la résolution cartésienne de l'affaire Waldack. Comme si celle-ci effaçait d'un coup des siècles de mystères non résolus.

Les divers théoriciens de la combustion humaine spontanée n'ont pas trop mal réagi à cette situation. Les voilà renvoyés dos à dos, mais, au moins, aucun d'entre eux n'est en mesure de triompher. Car le problème avec ce dossier, comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec tous ceux qui semblent relever de l'inexplicable, est que chaque spécialiste veut imposer *sa* thèse au détriment des autres. Pourtant, il semble bien que l'autocombustion humaine ne soit pas résumable à un seul type ni à des facteurs communs, et que chacune des hypothèses avancées puisse être valable dans certains cas.

Il n'empêche que la seule explication satisfaisante pour les matérialistes, comme on peut le lire sur bien des sites, consiste en la négation pure et simple du phénomène. La combustion humaine spontanée n'existe pas. Du moins, elle n'est pas forcément humaine, et elle peut être déclenchée avec préméditation en dehors de tout facteur parapsychologique. C'est ce que s'efforce de démontrer actuellement le biologiste Brian Ford en effectuant de nombreux tests sur des cochons, dont le code génétique est le plus proche de l'homme[11]. Le but de ce scientifique est de prouver que les prétendues CHS ne sont dues qu'à un excès d'acétone provoqué par l'alcoolisme. S'il réussit à enflammer des porcs en les faisant picoler, le problème sera, sinon résolu, du moins déplacé. Après la vache folle, nous entrerons dans l'ère du cochon ivre.

1. *Le Point*, novembre 1998.

2. Jonas Dupont, *De Incendiis Corporis Humani Spontaneis*, université de Lyon, 1763.

3. Antoine Bagady, in *Science… & pseudo-sciences*, 24 juillet 2002.

4. Jean-Pierre Girard, *Manuel de parapsychologie appliquée*, Véga, 2012.

5. John Heymer, *New Scientist*, 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6. David Teyssandier, « Combustion humaine spontanée », in *Les Chroniques de l'insolite*, Arte.

7. Larry Arnold, *Ablaze,* M. Evans & Company, 1995.

8. www.csicop.org et www.charlatans.info

9. David Teyssandier, « Combustion humaine spontanée », in *Les Chroniques de l'insolite*, doc. cité.

10. Jean-Baptiste Rinaudo, *Nouveau Mécanisme de formation de l'image sur le Linceul de Turin*, Actes du symposium de Rome, F.-X. de Guibert, 1995.

11. Brian J. Ford, in *The Microscope*, n° 60, 2012.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

D

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DIRECT SUR FRANCE 2 (lévitation en)

Le 7 novembre 1999, lors de l'assemblée plénière des évêques de France, une messe est célébrée en la basilique souterraine de Lourdes par trois cardinaux : Mgr Billé, archevêque de Lyon, Mgr Lustiger, archevêque de Paris, et Mgr Eyt, archevêque de Bordeaux. Dans le cadre de l'émission « Le Jour du Seigneur », cette messe est diffusée en direct sur France 2. On ne peut rêver meilleure vitrine pour l'un des pires cauchemars que puissent vivre, devant des millions de téléspectateurs, trois éminents prélats de l'Eglise catholique.

Sur l'autel se trouvent, posées l'une sur l'autre, deux grandes hosties de célébration. Au moment de l'épiclèse, le cardinal Billé s'adresse au Seigneur en prononçant la formule liturgique : « Sanctifie ces offrandes, en répandant sur elles Ton Esprit. Qu'elles deviennent pour nous le corps et le sang de Jésus… » C'est à cet instant précis que, semblant mue par un ressort ou tirée par un fil, l'une des hosties se soulève en oscillant vigoureusement, puis demeure en lévitation à trois centimètres de l'autre, et ce durant cinq bonnes minutes.

Dans toute la France, ce dimanche matin, les adeptes du rituel cathodique bondissent devant leur poste, se téléphonent, s'interpellent : « Branchez-vous sur la 2 ! » Mais, à Lourdes, l'autel est trop éloigné pour que les fidèles massés dans l'immense basilique puissent se rendre compte de l'événement. D'autant que les trois cardinaux ont une réaction de sang-froid stupéfiante, qui confine à l'indifférence paisible. Sans le plus petit haussement de sourcils, sans la moindre variation de tonalité, ils continuent à célébrer leur messe comme si de rien n'était. Semblables à ce curé de Marcel Aymé qui, dans *Clérambard*, est le seul du village à ne pas voir l'apparition de saint François d'Assise à deux mètres de lui, n'ont-ils rien remarqué ? Mais si, bien sûr. Simplement, ils ont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conscience du gros plan qui immortalise en direct, pour des millions de foyers, leur comportement face à ce phénomène relevant moins de l'éventuel miracle que du trucage d'illusionniste. Si Dieu existe, la vidéo également, et ils savent dès cet instant qu'ils auront à répondre de leur attitude devant le pape et les chrétiens du monde entier.

« Putain, c'est quoi ce truc ? » fut, sur l'instant, le seul commentaire dans l'enceinte de la basilique, prononcé entre ses dents par un cadreur de France 2.

A l'issue de la messe, le cardinal Billé, en état de choc, est abordé par une de ses amies présente à l'office. Il lui demande aussitôt, l'air soucieux mais le ton neutre, si « elle a remarqué quelque chose durant l'épiclèse ». Réponse négative de la dame, qui enchaîne : « Qu'est-ce que j'aurais dû remarquer ? » L'archevêque lui fait signe de ne plus poser de questions, et s'éclipse[1]. Dès le lendemain, en tant que président de la Conférence des évêques de France, il interdira à France 2 et aux producteurs du « Jour du Seigneur » de rediffuser ces images.

Pourquoi ? Par crainte d'une supercherie, ou bien d'un signe divin aux conséquences indésirables ? A l'issue de la célébration, dès la sortie du public, les autorités ecclésiastiques, audiovisuelles et policières ont évidemment passé au peigne fin l'autel et les accessoires liturgiques, pour tenter d'élucider le mystère. Mais toutes les explications « raisonnables » se sont révélées irrationnelles.

Illusion d'optique, comme l'a suggéré Mgr Lustiger ? Non : la prise de vues est objective. Trucage vidéo ? Non plus : les images ont été diffusées en direct. On a soupçonné alors l'équipe de tournage d'avoir monté une bonne blague anticléricale, en utilisant une minisoufflerie qui aurait fait décoller l'hostie. Hélas, aucun mécanisme de ce genre n'a pu être découvert. Et les techniciens de France 2, par la voix de leurs syndicats, ont fait remarquer qu'ils avaient peut-être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autre chose à faire que ce genre de conneries.

Quant aux producteurs de l'émission « Le Jour du Seigneur », ils adressent par écrit, depuis 1999, à tout courrier concernant la messe du 7 novembre la réponse suivante : « Le phénomène surprenant de l'hostie qui se soulève légèrement au moment de l'épiclèse, jusqu'à la fin de la prière eucharistique, ne résulte d'aucun montage ni d'aucune manipulation technique. »

On a donc cherché une explication plus crédible. On l'a trouvée : l'humidité. Le phénomène de l'hostie volante s'étant produit dans une basilique souterraine, et donc humide, le choc thermique des projecteurs avait fait gonfler l'hostie du dessous qui, par effet de bombage, avait soulevé celle du dessus. Intéressant. Sauf que les agrandissements de l'image prouvent que l'hostie inférieure demeure obstinément plate. En outre, au gré du déplacement des officiants, les différentes couleurs de chasuble sont parfaitement visibles dans l'intervalle de trois centimètres qui, durant les cinq minutes de lévitation, sépare les deux rondelles d'azyme.

Heureusement, ce jour-là, il y avait de l'orage. Pain bénit, si j'ose dire, pour les rationalistes. L'énigme était résolue : c'est la foudre qui avait provoqué un phénomène électrostatique. Imparable. Sauf que la basilique souterraine est en béton armé, et qu'elle constitue donc une immense cage de Faraday qui la met à l'abri des perturbations électriques extérieures.

Reste alors l'hypothèse que les hosties aient développé *elles-mêmes* un champ électrique provoquant la lévitation. Hypothèse émise par le père Jean-Baptiste Rinaudo, docteur ès sciences, maître de conférence à la faculté de médecine de Montpellier : « Si des charges électriques positives sont apparues sur les deux faces internes des hosties, celle du dessus a pu se soulever, étant donné que deux charges de même signe se repoussent. A condition bien sûr que le pain azyme soit électrisable[2]. » On a donc frotté des hosties avec un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chiffon de laine, avant de les soumettre à un électroscope. Celui-ci n'a pas réagi.

Aucune explication « naturelle » ou technique n'ayant pu être retenue, l'événement a été soigneusement passé sous silence, dans l'intérêt général de la science. Comme l'Eglise, de son côté, avait décrété l'embargo, ce fut la fin de la polémique. Les incroyants étaient contents, et les chrétiens n'allaient pas risquer l'excommunication en engageant leur foi sur ce numéro de voltige eucharistique, auquel le Vatican refusait de décerner le label de miracle.

Je n'ai découvert ces images qu'en 2005. Je venais de publier *Cloner le Christ ?* [3], et un lecteur m'adressa une copie vidéo de la messe interdite, en me remerciant de ne pas « trahir mes sources ». Je tombai des nues. Depuis, la prohibition épiscopale a été largement contournée par les internautes. Pressées de questions sur cette captation télévisée qui, par la grâce de YouTube et Dailymotion, a fait aujourd'hui le tour de la planète, les autorités catholiques consentent tout juste à parler de « prodige ».

Le terme est important. L'extrême prudence du Saint-Siège face à ces phénomènes inexpliqués tient à leur nature même : pour l'Eglise, les prodiges ne sont pas forcément d'origine divine. Ils peuvent émaner de désordres psychiques purement humains (psychokinèse, pouvoirs occultes induits par le spiritisme…), voire du diable lui-même[4]. Le nom de « miracle » ne saurait donc être dévoyé. Surtout en l'occurrence. Car ce qui gêne profondément le Vatican, dans la lévitation de cette hostie, c'est qu'elle remet en lumière, sous le feu des projecteurs audiovisuels, l'une des causes du schisme avec les chrétiens orthodoxes.

En effet, c'est lorsque les trois cardinaux ont prononcé les mots « Sanctifie ces offrandes en répandant sur elles Ton Esprit » – et précisément sur le mot *esprit* – que l'hostie a sauté en l'air. Et cette coïncidence réveille un point de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

théologie des plus sensibles. Pour saint Jean Chrysostome, au IVe siècle, c'est « Jésus lui-même, par l'intermédiaire du prêtre, qui opère la consécration au travers des paroles prononcées durant la Cène ». L'Eglise catholique romaine a adopté cette définition théologique de la transsubstantiation : le moment précis où le pain et le vin deviennent le corps et le sang du Christ est donc soumis aux paroles : « Ceci est mon corps… ceci est mon sang… » Les Eglises orientales, en revanche, et particulièrement l'Eglise orthodoxe, ont choisi une autre interprétation de la « présence réelle ». Celle de saint Jean Damascène (VIIIe siècle), pour qui c'est le Saint-Esprit, et non Jésus, qui est à l'origine du miracle eucharistique : « Tu demandes comment le pain devient Corps du Christ et le vin Sang du Christ ? Moi je te dis : le Saint-Esprit fait irruption et accomplit cela qui surpasse toute parole et toute pensée. »

C'est donc bien aux chrétiens orthodoxes que l'hostie volante semble avoir donné raison, ce dimanche 7 novembre, sur France 2. Et, qui plus est, en direct de Lourdes, le sanctuaire qui compte sur terre le plus grand nombre de miracles authentifiés par l'Eglise romaine.

L'autorité pontificale aurait pu profiter de l'occasion pour mettre en œuvre la grande réconciliation tant attendue avec les chrétiens d'Orient. Cette lévitation télévisée de l'eucharistie, ce prodige rigolo en forme de clin d'œil, cette « opération du Saint-Esprit » soulignant le double sens du mot *spirituel*, n'était-ce pas une belle opportunité pour l'Eglise, face à l'Islam, d'oublier ses tensions internes, de retrouver enfin son unité originelle, de « respirer par ses deux poumons », selon la formule de Jean-Paul II ? Le Vatican préféra passer sous silence l'événement, le dénuer de tout sens religieux, occulter son éventuel message œcuménique, et laisser le temps engendrer l'oubli. C'est raté.

Cela dit, le tapage désordonné, en terme de censure, est parfois aussi efficace que le silence. Le sensationnel recouvre le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

signe, et le spectacle étouffe le sens. Ceux qui aujourd'hui visionnent ces images sur le Net continuent de s'étriper dans les blogs à coups de balivernes parareligieuses (« Dieu nous annonce la fin des Temps ») ou néomatérialistes (« la lévitation truquée est le résultat d'un petit travail sur Adobe After Effects ou logiciel similaire »).

Qu'est devenue l'hostie de la discorde ? L'a-t-on conservée à l'abri dans un reliquaire ou dans un coffre-fort ? A moins qu'elle n'ait subi le sort de sa lointaine devancière, la première hostie volante de l'Histoire qui, dit-on, décolla le 6 juin 1453 à Turin. Contenue dans le ciboire volé par un soldat, elle s'échappa dans les airs lorsque le mulet du voleur trébucha. Mais là, bien sûr, nous n'avons aucune trace vidéo. Juste la conservation inexplicable de cette rondelle de pain azyme, attestée par des documents durant cent trente ans. En 1583, les archives nous révèlent qu'elle fut consommée sur ordre du Saint-Siège, pour « ne pas obliger Dieu à accomplir un miracle perpétuel en la conservant intacte ».

Comme quoi l'être humain, dans son infinie bonté, a même pitié de son Créateur.

1. Témoignage sur www.docteurangelique.forumactif.com

2. Jean-Baptiste Rinaudo, *Lourdes 99 – Expérience électrostatique*, mis en ligne le 8 décembre 2007 (www.priere-emmanuel-perros.over-blog.com).

3. Albin Michel, 2005.

4. François Brune, *Dieu et Satan*, Oxus, 2004.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DOUBLE GLAND (l'apparition du)

Quatre jours de deuil national. Des funérailles grandioses rassemblant les plus hauts dignitaires de l'Inde, tout le gouvernement, des stars, des champions, des écrivains, des universitaires, des politiciens venus du monde entier. Un message de condoléances du Dalaï Lama. Des millions d'adorateurs anonymes en pleurs sur tous les continents. Et quelques dizaines de plaintes en justice désormais sans objet.

Qui était Sai Baba, mort à quatre-vingt-cinq ans le 24 avril 2011 ? Un dieu vivant, un avatar sacré de Shiva, ou un simple gourou pédophile ? Un faiseur de miracles avérés, ou un illusionniste hors pair ? Un généreux constructeur d'aqueducs, d'écoles, d'universités et d'hôpitaux gratuits, ou un spéculateur diabolique tirant les ficelles d'une secte à l'influence planétaire ?

Rarement les médias internationaux auront à ce point dit tout et son contraire à propos d'une personnalité. On est sûr d'une seule chose : l'absence de toute condamnation à son encontre, de tout procès, de toute preuve d'escroquerie ou de supercherie. Il fut déifié autant qu'il fut sali ; on a chanté ses louanges avec la même sincérité qu'on l'a maudit. Il a illuminé des milliers de vies et il en a brisé plus d'une. Où est le vrai, où est le faux ? Entre la passe magnétique et l'attouchement sexuel, entre la révélation mystique et l'abus de faiblesse, la marge est parfois réduite. La tentation existant au même titre que la paranoïa ou le chantage, la perversion de l'accusé est tout aussi envisageable que le mensonge lucratif des plaignants. En l'absence de preuves authentifiées, face à tant d'indices et de témoignages contradictoires, on est libre de croire qui l'on veut. Cette liberté qui, du reste, était l'enseignement principal de Sai Baba : chacun de nous, quels que soient sa confession ou son refus des religions, possède en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lui son Dieu, sa vérité et le pouvoir de changer le monde. Avec la modestie sereine des vrais orgueilleux, il se décrivait comme un simple catalyseur.

Né en 1926 à Puttaparthi, dans l'Etat de l'Andhra Pradesh, ce fils de paysans initialement nommé Sathyanarayana Raju déclare, à quatorze ans, qu'il est la réincarnation de Shirdi Sai Baba, un saint homme vénéré dans l'Etat du Maharashtra, décédé en 1918, et qui se présentait lui-même comme l'avatar du dieu Shiva. Très tôt, on prêta à l'adolescent différentes facultés dont il usait avec modération : ubiquité, omniscience, production d'huile et de cendres, matérialisation de bibelots. Sa célébrité franchit rapidement les frontières de sa province indienne, qu'il ne quitta presque jamais. Les adeptes de son enseignement furent aussi bien des indigents que des chefs d'entreprise, des artistes, des juristes, des politiciens de tout bord et des millionnaires de l'humanitaire. A l'apogée de son rayonnement, dans les années 1980, son organisation spirituelle et caritative possédait près de dix mille centres répartis dans cent quatorze pays. Selon les sources, le nombre de ses adeptes, toutes religions confondues, oscillait entre vingt et cent millions[1].

Ironie du sort, cet homme que l'on créditait du pouvoir de lévitation et de bilocation a fini sa vie dans un fauteuil roulant, à cause d'un de ses disciples qui, dans un élan d'enthousiasme, lui avait brisé la hanche en se jetant sur lui. Victime de l'idolâtrie qu'il suscitait, il succomba en outre à une erreur de calcul. On s'est beaucoup moqué de lui, à sa mort, parce qu'il s'était trompé de date. Lui qui se prétendait omniscient avait, en effet, prédit son décès à quatre-vingt-quinze ans. Une décennie plus tard, ont souligné avec malice les médias occidentaux – en oubliant que, toute sa vie, cet Indien s'était fondé non pas sur le calendrier romain, mais sur le calendrier stellaire (vingt-sept jours/étoiles dans chaque mois, trois cent vingt-quatre jours par an), ce qui ramène bien son trépas à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'âge qu'il avait indiqué.

Pour rester dans le domaine des prédictions, signalons qu'en 1963 il a déclaré qu'il reviendrait sur terre huit ans après sa mort, sous le nom de Prema Sai Baba. Il est allé jusqu'à préciser le nom de son prochain village natal. Et, en 1983, il a même célébré avec ses disciples la venue au monde de son futur père. Quatre ans plus tard, au décès de N. Kasturi, son biographe officiel, il révéla que celui-ci se réincarnerait très vite pour être sa mère. Une nouvelle conception du Verbe qui se fait chair…

Au titre des spécialités qui ont assuré la gloire de Sai Baba, bien avant ses dons de voyance, son esprit d'entreprise et ses talents de guérisseur, figurent les tonnes de cendres sacrées qu'il produisait avec ses mains (*vibhouti*), et les divers cadeaux (bijoux, gadgets, nourriture) qu'il extirpait du néant pour les offrir à ses ouailles. De son propre aveu, ces matérialisations d'objets n'étaient que des produits d'appel. Destinés à asseoir sa renommée. A attirer les curieux pour leur ouvrir les yeux sur leurs propres pouvoirs.

Sai Baba n'était pas, comme l'ont dit certains, un extorqueur de fonds. Il n'exploitait pas les pauvres et ne rackettait pas les riches. Simplement, il incitait à la donation ceux qui en avaient les moyens. Des milliardaires comme Isaac Tigrett, fondateur des Hard Rock Café, furent les généreux financiers de ses grandes réalisations caritatives : complexes éducatifs et hospitaliers gratuits, gigantesques chantiers d'irrigation et d'approvisionnement en eau potable pour des millions d'Indiens…

L'Unesco lui apporta également un soutien considérable, avant de lui retirer avec fracas parrainage officiel et subventions, quand se répandirent les rumeurs de pédophilie. Sans relancer le débat sur la réalité des faits, on peut se contenter d'observer que, du point de vue des nombreux ennemis de Sai Baba – lobbies matérialistes et religieux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

souffrant de la concurrence –, c'était l'accusation idéale pour qu'il perde, du jour au lendemain, la caution d'une organisation internationale tournée vers la défense de l'enfance.

Mais les polémiques déclenchées autour de lui étaient bien antérieures. Jusqu'alors, simplement, les accusations de tentative de viol ne portaient que sur les lois de la physique. Dans les années 1970, Erlendur Haraldsson, professeur de psychologie à l'université de Reykjavik, entreprit d'enquêter sur les différents prodiges attribués à Sai Baba. Parti de l'hypothèse d'une hallucination collective, le chercheur islandais déchanta assez vite quand il arriva sur place. Et du coup, il passa plus de dix ans à étudier les phénomènes produits par le gourou : matérialisation de cendres, de nourriture variée (plats chauds, fruits hors saison) et d'objets divers, du bijou à la statuette en passant par le bois fossile et même les livres. Sans compter les guérisons qui lui étaient attribuées.

Comme chaque fois qu'un expert souhaitait mettre à l'épreuve ses pouvoirs, Sai Baba refusa de se plier à un quelconque protocole, arguant que le rôle de la science n'est pas de prouver ce qu'elle n'a pas les moyens d'expliquer. Réaction très pratique pour ses détracteurs, on en conviendra. Haraldsson tira néanmoins de ses observations et de ses entretiens un rapport d'enquête qui, sans prétendre certifier l'origine surnaturelle des phénomènes, exclut tout recours à l'hypnose de masse : les matérialisations de Sai Baba se voyaient sur les films, et les objets étaient réels, tangibles. Quant au talent de prestidigitateur auquel ses adversaires résumaient son pouvoir psychique, il ne suffisait pas à expliquer comment le gourou aurait pu, à moins de dissimuler un réchaud à gaz dans son sari, faire apparaître des plats si chauds qu'il était impossible de les saisir à mains nues[2].

L'étude de l'universitaire islandais est la seule publication « sérieuse » à laquelle se réfèrent les disciples de Sai Baba. Il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est à noter cependant, comme le souligne le Dr Christian Tal Schaller après avoir rencontré Haraldsson, que Sai Baba s'est toujours refusé à servir de cobaye au psychologue. Ce n'est donc pas à son intention qu'il faisait apparaître des choses[3].

Sauf une fois. Et sous le coup de l'agacement, bien plus que par désir de convaincre. Ils étaient en train de discuter sur les liens entre l'éthique et le mysticisme, lorsque Sai Baba fit observer, d'un ton péremptoire, que vie spirituelle et vie quotidienne devaient croître et s'épanouir en même temps, au même rythme, comme un double *rudraksha*. Haraldsson demanda de quoi il s'agissait, mais ni l'interprète ni le gourou – qui ne s'exprimait qu'en télougou, sa langue natale – ne connaissaient la traduction anglaise.

Sai Baba continua son discours. L'Islandais l'interrompit, insistant pour être éclairé sur le sens du mot *rudraksha*. « Alors, écrit Haraldsson, je le vis, avec quelque impatience, refermer son poing et l'agiter une ou deux secondes. Puis il le rouvrit et se tourna vers moi. "C'est ça !" dit-il en me montrant une espèce de gland. Un double *rudraksha*, donc. Des fruits gémellaires, comme cela arrive parfois avec les oranges et les pommes[4]. »

Abasourdi, l'Islandais s'empara aussitôt de cette traduction visuelle en 3D. L'Indien la lui reprit, l'air mécontent, la renferma dans ses mains jointes. « Lorsqu'il les rouvrit, le double *rudraksha* était protégé par deux hémisphères d'or fermés par une chaînette de même métal. » Un joaillier londonien évalua par la suite l'or jailli du néant à vingt-deux carats. Quant aux botanistes qui examinèrent le double gland, ils s'extasièrent devant « l'extrême rareté de cette tératologie végétale, aucune des deux graines ne s'étant développée au détriment de l'autre ».

Le parfait sérieux nordique de l'universitaire relatant ces histoires de fou est un vrai régal littéraire. Pour le reste, chacun se fera son opinion. Les amateurs pourront trouver

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'autres prouesses savoureuses attribuées à Sai Baba dans *Pouvoirs spirituels et psychiques*, un ouvrage paru tout juste avant sa mort. Michel Cloquet, professeur d'escrime japonaise et auteur de plusieurs livres sur celui qu'il tenait pour un grand maître yogi, assure avoir été témoin de dizaines de prodiges. Il raconte notamment la visite du Dr Rao, directeur du département de géologie à l'université d'Osmania. Sai Baba lui demande la composition du morceau de granit qu'il tient entre ses mains. Le géologue cite des minerais, des atomes, des molécules… Alors le gourou souffle dessus, et le fragment de roche se transforme sous leurs yeux en statue de Krishna jouant de la flûte. « Vous voyez ? Au-delà de vos atomes et de vos molécules, il y a Dieu dans cette pierre. Et Dieu est douceur et joie. Cassez donc le pied de la statuette et goûtez-y. » Le géologue s'exécuta. C'était du sucre candi[5].

Michel Cloquet relate par ailleurs un événement qui a bouleversé sa vie. Malgré ses nombreux séjours à l'ashram de Puttaparthi, il avait dû attendre vingt ans pour que son saint homme daignât lui octroyer une « méditation personnelle » – c'est-à-dire un mantra. Tout heureux, Cloquet rentre à Paris, où il dispense des cours d'escrime dans une MJC, et voilà ce qu'il raconte :

« Je traversai la rue sans regarder, tant j'étais absorbé par la récitation de mon mantra […] Alors une voiture venant de ma gauche, qui avait grillé le feu rouge, arriva à toute vitesse directement sur moi. […] Au moment du choc, je sentis une force me propulser vers le haut, je glissai au-dessus du toit de la voiture avec la sensation d'être sur un tapis doux et moelleux, et, en une seconde, je me retrouvai debout, sans aucun stress, pas même une accélération du rythme cardiaque. […] Je me précipitai vers le conducteur. Il me regarda, effaré, ne pouvant croire que j'étais celui qu'il venait de percuter. Je lui fis juste remarquer que ce n'était pas correct de griller un feu rouge, mais que de mon côté tout allait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bien. Puis je repartis vers le métro. Pour avoir longtemps pratiqué les arts martiaux, je puis affirmer qu'il était impossible de se sortir intact d'une telle situation, hormis avec l'aide d'une force invisible et spirituelle. »

Que retiendra-t-on de Sai Baba, à part ce genre de témoignages surréalistes, des accusations d'attouchement répandues sur le Net, un ou deux aqueducs, quelques écoles et hôpitaux pour les nécessiteux ? La suspicion étant le meilleur ferment du doute, la ferveur prodigieuse dont il jouissait de son vivant ne saura protéger sa mémoire des assauts de ses ennemis. Reste l'enfant dont il a programmé la venue huit ans après sa mort. Naissance annoncée dans le village de Ghunaparthi, où d'ores et déjà les commerçants se frottent les mains.

Ceux qui connaissent un peu l'Inde ne souriront qu'à demi en pensant à ce bambin potentiel, prénommé Prema, attendu avec une si grande impatience. Non seulement par les millions de disciples espérant le retour de leur maître dans un nouveau corps, mais aussi par certains avocats. Forts de leurs dossiers instruits contre Sai Baba pour abus sexuels, ils comptent bien réclamer des dommages et intérêts aux parents du mineur à venir, concernant les faits reprochés au gourou dans sa précédente incarnation. Les lois du karma sont impénétrables…

Le petit Prema viendra au monde en 2019[6], selon les prévisions de son futur locataire. On lui souhaite bien du courage.

1. Richard Burghart, *Hinduism in Great Britain*, Routledge, 1987.

2. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Christian Tal Schaller, *Des Etres merveilleux créateurs de bonheur et de joie*, Guy Trédaniel Editeur, 2011.

4. Erlendur Haraldsson, *An Investigative Report on Psychic Phenomena Associated with Sathya Sai Baba*, Fawcett Columbine Books, New York, 1987.

5. Michel Cloquet, *Pouvoirs spirituels et psychiques*, Alphée, 2011.

6. Ou 2018, suivant le calendrier stellaire…

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

E

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

EFFET MOUTON-CHÈVRE

On entend souvent des médiums, en public, justifier une erreur ou une absence de résultat en incriminant les contradicteurs présents : « C'est parce que vous n'y croyez pas qu'il ne se passe rien. »

Face à cet argument bien commode, les sceptiques ricanent. Ils ont peut-être tort. D'après certaines études, il semblerait que l'incrédulité soit une force mentale aussi puissante que la clairvoyance ou la télépathie, une force éventuellement capable de les neutraliser.

Tout a commencé en 1957, avec les travaux de Gertrude Schmeidler. Professeur de psychologie à la City University de New York, elle avait constitué deux groupes : l'un composé de gens variés qui croyaient aux phénomènes *psi*, l'autre de rationalistes d'horizons divers qui les rejetaient en bloc. Par souci de brièveté, elle avait surnommé les premiers les « moutons », et les seconds les « chèvres ». Les deux groupes furent soumis au test de Zener : ils devaient se concentrer pour deviner quelle carte allait être tirée par l'expérimentateur. Les moutons accumulèrent des succès significatifs, tandis que les chèvres ne dépassaient pas la ligne de base du hasard[1]. Cette différence notable est connue depuis sous le nom d'*effet mouton-chèvre*.

Affinant le protocole, Marvin L. Moon développa en 1975 l'étude comparative initiée par Schmeidler. Il en ressortit que certaines chèvres, particulièrement remontées contre le paranormal, obtenaient des résultats si catastrophiques qu'ils descendaient *sous* la ligne de base du hasard[2]. Cette aberration, commente Erik Pigani, « apparaît lorsque les sujets utilisent – inconsciemment, bien sûr – leurs facultés *psi* pour confirmer leur croyance en la non-existence de ces phénomènes[3] ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ainsi les chèvres sont-elles parfois aussi douées que les moutons – mais à l'envers. Faire *moins* que le hasard, n'est-ce pas en soi une prouesse paranormale ?

1. G. R. Schmeidler et R. A. McConnell, *ESP and Personality Patterns*, Yale University Press, 1958.

2. Marvin L. Moon, *Journal of the American Society for Psychical Research*, 1975.

3. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ÉTOILES (la piste des)

Le 12 décembre 1531, un Indien aztèque frappe à la porte de l'évêché de Mexico. Il s'appelle Cuauhtlatoatzin, mais les colons chrétiens, lorsqu'il s'est converti, l'ont rebaptisé Juan Diego. Il demande à voir l'évêque. Il dit qu'il vient de la part de la Vierge Marie. Le serviteur l'envoie promener. L'Indien insiste : elle lui est apparue trois fois sur le chemin de la messe, et elle veut absolument qu'il offre à l'évêque un bouquet de roses.

Là, le serviteur est troublé. Des roses, en plein hiver ? Des *sevillana* magnifiques, en plus, les préférées de Mgr Zumárraga. Du coup, l'évêque de Mexico finit par recevoir le fleuriste improvisé, qui aussitôt lui délivre le message dont il est porteur : la Vierge demande la construction d'une chapelle sur la colline de Tepeyac. Le prélat se coince. Tepeyac, c'est l'ancien lieu sacré de la déesse-mère aztèque Tonantzin, que les missionnaires espagnols ont officiellement remplacée par la Vierge Marie, justement. Ça sent le traquenard. La provocation indigène.

Mais voilà que Juan Diego dépose aux pieds de Mgr Zumárraga les belles roses rouges qu'il tenait enveloppées dans sa tunique. Et l'évêque tombe à genoux, abasourdi. Sur toute la longueur de l'habit du pauvre Indien vient d'apparaître l'image imprimée de la Vierge Marie.

Ce ne serait qu'une belle légende si la tunique en question, faite de fibres d'agave extrêmement fragiles (durée de vie moyenne d'un tel vêtement : une vingtaine d'années), n'était exposée à Mexico depuis cinq siècles, en parfait état de conservation. Vingt millions de pèlerins défilent devant elle chaque année à la basilique de Guadalupe, et elle a fait l'objet des études scientifiques les plus poussées. Aucune n'a jamais pu définir la nature ni l'origine de l'image qui la recouvre. C'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une impression recto-verso sans apprêt, dont les couleurs proviennent de pigments inconnus. Dans les yeux « peints » de cette Vierge, on a découvert sur la cornée et le cristallin le reflet des témoins de l'apparition, conformément à la loi optique formulée par Purkinje-Sanson en 1832 (voir Juan Diego [la Tunique de]).

Cette énigme historico-scientifique, j'en ai fait le point de départ d'un de mes romans, *L'Apparition*[1]. J'ai situé l'intrigue en 1999, au moment où venait de s'ouvrir au Vatican le procès en canonisation de Juan Diego. Pour vérifier ma documentation, je suis allé rencontrer à Mexico plusieurs experts, parmi lesquels le Pr Juán Homero Hernández Illescas, dont j'avais parcouru l'ouvrage renversant[2]. Ce docteur en astronomie y démontre, dessins et calculs à l'appui, que les étoiles « décoratives » figurant sur l'image de cette Vierge reproduisent, en fait, l'exact emplacement des constellations au-dessus de Mexico, le 12 décembre 1531, au jour et à l'heure où ladite image apparut devant témoins sur la Tunique de Juan Diego.

Plus précisément, on se trouve devant une projection directe du ciel sur l'étoffe, où la position gauche/droite des étoiles est inversée. La voûte céleste étant une surface courbe, elle s'inscrit sur l'étoffe plane selon les principes de l'anamorphose, qui ne seront définis qu'au XVIIIe siècle.

Certains sceptiques mal informés y voient la preuve que le tissu qu'on montre aujourd'hui aux pèlerins et aux chercheurs, présenté comme l'authentique vêtement de Juan Diego, n'est qu'une réalisation contemporaine à des fins de propagande, intégrant les découvertes astronomiques et optiques des siècles précédents. Ces personnes oublient simplement que la datation de la tunique est incontestable (analyses diverses, documents d'archives…), et le procédé de « fabrication » de l'image encore totalement inconnu. De plus, les milliers de peintres qui ont reproduit la Vierge de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Guadalupe, depuis 1531, ont toujours pieusement recopié, sur leurs tableaux datés, la position d'origine des étoiles.

Un après-midi de 2001, j'ai donc sonné à la porte du Dr Illescas, grand épicurien placide affichant sur ses murs diplômes universitaires et menus des meilleurs restaurants du monde. Il m'a fait entrer dans son salon surencombré. De gros bouquins jonchaient le canapé où il m'a invité à prendre place. Durant une bonne heure, il m'a commenté ses travaux entre deux verres de tequila, m'ensevelissant avec enthousiasme sous ses cartes du ciel, ses photos et ses rapports d'expertise.

Quand j'ai fini par me relever, j'ai remarqué que la reliure des deux grimoires rembourrés sur lesquels j'avais posé les fesses comportait un gaufrage des clefs de saint Pierre, emblème du Vatican. Un peu confus et très curieux, j'ai demandé à mon hôte de quoi il s'agissait. Il a aussitôt ouvert les volumes, et j'ai découvert que je m'étais assis sur le sujet de mon roman.

Les deux tomes reliés en veau rassemblaient en effet le dossier médical, les dépositions de témoins et les compléments d'enquête nécessaires à tout procès en canonisation – deux miracles au moins étant obligatoires pour accéder au rang de présumé saint. Mais comment ce spécialiste des étoiles en était-il venu à rassembler les pièces à conviction des guérisons attribuées à Juan Diego ?

— Le hasard, répondit-il avec un sourire entendu. Il se trouve que je suis également médecin. J'étais de permanence à l'hôpital, ce jour-là : c'est moi qui ai examiné le gamin.

— Quel gamin ?

— Celui du miracle.

Et il me raconte une histoire impossible. Le 9 mai 1990, un jeune homme désespéré se jette du haut d'un immeuble sous les yeux de sa mère, et s'écrase la tête la première sur la chaussée. A l'hôpital où il est transporté dans le coma, les examens radiologiques et le diagnostic du Dr Illescas ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

laissent aucun espoir. Fracture gravissime à la base du crâne, rupture de la colonne vertébrale : c'est la paralysie assurée et la mort à très brève échéance.

Pour ménager la maman, Illescas lui conseille de se rendre à la basilique de Guadalupe, les prières à Juan Diego étant réputées efficaces dans les cas désespérés. Elle y court. Quelques jours après, à la stupeur générale, le jeune homme se retrouve en parfaite santé physique et mentale, sans la moindre séquelle. Et donc, neuf ans plus tard, à l'ouverture du procès de Juan Diego, c'est au principal témoin de cette guérison inexpliquée que le Vatican, en toute logique, s'adresse pour instruire l'affaire à Mexico[3].

En suivant la piste des étoiles afin de vérifier un détail textile auprès d'un astronome, j'avais ainsi mis par hasard, sinon la main, du moins les fesses sur le dossier confidentiel réservé à l'administration pontificale. La pièce qui manquait à mon roman, et que le Dr Illescas devait transmettre à Rome dès la semaine suivante.

Après examen par la curie et par un comité de médecins indépendants, comme le veut la procédure, la Congrégation pour les causes des saints conclut, à l'unanimité, que le cas sur lequel je m'étais assis ce jour-là ne constituait pas un miracle, mais *deux miracles distincts*, chacun des traumatismes constatés étant, aux yeux des spécialistes, incurable et mortel.

Le 31 juillet 2002, Juan Diego fut proclamé saint par Jean-Paul II. Et ce malgré l'opposition farouche de plusieurs cardinaux qui, perclus de scrupules rationalistes ou raciaux, allèrent jusqu'à affirmer que cet Indien n'avait jamais existé. Une journaliste de la RAI, ayant lu *L'Apparition*, déclara à l'antenne que le pape, s'étant laissé abuser, avait canonisé un personnage fictif, un simple héros de roman. Inutile de préciser qu'en l'occurrence je décline toute responsabilité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Albin Michel, 2001.

2. Dr J. H. Hernández Illescas et P. Mario Rojas, *Las estrellas del manto de la Virgen de Guadalupe*, Mendez Oten, Mexico.

3. Une vidéo de la chaîne EWTN, où le Dr Juán Homero Hernández Illescas relate ces faits, est visible sur le Net (www.youtube.com).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

EXTRASENSORIELS (espions)

Joe McMoneagle est un paisible retraité américain, bon vivant et pince-sans-rire, qui a reçu la plus haute distinction militaire après avoir réussi, entre 1972 et 1995, deux cents missions d'espionnage à distance pour le compte de la CIA (voir Armée [les médiums et l']). Il est ce qu'on appelle un *remote viewer*. Sa spécialité : palper une enveloppe scellée renfermant une photo, raconter ce que celle-ci lui suggère, et se transporter mentalement sur place pour découvrir ce qui n'est pas visible sur le cliché.

Un exemple ? En pleine guerre froide, un satellite américain repère un grand hangar en béton clôturé sous haute surveillance, au nord de l'Union soviétique. Le Conseil de sécurité nationale, à Washington, est convaincu qu'il s'y construit « quelque chose » d'important sur le plan militaire, sans pouvoir obtenir des services secrets le moindre renseignement précis. Joe triture dans ses mains l'enveloppe dissimulant l'image satellite : une partie du toit de ce mystérieux hangar. On ne lui a donné aucune information sur la cible ni sur ce qu'on attend de lui. Il se détend, il se concentre. Il localise et décrit le bâtiment. Et il finit par dessiner ce qu'il « voit » à l'intérieur : la construction d'un gigantesque sous-marin à deux coques, avec des aberrations technologiques comme un système de lance-roquettes incliné et non plus vertical.

« N'importe quoi ! tranchent les experts du Conseil de sécurité nationale en examinant le rapport rédigé par Joe et son croquis du sous-marin. Tout cela est impossible : les dimensions, la conception, l'équipement… C'est juste un fantasme. » Vexé, le visionnaire leur répond par écrit : « Eh bien, mon fantasme, il sera lancé dans cent vingt jours. »

Cent vingt jours plus tard, les satellites repèrent la mise à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'eau dudit sous-marin, conforme en tous points aux dessins transmis par le *remote viewer*. Verdict du Conseil : « C'est très certainement un coup de chance. » On ne peut que leur donner raison. Sinon, cela signifierait qu'un être humain peut se déplacer mentalement aussi bien dans l'espace que dans le temps.

Fils d'Américains moyens, Joe McMoneagle commence sa carrière de « chanceux » à l'âge de cinq ans et demi. En pleine nuit, il voit soudain apparaître sa tante en 3D, toute de blanc vêtue. Sa jeune sœur, avec qui il partage sa chambre, observe et entend la même chose que lui – fait assez rare dans les témoignages recueillis sur ce genre de phénomènes. « Vous allez apprendre une nouvelle ce matin, mes chéris, leur annonce Tante Anna, mais elle ne doit pas vous attrister. Tout va bien. Je suis en sécurité avec les anges. »

Au petit déjeuner, tout content, Joe rapporte à son père la visite nocturne. Il reçoit une gifle. On ne parle pas comme ça de sa tante. Une heure plus tard, le téléphone sonne : Anna est morte au milieu de la nuit. Echaudé par la gifle, Joe s'abstiendra désormais de dévoiler les informations qui lui parviennent par ce type de canal. Sa sœur, elle, affligée du même « don », refuse de se taire. Ses parents la feront soigner, et la pauvre gamine grandira sous camisole chimique. Joe, lui, prudent, a préféré l'uniforme.

Mais il n'en a pas fini pour autant avec ses visions. Combattant dans les troupes engagées au Vietnam, il a beau rester muet sur ses facultés extrasensorielles, ses compagnons d'armes remarquent qu'il va toujours se planquer *avant* une attaque surprise, qu'il semble deviner les lieux des embuscades et les points d'impact des roquettes. Aussi est-il très entouré… Ses camarades ne lâchent pas d'une semelle cette mascotte vivante, ce devin qui les protège. « J'ai beaucoup de chance », se contente-t-il de leur répéter avec une modestie butée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce n'est qu'en 1970, à la tête d'un détachement alors basé en Allemagne, qu'il fera son *coming out*, à la faveur d'un infarctus. En plein milieu d'un repas, le voici qui s'effondre dans son assiette. Immédiatement, il se retrouve au-dessus de son corps, et assiste impuissant aux secours qu'on lui prodigue. C'est avec beaucoup de naturel qu'il nous raconte aujourd'hui son expérience[1]. Tandis qu'il « suit » en direct son transfert vers l'hôpital, une « lumière blanche » lui déclare qu'il ne va pas mourir : il a autre chose à faire. Il proteste, en vain : il se sent tellement bien sans son corps. « On » lui répond qu'il ne regrettera pas son retour sur terre.

Et quand il émerge du coma, en effet, tout a changé. Il n'est plus le même homme. Il n'a plus peur de sa « différence », ni de la mort, ni de la vie. Sous le matricule 001, il devient le premier des *remote viewers* employés par les services secrets américains. Le James Bond de l'occulte. Lui qui pourtant, ainsi que le révélera son épouse à la télévision, « n'arrive même pas à retrouver ses clefs de voiture quand il les égare[2] ». Argument massue qu'emploieront certains rationalistes pour démontrer que le projet *Star Gate* n'est rien d'autre qu'une fumisterie[3]. Une intox en réponse à un coup de bluff. Les Soviétiques veulent faire croire qu'ils disposent d'espions extrasensoriels, et les Américains feignent de tomber dans le panneau du paranormal pour les rouler dans leur propre farine. C'est la théorie en vigueur chez les sceptiques du Net. Comme on le voit, les conspirationnistes ne se trouvent pas toujours dans le camp des gogos.

Aujourd'hui, à l'en croire, McMoneagle n'est plus sollicité par les services secrets. Il est devenu consultant auprès d'une compagnie pétrolière qui utilise ses prestations pour découvrir de nouveaux gisements. Comme au temps de ses missions sur des cibles militaires, il ne réussit pas à tous les coups. Parfois, l'information se refuse. « Mais quand elle se donne, elle est juste. » Il n'en sait pas plus. Soixante ans après ses premières

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

expériences, il ne comprend toujours pas comment il *fonctionne*. Ses employeurs non plus, mais dans le monde du renseignement comme dans la prospection pétrolière, on se moque bien de savoir d'où jaillit l'information : on la vérifie, on la recoupe, on l'exploite – c'est tout. Joe McMoneagle n'est pas un sujet d'étude, c'est un fournisseur de données.

Demandons-lui tout de même de quelle manière il procède. « Je fais le vide dans ma tête », nous explique-t-il. Méthode zen : ne penser à rien, méditer à blanc. Puis il exprime ce que lui « raconte » le lieu sur lequel il se branche, en évitant d'analyser, d'interpréter les informations qu'il reçoit. Mais ces informations « viennent-elles » à lui, ou bien se déplace-t-il psychiquement pour les recueillir ? « Ça dépend, répond-il en 2011 au journaliste Stéphane Allix. De temps à autre, je me retrouve en train d'observer de l'intérieur l'endroit où je suis supposé être. C'est totalement involontaire. Je n'appellerais pas ça une sortie hors du corps. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'une connexion parfaite, absolue et positive avec la chose dont j'essaie d'obtenir des informations[4]. »

Quel que soit le crédit qu'on accorde à ces confidences ou les intentions tordues qu'on prête au gouvernement américain, la Maison Blanche a bel et bien confirmé, en 1995, les expériences menées avec des voyants à distance pendant près de vingt-cinq ans (voir Armée [les médiums et l']). Elle en a dit beaucoup, mais elle n'a pas tout dit.

Aucune mention du Français Jean-Pierre Girard, par exemple. Ce parapsychologue à réputation variable s'est fait connaître dans les années 1970 en tordant des métaux sur les plateaux de télévision. Mise au compte du charlatanisme par de nombreux journalistes, son action psychique sur la matière fut démontrée en laboratoire dans le cadre de la société Péchiney, de la fondation Odier ou du Centre technique de l'aluminium. Son palmarès, souvent soumis à des contrôles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'huissier, laisse songeur : fusion d'acier à travers des tubes scellés, lévitation d'objets, déviation de faisceaux de particules, destruction à distance de bactéries dans des éprouvettes… Il faut bien l'admettre : ceux qui ont constaté ses pouvoirs *psi* sont aussi sérieux et virulents que ceux qui les contestent, l'accusant notamment d'employer, pour ses torsions de barres à distance, des métaux à mémoire de forme. Ce en quoi, répond-il, il ne fait que démontrer qu'il peut agir *en plus* sur la mémoire de ces métaux. « Il n'a pas été possible de donner une explication rationnelle des transformations métallurgiques sous tubes de verre obtenues par Jean-Pierre Girard », écrit pour sa part le Pr Jean-Jacques Trillat, alors président de l'Académie des sciences et témoin de ces prestations.

Quoi qu'il en soit, dans son livre *Psychic*[5], Girard affirme avoir travaillé durant dix ans pour la CIA, effectuant sur commande des missions de renseignement, d'espionnage et d'intervention mentale sur la matière – généralement sans quitter son appartement parisien. Cette « coopération » aurait commencé par un enlèvement, à l'issue d'une conférence qu'il donnait à Mexico. Des agents l'auraient emmené dans un lieu inconnu afin de tester ses facultés. Puis ils lui auraient montré sur un écran, en duplex, un système de téléguidage de missile, et lui auraient demandé de le dérégler à distance.

Face à la réussite apparente de son action psychique, poursuit Girard, ces agents lui proposent alors de l'engager pour des interventions ponctuelles, grassement rémunérées. Ils lui précisent que sa collaboration quelque peu forcée « va permettre de justifier la levée de fonds nécessaire à une recherche plus importante dans le cadre d'une opération spécifique ». Opération qui ne serait autre que le projet *Star Gate*.

Qu'on ajoute foi ou non aux assertions de Girard (que la CIA ne dément jamais), elles apportent un certain éclairage au fameux rapport de la Commission sur la science et la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

technologie qui, en juin 1981, réveilla en sursaut la Chambre des représentants des Etats-Unis : « Des expériences récentes de vision à distance donnent à penser qu'il existe une communication psychique entre l'esprit humain et la matière, et entre tous les esprits. [...] Comme les connaissances dans ce domaine peuvent entraîner des conséquences d'une très grande portée, et comme l'Union soviétique, on le sait, mène officiellement des recherches beaucoup plus poussées, les résultats probants de quelques expériences exploratoires, que nous avons menées ici et dans d'autres pays avec des sujets dits *psychics*, exigent la mise en œuvre d'un programme spécifique. »

Quatorze ans plus tard, changement de style et de contexte : le major Ed Dames, ancien *remote viewer* du programme *Star Gate*, se répand en révélations fracassantes auprès des médias, notamment dans le célèbre *Art Bell Show*. Se vantant de violer le secret défense, il annonce que des champignons extraterrestres sont sur le point de détruire toutes les récoltes américaines, alors même qu'un commando de Martiens écolos jaillira des entrailles de la Terre pour dérober aux grands trusts agrochimiques leurs stocks de produits fertilisants. Sont-ce là les ultimes renseignements obtenus par les espions psychiques ? Le major Dames nous prévient : la guerre interplanétaire succède à la guerre froide.

Curieusement, cet officier en surchauffe ne reçoit aucune sanction de la part de ses supérieurs. Pas le moindre blâme. Même pas un petit démenti. A se demander s'il n'agit pas sur ordre. Sans aller jusque-là, il semble bien que l'armée et les services secrets aient décidé, en cette année 1995, qu'il était opportun de flinguer le projet *Star Gate* – et ses voyants un peu trop visibles – avec la plus subtile des armes de destruction massive : la dérision.

Les programmes d'action psychique à distance qui se développeront par la suite, en particulier sous le règne de Bush

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

junior, seront plus discrets et beaucoup moins drôles (voir HAARP [projet]).

1. Entretien avec Stéphane Allix (www.inrees.com).

2. Jacques Guérin, *La Science face au paranormal*, Canal+, 2004.

3. blog fr.sci.philo.narkive.com

4. www.inrees.com et DVD *Enquêtes extraordinaires*, « Le Sixième sens », Editions Montparnasse.

5. Jean-Pierre Girard, *Psychic*, Editions Filipacchi, 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

F

FANTÔME (député)

Les histoires de fantômes courent les rues, mais sont souvent invérifiables. Même dans les cas les plus troublants, il est difficile de savoir à qui l'on a affaire, les imposteurs étant, au vu des témoignages, aussi nombreux en mode spirite qu'en chair et en os. Intéressons-nous donc plutôt, pour une fois, à une catégorie beaucoup moins connue mais nettement plus identifiable, celle des fantômes *vivants*.

Les spécialistes nous disent que leur apparence matérielle est semblable à celle des revenants ordinaires. Il leur arrive de s'exprimer au moyen d'une table tournante, d'un verre mobile ou d'une bande magnétique, et pourtant ils ne sont pas du tout défunts. La plupart du temps, ils se contentent de dormir.

C'est arrivé à un empereur français, comme on le découvrira plus loin (voir Hugo [les tables de Victor]). Mais le cas le plus célèbre demeure celui de sir Frederic Carne Rasch, major de l'armée britannique et député en exercice, dont le fantôme fit la une du *Daily Express* et de l'*Evening News* de Londres, le 17 mai 1905. Alors qu'il était en famille chez lui, cloué au lit par une indisposition, plusieurs élus le virent siéger au Parlement sous forme légèrement spectrale. Ailleurs dans le monde, certaines démocraties turbulentes sont réputées faire voter les morts. A la Chambre des communes, ce jour-là, c'est le fantôme d'un vivant qui voulut prendre part au scrutin.

Voici comment l'un de ses collègues, sir Gilbert Parker, relata à un journaliste cette session assez particulière de l'assemblée législative au temps du roi Edouard VIII : « Je voulais participer au débat, mais on oublia de m'appeler. Pendant que je regagnais ma place, mes yeux tombèrent sur sir Carne Rasch, assis à sa place habituelle. Comme je savais qu'il avait été malade, je lui fis un geste amical en lui disant :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

“J’espère que vous allez mieux.” Mais il ne fit aucun signe de réponse. Cela m’étonna. Le visage de mon ami était très pâle. Il était assis, tranquille, appuyé sur une main, l’expression de sa figure était impassible et dure. Je songeai un instant à ce qu’il convenait de faire. Quand je me retournai vers Carne, il avait disparu ! Je me mis aussitôt à sa recherche, espérant le trouver dans le vestibule. Mais il n’y était pas : personne ne l’avait vu. »

Un autre député, sir Arthur Ayter, confirma ce témoignage : lui-même avait attiré l’attention de son ami sir Henry Campbell-Bannerman sur la présence inattendue de Carne Rasch au Parlement.

Mais quelle fut la réaction de l’intéressé ? Le journaliste d’*Umpire* alla recueillir ses impressions au fond de son lit. « Ça ne m’étonne qu’à moitié », avoua le dédoublé. Et le journaliste d’écrire : « Sir Carne lui-même ne doute pas d’être réellement apparu à la Chambre sous forme d’esprit, préoccupé qu’il était de se rendre à la séance pour appuyer de son vote le gouvernement[1]. »

A notre époque d’absentéisme parlementaire endémique, on ne détesterait pas qu’une telle conscience professionnelle fît des émules.

1. *Umpire,* 14 mai 1905.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FRANCO (le baiser de Madame)

Conservé à la cathédrale d'Oviedo, le Suaire du même nom est une toile de lin ensanglantée mesurant quatre-vingt-trois centimètres sur cinquante-trois, déchirée par la bombe qui tenta de la détruire en 1934. Ses fils ont la même composition que ceux du Linceul de Turin, et la grosseur des fibres est identique, ainsi que la torsion en Z du filage. Le sang est du même groupe AB. Selon la tradition, ce grand mouchoir aurait été appliqué sur la figure du Christ, à la descente de la croix. (voir Passion [le puzzle de la])

Des spécialistes internationaux ont étudié l'empreinte sanguine figurant sur le Suaire d'Oviedo. La princesse Marie-Gabrielle de Savoie (dont la famille posséda le Linceul de Turin jusqu'en 1983) m'a confié que ces chercheurs ont eu la surprise de trouver, au milieu des taches de sang, les traces d'une substance totalement inattendue sur un tel linge funèbre : du rouge à lèvres.

De par ses composants, ce produit d'imprégnation parasite n'a rien à voir avec les cosmétiques du 1er siècle, fabriqués à partir d'algues, de mûres écrasées ou de purée de cochenilles liée par la cire d'abeille. Selon toute vraisemblance, il s'agit du rouge à lèvres de Carmen Polo y Martinez-Valdés, l'épouse du général Franco, grande chrétienne devant l'Eternel. Depuis l'invention du Rouge Baiser dans les années 1920, elle fut la seule personne autorisée, en dehors des scientifiques, à rester seule avec la sainte relique.

Fruit d'un élan de ferveur incoercible, ce bisou sacrilège est-il susceptible de fausser la datation du textile ? Ainsi s'expliqueraient peut-être les fins de non-recevoir que nous avons essuyées, Yves Boisset et moi, de la part des autorités en charge du Suaire d'Oviedo, lorsque nous enquêtions pour Canal+ sur les trois linges de la Passion[1].

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En tout état de cause, Jésus, si c'est bien lui qui a saigné dans ce mouchoir, aura donc connu, à titre posthume, un deuxième incident labial. Après le baiser de Judas, le poutou de Carmen.

1. Yves Boisset et Didier van Cauwelaert, *Ils veulent cloner le Christ*, Canal+ et DVD aux Editions Montparnasse, 2005.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FUTUR ANTÉRIEUR

Les sceptiques honnêtes sont les premiers à le reconnaître : l'inconvénient, avec les écrivains, c'est que leur éventuelle médiumnité laisse des traces. Quand d'aventure la réalité vient confirmer, des années ou des siècles plus tard, leurs récits d'anticipation, on parlera donc de « hasard », de « chance » ou de « coïncidence ». Au mieux, on qualifiera ces auteurs de « visionnaires », mais jamais de « voyants ». Et pourtant.

En 1869, Jules Verne publie son roman *De la Terre à la Lune*. Il y raconte comment un « boulet capsule » du nom de *Colombiad*, tiré par un énorme canon situé en Floride, atteint la Lune en 73 heures 13 minutes. Sur quoi peut-il fonder son calcul ? Le voyage d'Apollo 11, cent ans plus tard, durera précisément 73 heures 10 minutes.

De son côté, l'astronome Asaph Hall découvre dans sa lunette, en 1877, deux points en orbite autour de la planète Mars. Il baptise ces satellites Phobos et Déimos. Mais, un siècle et demi auparavant, à une époque où une telle observation était rigoureusement impossible, un écrivain avait déjà décrit avec une précision égale ces deux lunes de Mars : Jonathan Swift, dans *Les Voyages de Gulliver*.

Même prescience chez Arthur C. Clarke, l'auteur de *2001 l'Odyssée de l'espace,* adapté au cinéma en 1968 par Stanley Kubrick. Dans un de ses romans suivants, Clarke imagine qu'un satellite de Jupiter, Europe, possède un océan sous-glaciaire grouillant de vie, comme dans les puits de chaleur de nos grands fonds marins[1]. Et il en donne une description parfaitement fidèle aux images qu'enverra sur Terre, quinze ans plus tard, la sonde Galileo. Interrogé en 1996 sur cette prémonition, le célèbre écrivain américain se contentera de répondre avec une assurance teintée de modestie : « Lorsque,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans mon roman *Odyssée II*, j'ai commencé à explorer ce satellite de Jupiter, jamais je n'aurais imaginé que la réalité et la fiction se mêleraient de façon aussi inextricable[2]. »

En 2002, à l'université de l'Illinois, débute une expérience passionnante. Les neurologues américains McDonough, Don et Warren entreprennent d'étudier, en laboratoire, les réactions du cerveau au moment où il sollicite un pressentiment. Protocole tout simple : des cartes à jouer s'affichent de manière aléatoire sur un écran d'ordinateur, et on demande à des personnes « ordinaires », équipées de casques à électrodes, de deviner à voix haute quelle sera la carte suivante.

Ces trois neurologues ont ainsi mis en évidence un fait capital : juste avant qu'apparaisse sur l'écran la carte tirée au sort par l'ordinateur, le tracé de l'encéphalogramme *est différent lorsque la personne a deviné la bonne réponse*. Autrement dit, notre cerveau *sait* qu'il a raison, avant même d'en recevoir la preuve[3].

A moins que ce tracé spécifique de l'encéphalogramme ne traduise l'émission d'une onde influençant le hasard ? Les neurologues de l'Illinois n'ont pas été à même de vérifier ou d'infirmer cette hypothèse. Si d'autres chercheurs ont pu prouver l'effet rétroactif de la pensée sur un événement passé (voir Passé [influencer le]), nos appareils de mesure sont incapables de dissocier ce qui, en l'occurrence, relève de la prémonition ou de l'éventuelle création d'un événement futur.

Pour ma part, j'ai déjà raconté dans un essai (*Cloner le Christ ?*) comment les expériences secrètes que je pensais avoir inventées pour les besoins d'un roman précédent (*L'Evangile de Jimmy*) m'ont été « révélées », ensuite, par des généticiens voulant compléter les informations réelles dont ils me croyaient, à tort, dépositaire[4].

Quoi qu'il en soit, l'énumération de toutes les précognitions littéraires, de la Grèce antique à nos jours,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

occuperait une bonne moitié de ce dictionnaire. Aussi me cantonnerai-je, dans l'article suivant, à certains cas où l'auteur lui-même est directement concerné, au cœur de sa vie privée, par le caractère prémonitoire que revêtiront après coup ses écrits.

1. Arthur C. Clarke, *2010, Odyssée II*, J'ai Lu, 1984.

2. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

3. *Le Monde des Religions*, mai 2008.

4. *L'Evangile de Jimmy* (2004) et *Cloner le Christ ?* (2005), Albin Michel et Le Livre de Poche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

FUTUR (écrire le)

En 1983, Frédéric Dard commence l'un des romans qu'il appelle modestement ses « grands formats », pour les distinguer des San-Antonio classiques paraissant directement en poche. Il s'agit de *Faut-il tuer les petits garçons qui ont les mains sur les hanches*[1] *?* Ce sera l'un de ses chefs-d'œuvre. Aux confidences autobiographiques se mêle l'histoire inventée d'un romancier qui lui ressemble comme un frère adoptif. Un taiseux au grand cœur dont la vie bascule le jour où un inconnu, s'étant introduit chez lui à la faveur d'un reportage télévisé, lui kidnappe sa fille.

Chaque jour, dès l'aube, Frédéric fait crépiter les phrases sur sa chère IBM à boule. Personne n'a connaissance de l'histoire angoissante dont, le soir venu, il enferme les feuillets dans un tiroir. C'est à la page 132, un matin, qu'il lui arrive soudain *ce qu'il est en train d'écrire*.

« Tu as accepté une interview », lui rappelle sa femme. A contrecœur, il émerge des brumes apprivoisées de sa fiction, et reçoit l'équipe de tournage avec sa cordialité coutumière, comme s'il n'avait rien de plus urgent que de se livrer à la caméra et d'offrir des réponses-fleuves à des questions bateau. Mais le 23 mars 1983, à l'heure du petit déjeuner, il découvre la disparition de sa fille Joséphine. Le ravisseur s'était glissé dans l'équipe de tournage, pour effectuer son repérage des lieux. Exactement comme Frédéric l'avait écrit quelques jours plus tôt.

Demande de rançon, intervention de la police, chasse à l'homme… Dans la réalité, le drame se termine bien. Joséphine est retrouvée très vite, saine et sauve, sans traumatisme apparent. Le kidnappeur est emprisonné et la vie reprend son cours. Le romancier enferme au fond d'un placard le « manuscrit qui a tenté le diable », comme il dit, et s'efforce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'oublier l'incroyable aventure en se jetant à cœur perdu dans l'écriture d'un nouveau San-Antonio.

Mais il n'y arrive pas. Cette fuite dans le « petit format » ne réussit pas à le faire dévier du chemin d'écriture qu'il s'était tracé. C'est l'appel du placard. Du fond de son lieu de détention, le roman interrompu réclame son auteur, son achèvement, sa transmission, son droit de réponse à la réalité.

Un jour, n'y tenant plus, Dard le ressort de sa prison et le termine, *tel qu'il était conçu* avant que la réalité ne s'en inspire. Avec des conséquences et une fin beaucoup moins heureuses que dans la vie : isolement ocial du père, syndrome de Stockholm provoquant chez la kidnappée un transfert sur son ravisseur, rapports obligés que le narrateur, par voie de conséquence, doit nouer avec le coupable incarcéré…

Grâce au courage masochiste et nécessaire dont fait montre le romancier face aux devoirs de sa création – un code d'honneur qui peut sembler baroque aux gens « normaux », mais qui est le socle même de notre intégrité –, ce livre très noir diffuse une lumière intérieure à laquelle se sont réchauffés des centaines de milliers de lecteurs. Une générosité bien plus profonde que le « simple » pardon. Mais l'auteur, lui, ne s'en remettra jamais.

La question le hantera jusqu'à sa mort : a-t-il capté inconsciemment une réalité « possible », un scénario en germe dans l'esprit d'un malfrat cherchant une proie facile à rançonner ? Ou bien son écriture a-t-elle débordé le cadre de la fiction, inspiré le ravisseur, validé son projet – en un mot : provoqué l'événement ?

« Toi aussi, tu as le syndrome de Wilde ? » me demandera-t-il soudain au milieu d'un déjeuner, quelques années plus tard. Car il est loin d'être le seul romancier à avoir connu ce genre de situation. Si, personnellement, je me suis borné à rencontrer dans la réalité, en 1983, l'héroïne fictive que je venais de mettre en scène dans *Poisson d'amour*[2]

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

(même prénom, même physique, même parcours, même relation conflictuelle), d'autres sont allés beaucoup plus loin que moi dans cette préécriture de leur destin.

En 1891, Oscar Wilde décrit, dans *Le Portrait de Dorian Gray*, l'homme qu'il va rencontrer deux ans plus tard et qui détruira sa vie : lord Alfred Douglas. Accusé de sodomie par le père de ce dernier, Wilde l'attaquera en diffamation pour « sauver l'honneur » du jeune Alfred, lequel le laissera jeter en prison, non sans une certaine délectation. La ressemblance, tant physique que morale (photographies et témoignages en attestent), de cet Alfred avec le prédateur démoniaque du *Portrait de Dorian Gray* est confondante. Au point que les sceptiques concluent qu'on moissonne ce qu'on sème, voilà tout : on est attiré dans la vie par les personnes correspondant à un fantasme, lequel est d'autant plus puissant lorsqu'il a été mis en forme dans une œuvre. Certes. Mais il est troublant que cette rencontre funeste ait pris place dans un roman qui, lui-même, contient une théorie de la prédiction artistique, un véritable mode d'emploi de l'anticipation *active* qu'induirait l'imaginaire.

Avant Oscar Wilde, Jean-Jacques Rousseau a vécu, d'une manière beaucoup moins dramatique, le même genre de situation. En 1757, un an après avoir inventé le personnage de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*, il rencontre Sophie d'Houdetot, et se retrouve dans la situation de son héros Saint-Preux : même différence sociale rendant leur amour *a priori* impossible, même relation triangulaire s'instaurant avec le mari de sa maîtresse qui, comme dans le roman, est l'un de ses amis, même échec final… Rousseau a-t-il forgé son destin par l'imagination, ou a-t-il sciemment recherché dans la réalité une situation semblable à celle de ses créatures fictives ?

Emile Verhaeren, quant à lui, met en scène dans plusieurs de ses poèmes l'image d'un train fou semant la mort sur son passage, et la vision funèbre d'un quai de gare envahi par des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voyageurs hostiles. C'est dans ce décor précis que, le 27 novembre 1916, il mourra broyé sous le train en marche dans lequel il avait tenté de monter, voulant devancer la foule énervée qui se pressait sur le quai pour prendre d'assaut les places assises.

Dans son passionnant essai *Demain est écrit*[3], Pierre Bayard analyse ces faits et rapporte beaucoup d'autres situations analogues ayant marqué la littérature. Ainsi André Breton, au lendemain d'une rencontre amoureuse lui ayant laissé une curieuse impression de déjà-vu, retrouve-t-il un texte oublié (*Le Tournesol*) où, douze ans plus tôt, il avait prévécu et décrit cette nuit d'amour mémorable, jusque dans ses plus petites « coïncidences » géographiques et sensuelles. Le rôle du poète, conclura le fondateur du surréalisme, est de mettre en évidence ce genre d'intersignes, pour que le lecteur comprenne enfin la véritable réalité du monde.

Ces rapports secrets qu'entretient, au-delà de la littérature, l'homme avec son destin, jusqu'à devenir au sens propre « l'auteur de sa vie », Pierre Bayard, pourtant éloigné de toute parapsychologie, les explore avec la même finesse obsessionnelle chez Herman Melville, Virginia Woolf, Jorge Luis Borges… Mais tout cela paraît presque anodin face à l'événement majeur de la création littéraire mondiale : l'accident d'un paquebot décrit dans ses moindres détails, des années avant qu'il ne se produise, par trois écrivains ne se connaissant pas et dont le plus talentueux, ayant embarqué sur le *Titanic* pour empêcher sa prédiction de se réaliser, trouvera la mort au cours du naufrage (voir *Titanic* [les auteurs du]).

On le voit, l'avenir que s'écrivent les auteurs n'est pas souvent radieux. L'historien Jean-Christian Petitfils signale une exception notable, en citant l'incroyable vision rédigée dans son journal intime par Yvonne-Aimée de Malestroit, alors âgée de vingt-huit ans, le 5 mars 1929 : « Cela semblait être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un jour de fête. Il faisait beau. J'avais sur la poitrine, épinglées, quatre ou cinq médailles dont la Légion d'honneur. J'étais au milieu des religieuses et semblais être leur mère. Un grand officier vint vers moi me saluer. » Il s'agit de la scène qu'elle vivra mot pour mot, vingt ans plus tard, quand, devenue mère supérieure des Augustines, elle recevra la croix de guerre des mains du général Audibert. Un film la montre ce jour-là, arborant les cinq médailles obtenues pour son rôle dans la Résistance – dont la Légion d'honneur remise par le général de Gaulle à Vannes, quatre ans plus tôt (voir Bilocation [Résistance et]). « L'authenticité du document est incontestable », assure Petitfils en parlant de cette page de carnet où la jeune femme avait écrit son avenir… au passé[4].

« C'est quoi, un homme en vie ? s'interrogeait Frédéric Dard. C'est un homme qui comprend tout, et qui devine ce qu'il ignore[5]. »

1. Fleuve Noir

2. Le Seuil, 1984.

3. Editions de Minuit.

4. Jean-Christian Petitfils, *Jésus*, Fayard, 2011.

5. *Libération*, hommage à Michel Audiard, juillet 1985.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

G

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

GLACE (l'amour et la)

L'amour nous embellit. Qu'on soit aimé ou qu'on aime, cela se voit. Les gens haineux sont les premiers à le remarquer – l'envie rend observateur. Mais ce qui est valable pour l'être humain l'est-il aussi pour la glace ?

On avait déjà mesuré depuis longtemps l'effet de l'amour prodigué aux animaux ou aux plantes, mais il s'y mêlait toujours un facteur autre que psychique. Caresser un chien, arroser un philodendron faussent l'appréciation du pouvoir que pourrait exercer la seule pensée. Le Dr Masaru Emoto, naturopathe et chercheur japonais, a éliminé le problème. Il a prouvé en laboratoire que les bons sentiments rendent les cristaux de glace harmonieux, structurés, symétriques. En revanche, leur projeter mentalement de l'hostilité, du mépris, des intentions de violence leur fait prendre une apparence moche, informe, asymétrique[1].

Pour Emoto, l'eau « se fait miroir d'informations vibratoires », reflétant les influences extérieures à travers le rendu plus ou moins « artistique » qu'elle donne à ses cristaux quand elle gèle. Ces influences peuvent être d'origine psychique, sonore, musicale – voire écrite : la proximité d'une simple phrase d'amour ou de haine sous enveloppe suffit, paraît-il, à modifier l'aspect de la glaciation.

Les images visibles sur Internet sont charmantes. Mais une expérience en double aveugle, particulièrement tordue, a donné une base scientifique à ce joli postulat *new age*.

16 novembre 2005, Institute of Noetic Sciences, Pasadena, Californie. Une équipe de chercheurs achète une bouteille d'eau ordinaire, la débouche et la répartit dans quatre flacons. Deux constitueront « l'eau témoin ». Les deux autres, étiquetés « lot A » et « lot B », sont placés dans une pièce blindée, protégée de tout champ électromagnétique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pendant ce temps, à Tokyo, Emoto réunit deux mille personnes pour une séance d'« intentions positives » dirigées vers ces deux lots A et B, à huit mille kilomètres de distance. Les quatre échantillons d'eau sont ensuite expédiés au Japon, avec de nouveaux codes d'identification tenus secrets, et un emballage d'aluminium pour éviter toute influence électromagnétique.

A Tokyo, ils sont congelés à – 25 °C pendant trois heures. Placés sous microscope dans une salle à – 5 °C, les cristaux obtenus sont photographiés l'un après l'autre. Numérotés dans un ordre aléatoire, les clichés sont ensuite soumis à l'appréciation de cent internautes, qui vont les classer sur une « échelle esthétique personnelle » de 0 à 40. Les quatre mille évaluations sont transmises aux chercheurs californiens, qui les analysent alors à la lumière des codes d'identification initiaux, qu'ils sont seuls à connaître. Résultat : les cristaux provenant de l'eau traitée en double aveugle ont été qualifiés de « mieux structurés », « davantage harmonieux » et « plus beaux » que ceux de l'eau témoin. Et ce à 99 %[2].

Ces conclusions ont bien sûr été contestées par certains scientifiques, au nom de « l'interprétation purement affective des résultats ». Toute l'expérience repose sur la subjectivité, certes. Mais c'est le sens même de ce protocole : créer mentalement de la beauté en aveugle, et mesurer son effet chez des observateurs dotés de critères esthétiques fatalement différents. James Randi, de la James Randi Educational Foundation, a proposé un million de dollars au médecin japonais s'il parvenait à reproduire son expérience sans « interprétation subjective » ni « biais cognitif ». C'est-à-dire ? En remplaçant les appréciations d'internautes par des analyses d'ordinateur ? On demande à voir.

Au détriment de ses finances, les intentions du Dr Emoto dépassent hélas le cadre de ce genre de défi. A terme, son ambition est aussi sympathique qu'illusoire : instaurer la paix

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur terre en « chargeant » positivement l'eau que nous buvons aux quatre coins de la planète. D'un autre côté, pourquoi se priver d'essayer ? Il n'y a pas d'effets secondaires.

J'ai fait l'expérience, un jour, dans un restaurant. Le couple voisin se disputait avec tant de hargne que mon amie et moi ne nous entendions plus parler. Je me suis concentré sur leurs verres de Vittel. En émettant toute la bienveillance apaisante et l'envie de silence qui m'animaient, je les ai diluées mentalement dans le liquide qu'ils allaient ingurgiter. La femme a balancé son verre au visage de l'homme. Il a quitté le restaurant. Comme ils n'avaient pas bu mon eau « traitée », ce n'était pas vraiment un échec. Et puis j'avais obtenu ce que je voulais : le silence. Comme quoi une pensée positive a toujours un effet bénéfique.

Des milliers de personnes apaisent leurs angoisses et leurs douleurs en regardant les glaçons d'Emoto, comme d'autres ont recours au pouvoir thérapeutique de la musique ou de la peinture. Mais l'eau n'a pas forcément besoin d'un intermédiaire humain pour « s'exprimer ». Quand on place une carafe sur l'image d'un site naturel (Mont Fuji, Yellowstone, Grande Barrière de corail…), c'est peu dire que les cristaux obtenus ensuite *imitent* ces paysages. Ils en traduisent les ondes de forme, les vibrations, la symbolique. Et c'est encore plus flagrant lorsque l'eau provient du lieu même. La source de Lourdes, comme nous le montrent les photos d'Emoto, donne des cristaux identiques à ceux que produit une eau quelconque si on l'expose au mot « ange ». Et le prélèvement effectué dans la fontaine de Trevi, à Rome, a pris en gelant l'apparence des pièces de monnaie qu'on y jette[3]…

1. Masaru Emoto, *L'Eau, mémoire de nos émotions*, Guy Trédaniel Editeur, 2006.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Yann Olivaux, in *Effervesciences*, janvier 2007.

3. Masuru Emoto, *Les Messages cachés de l'eau*, Guy Trédaniel, 2004.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

GUÉRISON (les pensées de)

Les hasards de l'alphabet me permettent de retourner maintenant la question qui ouvrait le précédent article. Si la pensée peut exercer une influence sur les molécules d'eau, est-elle capable d'agir à distance sur l'organisme humain ? Lequel, ce n'est un secret pour personne, est constitué d'eau à 65 %.

Plusieurs expériences effectuées en milieu hospitalier sur « l'application clinique du pouvoir de l'esprit » tendraient à valider cette hypothèse. Dans certains cas de réussite, on a pu constater en outre que la prière des croyants comme les simples « bonnes ondes » envoyées par les athées semblaient avoir un effet comparable[1].

Exemple de protocole : on demande à deux groupes de se concentrer sur des numéros de chambre. Ils ne connaissent ni les patients ni leur pathologie. Ils se contentent d'exprimer mentalement un espoir de guérison pour le 49 ou le 207. Des études comme celles menées à l'hôpital St Luke de Kansas City, portant sur un millier de patients, soulignent une baisse significative de la mortalité par cancer, une diminution de la pression artérielle, une amélioration des fonctions immunitaires et endocriniennes.

Une autre expérience de « prière d'intercession médicale », en revanche, menée sur mille huit cents cardiaques répartis en trois groupes (les deux premiers groupes ignorant pour lequel on prie, le troisième sachant qu'on prie exclusivement pour lui) paraît démontrer le contraire[2]. On n'a constaté en effet aucune amélioration notable dans les deux premiers groupes et, dans le troisième, une *aggravation* de l'état de santé (14 % d'arythmie en plus). Explication avancée : l'anxiété supplémentaire provoquée chez les cardiaques par la conscience des efforts qu'on leur consacre – du style : « Si l'on prie pour moi, c'est que c'est grave. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais les adeptes de la thérapie mentale ont une autre interprétation des résultats : l'étude était financée, disent-ils, par « un lobby qui ne voulait pas que ça marche », et dont les intentions négatives auraient contré l'effet bénéfique des prières. Quel « lobby » ? Il s'agit en l'occurrence de la Fondation Templeton, issue du fondamentalisme protestant, se décrivant comme une « entité apolitique sans parti pris religieux » et soucieuse, en conséquence, de riposter à des chercheurs comme Sean M. Carroll, du California Institute of Technology, l'accusant de « brouiller la limite entre la science pure et l'activité religieuse explicite ». Inutile de préciser que la Fondation Templeton, qui a bel et bien financé l'étude à hauteur de deux millions de dollars (à quoi peut bien servir une telle somme, dans un protocole aussi simple ?), s'insurge contre ce procès d'intention.

Cela dit, sur un tel sujet, les affrontements médico-idéologiques qui agitent le web me paraissent complètement à côté de la plaque. Dès lors que les traitements classiques ne sont pas remplacés, mais simplement *accompagnés* par la pensée bienveillante, où est le problème ? Pourquoi certains médecins la condamnent-ils avec autant de vigueur et se réjouissent-ils si bruyamment quand ils peuvent en dénoncer l'inefficacité, comme s'ils prouvaient par là qu'ils n'ont pas le monopole de l'échec thérapeutique ?

En tout état de cause, lorsqu'on observe des améliorations, je trouve beaucoup plus intéressant de constater que les différents groupes « émetteurs » obtiennent des résultats sensiblement égaux, fussent-ils composés de croyants, d'athées ou de spécialistes du yoga appliquant une technique de pensée particulière. L'essentiel est de *vouloir du bien*, quels que soient le vecteur, les convictions ou les méthodes employés.

Cette action peut donc se révéler positive pour des patients qui n'en sont pas informés. C'est encore plus flagrant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lorsqu'ils sont dans le coma. Il est dommage qu'aucune étude n'ait encore été publiée en France, mais beaucoup de cas ont été signalés. L'un des plus étonnants concerne un Toulousain très énervé qui débarque aux urgences pour une douleur abdominale. On lui décèle aussitôt une rupture d'anévrisme. Opération immédiate : sous anesthésie générale, on entreprend de pomper les trois litres de sang libérés par l'hémorragie interne. C'est alors qu'il fait un arrêt cardiaque. L'équipe du Dr Jean-Jacques Charbonier ne parvient pas à le réanimer.

Au bout de huit jours de coma profond se pose la question de le débrancher ou non. Il n'a pas de famille, pas d'amis, il vit seul. « On n'avait personne à qui s'adresser, me confie Charbonier. Alors j'ai essayé de savoir ce que lui-même en pensait. »

Ceux qui ont lu les livres de cet anesthésiste savent qu'il n'est pas avare en audaces altruistes[3]. Sa longue expérience lui a appris qu'en dessous d'une activité cérébrale de 4 hertz, il est parfois possible d'entrer en communication psychique avec un comateux. Il s'adresse à une médium réputée, Christelle Dubois. Elle ne connaît rien de ce patient. Ni son nom, ni son dossier médical. On l'introduit dans sa chambre. Elle se concentre pour l'inciter à se confier. Aussitôt, elle transmet ce qu'elle « entend » : le type est furieux, il se demande ce qu'il fout là, et pourquoi personne ne lui répond. Elle essaie de lui faire comprendre qu'il est dans le coma, mais il n'écoute rien. Il exige de rentrer chez lui, puisqu'il n'a « plus mal au bide ». Il donne son nom, son adresse. Elle lui demande mentalement s'il désire rester en vie. La réponse est sans ambiguïté : « C'est quoi, cette question à la con ? » Il veut boire un coup et il a besoin de fumer, point barre.

Avec les guillemets d'usage, Christelle Dubois rapporte ce qu'elle pense être les dernières volontés du gisant. Le Dr Charbonier, en l'absence de recours médical, sollicite alors une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chaîne de « pensée positive » par le biais des réseaux sociaux, pour essayer d'aider le moribond récalcitrant à exaucer ses vœux. Contre tout pronostic, ce dernier sort du coma le surlendemain, aussi énervé qu'il y était entré. « Je suis venu à l'hosto parce que j'avais mal au bide, c'est tout, pourquoi vous m'avez gardé tout ce temps ? » Il allume une clope, râle contre ces nullités de toubibs qui lui rappellent qu'il est interdit de fumer dans les hôpitaux, et rentre chez lui se bourrer la gueule.

« On voit qu'il n'a pas fait d'EFM », commente placidement le Dr Charbonier. Il rappelle que tous ses patients qui ont connu, lors d'un coma dépassé, une Expérience aux frontières de la mort sont « revenus » avec des horizons et un caractère métamorphosés. De vrais petits soldats du bonheur. « Mais, tient-il à préciser, parmi ceux que l'électroencéphalogramme a décelés en phase de mort clinique, seuls 18 % ont le souvenir de cette expérience. Dès le réveil, en général, la conscience analytique fait le ménage » (voir Mort [expériences aux frontières de la]). Qu'importe. L'essentiel est de sauver des vies. A chaque rescapé d'en tirer le bénéfice qu'il peut.

Personnellement, je me suis retrouvé un jour, par hasard, dans un groupe d'action mentale improvisée où régnait la mixité : chrétiens, juifs, musulmans, agnostiques, sans opinion… Ayant sonné à l'improviste chez la médium Yaguel Didier, pour une question n'ayant rien à voir avec la médiumnité, j'étais tombé sur une dizaine de personnes concentrées autour d'une table, non pour la faire tourner, mais pour essayer de sauver un ami à distance. Il s'agissait du Dr Elie Attias, neurophysiologiste et spécialiste en médecine quantique. Agressé à coups de barre de fer par des voleurs de voiture, il était dans le coma, entre la vie et la mort, à cause d'un énorme caillot dans le cerveau empêchant toute intervention chirurgicale.

« Si vous voulez nous aider », me proposa sans ambages la maîtresse de maison. Je m'attablai, et dessinai, en me conformant aux indications données, la tête de cet inconnu et l'emplacement de son caillot. Puis je me concentrai en demandant à ce dernier de se résorber.

Je repartis au bout d'une demi-heure en ayant oublié, du coup, la requête qui m'avait amené là. Et la vie reprit son cours. Des années plus tard, dans une soirée, j'entendis mentionner le nom d'Elie Attias. Les quelques fois où j'avais revu Yaguel Didier, je m'étais abstenu d'évoquer la mémoire de son ami, ayant entendu à la radio, au lendemain de notre « action mentale », qu'on l'avait déclaré en état de mort clinique. Le souvenir de mon petit dessin dérisoire rejaillit alors sous le coup de l'émotion, car on parlait de lui *au présent*. Je demandai aussitôt s'il s'agissait bien du même médecin. On me répondit : « Oui, oui, il est là-bas. »

J'appris ainsi que le Dr Attias était revenu à lui après une expérience aux frontières de la mort, dont il évoque la teneur dans ses conférences de manière très libre, raison pour laquelle je m'autorise ici à citer son nom. L'élan de joie que je ressentis ce soir-là – mélange très stimulant de gratitude et de fierté – m'empêcha, curieusement, d'aller l'aborder. Je ne me voyais pas sauter sur le paletot d'un inconnu en lançant au milieu des petits fours : « Bonjour, j'étais dans le groupe de réduction de votre caillot. » Non, je souriais simplement, dans mon coin, comme un émule du Dr Masaru Emoto quand il a réussi par la pensée de jolis cristaux de glace.

1. Dr Herbert Benson, *The Revolutionary Practice of Mind Body Medicine*, Harvard Medical School.

2. « Study of the Therapeutic Effects of Intercessory Prayer », in *American Heart Journal*, 2006.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Dr Jean-Jacques Charbonier, *Les 7 Bonnes Raisons de croire à l'au-delà*, Guy Trédaniel Editeur, 2012.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

H

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HAARP (projet)

La théorie du complot, spécialité américaine tendant à envahir la planète, professe (avec un certain optimisme) que nos dirigeants, dotés de compétences visionnaires, exercent un contrôle total sur le monde, y compris sur les catastrophes que nous croyons naturelles et fortuites. A l'opposé, les tenants de la raison hasardeuse soutiennent que les cataclysmes arrivent d'eux-mêmes et que les gouvernants, incapables de les anticiper et *a fortiori* de les produire, ne peuvent que tenter d'en alléger les conséquences.

Ainsi, le 18 janvier 2010, lorsque le président vénézuélien accusa à la télévision les Etats-Unis d'avoir provoqué le tremblement de terre en Haïti, les éclats de rire, tout comme l'indignation, furent-ils étonnamment discrets. « Cette fois-ci, ce n'est qu'un test, nous précisa Hugo Chavez. L'objectif final des Américains est de détruire climatiquement le territoire de l'Iran. Et de quelle façon ? Avec leur programme secret de manipulation des nuages. » Du pain bénit pour les conspirationnistes.

Cela dit, il était plus facile de ricaner quand la théorie du complot portait sur Roswell, la Zone 51, le crash d'ovni déguisé en ballon-sonde, l'entente cordiale entre la Maison Blanche et les Aliens en résidence sur Terre, ou le 11 Septembre financé par George W. Bush pour atténuer les effets négatifs de sa réélection litigieuse. Aujourd'hui, lorsque les amateurs de conspirations nous expliquent que le pouvoir américain, grâce à un projet technologique détourné de son application initiale, fabrique des cyclones et des tremblements de terre à usage militaire, une certaine gêne s'installe. D'autant que, face aux interpellations des politiciens comme aux arguments des scientifiques, le Pentagone se contente de répondre par le silence ou par l'intimidation confiée à des sous-traitants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le projet en question s'intitule HAARP. Que dissimule – ou révèle – exactement ce sigle à la musicalité envoûtante ? Le *High Frequency Active Auroral Research Program* (Recherches sur les hautes fréquences appliquées aux aurores boréales) est destiné, officiellement, à étudier les perturbations de la ionosphère, cette couche supérieure de l'atmosphère sans laquelle les rayons du soleil nous seraient mortels. Et d'évaluer ses ressources en terme d'amélioration des transmissions radio.

A Gakona, en Alaska, cent quatre-vingts antennes géantes se dressent sur vingt hectares, générant collectivement plus de trois millions de watts – la plus grosse station radio des Etats-Unis plafonnant, quant à elle, à cinquante mille watts. Les premiers internautes qui découvrirent l'existence de ce site, en 1992, conclurent un peu hâtivement que ces installations classées secret défense servaient à espionner les extraterrestres. On n'en est plus là, hélas. Apparemment, l'émission de certaines fréquences aurait le pouvoir de transformer les hautes couches de l'atmosphère en miroir réflecteur, ce qui permettrait de communiquer sans problème avec les sous-marins évoluant à très grande profondeur et perturberait, du même coup, le sonar des baleines condamnées à s'échouer par centaines sur les côtes.

Les antennes de Gakona, réglées sur des fréquences appropriées, seraient également susceptibles d'influencer les conditions météo. Ce qui a amené Margot Wallström, commissaire européenne chargée de l'Environnement, à déclarer : « Les Etats-Unis sont les principaux coupables du changement climatique. » Et elle ne parlait pas des gaz à effet de serre.

Mais cette suspicion ne date pas d'hier. En 1973, déjà, le Honduras accusait les Américains de lui avoir volé sa pluie, en « détournant artificiellement le cyclone Fifi pour sauver l'industrie touristique de Floride ». Même genre de plainte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour « viol de climat », de la part des Soviétiques. Comment peut s'expliquer une paranoïa d'apparence aussi puérile, à l'échelle d'un gouvernement ? Tout simplement parce que, trois ans plus tôt, Zbigniew Brzeziński, directeur de la Sécurité nationale sous la présidence de Jimmy Carter, avait publié un livre, *Between Two Ages*[1], sur la possibilité et les moyens de modifier la météo à des fins militaires. Les premiers essais pratiques de ces technologies, effectués en 1967 durant la guerre du Vietnam, avaient consisté à répandre une substance chimique au-dessus des nuages, afin que les pluies torrentielles de la mousson se propagent en direction des bases ennemies.

Depuis que le projet HAARP est activé, on l'a donc accusé d'avoir provoqué, outre le tremblement de terre haïtien, les séismes du Sichuan en Chine et de Fukushima au Japon. Des experts plus ou moins diplômés nous démontrent, mesures satellites et graphiques à l'appui, que les antennes de Gakona s'étaient allumées à la veille de chacune de ces catastrophes. Effet secondaire non désiré ? Pas du tout : on nous dit que la Chine refusait de signer un traité, et que le Japon avait décidé de ne plus financer la dette des Etats-Unis. Face aux menaces de représailles, Tokyo aurait même, poursuit-on, offert à l'Iran d'enrichir son uranium. D'où la réponse climatique du Pentagone, à la fois démonstration de puissance et châtiment météo.

Mais, si l'on entre dans cette logique de fous, à supposer que des antennes aient le pouvoir de générer les milliards de watts nécessaires pour déclencher un séisme, pourquoi s'en prendre à Haïti, qui ne représente pas vraiment pour les Etats-Unis un très grand ennemi potentiel ? « A cause de la proximité avec le Venezuela, bien sûr ! s'était vanté Hugo Chavez. Sous couvert d'action humanitaire, voici un porte-avions américain et dix mille soldats expédiés à moins de mille kilomètres de Caracas. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certains écologistes, députés européens et sociologues n'ont pas manqué de rappeler, en outre, les pressions de Washington pour faire voter une loi qui permettrait à l'ONU d'imposer par la force une aide d'urgence aux populations touchées par une catastrophe – naturelle ou artificielle –, même si les dirigeants des pays concernés s'y opposent. Ce droit d'ingérence humanitaire, qu'on a vu à l'œuvre en Haïti, est évidemment assez pratique pour installer de manière pacifique une présence militaire. Mais enfin, de là à causer un tremblement de terre qui servirait de prétexte… Si, si, assurent les conspirationnistes : c'est la même logique qui, en d'autres circonstances, a recours au dérèglement climatique en guise d'avertissement.

Et ils en viennent aux deux terribles tempêtes qui ont ravagé l'Hexagone, en décembre 1999. Faudrait-il y voir une riposte militaire, suite à l'attitude agressive de la France envers la mondialisation et les OGM de la firme américaine Monsanto ? C'est ce que certains n'hésitent pas à affirmer sur Internet, en soulignant le virage à 180 ° du gouvernement Jospin sur ces deux sujets de conflit, au lendemain de la catastrophe écologique[2]. Comme si la France capitulait à l'issue d'une bataille perdue.

Il est intéressant de noter, avec un peu de recul, qu'un tel scénario de guerre météorologique contre l'Europe a déjà été écrit par E. P. Jacobs, en 1959, dans *S.O.S Météores*[3], un album de la série *Blake et Mortimer*. Ce Jules Verne de la BD imagine qu'une puissance étrangère, par le biais d'antennes surpuissantes émettant des ondes spécifiques, décide de la pluie et du beau temps sur l'Europe. Elle provoque notamment l'émission d'un brouillard affectant l'état mental des populations. Jacobs, solidement documenté sur les programmes de guerre psychique en Union soviétique, en a visiblement déduit l'étape suivante – donnant peut-être des idées aux futurs concepteurs du projet HAARP. Et, en tout

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

état de cause, des arguments aux conspirationnistes. Arguments que ne manqua pas de relayer le défunt président du Venezuela.

Mais l'aspect délirant de ce scénario ne doit pas non plus masquer quelques événements bien réels, ayant précédé le cataclysme que nous avons subi en 1999. Deux ans auparavant, le Parlement européen crée une Commission d'enquête sur « la possibilité de manipuler le climat à des fins militaires ». Clairement mis en cause, les responsables américains refusent, malgré de nombreuses convocations, de venir s'exprimer devant la Commission. Dans le rapport que celle-ci dépose en janvier 1999, il est écrit que « HAARP est un système d'armement modifiant le climat »[4].

Deux semaines plus tard, la résolution votée par les députés européens qualifie les antennes de Gakona de « problème d'une portée mondiale ». C'est alors que le président de la Commission d'enquête, le député britannique Tom Spencer, est interpellé par la douane à l'aéroport de Londres. Et voilà qu'on trouve dans sa valise, entre deux chemises, une vidéo porno gay et une provision de cannabis. Du jour au lendemain, sa carrière est brisée. Fustigé à la une de toute la presse, il démissionne de ses fonctions, et le scandale enterre le travail et la crédibilité de la Commission de Bruxelles.

Conclusion des théoriciens du complot : c'est un coup monté des Etats-Unis, *via* leurs services secrets. Hypothèse que relaient plusieurs sites et que développent de nombreuses émissions de télé. Dans cette optique, la tempête de fin 1999 tient lieu de cerise sur le gâteau.

Mais qui serait derrière toutes ces manœuvres, ces menaces, ces « punitions » climatiques et morales ? Quand on dit « les Etats-Unis », qui vise-t-on ? Les théoriciens du complot s'en donnent à cœur joie, incriminant pêle-mêle les Illuminati, la Trilatérale, le club Bilderberg et autres « sociétés

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

secrètes », sur lesquelles régneraient de grandes puissances familiales comme les Rockefeller. Bref, des groupes de pression gigantesques ayant les moyens de dicter leur loi à n'importe quel locataire de la Maison Blanche. Aux sources de leurs fantasmes, à l'appui de leurs thèses, ils citent la page 405 des mémoires de David Rockefeller[5] : « Certains croient que nous faisons partie d'une cabale secrète [...], conspirant avec d'autres autour de la Terre pour construire une politique globale plus intégrée, ainsi qu'une structure économique – un seul monde, si vous voulez. Si cela est l'accusation, je suis coupable et fier de l'être[6]. »

Ces polémiques sont largement développées sur Internet. D'autres sites, moins nombreux, mêlant les arguments du bon sens et le pilonnage systématique des adversaires du HAARP, s'efforcent de dégonfler le sujet à défaut de clore le débat[7]. Il n'est pas simple de se faire une opinion, dans le tumulte de ces querelles au ton inutilement sectaire, entre ceux qui voient des complots partout et ceux qui, avec la même ardeur péremptoire, n'y trouvent que des sommes de coïncidences interprétées de travers par des crétins paranoïaques.

Mais quelle est la réaction du gouvernement américain face à ces mises en cause gravissimes ou totalement loufoques ? Elle est inexistante. Silence radio. On nous renvoie au gentil site officiel de HAARP[8], qui expose avec une sérénité benoîte les actions aussi insignifiantes que pacifiques menées, en toute transparence, par les antennes inoffensives de Gakona : mesure de la qualité de l'ionosphère, évaluation des dommages causés par les orages magnétiques sur les communications radio... Des recherches tout à fait écologiques.

Le physicien Jean-Jacques Berthelier, du Centre d'études des environnements terrestres et planétaires, n'est pas de cet avis. Au cours d'un reportage diffusé sur i>Télé, le 2 janvier 2008[9], il montre les mesures relevées par le satellite Déméter, lorsqu'il passe au-dessus de Gakona. « On détecte un signal à 1

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Méga qui est une émission produite par HAARP. Ça n'existe évidemment pas dans le milieu naturel. » Et il ajoute en commentant les graphiques qui apparaissent à l'écran : « Cette émission coïncide avec une baisse d'un facteur 2 à 3 de la densité atmosphérique, et une augmentation sensible de la température. Ce qui montre que HAARP arrive à modifier assez profondément l'ionosphère. » Même en l'absence de preuve formelle que ces modifications soient à visées militaires, il est clair que « de telles expériences dans les neiges de l'Alaska perturbent le ciel au-dessus de nos têtes ».

La Maison Blanche, une fois encore, n'a pas répondu à ces accusations. Elle se contente de rappeler que les Etats-Unis sont signataires de la Convention internationale ENMOD qui, depuis 1977, interdit le « développement d'armes de nature à influencer le climat » – mais non la recherche à leur sujet, m'a précisé un juriste. Quoi qu'il en soit, la tendance n'est plus aux gros mensonges d'Etat qui ont marqué l'ère Bush, telles ces prétendues armes de destruction massive attribuées à Saddam Hussein. Aujourd'hui, l'Amérique ne ment plus : elle laisse dire. Et si elle n'est pour rien dans les dérèglements climatiques affectant la planète, il ne lui déplaît peut-être pas de nous faire croire le contraire.

Pourquoi ? Imaginons que le but réel du projet HAARP ne soit pas d'agir sur l'environnement, mais sur les consciences. C'est ce que laisse entendre un rapport du parlement russe, accusant HAARP d'être une « technologie capable de perturber gravement la santé mentale de populations entières ».

Sur quoi se fonde le Kremlin ? En 1964, les chercheurs Adey et Bawin ont découvert qu'une onde de 450 MHz, modulée à 16 Hz en fréquence de récurrence, altérait la chimie du cerveau chez les poulets et les chats[10]. Les antennes de Gakona seraient-elles destinées, en fin de compte, à modifier notre climat *intérieur*, à influencer nos pensées ? C'est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'opinion du Dr Patrick Flanagan, qui inventa en 1958 (à l'âge de quatorze ans !) le Neurophone, l'un des outils les plus pointus au monde pour contrôler le cerveau par ondes électromagnétiques. Pour ce fin connaisseur sachant s'incliner devant la concurrence, HAARP est « l'appareil le plus puissant jamais conçu pour influer sur le fonctionnement cérébral de l'ensemble de la population d'une région[11] ».

Analyse corroborée par Nick Begich, directeur du Lay Institute of Technology, auteur d'un ouvrage retentissant[12]. Ce chercheur écologiste décrit HAARP, *in fine*, comme une arme psychotronique utilisant des ondes ELF (Extrêmement basse fréquence) de forte puissance, capables de nous manipuler mentalement à notre insu. C'est-à-dire de provoquer à n'importe quelle distance, par un bombardement ciblé, peur, colère, violence, dépression, confusion mentale – voire dérèglement intestinal. Une théorie qui expliquerait, par exemple, pourquoi des milliers de soldats irakiens se sont rendus sans combattre.

A l'époque du projet *Star Gate*, les services secrets américains employaient des médiums pour répondre aux agressions psychiques des Soviétiques (voir Armée [les médiums et l']). Aujourd'hui, des antennes ont remplacé les humains. Ça réchauffe un peu la Terre, mais c'est plus fiable. Et puis, quand les anti-HAARP commencent à devenir trop bruyants, on les fait taire en invoquant l'effet de serre, si commode lorsqu'il s'agit d'expliquer la fonte des glaces. Aux yeux de certains, les pots d'échappement fourniraient l'écran de fumée idéal pour dissimuler l'action des hautes fréquences sur les nuages, que l'Amérique aurait ainsi transformés malgré eux en alliés.

Signalons tout de même, dans le cadre de l'équilibre de la terreur météo, que les Russes auraient ionisé l'espace dès les années 1970, pour adoucir leur climat tout en faisant neiger sur Miami. Guerre froide en échange d'une paix tempérée, si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'on en croit ceux qui affirment que « provoquer un type de temps dans une région ou un pays ne serait possible qu'en diminuant son potentiel dans un autre endroit[13] ». Est-ce la raison pour laquelle, à l'heure où j'écris ces lignes, l'Europe frissonne sous les déluges de mai tandis qu'il fait 30 °C en Laponie ou à Saint-Pétersbourg, et que les Etats-Unis sont agressés par des bataillons de tornades ? Mais non. « Réchauffement climatique », réplique-t-on sur un ton définitif. Variante de la formule magique d'Ali Baba, c'est le « sésame ferme-toi » qui désormais cloue le bec à l'opinion publique.

Il n'empêche qu'aujourd'hui la Russie disposerait d'installations comparables à celles du projet HAARP. D'où, peut-être, l'augmentation bilatérale de ces dérèglements psychologiques sur lesquels, pour une fois, tout le monde s'accorde. Le « brouillard mental » inventé par le dessinateur E. P. Jacobs a encore de beaux jours devant lui.

Pure imagination que tout cela ? Ou réalité qui dépasse la science-fiction ? A défaut de preuves, les intentions existent. Dans une revue interne du Pentagone, on peut lire : « Alors que nous entrons de plain-pied dans l'ère de la bioélectronique, il devient nécessaire de réévaluer les barrières morales et éthiques qui nous ont amenés à interdire toute technologie pouvant manipuler l'esprit de nos ennemis, tant à l'intérieur du pays qu'à un niveau international. Dès que cela sera possible, nous encouragerons des entreprises privées ou semi-privées à développer une technologie appropriée. » La suite du rapport précise clairement qu'il est bel et bien question d'« armes psychotechnologiques avancées[14] ».

En guise d'argument ultime, les comploteurs de l'anticonspiration, comme les appelait Jean-François Revel, citent l'Apocalypse de saint Jean : « Et j'entendis du Ciel une voix, comme un bruit de grosses eaux, comme le bruit d'un grand tonnerre, et la voix que j'entendis était comme celle de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

joueurs de harpe jouant de leur harpe[15]. »

Eh oui, tout est dans la Bible, dès lors qu'on lui fait dire ce qu'on veut. Entre les illuminés qui soutiennent que cette prophétie est destinée à nous mettre en garde contre les fréquences émises par la base de Gakona, et les ombreux qui affirment que, si les Américains ont choisi un nom de projet évoquant cet instrument de musique apocalyptique, c'est précisément pour entretenir une suspicion qui les renforce, nos pauvres cerveaux n'ont pas fini de se mettre en surchauffe. Si tel est l'objectif des antennes de Gakona, il n'y a même plus besoin de les allumer.

Voilà où nous en sommes avec ce projet HAARP, qui constitue soit la plus vaste fumisterie du siècle, soit l'un des pires dangers ayant jamais menacé l'humanité. Information, contre-information, désinformation nous forcent à ouvrir les yeux, afin de mieux nous aveugler. C'est le problème, avec les clés de compréhension qu'on nous fournit pour décoder le monde : elles tournent à vide, elles ouvrent de mauvaises portes, ou simplement elles nous empêchent de regarder par le trou de la serrure. De toute évidence, nous sommes pris pour des cons, mais il est de moins en moins facile de savoir par qui.

1. Viking Press, 1970.

2. www.presselibreinternationale.com

3. Editions du Lombard, 1959.

4. Rapport A4 – 0005/99 de la Commission des Affaires étrangères, de la Sécurité et de la Politique de défense, 14 janvier 1999.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5. David Rockefeller, *Mémoires*, De Fallois, 2006.

6. www.agoravox.fr

7. www.conspiracywatch.info

8. www.haarp.alaska.edu

9. YouTube et Dailymotion.

10. www.presselibreinternationale.com

11. www.jp-petit.org

12. Jeane Manning et Nick Begich, *Les anges ne jouent pas de cette HAARP*, Editions Louise Courteau, 2003.

13. Mickaël Golan, *Top Secret # 7*.

14. « The Revolution in Miltary Affairs », Strategie Studies Institute, US Army War College.

15. Apocalypse, 14, 2.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HITLER ET LES VOYANTS

Parmi les nombreux spécialistes qui les conseillent sur tout et n'importe quoi, monarques et chefs d'Etat ont souvent recours à des voyants. Ils les écoutent ou pas, tombent sous leur coupe ou non. Mais, quand une prédiction leur déplaît, *a fortiori* lorsque celle-ci se réalise, il est fréquent que l'annonciateur soit puni pour sa clairvoyance. Comme si le fait de s'en prendre au messager suffisait à effacer la teneur du message. A ce petit jeu, Adolf Hitler fut un champion toutes catégories.

La liste des médiums, devins, astrologues qu'il a consultés donne le tournis. Elle a été recensée par l'universitaire Jean Prieur qui, en 1935, succéda à Jean-Paul Sartre comme professeur à l'Institut français de Berlin[1].

Avec une naïveté égale à son machiavélisme, Hitler, dès le début de son ascension politique, faisait jeter en prison ou carrément assassiner ceux qui voyaient dans leurs tarots et leurs boules de cristal des perspectives trop peu glorieuses. Au point que les médiums ne lui annonçaient plus que ce qu'il voulait entendre. Le III^{e} Reich gouvernerait le monde pour plus de mille ans, et voilà. Ce qui est dit sera fait.

Lorsque les premiers revers militaires, sur le front russe comme face aux Anglais, donnèrent tort aux extralucides de sa cour qui avaient prudemment remplacé l'intuition par la flagornerie, Hitler révisa sa position. Il ne s'agissait plus seulement de faire taire les prophètes de malheur, mais de les contraindre à modifier *réellement* le futur qu'ils avaient enjolivé dans l'espoir de sauver leur peau.

Pour comprendre comment le Führer a pu en arriver à ce genre de délire, il faut savoir que, lors de sa jeunesse viennoise, il avait commencé à entendre des voix. Ces fameuses voix intérieures, issues du génie allemand et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

forces telluriques dont il se croyait le dépositaire. Ces « voix de l'espoir » qui avaient choisi un modeste aquarelliste autrichien pour redonner au monde les couleurs de la gloire. C'est dans cet esprit que celui qui se considérait, en toute simplicité, comme le Jeanne d'Arc du national-socialisme tomba, de son plein gré, sous le charme et l'emprise de diverses sociétés secrètes, des plus farfelues aux plus inquiétantes, du néochristianisme aryen (« Jésus était un Gaulois venu en Galilée pour exterminer les Juifs »), à la paramythologie fondée par la Société de Thulé (« Nos divinités nordiques sont la réincarnation des dieux de l'Ancienne Egypte »), pour finalement s'épanouir dans le satanisme à but lucratif (« La conscience est une invention judaïque : seul le crime a un sens. Pour sortir du Moyen Age de l'humanité, nous avons le droit divin d'anéantir tout ce qui dure »)[2].

La force paranoïaque mise au service de ces croyances débiles amènera Hitler, en février 1945, à prendre une décision hautement surréaliste. Sortant de sa prison le voyant Bernd Unglaub, qui lui avait jadis prédit sa mort pour cette même année, il le somma de *désactiver la prophétie*. Le condamné s'exécuta, bien entendu, avec la meilleure volonté du monde. Oui, le Führer survivrait. Oui, l'Armée rouge serait vaincue, et les forces du Reich anéantiraient les régiments anglo-américains. Oui, oui, tout s'arrangerait par miracle. Pour Hitler, dont la folie furieuse avait atteint son apogée dans le huis clos des derniers mois, la déconfiture nazie avait un unique responsable : Bernd Unglaub. Et lui seul avait le pouvoir d'annuler la catastrophe que sa prédiction funeste d'avant guerre (fruit d'un supposé complot de la cabale juive, naturellement) avait programmée.

Unglaub concentra donc sa puissance psychique afin d'infléchir le cours du destin, invoquant par des simulacres hautement ésotériques les forces du Mal pour qu'elles se ressaisissent. En échange de la liberté, il offrit ainsi à Hitler sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dernière « messe brune ».

Le rituel achevé, l'espoir changea de camp. En direct de son bunker, le Führer, rasséréné, déclara triomphalement à la radio : « Les voix m'ont parlé. La victoire est proche, elle viendra cette année. Mes ennemis vont disparaître[3]. »

Deux mois plus tard, l'illuminé du bunker se suicidait, entraînant dans la mort sa chienne Blondi, sa compagne Eva Braun et la famille Goebbels. Les sociétés satanistes, elles, sachant Hitler perdu bien avant qu'il ne l'admette, s'étaient depuis longtemps repliées sur Staline. Mais ce dernier ne s'embarrassa pas du folklore des mythologies ringardes, des voix pseudo-célestes ou de la cartomancie. Plutôt que de se soumettre au ressenti aléatoire des médiums, il les transforma directement en armes de guerre (voir Bluff [guerre psychique ou]).

1. Jean Prieur, *Hitler, médium de Satan*, Ed. Fernand Lanore, 2004.

2. Adolf Hitler, *Libres propos*, 1941 (cité par Jean Prieur).

3. François Brune, *Dieu et Satan*, *op. cit.*

HOMME-SINGE (la jurisprudence de l')

Le professeur de droit Jean-François Prévost, en tant qu'avocat et auteur de fiction[1], est comme moi un grand amateur de cette logique intérieure justifiant les constructions de l'esprit les plus absurdes. Il vient de me faire lire ce jugement du Tribunal correctionnel de Boué (Gabon). Je ne peux résister au plaisir de citer, dans sa quasi-intégralité, cette jurisprudence hallucinante en date du 2 avril 1964 :

« Attendu que Biyeke Etienne a été cité à comparaître devant le Tribunal correctionnel de céans, pour la prévention d'avoir involontairement causé un homicide sur la personne du sieur Akoué Joseph ;

« Attendu qu'il résulte des débats et du dossier que Biyeke Etienne, le 13 septembre 1963, s'est rendu à la chasse dans l'après-midi, que vers 16 heures il vit venir à lui un chimpanzé, que celui-ci, s'approchant de plus en plus de lui en hurlant, Biyeke se vit dans l'obligation de le charger à la tête d'un coup de feu ; que le chimpanzé tomba et fit plutôt entendre un cri d'homme ; qu'il se redressa en homme et put encore faire 1 000 mètres en forêt en courant, quand Eloumé Elizabeth, qui le rencontra, le prit par la main, que la victime s'affaissa et mourut sans rien dire ;

« Attendu qu'à l'audience le prévenu a soutenu qu'il voyait parfaitement clair lorsqu'il avait fait partir le coup de feu et qu'il avait bien identifié sa victime à un chimpanzé ;

« Attendu qu'un homicide involontaire n'est punissable que si c'est bien un homme qui a été tué par maladresse, imprudence ou négligence ; que dans le cas d'espèce Biyeke a visé en plein jour et a tiré sur un chimpanzé et non sur un homme ; que si le chimpanzé est devenu homme après le coup de feu, Biyeke ne peut plus être retenu dans la prévention

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'homicide involontaire ;

« Attendu qu'il est de notoriété publique au Gabon que les hommes se changent soit en panthère, soit en gorille, soit en éléphant, etc., pour accomplir des exploits, éliminer des ennemis, défendre leurs plantations et ravager celles des voisins et des amis ; que ce sont des faits qui sont inconnus du droit occidental et dont le juge gabonais doit tenir compte ;

« Attendu que les transformations des hommes en animaux féroces sont aussi en vue de ne pas effrayer le gibier, pour s'en saisir plus facilement ;

« Attendu qu'Akoué Joseph, qui est parti à la chasse sans arme, n'en avait donc pas besoin puisqu'il pouvait prendre du gibier autrement qu'avec une arme ;

« Attendu que s'il faut punir les homicides involontaires de chasse, il y a lieu toutefois de considérer les cas et de sévir contre ces pratiques magiques et sorcières qui peuplent le Gabon, surtout en matière d'opérations en forêt, et qui retardent énormément l'évolution de notre peuple ;

« Attendu que le Tribunal a l'entière conviction qu'Akoué Joseph s'est transformé en chimpanzé en forêt, et que Biyeke Etienne, notable, ancien combattant, largement décoré, ne pouvait pas tirer en plein jour sur un homme contre lequel il n'avait aucun antécédent défavorable ;

« Par ces motifs, le Tribunal déclare Biyeke Etienne non coupable des faits qui lui sont reprochés. »

Cette jurisprudence de haut vol fut souvent invoquée en matière d'homicide, aussi bien par l'accusation que par la défense. En effet, il n'est pas davantage concevable, ont plaidé les avocats, de poursuivre pour homicide un être humain, alors qu'au moment des faits il se trouvait sous la forme d'une panthère, d'un gorille ou d'un éléphant…

Mais les juges du Gabon, soucieux de réprimer les « pratiques magiques et sorcières retardant énormément

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'évolution de leur pays », refusèrent la plupart du temps d'appliquer cette jurisprudence dans le sens inverse. Ils en firent même une circonstance aggravante. En effet, quand bien même le droit occidental prétendrait le nier en évoquant le sort jeté à la fée Mélusine, le code vaudou est formel sur ce point : le fait de se changer en animal implique toujours une forme de préméditation.

1. Jean-François Prévost, *Credo*, Odile Jacob, 2009.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HUGO (les tables de Victor)

Lors de son exil anglo-normand, Victor Hugo, à l'initiative de la journaliste Delphine de Girardin, trompa son ennui et sa douleur de père en faisant longuement tourner les tables. Son immersion dans le surnaturel (sa « paraphrénie fantastique », pour reprendre le diagnostic du Dr Jean de Mutigny) ne le mit pas seulement en relation, comme il le croyait dur comme bois, avec sa fille Léopoldine, Jésus, Mahomet, Dante, Shakespeare et autres confrères défunts dont il prenait en dictée, solidairement, les œuvres posthumes. On le sait moins, mais il donna également la parole à un vivant, en profitant de son sommeil. Il s'agissait de Napoléon III[1].

A Jersey puis Guernesey, la nuit, avec l'aide de médiums chevronnés, l'auteur des *Châtiments* convoquait donc sa bête noire sous forme de « double éthérique », afin de pouvoir l'insulter par le biais du guéridon. Et Sa Majesté, aux dires des témoins, répondait.

Qu'était censé dire l'empereur, en épelant ses mots par des coups frappés dans l'ordre alphabétique au moyen d'un pied de table ? Il était triste. Malheureux de leur brouille. Hugo était son ami de jeunesse. Ils avaient eu des maîtresses communes, et le même voyant (Ernest Billaudot, qui avait prédit à l'un son exil et à l'autre sa destitution). Louis-Napoléon devait à Victor son élection à la présidence de la République. Il essayait de le convaincre que le coup d'Etat qui les avait séparés était le seul moyen d'imposer ses réformes sociales, face à l'Assemblée réactionnaire qui l'empêchait de briguer un second mandat présidentiel. Se faire couronner empereur, expliquait en substance le guéridon, c'était une mesure de gauche.

Au réveil, en France, durant cette période, l'empereur se sentait assez fatigué. Ses médecins incriminaient ses calculs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rénaux, sans soupçonner, bien entendu, les effets secondaires du voyage astral auquel, chaque nuit, le soumettait Victor Hugo.

C'est à ce moment-là qu'il arriva au poète une bien curieuse histoire, qui court encore les rues de Guernesey[2]. Un matin, sur la plage, un voisin le voit promener sa chienne Chougna sans laisse. Il en est choqué : c'est contraire au règlement en vigueur dans l'île. La loi s'applique aussi aux exilés ! Quelques heures plus tard, il se rend chez le poète pour lui en faire la remarque. Hugo tombe des nues. D'abord, il promène toujours sa chienne en laisse. Et puis, ce matin, à l'heure dite, il était dans son bureau en train d'écrire : plusieurs personnes en attestent. Le témoin, lui, est sûr de son fait. D'autres personnes ont parfaitement reconnu Hugo sur la plage.

Que s'est-il passé ? La concentration de l'écriture a-t-elle empêché le poète de répondre à l'appel de sa chienne ? Peut-être une forme de culpabilité l'a-t-elle poussé alors à se dédoubler inconsciemment pour aller satisfaire au besoin naturel de Chougna. En oubliant la laisse – même si la loi s'applique aussi aux personnes en état de bilocation. Ou bien, à force de téléporter Napoléon III pour lui sonner les cloches, lui est-il arrivé le même genre de chose ? Est-ce sa chienne qui l'a *appelé* pour leur promenade quotidienne ?

Il faudrait demander son avis à Victor Hugo, puisqu'il s'est abstenu, à ma connaissance, de commenter par écrit l'événement de son vivant. Mais je n'ai pratiqué les tables tournantes qu'une seule fois, à dix-sept ans, dans le but d'impressionner une fille. J'appuyais si fort pour que les pieds se soulèvent que le guéridon s'est brisé, entaillant ma jambe. Ça m'a servi de leçon. On se reportera donc au *Livre des Tables*, que Victor Hugo fit publier après sa mort. Il ne reste plus à la BNF que deux exemplaires de l'édition de 1923, mais on en trouve une partie dans le tome IX de ses *Œuvres*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

complètes, laquelle a fait l'objet d'une réédition en 1980[3]. On y découvre notamment un texte intitulé *L'Etoile d'en bas*, présenté par Hugo comme un inédit que lui a dicté Shakespeare, le 27 avril 1854. C'est un étonnant dialogue entre le Paradis et l'Enfer, où le premier déclare au second : « Tu es couvert de criminels. Prends le plus coupable, le plus pervers, le plus infâme et fais-en un juste. Si tu arrives, toi Enfer, sans être aidé par un Paradis, à faire un ange avec un démon, tu seras pardonné. » La critique demeure assez divisée sur ce qui relève de l'inconscient de Victor et du style de William.

« Que va-t-il y avoir dans mon tombeau, un prophète ou un poète ? » demanda Hugo à sa table, le 22 octobre 1854. La table est restée silencieuse. La réponse ne lui appartenait pas.

1. Dr Jean de Mutigny, *Victor Hugo et le spiritisme*, Nathan, 1981.

2. Etienne Drapeau, www.larevuedelaudela.com

3. Victor Hugo, *Procès-verbaux des tables parlantes de Jersey*, présentation et commentaires de Gustave Simon, Stock, 1980.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HUMOUR THÉRAPEUTIQUE (l')

Toute mon enfance, j'ai vu mon père souffrir le martyre des suites d'un accident de voiture : fissure non décelée de la tête du fémur, quinze centimètres de différence entre les deux jambes. Jamais il ne se plaignait, mais le seul moment où il cessait de souffrir en silence, c'est quand il faisait rire les autres. Heureusement, il était très entouré et son humour « par-dessous la jambe », comme il le qualifiait, faisait se tordre petits et grands. Ça le tenait droit. Et ça marchait dans les deux sens. Un jour où, suite à une blessure infectée, on dut m'opérer le pied d'urgence sans prendre le temps de m'anesthésier, il me tint la main durant le charcutage en me racontant des blagues pour m'aider à moins souffrir. « Vous ne pouvez pas arrêter de le faire gigoter ? » râlait le chirurgien, dont bistouri et pinces dérapaient chaque fois que j'éclatais de rire.

C'est une certitude inscrite à jamais dans ma chair et mon cœur : l'humour est plus fort que la douleur. Trente ans plus tard, hospitalisé pour une sygmoïdite qui me déchirait le ventre, j'ai remédié à une perfusion d'antibiotiques inopérante grâce à une technique de visualisation assez spéciale, que m'avait conseillée mon amie Michèle Decker en l'adaptant à mon tempérament (voir Panier à linge [les messages du]). Suivant sa prescription, j'ai donc passé une nuit blanche à expédier dans mon corps, par tous les orifices disponibles, un commando de Schtroumpfs encordés. Leur mission : m'éviter l'opération à chaud en désamorçant mes diverticules avec des poils de chat – vision spontanée que je retrouverai curieusement, des années plus tard, sur un tableau de l'artiste Morganv6[1], inspiré par ces excroissances inflammatoires que, pour l'heure, je livrais à l'assaut de mes artificiers Schtroumpfs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J'ignore si c'est le fou rire déclenché par la mise en scène de cette guerre intestine qui m'a évité la péritonite, mais mon chirurgien, en découvrant à l'aube mon bilan sanguin presque normal, a nuancé le caractère inexplicable que je prêtais à ce miracle de loufoquerie en murmurant discrètement avec un petit sourire, après avoir écouté le récit de ma nuit : « Parfois, ça marche. » Et il a annulé l'opération.

Aussi suis-je toujours content de lire sous la plume d'un médecin le rappel de cette thérapie alternative, complémentaire ou palliative qui s'appelle un éclat de rire. Et qui est d'autant plus efficace quand on a la chance de pouvoir le partager. Deux chapitres lui sont consacrés, dans le récent ouvrage (au titre faussement grave) d'un célèbre anesthésiste[2]. Jean-Jacques Charbonier y résume les conclusions techniques du congrès international de gélothérapie (étymologiquement, la thérapie par le rire), organisé à Bâle en octobre 1996 : « En rendant la respiration plus profonde, en favorisant la digestion, en stimulant la circulation et en développant les capacités du système immunitaire, le rire contribue à contrôler les émotions et à conserver l'harmonie du corps et de l'esprit. »

L'auteur insiste ensuite sur le formidable travail opéré par l'association « Le rire médecin », qui, fondée en 1991 à l'initiative de Caroline Simonds, rassemble aujourd'hui quatre-vingts clowns travaillant avec trente-cinq unités de pédiatrie. Il mentionne également plusieurs guérisons d'origine zygomatique dont il fut témoin. Notamment celle de C. B., un joyeux drille en phase terminale de son cancer de la vessie. Le 22 janvier 2010, juste avant l'anesthésie générale en vue d'une ultime cystoscopie, l'infirmière demande gentiment à ce sympathique patient à l'article de la mort s'il est anglais, vu la consonance de son nom. Il lui répond du tac au tac : « Non, mais je suis le frère caché de Lady Di. » Un clin d'œil, et il s'endort. Peu après son réveil en salle de réanimation, ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

médecins lui annoncent l'incroyable nouvelle : le cancer incurable qui le rongeait depuis des mois a totalement disparu. Sa vessie et son foie métastasés sont redevenus normaux.

Charbonier, les jours suivants, va longuement interroger dans sa chambre d'hôpital ce patient qui l'accueille par un tonitruant : « Entrez, docteur, faites comme chez vous ! » L'anesthésiste voudrait comprendre comment cet ex-mourant a pu arriver à un tel résultat, alors que les trois chimios précédentes s'étaient soldées par un échec complet. Leurs quatre pages d'entretien valent le détour. En substance, C. B. raconte comment il a décidé de se sauver par l'humour, l'incrédulité totale dans le traitement des mauvaises nouvelles, la lecture pour « s'occuper l'esprit » et la prière (« Pas pour moi : pour les autres. Pour ceux que j'aime, pour ceux que je n'aime pas, pour la paix du monde en général et la protection de la Barrière de corail, des trucs comme ça… »).

Mais le Dr Charbonier ne se contente pas d'explorer le pouvoir de l'humour chez les vivants. Un jour, le père François Brune l'invite à partager, au moyen d'un magnétophone, d'un micro et d'une cassette vierge, une séance de transcommunication instrumentale (TCI) avec son frère récemment décédé. L'anesthésiste n'hésite pas à nous livrer la teneur de cette conversation supposée entre l'au-delà et la Basse-Normandie. « Sachant le défunt amateur de whisky, écrit Charbonier, François lui demanda s'il buvait toujours un petit verre de sa boisson favorite. La voix enregistrée en TCI répondit : "Non : la bouteille"[3]. »

Dont acte. Moi-même, je connais un trépassé à qui Monique Simonet, la grande pionnière française de ces contacts audio, a demandé sur son magnétophone de décrire son lieu de séjour (voir Transcommunication [les clins d'œil de la]). Cette personne emportée par un cancer du poumon (si c'est bien elle qui parle) s'est alors contentée de répondre sur la cassette, dans un souffle relativement clair : « Ici, on a le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

droit de fumer. »

La transcommunication serait-elle sponsorisée depuis l'au-delà par les lobbies de l'alcool et du tabac ? Afin d'éviter la saisie de ce dictionnaire pour infraction à la loi Evin, je m'empresse de dépénaliser le paragraphe précédent par la mention légale : « Boire et fumer tuent. »

Sauf si l'on est déjà mort.

1. Morganv6, *Diverticules et poils de chat*, mixte sur carton, 2010.

2. Dr Jean-Jacques Charbonier, *La Médecine face à l'au-delà*, Guy Trédaniel Editeur, 2011.

3. *Ibid.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HYPNOSE (les contrevérités de l')

Que dire de neuf au sujet de l'hypnose ? C'est devenu un phénomène banal, admis par les sceptiques, reconnu par la médecine, remboursé par la Sécu. Elle permet d'arrêter de fumer et d'être anesthésié sans effets secondaires. En option, elle aide à retrouver sa libido et le souvenir de ses vies antérieures, si l'on y croit, en contournant les barrages habituels du surmoi. En fait, pour certains, la transe hypnotique serait l'état *normal* du fonctionnement de notre cerveau, une fois débarrassé du filtre de l'inconscient, de l'inhibition, du doute. Cette hypothèse est défendue notamment par le prix Nobel de physique 1973, Brian Josephson[1].

En effet, à la différence d'autres états modifiés de conscience, le sujet sous hypnose ne présente aucun tracé inhabituel d'électroencéphalogramme. « Physiologiquement parlant, écrit Michael Talbot en commentant les travaux de Josephson, l'état mental avec lequel l'hypnose offre la plus grande ressemblance est la conscience d'un sujet éveillé. Est-ce à dire que cette conscience éveillée n'est rien d'autre qu'une forme d'hypnose, et que nous ne cessons jamais de puiser dans des champs de réalité[2] ? » Ce qu'il faut entendre par « champ de réalité » serait donc un ensemble d'informations virtuelles n'existant que de manière subjective, à travers le sens qu'on décide de leur donner. Quand nous sommes libres d'interpréter l'Univers, hors la suggestion de tout hypnotiseur, notre vision du monde s'apparenterait donc à de l'autohypnose.

Directeur du Projet d'unification de la matière et de l'esprit, développé en 2011 au laboratoire Cavendish de l'université de Cambridge, Brian Josephson se rallie ainsi au credo de la physique quantique. Il estime que la réalité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« objective », comme nous l'appelons, provient du fond mémoriel de l'humanité, tandis que les « anomalies », comme la synchronicité de Jung, la concrétisation des « réalités potentielles » décrite par Castaneda ou les transmissions hypnotiques seraient de « simples manifestations de la volonté individuelle[3] ».

Cette volonté peut aller très loin. Elle semble capable d'entrer en résonance avec les profondeurs les plus inaccessibles de notre métabolisme. Elle peut même aboutir à une modification des gènes. Il ne s'agit pas d'un processus magique exercé sur une tierce personne, mais d'une information inscrite au fond d'elle-même, que l'hypnothérapeute va l'aider à trouver, traiter, reprogrammer, une fois qu'il a désactivé les verrous de sa conscience. En voici l'un des exemples les plus impressionnants que je connaisse, publié dans le *British Medical Journal*.

En 1951, au Queen Victoria Hospital de Londres, un adolescent de seize ans est en train de succomber à une pathologie incurable, la maladie de Brocq. C'est une affection héréditaire qui recouvre la peau d'une membrane cornée ressemblant à des écailles de reptile. Le moindre mouvement provoque alors des craquelures sanguinolentes, une intense douleur et, quand l'épiderme est totalement recouvert, la mort survient par asphyxie. Ce petit Londonien, en fait, souffre de la même maladie que les « hommes-crocodiles » exhibés jadis dans les cirques.

En dernier recours, ses médecins font appel à un hypnothérapeute qui s'emploie à soulager les douleurs en milieu hospitalier. Ce nommé A. A. Mason plonge alors le jeune homme en transe profonde, et l'informe simplement que, son mal régressant, il sera bientôt guéri. Cinq jours plus tard, la membrane reptilienne commence à tomber par plaques de son bras droit, découvrant une peau neuve et saine. En moins d'un mois, tout l'épiderme est libéré de sa gangue écaillée, et le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jeune homme peut quitter l'hôpital[4].

Que s'est-il passé ? La maladie de Brocq étant une anomalie génétique, le patient sous hypnose, guidé par son thérapeute, n'a pas seulement agi sur les cellules de son système immunitaire, mais bien au niveau de la programmation de son ADN. Une simple action mentale aurait donc le pouvoir de corriger un mauvais agencement des gènes ? Durant cinq ans, le patient ne connut pas de rechute. Puis les médecins perdirent sa trace. Il est dommage que des recherches intensives sur cette forme de traitement des maladies génétiques n'aient pas été entreprises à grande échelle. Ça ne coûte rien, et ça ne crée pas d'effets secondaires nécessitant un complément de médication. Il est donc normal que ça n'intéresse pas les industriels de santé.

Et puis, ce qui séduit surtout les gens dans l'hypnose, c'est le pouvoir qu'elle donne sur autrui. Même un grand sceptique goguenard comme Gérard Miller, le psychanalyste audiovisuel, s'enthousiasme avec talent et gourmandise, dans un livre très documenté, sur la faculté de faire tomber par terre un hypnotisé chaque fois qu'il entend « prononcer le nom de François Mitterrand[5] ». Mais une option bien moins connue de cet état d'hyperconscience sous influence, c'est l'hypnose mutuelle.

Le psychologue Charles Tart, professeur à l'université de Californie, mena cette expérience à la fin des années 1960 sur deux étudiants très réceptifs, Anne et Bill, qui possédaient une bonne pratique des suggestions mentales. Sous le contrôle du psy, Anne hypnotisa Bill, et Bill, à sa demande, l'hypnotisa à son tour. Ils inventèrent ensemble un monde virtuel intégrant tous leurs fantasmes. Nageant dans des océans qui possédaient l'effervescence et la saveur du champagne, escaladant des rochers de pain d'épice, ils poursuivirent, séance après séance, leur création commune. Pour explorer ces univers tridimensionnels, ils n'avaient même plus besoin

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'« emmener » leurs corps en totalité. « Prends-moi la main », demanda Bill, un jour. « Il a fallu d'urgence que je m'en crée une », expliqua Anne lors du débriefing qui suivait chaque séance.

Conséquence de leur fusion, les deux voyageurs virtuels cessèrent bientôt de parler sous hypnose, et le magnétophone de Charles Tart n'enregistra plus que des souffles et des soupirs de bien-être. Anne et Bill étaient parvenus au-delà des mots, dans une communication psychique dont ils lui rendaient compte avec volupté et nostalgie, une fois réveillés.

Mais ces réveils devinrent de plus en plus douloureux. La réalité « commune » leur paraissait si terne, si rigide, si inadaptée à leurs désirs, qu'ils n'aspiraient qu'à se réhypnotiser l'un l'autre, sous peine de dépression nerveuse. Le psychologue, effrayé, mit fin à l'expérience, dans leur intérêt à tous deux. On ne sait s'ils continuèrent en son absence. L'hypnose, pour eux, était devenue une véritable drogue, à laquelle il n'existait pas de substitut[6].

Aujourd'hui, cet usage particulier de la transe hypnotique n'est plus nécessaire. Partager à deux ou plusieurs une réalité virtuelle, c'est ce que font beaucoup de jeunes, entre leurs jeux vidéo et les mondes parallèles qu'ils se construisent en réseau. Mais ils ne font que fuir un moment la réalité basique, pour la retrouver ensuite, au lieu de carrément la *supprimer*. Cette suppression d'un élément existant, même les drogues n'y parviennent pas : elles créent parfois un autre univers par-dessus nos perceptions de la réalité, mais ne la modifient pas en elle-même. L'hypnose, si.

Michael Talbot a vécu une expérience assez marquante, lors d'une fête de famille. Son père, pour égayer la soirée, avait engagé un hypnotiseur professionnel, trouvé dans l'annuaire. Celui-ci choisit au hasard un nommé Tom, ami de M. Talbot père. Il le plongea en transe, puis lui déclara que sa fille Laura, ici présente, lui serait désormais totalement invisible.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Après l'avoir réveillé, il lui demanda où était Laura. Tom chercha des yeux sa fille qui se trouvait devant lui, et répondit qu'elle était sans doute rentrée chez elle. L'hypnotiseur se plaça alors derrière Laura qui pouffait de rire (Tom ne l'entendait pas non plus), et il sortit de sa poche un objet qu'il plaça contre les reins de la jeune femme, de sorte que Tom ne pouvait absolument pas l'identifier. Il lui demanda ce qu'il voyait. Tom se pencha comme s'il examinait le nombril de sa fille, et dit qu'il s'agissait d'une montre. Quand on lui demanda s'il pouvait lire les caractères gravés dans le métal, il plissa les yeux et « déchiffra », à travers le corps de Laura, le nom du propriétaire (que personne dans la pièce ne connaissait) et l'inscription en dessous.

Après coup, Tom confirma à l'auteur la totale invisibilité de sa fille à ses yeux, avant que l'hypnotiseur ne la lui reprogramme dans son champ de conscience. « N'étaient les explications données par celui-ci à la fin de la séance, conclut Talbot, Tom continuerait d'ignorer qu'il avait perçu une réalité différente de celle qui faisait consensus[7]. »

Cette expérience époustouflante n'a que le défaut d'avoir été effectuée hors laboratoire, et ne repose que sur le crédit qu'on accorde à la trentaine de témoins, dont l'auteur. Les esprits chagrins pourront toujours dire que Tom était de mèche avec l'hypnotiseur, feignant de ne pas le connaître, et qu'ils avaient tous deux manigancé ce petit numéro de salon.

En revanche, sur un phénomène corrélatif (la capacité d'un sujet sous hypnose à lire dans les pensées d'autrui), les expériences du physicien sir William Barrett, professeur au Royal College of Science de Dublin, furent menées avec tous les protocoles scientifiques adéquats. Il démontra, en hypnotisant à plusieurs reprises des fillettes (en tout bien tout honneur), qu'elles ressentaient, de dos et les yeux bandés, le contact et la saveur de toutes les substances que lui-même introduisait dans sa propre bouche. « Pourquoi me faites-vous manger du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sel ? » protesta l'une d'elles en crachant, alors qu'elle n'avait rien ingurgité. Même réaction, à l'opposé, avec un gâteau à l'orange. Les sujettes identifiaient sans peine tout ce que goûtait sir William : gingembre, moutarde, cannelle… Même des saveurs exotiques qu'elles ne connaissaient pas[8].

Tout cela est impressionnant, c'est vrai, mais restons tout de même modestes quant aux pouvoirs d'interconnexion psychique de l'être humain. Le lapin, lui, par exemple, n'a pas besoin d'être hypnotisé pour éprouver, au même instant, le choc électrique auquel on soumet un autre lapin dans un bâtiment voisin. Pour cela, il suffit simplement que tous les deux se connaissent (voir Lapin empathique [la roublardise du]).

1. *I Am Right, You Are Wrong*, Penguin Books, 1992.

2. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

3. John Briggs et David Peat, *Looking Glass Universe*, Simon & Schuster, 1984.

4. *British Medical Journal* 2, 1952.

5. Gérard Miller, *L'Hypnose, mode d'emploi*, Stock, 2002.

6. Charles Tart, *Mutual Hypnosis*, in *Altered States of Consciousness*, John Wiley & Sons, 1969.

7. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

8. Sir William Barrett, *Les Conditions anormales de l'esprit*, communication de 1876, citée par Lyall Watson, *Histoire naturelle du surnaturel*, J'ai Lu, 1974.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

I

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

INDICATOR (la stratégie de l')

Voici l'un des personnages les plus singuliers de ce dictionnaire. Sévissant principalement en Afrique subsaharienne et en Asie du Sud-Est, *Indicator indicator* est un oiseau esclavagiste dont les êtres humains constituent la main-d'œuvre préférée. Mais il lui a fallu beaucoup de temps pour les apprivoiser, pour se faire obéir de ces bipèdes pas très futés qui ne comprenaient pas le bénéfice qu'ils pouvaient tirer de leur association.

Au départ, cet oiseau était considéré comme nuisible. Les hommes le caillassaient. Surtout les prêtres, parce qu'il dérobait les cierges dans les églises. En effet, ce petit volatile noir insignifiant (quinze centimètres de long, plumage terne et bec court, pondant ses œufs dans le nid des autres espèces à la manière des coucous) a une propriété rarissime. Grâce à une bactérie de son estomac, il digère la cire dont il fait son ordinaire. Mais il raffole encore plus des larves d'abeille. Problème : il lui est impossible d'aller piller les ruches, la moindre piqûre lui étant fatale. C'est ainsi qu'il a eu l'idée de se servir de l'homme.

Quand il repère une ruche sauvage dans la forêt ou la steppe, l'indicator fonce vers un associé potentiel, et se livre alors à un véritable harcèlement. Loopings, chant lancinant, contorsions évoquant la danse du ventre. Lorsqu'il a réussi à capter son attention, il lui fait littéralement signe de le suivre, voletant dans une direction précise, revenant le chercher, lui montrant le chemin, le becquetant quand il traîne. Le but est de l'emmener jusqu'à la ruche convoitée. Alors, tandis que l'homme enfume les abeilles pour les éloigner et s'emparer du miel, l'indic à plumes s'attaque aux gâteaux de cire et picore les larves à l'intérieur des alvéoles. Chacun des partenaires y trouve son compte. Au Kenya, la tribu des Boran partage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

carrément son territoire avec cet éclaireur divinisé, qu'elle appelle quand elle a besoin de miel. Elle imite son chant, et on assiste alors entre eux à un véritable dialogue musical[1].

Ce qui pose problème, dans ce bel exemple de mutualisme, c'est que le comportement invariable d'*Indicator indicator* envers l'être humain ne relève pas de l'acquis. Rappelons que cet oiseau n'est pas élevé par ses parents, qui le pondent dans le nid d'autres espèces, dont il n'adoptera jamais les habitudes alimentaires par imitation. Véritable casse-tête pour les ornithologues, qui sont bel et bien confrontés à un « comportement inné qui prévoit l'avenir », pour reprendre la formule de Rémy Chauvin. C'est un fait : dès que l'oisillon informateur est en âge de voler, il fonce à la recherche d'un allié contre les abeilles.

Quand il ne trouve pas d'humains disponibles, il s'adresse au ratel, un petit carnivore teigneux à la peau si dure qu'il est insensible aux piqûres d'hyménoptères[2]. C'est un très bon associé alimentaire, lui aussi. Ses griffes acérées lui permettent d'ouvrir les ruches sans peine, et il ne s'intéresse qu'au miel. Mais il ne dispose pas d'enfumoir pour éviter à son partenaire volant de se faire piquer. D'où la supériorité de l'homme sur le ratel.

Hélas, on le sait, l'homme est feignant. Il fait la sieste, il fait l'amour, il fait la guerre, il n'a pas toujours envie de miel. Et quand la ruche débusquée par son indic est trop haute dans un arbre, il déclare forfait. Alors, parfois, l'oiseau perd patience. Quand son chasseur de miel lui refuse plusieurs butins de suite, et qu'il n'en a pas repéré de plus accessible dans le périmètre, il conduit son esclave indocile jusqu'à un crocodile ou une lionne affamée. Et il revient, deux jours plus tard, boulotter les asticots dans ce qu'il reste du cadavre[3].

Cette manière assez anthropomorphique de rompre le contrat de confiance, lorsque l'associé n'est pas à la hauteur, n'empêche pas les pygmées Baka, grands chasseurs de miel du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cameroun, de vénérer l'oiseau indicateur[4]. Pour eux, il a le comportement normal d'un dieu vivant réclamant, de temps en temps, un sacrifice humain. Si le pygmée est évangélisé, il allumera un cierge pour diriger ses prières vers l'oiseau. Et il l'éteindra avant de le lui offrir comme amuse-bec.

Ainsi les indicatoridés demeurent-ils une espèce en voie d'expansion. Leur seul problème est le syndrome d'effondrement des colonies qui, sur toute la planète, diminue à une cadence effrayante le nombre des abeilles. Nul ne songerait, en l'occurrence, à imputer un tel génocide aux oiseaux friands de leurs larves – hormis les véritables coupables, ces fabricants d'insecticides toujours prompts à transformer leurs victimes en suspects.

1. www.rtl.be/rtltvi/videos

2. Jean Dorst et Pierre Dandelot, *Guide des mammifères d'Afrique*, Delachaux et Niestlé, 2002.

3. Entretien privé avec Rémy Chauvin et Patrice Serres.

4. *SUDS en ligne*, dossiers thématiques de l'Institut de recherche pour le développement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

INDIFFÉRENCE (les bienfaits de l')

La psychologue Jeanne Achterberg, pionnière avec le radiothérapeute Carl Simonton de la « visualisation créatrice » (voir Cancer [une autre vision du]), ne se contenta pas de favoriser par ce biais, dans un cadre strictement médical, maintes guérisons de pathologies réputées incurables. Au Health Science Center de l'université du Texas, où elle était directrice de recherche, elle découvrit, au cours d'un travail sur les globules blancs, que les effets physiologiques obtenus par visualisation étaient non seulement puissants, mais d'une précision extrême. Les termes « globules blancs » ou « leucocytes » désignant plusieurs variétés de cellules, elle entraîna des groupes d'étudiants à augmenter dans leur sang la production de neutrophiles (groupe A), ou bien celle de basophiles (groupe B). Les résultats furent extraordinaires[1].

A une réserve près. Lorsqu'un étudiant avait *peur* de faire monter son taux de globules blancs, associant inconsciemment cette augmentation à la présence d'un foyer infectieux, il perdait alors tout contrôle sur sa production de cellules sanguines. Conclusion : cette expérience ne fonctionne que si l'on s'y livre avec détachement. Autrement dit, pour parvenir à différencier par la pensée la production de ses globules blancs, il faut les visualiser avec un minimum d'*indifférence*.

Cette prise de conscience entraîna Achterberg beaucoup plus loin. Ainsi, elle mit en évidence que la santé d'un individu dépend étroitement de l'idée qu'il s'en fait. Une de ses patientes, paralysée, avait été renvoyée chez elle par l'hôpital, après une opération ratée du cerveau. « On ne peut rien contre votre tumeur, lui avait dit le chirurgien avec un sourire de compassion. Autant vous épargner les rayons et la chimio. » Autrement dit, on la laissait mourir en paix.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais ce ne fut pas le cas. Suivie par Achterberg en soins palliatifs, elle se rétablit de jour en jour, retrouva sa mobilité. Au bout de six mois, le cancer avait totalement disparu. Que s'était-il passé ? D'une intelligence moyenne, cette dame n'était pas très cultivée, et le mot « tumeur » ne lui évoquait rien de précis, rien de fatal. Elle se battait pour aller mieux parce qu'elle avait des choses à faire, voilà tout. C'était clair dans sa tête. On est malade, on se soigne comme il faut, et on guérit. L'indifférence à sa pathologie fut, d'après Achterberg, la source de sa guérison complète[2].

Cette hypothèse se trouva alors étayée par une enquête menée au Texas, quatre ans durant, sur les retardés mentaux. Il en ressortit que ces individus, incapables d'associer la notion de mort au cancer, y étaient beaucoup moins exposés que les autres : seulement 4 % de décès dus à cette pathologie, contre 18 % de moyenne sur l'ensemble de l'Etat. Plus surprenant encore, *aucun cas* de leucémie n'avait été enregistré dans ce groupe entre 1925 et 1978[3]. Des enquêtes similaires confirmèrent ces résultats dans l'ensemble des Etats-Unis, en Angleterre, en Roumanie, en Grèce… Force était de constater, dans ce cas, les bienfaits de l'indifférence.

Mais que faire lorsque l'intelligence, la culture et l'angoisse inhérente à la lucidité nous empêchent d'être immunisés contre la charge négative de l'« information maladie » ? Comment lutter contre la peur qui affaiblit nos défenses ? Le meilleur recours, associé aux traitements médicaux classiques, est semble-t-il de reprendre le pouvoir, par la parole ou par l'écrit, sur la nature et les symptômes de la maladie. Ainsi, au lieu de la subir comme une agression extérieure, une ennemie, nous la replaçons dans le contexte de notre personnalité, de nos conflits, de notre évolution générale.

Partisan de cette thèse, le Dr Larry Dossey cite en exemple une grande étude entreprise sur la migraine, à la fin des années 1970, où l'on avait demandé aux sujets de noter la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fréquence, la durée, la violence, le contexte de leurs crises, ainsi que les conséquences sur leur vie et leur entourage. Ce recueil de données devait être la première étape de l'étude, destinée à préparer les patients à un traitement futur. Mais cet exercice entraîna, chez la plupart des participants, la disparition totale des maux de tête[4]. Et si la maladie était un signal susceptible de s'interrompre dès lors qu'on l'identifie, qu'on le déchiffre, qu'on lui reconnaît un but ?

Tenir un journal, *a fortiori* écrire un roman autobiographique serait donc, dans ce cas, mieux qu'un remède : un décodage, une quête de sens. Le physicien David Bohm proposait d'ailleurs de remplacer le mot *psychosomatique* (impliquant une responsabilité morale du patient dans sa maladie) par le terme *soma-signifiant*, lequel incite au décryptage au lieu de générer une forme de culpabilité. La psychiatre et pharmacologue Barbara Brown, initiatrice du concept de *biofeedback* (rétrocontrôle biologique), disait : « Il n'est plus question de considérer la maladie comme l'irruption de quelque chose qui prendrait sa source ailleurs, mais comme un élément dans un processus existentiel, assez précisément cerné par l'expression "totalité indivise". Dès lors qu'on s'attache à se recentrer sur un principe d'interconnexion et d'unité, à repousser fragmentation et isolement, la santé revient[5]. »

Le Dr Achterberg, en plein accord avec cette conception de la maladie, allait jusqu'à considérer la rechute comme une piqûre de rappel. Le contraire d'une fatalité : l'urgence de se porter à nouveau assistance. Encore faut-il avoir le temps et l'énergie de gérer cette information avant qu'elle vous emporte. Jeanne Achterberg est morte le 7 mars 2012, d'une tumeur métastasée au sein. On a vu alors des commentaires goguenards prospérer sur le fumier de certains sites web : « Elle qui disait pouvoir guérir le cancer par la pensée, elle aurait mieux fait de commencer par le sien. » D'autres sites,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

regroupant les témoignages de ses patients et de ses étudiants[6], remettent heureusement les pendules à l'heure : si Jeanne a succombé à son cancer du sein, ce n'est pas seulement parce qu'elle était trop intelligente pour le traiter par l'indifférence. C'est parce que toutes ses forces mentales étaient mobilisées par la volonté de guérir, en priorité, les autres.

1. Jeanne Achterberg, « Mind and Medicine : The Role of Imagery in Healing », *Journal of the American Society for Psychical Research Newsletter*, 1983.

2. *Id., Imagery in Healing*, New Science Library, 1985.

3. Jeanne Achterberg, Ira Collerain et Pat Craig, « A Possible Relationship between Cancer, Mental Retardation and Mental Disorders », in *Journal of Social Science and Medicine*, mai 1978.

4. Larry Dossey, *Space, Time & Medicine*, New Science Library, 1982.

5. Barbara Brown, *Le Pouvoir de votre cerveau*, Editions du Jour, 1985.

6. www.saybrook.edu/forum/mbm/memorium-jeanne-achterberg

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

INTERCONNEXION (coccinelle, courge et)

Depuis 1981, on sait de quelle manière les végétaux communiquent entre eux pour se prévenir d'une attaque de parasites ou de prédateurs, et on a découvert leur système de défense (voir Koudou [comment l'acacia euthanasie le] et Végétaux [intelligence des]).

Mais, presque aussitôt, la riposte des herbivores a été mise en évidence grâce à *Epilachna undecimnotata*. Plus connue sous le nom de coccinelle des courges.

Cet insecte phytophage qui vit principalement au Mexique a posé aux zoologues un problème longtemps insoluble. On ne comprenait rien à ses habitudes alimentaires. Un rituel d'une complexité inouïe, accompli aussi bien par les sujets adultes que par leurs larves[1].

Résidant habituellement sur des plants de courges, la coccinelle commence sa journée en creusant une tranchée circulaire dans les feuilles, de sorte que celles-ci ne soient plus reliées à la tige que par quelques points d'attache. Puis elle attend dix minutes, avant d'entamer son repas foliaire qui va durer deux heures. Le lendemain matin, elle recommence son travail de découpe sur son plat favori, mais *à six mètres de distance*.

Ce sont les botanistes qui ont fini par donner aux zoologues la clé de l'énigme. Pour se protéger de sa redoutable consommatrice, la courge attaquée se défend en rendant ses feuilles toxiques, par un enrichissement significatif de ses tanins. La coccinelle meurt empoisonnée dix minutes après le début de son repas, sauf si elle empêche la circulation de l'information dans la sève. C'est pourquoi elle isole de son environnement foliaire immédiat la partie qu'elle se propose d'ingérer. Le crénelage et les dentelures qu'elle effectue aux abords de la tige sont donc un véritable système de brouillage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une procédure de déconnexion qui met dix minutes à devenir opérationnelle. Après quoi la plante, pour ainsi dire victime d'une anesthésie locale, ne sait plus qu'on lui mange sa feuille.

Mais pourquoi, le lendemain, le repas de la coccinelle se déroule-t-il *toujours* sur une courge éloignée de six mètres ? Tout simplement parce que l'information des feuilles détruites a fini par être perçue, et que la cucurbitacée a aussitôt réagi par deux moyens de représailles : l'empoisonnement de toutes ses feuilles et l'envoi d'un message d'alerte à ses congénères, qui se rendent aussitôt pareillement toxiques. Un message chimique gazeux émis à une distance inférieure à… six mètres[2].

Ainsi la télépathie végétale a-t-elle été vaincue par un insecte végétarien capable d'analyser, de calculer, d'anticiper et de neutraliser la contre-attaque de son adversaire. Une interconnexion aussi subtile que celle des joueurs d'échecs.

L'étape suivante ? Dans la logique de l'évolution, ce sera sans doute, pour la courge, un allongement de la distance de diffusion de son message. Et, pour la coccinelle, l'augmentation proportionnelle du trajet qu'elle effectue d'un repas à l'autre.

1. Rémi Coutin, « Les coccinelles phytophages », in *Insectes*, n° 146, 2007.

2. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, Fayard, 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ISLAM (les miracles de l')

Contrairement à une idée reçue, les miracles religieux ne sont pas un monopole de la chrétienté. Les deux autres religions du Livre ont, elles aussi, voix au chapitre, et l'ont fait savoir – avec une plus grande discrétion, certes.

Le judaïsme, officiellement, refuse toute intervention « directe » de Dieu dans les affaires courantes de l'humanité, puisque son travail s'est achevé au sixième jour de la Création. Mais les théologiens modernes adoptent souvent une position plus nuancée, que résume ainsi Jean-Christophe Attias, titulaire de la chaire de judaïsme rabbinique à la Sorbonne : « De façon générale, les rabbins nous apprennent qu'il ne faut pas compter sur les miracles. Quand une difficulté apparaît, on doit essayer de lui trouver une solution rationnelle. Si par la suite un miracle se produit, c'est un bonus[1]. » Et l'universitaire de rappeler au passage que Joseph Sitruk, l'ancien grand rabbin de France, n'a pas hésité à considérer comme un miracle le fait d'avoir survécu à son attaque cérébrale. Le tout est de ne pas confondre les interventions divines avec les prodiges opérés par les magiciens ou les faux prophètes, car Dieu peut accorder à ceux-ci le pouvoir d'accomplir d'apparents miracles pour éprouver la foi du croyant. C'est ce dernier qui doit donc distinguer le vrai du faux-semblant, et définir si l'événement surnaturel est conforme ou non à la Loi.

L'islam, lui, est encore plus circonspect. On ne trouve qu'un seul miracle dans le Coran, celui de la révélation même de ce texte sacré au Prophète, par le truchement de l'ange Gabriel. Il faut chercher dans les *Traditions* pour dénicher quelques faits prodigieux attribués à Mahomet, comme cet œil de son compagnon Qatada, arraché par une flèche, que le Prophète ramassa et lui remit dans l'orbite en prononçant une invocation qui lui rendit la vue. C'est l'une des seules fois où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mahomet apparaît comme un thaumaturge, à la manière de Jésus.

Cette réserve coranique face à l'intervention divine personnalisée n'empêche pas La Mecque d'avoir, comme Lourdes, son « eau miraculeuse ». Il s'agit de la source Zam Zam, sanctifiée par ces paroles attribuées au Prophète : « La meilleure eau sur la surface de la Terre est celle de Zam Zam : elle suffit comme subsistance et moyen de guérison pour la maladie. » Mentionnée de nombreuses fois dans les *Traditions*, cette eau sainte est prescrite aux pèlerins qui ont tourné sept fois autour de la Kaaba, le grand cube érigé au sein de la Mosquée[2]. Les Iraniens ont même donné son nom à un soda destiné, dans tout le Moyen-Orient, à concurrencer Coca-Cola. « Boire Zam-Zam, c'est lutter en bon croyant contre cette boisson infidèle et diabolique importée des Etats-Unis », proclame une agence de publicité islamiste.

Quoi qu'il en soit, c'est en 1987 qu'un livre présente au grand jour, pour la première fois, le cas d'une musulmane miraculée lors d'un pèlerinage à La Mecque[3]. Atteinte depuis douze ans d'une tumeur maligne au sein gauche, avec métastases pulmonaires dont ni la chirurgie ni la chimiothérapie, au Maroc comme en France, n'ont pu enrayer le développement, Leila Lahlou est condamnée par la médecine. Hésitant entre le suicide et l'*Umra* (petit pèlerinage), cette mère de famille choisit le second recours, et se rend tant bien que mal à La Mecque. C'est là qu'elle sent sur sa tête chauve « le passage miraculeux de la main du Prophète », et qu'elle entend sa voix lui souffler de ne pas être inquiète, car elle ne verra « que de bonnes choses ».

De retour chez elle, Leila entreprend une série d'examens. Incrédules, ses médecins constatent la totale disparition du cancer et des métastases. « Dieu m'a guérie de la grave maladie, écrit-elle, et il a affermi par ma foi mon cœur et tout mon être d'une manière tout à fait émouvante. » La ferveur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tonitruante et joyeuse de la musulmane miraculée contraste, c'est le moins qu'on puisse dire, avec la réserve un peu embarrassée des autorités spirituelles islamiques. Evidemment, La Mecque n'est pas « équipée » comme Lourdes. Face au nombre croissant de pèlerins mystérieusement guéris depuis la médiatisation du cas Leila Lahlou, peut-être le saint lieu d'Arabie Saoudite devrait-il, pour améliorer contrôle médical, service après-miracle et relations publiques, engager un consultant du sanctuaire pyrénéen. « Je voudrais préciser qu'à ma connaissance il n'existe pas, à ce jour, de méthodologie rigoureusement établie sur les guérisons miraculeuses en Islam », a déclaré Dalil Boubakeur, président du Conseil français du culte musulman, recteur de la Grande Mosquée de Paris depuis trente ans et médecin de formation. Avec sa diplomatie coutumière, il a conclu : « Ce sujet est trop nouveau pour une étude systématique[4]. »

Nouveau ? Oui et non. De 1968 à 1971, des centaines de musulmans ont été reconnus guéris de façon inexplicable après leur pèlerinage à Zeitoun, une banlieue du Caire. Mais il est vrai qu'en l'occurrence la source de ces miracles égyptiens était assez embarrassante, et ce aussi bien pour les autorités de l'Islam que pour les observateurs du Vatican (voir Zeitoun [les prodiges de]).

1. « Judaïsme : le surnaturel encadré par la Loi », in *Science et Vie*, « Les miracles », hors-série n° 236, septembre 2006.

2. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, Le Seuil, 2008.

3. Leila Lahlou, *N'oublie pas Dieu*, Casablanca, 1987.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. Dr Dalil Boubakeur, « Miracles – guérisons miraculeuses », conférence dans le cycle *L'Islam, la mort, la vie*, Paris.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

JOURNAL QUI TUE (le)

Il était une fois un chercheur tchèque nommé Slama, qui émigra en 1964 aux Etats-Unis pour aller étudier son insecte favori : la punaise européenne. Une histoire de crimes en série allait lui faire découvrir les pouvoirs mystérieux d'une intelligence non humaine.

Dans son prestigieux laboratoire de l'université d'Harvard, Slama n'en croit pas ses yeux : les punaises élevées dans des boîtes de culture produisent six, voire sept métamorphoses larvaires au lieu de cinq, règle absolue pour cette espèce. Du coup, les larves meurent avant d'éclore. Il finit par en trouver l'explication : un excès d'hormone juvénile. Mais quelle en est l'origine ? Après avoir examiné en vain tous les facteurs de contamination possibles, il n'en voit plus qu'un : les feuilles de journal tapissant les boîtes de culture.

Slama se livre alors à des expériences qui laissent perplexes les laborantins : il entreprend de faire courir ses punaises sur divers organes de presse, du *Washington Post* à la *Pravda* en passant par *Le Figaro*, le *Times* de Londres et le *Tempo di Roma*. Aucune perturbation hormonale. En revanche, dès que les punaises sont placées sur le *New York Times*, journal auquel son laboratoire est abonné, leurs larves se métamorphosent jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Qu'a donc de spécial le *New York Times* ? Qu'est-ce qui le rend fatal aux punaises ? Les analyses sont formelles : ni le plomb des caractères, ni l'encre d'imprimerie, ni la ligne éditoriale ne peuvent être incriminés. Alors ? Serait-ce le papier en lui-même ? Non, ses composants chimiques sont les mêmes que ceux qu'emploie la concurrence. Il reste une dernière piste : la source même de ce papier.

Après une enquête confinant à l'obsession, l'infatigable Slama découvre que les arbres abattus pour élaborer la pâte à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

papier du *New York Times* (sapins balsamiques et mélèzes) proviennent tous d'une forêt infestée… de punaises. Et il acquiert alors la conviction que le décès de ses propres punaises de laboratoire n'est pas un accident, mais un crime. Et qui plus est, un crime posthume. Aussi incroyable que cela paraisse, la substance mortelle fabriquée par ces arbres demeure *active* sous la forme de pâte à papier, malgré tous les broyages, les mixages, les transformations chimiques qu'a subis le bois !

Délire paranoïaque ? Non. En 1966, on put isoler dans ces conifères un produit naturel bioactif baptisé juvabione, mimant à la perfection les effets de l'hormone juvénile des punaises, mais à un dosage qui provoquait leur stérilisation. En un mot, les sapins balsamiques et les mélèzes, pour lutter contre l'attaque des punaises à bois, avaient mis au point le plus efficace des insecticides[1].

Les botanistes s'arrachèrent les cheveux, tant cette découverte mettait à mal leur connaissance du fonctionnement des végétaux. Parlons cru : pour arriver à reproduire l'hormone juvénile des punaises, l'arbre devait en quelque sorte les « scanner ». Mais de quelle manière ? Par quelle technique d'investigation et de traitement de l'information ? On ne le sait toujours pas. En revanche, on a trouvé *comment* l'arbre synthétise cette hormone. Grâce au cholestérol ! Encore un bastion de la botanique qui s'effondrait : on pensait jusqu'alors que ce cholestérol existait uniquement chez l'humain et l'animal. Eh non. Il permet aux végétaux de réguler la population de leurs parasites et prédateurs en pratiquant le contrôle des naissances.

Sur quoi a débouché, concrètement, cette découverte accidentelle d'un des pouvoirs les plus fabuleux de l'intelligence végétale ? Sur une seule chose : la fabrication industrielle d'un insecticide créé par les arbres.

En l'occurrence, donc, l'homme est content. Il a pu tirer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

profit gratuitement d'une invention de la nature en déposant des brevets, tout va bien. Sauf que le règne végétal ne se contente pas, pour limiter les agressions qu'il subit, de synthétiser des hormones de punaises. On a découvert qu'il faisait de même avec des hormones spécifiques à un autre de ses ennemis potentiels… l'être humain (voir Végétaux [intelligence des]).

1. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

JUAN DIEGO (la Tunique de)

Chaque année, ce morceau d'étoffe attire vingt millions de personnes dans une basilique de Mexico. Mesurant un mètre soixante-huit sur un mètre cinq, c'est un genre de tunique aztèque qu'on appelait une *tilma*. Un vêtement de pauvre en fibres d'agave extrêmement fragile, dont personne ne s'explique aujourd'hui l'état de conservation.

L'image qui recouvre le tissu représente, à première vue, une Vierge Marie tout à fait « classique ». Lorsqu'on la contemple, à la basilique de Guadalupe où elle est exposée depuis cinq siècles, on se dit qu'il s'agit d'une simple peinture en couleurs. Sauf que, depuis 1936, on sait que les pigments qui la composent, examinés par le prix Nobel de chimie Richard Kuhn, ne sont pas de nature minérale, ni végétale, ni animale. Autrement dit, comme l'a confirmé lors de sa contre-expertise en 1979 Philip S. Callahan, biophysicien de l'université de Floride et expert en peinture, « l'origine de ces pigments est inconnue ».

Plusieurs documents aztèques nous relatent comment l'évêque de Mexico a vu apparaître cette image sur le vêtement de Juan Diego, né Cuauhtlatoatzin, un Indien converti au christianisme par l'occupant espagnol. Parmi eux : le *Nican Mohuapa* (daté entre 1540 et 1545), le *Codex 1548*, l e *Codex Tetlapalco*, la *Tira de Tepechpan*[1]... Mais ces sources, écrites ou dessinées, pourraient n'alimenter qu'une aimable légende, si la « pièce à conviction » n'était parvenue jusqu'à nous. Sur cette tunique à la trame aussi lâche qu'irrégulière, l'image, de qualité parfaite, s'est imprégnée recto verso sans la moindre couche d'apprêt – ce qui est à la fois techniquement impossible et vérifié à chaque examen. Aucun trait de pinceau, aucun craquelé n'étant visible au microscope, il semble bien que le tissu d'agave se soit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comporté comme une pellicule photo, sur laquelle l'image de la Vierge se serait imprimée des deux côtés.

Et ce n'est pas tout. Les yeux de cette Vierge, pour ainsi dire « photographiée », présentent les caractéristiques de pupilles vivantes, notamment l'effet de relief en creux, *a priori* impossible à obtenir sur une surface plane et opaque. Le Dr Rafael Torija Lavoignet, ophtalmologue, écrit en 1956 dans son rapport d'examen : « Quand on dirige la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille de l'image de la Vierge, on voit briller sur le cercle externe le même reflet lumineux que sur un œil humain. Et par suite de ce reflet, la pupille s'illumine de façon diffuse en donnant l'impression de relief en creux[2]. »

Nouveau coup de théâtre en 1958. Lors d'examens plus poussés, voilà qu'on trouve dans ces yeux « peints » de nouveaux reflets encore plus incongrus, qui semblent être ceux des témoins de l'apparition : l'évêque de Mexico et son entourage. Phénomène attesté en 1975 par les ophtalmologues Amado Kuri, Eduardo Alvarez, José Ahued, et confirmé l'année suivante par Enrique Graue, directeur de l'Institut mexicain d'ophtalmologie[3].

Effectués en 1980 par le Dr J. A. Tonsmann, spécialiste du traitement photo à la NASA, les agrandissements au microdensitomètre qui étayent cette découverte sont saisissants[4]. Comme dans un œil normal, la scène que le « sujet » est en train de voir se reflète trois fois : sur la cornée, puis sur la surface antérieure du cristallin, à l'envers, puis de nouveau à l'endroit sur la surface postérieure du même cristallin. Ce phénomène optique s'appelle la loi de Purkinje-Sanson. Elle n'a été définie qu'en 1832.

Dernière découverte en date : une équipe d'ophtalmologues dirigée par le Dr Jorge Escalante Padilla constate en 1991, sur les paupières et la cornée de la Vierge, « la présence d'un réseau veineux normal, microscopique, parfaitement visible[5] ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais tous les « indices » ne sont pas dans le regard. En 1995, le docteur en astronomie Hernandez Illescas découvre, à son grand étonnement, que les étoiles ornant le manteau de la Vierge représentent la position exacte des constellations dans le ciel de Mexico, le 12 décembre 1531. C'est précisément le jour où, d'après les documents aztèques, l'image de Marie s'est « matérialisée » sur la Tunique de Juan Diego, devant les témoins dont ses yeux semblent avoir conservé le reflet (voir Etoiles [la piste des]).

En France, tous ces faits, pourtant historiquement et scientifiquement prouvés, sont demeurés inconnus du grand public jusqu'à la publication, en 2001, de mon roman *L'Apparition*. Et encore, beaucoup de gens ont pensé que j'avais tout inventé. Il faut dire qu'aucun ouvrage traitant de l'image de Guadalupe n'était traduit en français à l'époque. Seules mentions de cette incroyable série de phénomènes observés sur un bout de tissu : une étude très savante parue dans une revue introuvable[6], et un chapitre dans une enquête du père François Brune touchant à différents prodiges inexpliqués[7], sur lequel j'étais tombé par hasard, avant de rencontrer l'auteur.

Que penser de tout cela ? Cette tunique imprimée est un objet *impossible*. Et pourtant elle existe. Son état de conservation défie les lois de la nature comme celles de la physique. Elle a été exposée durant plus d'un siècle, sans même une vitre de protection, à la lumière permanente des cierges, dont le rayonnement ultraviolet aurait dû en toute logique décolorer, effacer son image. « Pourtant, elle garde toute sa fraîcheur et son éclat, comme au jour de sa formation[8]. » Elle a résisté à des inondations, à une projection d'acide, à un attentat qui détruisit en 1921 son autel et souffla toutes les vitres du quartier. Et elle n'en finit pas de fournir aux scientifiques des éléments de réflexion bousculant leurs certitudes, à mesure que de nouveaux instruments

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'investigation et d'analyse voient le jour.

Mon objectif n'est pas d'approfondir ici une discussion théologique, mais de m'en tenir aux faits, à leurs conséquences, aux interrogations qu'ils suscitent. D'où la question qui, même si elle paraît triviale aux yeux des croyants, donne pour moi son véritable sens à l'image de la Guadalupe : *à quoi sert-elle* ?

Au XVIe siècle, du point de vue des historiens, qu'ils soient ouverts ou non au « surnaturel », il est évident que ce bout de tissu évite un génocide. Face aux exactions des colons, les Aztèques étaient en effet au bord d'une révolte que les Espagnols auraient réprimée dans un bain de sang. Le fait que la Sainte Vierge ait choisi un Indien comme porte-parole auprès de son clergé eut, dans les deux camps, une répercussion considérable. Le pape Paul III décréta dans une bulle, en 1537, que « les Indiens du Mexique avaient une âme » (merci pour les autres). Tuer un Aztèque devenait donc, désormais, un péché.

Les Indiens, de leur côté, furent bouleversés par le *langage* de l'image. Le manteau de cette Vierge, par ailleurs conforme à celui d'une jeune Juive du Ier siècle, est en effet orné de broderies représentant des symboles aztèques. Lesquels traduisent, dans un langage inaccessible aux Espagnols, le message d'amour et d'intercession pacifique associé pour les catholiques à la personne de Marie. Bilingue, l'image de Guadalupe a ainsi réconcilié deux cultures, deux religions, deux peuples.

Quant aux découvertes que la science a effectuées sur ce morceau d'étoffe, repoussant inlassablement les frontières du possible, creusant de nouvelles questions sans jamais apporter la moindre réponse susceptible de clore le débat, on en arrive aux mêmes conclusions qu'avec les reliques attribuées au Christ (voir Passion [le puzzle de la]). Par les contestations qu'ils suscitent autant que par les énigmes qu'ils posent, ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

objets aux propriétés toujours inexpliquées interpellent les scientifiques plus encore que les croyants.

Un véritable croyant ne devrait pas avoir besoin de pièce à conviction. Un scientifique, lui, réclame des preuves. En l'occurrence, si preuves il y a, elles étaient *dormantes*, destinées à éclore au XXe siècle, lorsque les progrès de la science permettraient aux chercheurs de les déceler. Microscopes, ophtalmoscopes, scanners, microdensitomètres, logiciels furent les instruments d'une révélation qui, souvent, transita par des sceptiques cherchant les preuves d'une supercherie.

Les analogies sont nombreuses et les divergences profondes entre ces deux textiles « impossibles » que la science moderne s'est efforcée en vain, jusqu'à présent, de démystifier : l'image de Marie sur la Tunique de Mexico et celle de Jésus sur le Linceul de Turin. Les différences qui les rendent incroyablement « symétriques », je les ai détaillées dans un précédent ouvrage[9]. Je me contenterai ici de signaler une coïncidence que personne, à ma connaissance, n'a songé à relever. Quand l'image est apparue sur la tunique de Juan Diego, le 12 décembre 1531, c'était *juste un an* avant que le Linceul manque disparaître, dans l'incendie de Chambéry qui lui infligea des brûlures indélébiles. Comme si, ce 12 décembre, la « relève » devait être assurée à titre préventif, en cas de destruction… Cette réflexion, bien sûr, n'est qu'une hypothèse de romancier.

Sans vouloir trouver des signes partout, en me contentant de relever ce genre de synchronicités que Jung apparentait à des clins d'œil, j'ajouterai que le film documentaire que nous avons consacré, Yves Boisset et moi, au Linceul de Turin[10], fut diffusé par Canal+, sans que personne ait conscience du « sens » de cette date… un 12 décembre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. P. François Brune, *La Vierge du Mexique*, Le Jardin des Livres, 2002.

2. Jody Brant Smith, *The Image of Guadalupe, Myth or Miracle ?*, Doubleday, New York, 1983.

3. Francisco Anson, *Guadalupe : lo que dicen sus ojos*, Editiones Rialp, Madrid, 1988.

4. Dr J. A. Tonsmann, *Los Ojos de la Virgen de Guadalupe*, Diana Editorial, Mexico, 1981.

5. Dr Jorge Escalante Padilla, « Los ojos de la imagen de la Virgen de Guadalupe », in *Historia (colleccion II),* Centro de estudios guadalupanos.

6. F. Bruno Bonnet-Eymard, « Notre-Dame de Guadalupe et son image devant l'histoire et la science », in *CRC*, n° 157, septembre 1980.

7. P. François Brune, *Les Miracles et autres prodiges*, Philippe Lebaud, 2000.

8. Philip S. Callahan, *La Tilma de Juan Diego, tecnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981.

9. Didier van Cauwelaert, *Cloner le Christ ?,* Albin Michel, 2005, et Le Livre de Poche, 2007.

10. *Ils veulent cloner le Christ*, DVD aux Editions Montparnasse, 2005.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

JUNG (l'*holodeck* et le scarabée de)

Les fans de la série *Star Trek* connaissent bien l'*holodeck*, ce système d'imagerie holographique qui permet de reconstituer n'importe quelle réalité et de la modifier à volonté, soit de l'intérieur (en s'y projetant), soit de l'extérieur (en y matérialisant ou en retirant ce qu'on souhaite).

Le physicien William Tiller, directeur du département des sciences physiques de l'université de Stanford, y voit bien plus qu'une idée de scénariste. Pour lui, notre univers quotidien fonctionne exactement de cette manière. Le monde serait un gigantesque *holodeck*, suscité par l'intégration de toutes les créatures vivantes. « Nous l'avons créé pour être le véhicule de notre expérience, déclare-t-il, et nous avons produit ainsi parallèlement les lois qui le gouvernent. Dès que nous butons sur les limites de notre compréhension, nous avons donc toute latitude de modifier ces lois, avec pour conséquence que notre exploration du monde physique s'accompagne d'une pure et simple création continue de celui-ci[1]. »

La « cocréation ». Un concept déjà défini au 1er siècle par saint Paul. Nous aurions donc les moyens psychiques de modifier la réalité ambiante, et d'améliorer ainsi en toute liberté notre destin. Pourquoi, alors, objectent avec raison les sceptiques, tout ne va pas toujours idéalement bien pour chacun d'entre nous dans le meilleur des mondes possibles ? Parce que nous n'appelons pas les événements ou les rencontres avec notre seule volonté consciente. Les blocages, les actes manqués, les épreuves, les punitions que nous inflige notre inconscient (ou, suivant les croyances, notre karma, nos vies antérieures, notre soumission à la volonté divine ou au pouvoir des jeteurs de sort) modèlent notre destin avec une puissance supérieure à celle de nos désirs de surface, par essence changeants, contradictoires, influençables. D'où la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nécessité d'être bien dans ses baskets pour s'assurer des jours meilleurs.

Vision naïve du monde ? L'espérance est au cœur de la Bible. Le Coran est un hymne à la joie, contrairement à ce que professent les extrémistes qui ne l'ont pas lu. Le bouddhisme nous rappelle sans cesse que ce sont nos peurs qui nous créent un sort funeste. Et les taoïstes nous mettent en garde : « C'est le visage triste que pique l'abeille. » Le désenchantement n'est pas un péché, certes, mais c'est une faiblesse. Une perte d'énergie. Pour les lamas tibétains, plus nos vies antérieures sont chargées, plus nous devons les assumer d'un cœur léger. Autrement dit, plus nos bagages sont lourds, plus nous devons tâcher de les transporter avec aisance – quitte à régler le problème au moyen de roulettes, en remerciant le progrès. Car le progrès, c'est ce qui devrait nous aider à aller, le mieux possible, dans notre sens. Mais il n'est souvent, hélas, comme disait Cocteau, que « la répétition d'une erreur ».

Et si la source de tous nos échecs était, justement, la répétition d'une erreur de jugement ? Nous considérons le désir ou la prière comme des *demandes*, alors que ce sont des *programmes*. Nous les soumettons à une réponse, à la validation d'un Dieu ou d'une tierce personne, alors que leur nature et leur raison d'être sont de configurer le monde. C'est une théorie que les philosophes abandonnent de plus en plus aux scientifiques, avec le soutien d'un courant majeur de la psychanalyse. Oui, nous appelons, à notre insu ou non, les circonstances, les connexions, les partages de données. C'est une de mes rares convictions inébranlables, confirmée sans relâche par mon expérience. Nous aimantons les événements – qu'ils soient symboliques ou en attente de sens. L'un des exemples les plus « parlants » en est le scarabée de Jung. Il est devenu l'image vivante de la « coïncidence significative productrice de sens ».

Rappelons la genèse dudit scarabée. Une patiente du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

célèbre psychiatre suisse, Mme X., avait une approche tellement rationaliste de la vie qu'elle était imperméable à toute forme d'analyse. Carl Gustav Jung sentait qu'elle était consciente de ses blocages, qu'elle souhaitait s'en libérer, mais refusait de l'admettre. Il se contentait donc de la laisser parler, évitant soigneusement de l'orienter par la moindre question.

Après plusieurs séances de monologue insipide, Mme X. en vient à parler d'un rêve qu'elle fait de plus en plus souvent, rêve où figure un scarabée d'or. Se souvenant que, dans la mythologie égyptienne, cet insecte est lié à la notion de renaissance, Jung se demande si « l'inconscient de sa patiente n'est pas en train d'annoncer, sous forme symbolique, l'imminence d'une renaissance psychologique ». Il hésite à lui en parler. A ce moment, un bruit leur fait tourner la tête vers la fenêtre. Un gros insecte est en train de se cogner obstinément contre le carreau. Et pas n'importe quel insecte : une cétoine dorée, version européenne du scarabée d'or. C'est la première fois qu'un tel spécimen vient frapper à la vitre de Jung. Il ouvre la fenêtre, le laisse entrer, faire le tour de la pièce et repartir.

Le blocage rationaliste de Mme X. vole alors en éclats, et, grâce à une psychanalyse enfin acceptée, son processus de renaissance peut désormais s'amorcer. C'est ce que Jung nomme une synchronicité, et qu'il définit en ces termes : « coïncidence temporelle de deux ou plusieurs éléments sans lien causal entre eux, et possédant un sens identique ou analogue ». Comme si l'image intérieure que nous ressasse notre inconscient débordait de la psyché, au moment opportun, pour se manifester dans le monde extérieur. Pour créer une résonance suggérant que nous sommes en phase avec notre destin ; une confirmation que la route devant laquelle nous hésitons est bien celle qui nous convient[2].

Mais, dès lors qu'on exclut le hasard, on peut se demander qui a « fait » venir le scarabée. L'inconscient de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

patiente, ou bien le désir qu'a eu le psychiatre d'accélérer sa prise de conscience ? On songe, dans ce cas, à l'objet apparu dans la main de l'Indien Sai Baba, destiné à traduire « matériellement » un mot dont son interlocuteur islandais ignorait la signification (voir Double gland [l'apparition du]).

Après avoir identifié, accepté et mis à profit le « signe du scarabée », Jung rencontrera à maintes reprises, dans sa carrière, ce genre de coïncidences significatives. Il s'en ouvrira au physicien Wolfgang Pauli, notamment en référence aux expériences de J. B. Rhine sur la psychokinèse, cette fameuse action de la pensée sur la matière. « Il est plus vraisemblable que pensée et matière ont en fait la même propriété, lui écrit Jung, qu'elles sont toutes deux contingentes à un niveau plus profond, et empiètent l'une sur l'autre sans se soucier de leurs déterminations causales respectives. » Réponse du prix Nobel de physique 1945 : « Les phénomènes dépendent de la personne qui les observe. » Pauli était bien placé pour le savoir, lui qui le premier, en 1931, eut l'intuition de l'existence d'une particule fondamentale à laquelle personne ne croyait : le neutrino. Ne dit-on pas d'un chasseur de trésors qu'il est « l'inventeur » du butin qu'il découvre ?

L'observation, ou son simple désir, créerait donc certains phénomènes. On retrouve cette possible explication au cœur de plusieurs articles de ce dictionnaire, qu'il s'agisse de guérison inexpliquée, de placebo, d'apparitions, de visions du futur, de voix enregistrées sans cordes vocales, d'expérience aux frontières de la mort, de comportement animal ou végétal, de physique quantique… Comme le disaient les scénaristes de *Star Trek*, si l'univers est un *holodeck*, il ne cessera d'exister que si nous cessons de l'observer, de le déchiffrer, de le faire nôtre.

Quant au scarabée qui vient toquer à la fenêtre pour aider le psychanalyste, il n'a de sens que celui qu'on lui donne. Jung le laisse entrer, Freud l'écrase.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. William Tiller, entretien avec Michael Talbot, in *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

2. Carl Gustav Jung, *Ma vie – souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard, « Folio », 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

K

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

KOUDOU (comment l'acacia euthanasie le)

Variété d'antilope élevée au Transvaal, le koudou connut son heure de gloire en 1981, lorsque toutes les télés du monde le présentèrent comme le premier animal pratiquant le suicide à grande échelle. On avait découvert en effet, dans plusieurs parcs naturels sud-africains, de nombreux cadavres de cet herbivore, l'estomac vide, au pied d'acacias bien feuillus dont il se régalait habituellement. Pourquoi le koudou se laissait-il soudain mourir de faim ?

Il fallut des mois d'enquête, plusieurs autopsies et quelques maltraitances végétales pour résoudre l'énigme. L'origine de l'hécatombe était la trop forte augmentation du nombre de koudous, associée à la pose de clôtures délimitant les élevages. On découvrit ainsi que l'acacia, soumis à une prédation excessive, rend ses feuilles toxiques, impossibles à digérer par l'animal. Et chaque arbuste envoie en outre à ses voisins, jusqu'à une distance de six mètres, un message d'alerte gazeux (éthylène), qui les amène aussitôt à empoisonner leurs propres feuilles avant qu'elles soient attaquées.

Lorsqu'ils sont libres de leurs mouvements, les koudous ne s'attardent jamais longtemps sur le même arbre, pour éviter de déclencher sa riposte. Mais, confinés dans des enclos trop petits, ils ne peuvent plus prendre de vitesse la diffusion de ce système d'alarme active, et ils ont le choix entre mourir d'infection intestinale ou d'inanition. Ce dernier recours prouve qu'ils *savent* que tous les acacias disponibles sont devenus vénéneux.

Situation irréversible ? Non. Dès que la prédation de ses feuilles est repassée sous le seuil de tolérance, l'arbre les rend de nouveau comestibles et consent à se laisser brouter jusqu'à l'abus suivant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On doit ces découvertes impressionnantes à I. T. Baldwin et J. C Schultz[1], ainsi qu'à l'équipe du Pr W. van Hoven[2], de l'université de Pretoria, qui fouetta une forêt d'acacias afin de définir l'intensité et la durée des représailles végétales. Représailles sans effet, en l'occurrence, puisque les feuilles n'étaient pas ingurgitées.

L'arbre a beau être réactif, il ne fait pas forcément la différence entre un botaniste et un herbivore, confondant ainsi la flagellation expérimentale avec l'agression à but nutritif. Les premiers temps, du moins. Car, lorsque l'agression humaine caractérisée se généralise, il a d'autres moyens à sa disposition pour, éventuellement, inventer une riposte appropriée (voir Végétaux [intelligence des]).

1. *Science*, 1983.

2. *Custos*, 1984.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LANCIANO (le casse-tête de)

A u VIIIe siècle, dans un village des Abruzzes nommé Lanciano, un moine basilien est en train de célébrer la messe, lorsqu'il est brusquement saisi par le doute. Il ne croit plus en la « présence réelle ». Comment admettre que le Christ s'incarne dans un verre de vin et une rondelle de pain azyme ? C'est alors que, sous ses yeux et ceux de l'assistance, le vin de messe devient du sang et l'hostie se transforme en morceau de chair.

L'anecdote, jusque-là, prête à sourire. D'autant qu'on ne dispose d'aucun document écrit antérieur au XVIe siècle, la relation initiale de ce « prodige eucharistique » ayant été prétendument dérobée lorsque les moines franciscains remplacèrent, à Lanciano, les bénédictins qui eux-mêmes avaient succédé aux basiliens. Bref, les historiens n'ont rien pour accréditer cette légende. Rien, si ce n'est un ostensoir contenant cinq caillots de sang et un morceau de chair, soumis à la vénération des pèlerins depuis treize siècles[1].

En 1970, avec l'autorisation de la Congrégation pour la doctrine de la foi, des analyses scientifiques furent effectuées sous la direction d'Odoardo Linoli, professeur d'anatomie, de chimie et de microscopie clinique, assisté du Pr Ruggero Bertelli, de l'université de Sienne. Publiées le 4 mars 1971[2], les conclusions sont renversantes. Il s'agit de sang humain coagulé, et le morceau de chair est un fragment de cœur (tissu musculaire strié du myocarde), qui semble avoir été découpé avec la précision d'un grand chirurgien. Tous deux sont d'origine humaine, issus d'une personne de groupe AB – comme le sang qui imprègne le Linceul de Turin (voir Passion [le puzzle de la]).

Et le casse-tête scientifique ne fait que commencer. Non seulement on ne détecte aucune trace d'un quelconque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

procédé de momification ou de conservation, mais le diagramme du sang correspond à celui d'une personne *vivante* qu'on aurait prélevé quelques minutes plus tôt. En outre, une fois liquéfié, il garde intactes toutes ses propriétés chimiques et physiques, alors que normalement les activités biologiques du sang s'interrompent un quart d'heure après son extraction des vaisseaux[3].

Très peu relayées par les médias, ces conclusions provoquèrent un profond émoi dans le monde scientifique. Il faut dire que la contre-attaque des sceptiques, cette fois, s'était bornée à soupçonner l'Eglise et quelques professeurs de médecine « complaisants » d'avoir, le temps des examens, remplacé les produits momifiés de l'ostensoir par de la chair et du sang frais. Ce qui, le cas échéant, n'aurait d'ailleurs rien ôté au côté inexplicable des propriétés physico-chimiques observées sur ces échantillons « vivants ».

L'enquête fut reprise au niveau international, durant quinze mois, sous l'égide de l'Organisation mondiale de la santé. Plus de cinq cents examens, utilisant les techniques de pointe de la médecine nucléaire, auraient confirmé en 1973 tous les résultats initiaux. Le rapport souligna le caractère impossible de la conservation de tels « tissus vivants » dans des récipients non étanches. Et il conclut : « La science, consciente de ses limites, s'arrête devant l'impossibilité de donner une explication au phénomène[4]. » Le grand historien Jean-Christian Petitfils, après avoir confirmé l'existence de ce rapport, signale en outre qu'en 1976 à Betania (Venezuela), du sang apparu en pleine messe sur une hostie fut analysé par « les meilleurs laboratoires de Caracas : le sang était du groupe AB. S'y trouvaient mêlées, comme à Lanciano, des fibres musculaires du cœur[5] ».

A ce jour, le prodige de Lanciano n'a toujours pas fait l'objet d'une reconnaissance officielle de la part de l'Eglise. Seuls des scientifiques ont employé, par inadvertance, le mot

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« miracle ». Le fragment de cœur et les caillots de sang demeurent enfermés dans leur joli reliquaire à l'église Saint-François de Lanciano, suscitant une indifférence assez extraordinaire. Le Vatican, une fois de plus, dans son insigne prudence, semble compter sur le temps pour diluer les effets tapageurs des prodiges excessifs.

Mais la « voix du sang » ne s'est pas tue pour autant. Bien au contraire : une véritable épidémie de saignements s'est déclenchée à la fin du XXe siècle. Beaucoup de ces phénomènes relevaient de la supercherie, on l'a prouvé, mais pas tous. Petitfils évoque notamment une sueur de sang analysée par le laboratoire de génétique légale de Bologne, après son apparition sur une représentation du Linceul de Turin à Alberobello, dans les Pouilles. Même groupe AB[6]. Comme si, privé d'authentification officielle, le « miracle » eucharistique de Lanciano s'était, pour ainsi dire, délocalisé (voir Langue [le cœur sur la]).

1. G. Fella, *Cronologia civitatis Lancianensis*, Venise, 1734.

2. *Quaderni Sclavo in Diagnostica*, Sienne, Grafiche Meini.

3. Bruno Sammaciccia, *Le Miracle eucharistique de Lanciano*, Ed. Dominique Martin Morin, Poitiers, 1997.

4. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, *op. cit.*

5. Jean-Christian Petitfils, *Jésus*, *op. cit.*

6. *Ibid.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LANGUE (le cœur sur la)

Aux yeux de nombreux dignitaires de l'Eglise, Julia Youn, épouse Kim, est une dangereuse récidiviste. Cette mère de famille coréenne aurait en effet produit dans sa bouche une trentaine de métamorphoses d'hostie. Prouesse d'illusionniste ou piqûre de rappel ? Certains, en tout cas, se sont empressés d'y voir une reproduction obstinée du prodige de Lanciano – par voie orale. C'est au contact de sa langue que, subitement, le pain azyme se change en morceau de chair, et ce toujours en présence de témoins munis de caméras. Au point que, refusant d'obéir aux nombreux ultimatums des autorités de son diocèse (« Avalez l'hostie dès qu'elle devient de la chair, et surtout n'en parlez plus à personne ! »), cette recordwoman de la communion « transformiste » s'est retrouvée… excommuniée.

Les aventures de Julia s'apparenteraient à un vidéo-gag si elles n'avaient été accréditées par un aussi large éventail de témoins directs, réputés fiables, au premier rang desquels le pape Jean-Paul II.

Tout commence à Naju, en Corée, le 29 juin 1985. Guérie d'une maladie grave, Julia a acheté une statuette de la Vierge Marie qui, ce jour-là, se met à pleurer du sang tout en « parlant » à la jeune femme. Discours en voix *off* où il est question en vrac de l'importance de la célébration eucharistique, de la conversion de la Corée du Nord, des errances et des turpitudes du Vatican. Julia, transmettant sans filtre les messages « divins » qu'elle croit recevoir, commence à se faire regarder de travers par le clergé local. Néanmoins, la ferveur populaire qu'elle suscite amène à la construction d'un autel pour sa statuette qui pleure.

Et voici que Mme Kim commence à transformer les hosties en chair sanguinolente. D'autres fois, mais plus rarement, c'est l'inverse : en sa présence, paraît-il, des disques

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de pain azyme jaillissent des plaies d'une statue du Christ en croix, et bombardent sa bouche pour qu'elle les ingurgite. Vous avez bien lu. Il y a des photos sur Internet[1].

Les vrais problèmes commencent le 22 septembre 1995, avec la première reconnaissance officielle d'une de ses prestations eucharistiques. C'est un évêque de passage en Corée du Sud, Mgr Roman Danylak, qui, à l'issue d'une messe en plein air, rédige et signe le procès-verbal de cette « transsubstantiation » à la sauce coréenne. Extraits : « Le bord blanc de l'hostie a pris la substance d'une chair vivante, d'un rouge foncé, et elle saignait. Après la messe, Julia nous a expliqué qu'elle avait senti la Chair Divine prendre une consistance épaisse, et que le sang coulait en plus grande abondance qu'au cours des précédents miracles. Nous sommes restés en silence et en prière. Toutes les personnes présentes ont pu voir et vénérer l'hostie miraculeuse. Après un certain temps, j'ai demandé à Julia de l'avaler[2]… »

Plus de pièce à conviction, donc. Seules traces du prodige, la déclaration sous serment de cet évêque canadien, cosignée par tous les témoins et mise en ligne sur le site de Mme Kim, ainsi que quelques prises de vue. Insuffisant pour exclure l'hypothèse d'un trucage. Mais lequel ? La jeune Coréenne, par excès de prosélytisme ou besoin de médiatisation, aurait-elle dissimulé à l'intérieur de sa joue un morceau de viande fraîche avant de recevoir l'hostie ? Les autorités ecclésiastiques locales refusèrent de valider le prodige, ainsi que le message que Julia avait, dit-elle, reçu de Jésus pendant sa déglutition.

Ce qui n'empêcha point la Coréenne de se rendre en pèlerinage à Rome le mois suivant, et d'assister à une messe célébrée par Jean-Paul II, le 22 octobre 1995, à 7 heures du matin. Le pape lui donne la communion, puis, selon l'usage, à l'issue de l'office, il salue brièvement la dizaine de privilégiés admis dans sa chapelle privée. Julia lui tire alors la langue. Illustrant la parole évangélique : « Et le Verbe s'est fait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chair », elle lui montre l'hostie qu'elle s'est bien gardée d'avaler, vu qu'elle est devenue un joli morceau de viande crue en forme de cœur. Référence au bout de myocarde de Lanciano qui attend toujours sa reconnaissance officielle ? Version apostolique de l'homme-sandwich, voici la femme-hostie, publicité vivante pour les miracles en souffrance.

Un des pèlerins, qui a apporté sa caméra, filme la présentation du cœur tartare, ainsi que la réaction du pape qui, très fair-play, tapote la joue de la communiante et lui donne sa bénédiction. Les images sont sur Internet[3].

Dans les couloirs du Vatican se répand aussitôt une intense indignation, le protocole interdisant de mêler le souverain pontife aux « signes particuliers, surtout extraordinaires ». Les prélats de la curie s'empressent d'escamoter le Saint-Père, et d'ordonner à la contrevenante d'avaler le corps du délit. *Ite, missa est*.

Définitivement interdite de miracle par son archevêque dès son retour en Corée, Mme Kim, sans se soucier des condamnations réitérées en 1998, 2003 et 2005, continue, imperturbable, de cannibaliser les hosties pour le salut du monde. Sur son site web, elle n'hésite pas à se placer sous le haut patronage du pape, affirmant qu'elle a son entier soutien, ce qui la fait tomber sous le coup de « l'excommunication automatique ». La sentence est promulguée en janvier 2008 par Mgr Victorinus K. Youn qui, rappelant que seul un prêtre dûment ordonné peut consacrer l'hostie pour qu'elle devienne l'eucharistie, dénie tout fondement religieux aux phénomènes produits par la contrevenante. « Insister sur leur caractère surnaturel revient à briser l'unité de la Foi, conclut l'archevêque. Ainsi, la publication et la diffusion de documents de propagande (imprimés, photos, vidéos…) sont officiellement interdites (cf. Droit canon, 823-1)[4]. »

Visiblement, Julia n'en a cure. Deux ans plus tard, elle retourne au Vatican, afin de bisser son numéro auprès du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouveau pape. Pauvre Benoît XVI : victime d'un tel harcèlement eucharistique, on comprend qu'il ait fini par démissionner.

Le 28 février 2010, l'excommuniée est pourtant accueillie à Rome de manière quasi officielle. C'est l'éminent archevêque anglais John Bulaitis qui la reçoit. Ancien nonce apostolique en Corée du Sud, où il avait assisté à une prestation de Julia seize ans plus tôt, il déclare avoir été prévenu de sa visite par la Vierge Marie elle-même. Au cours de la messe (filmée !) que Mgr Bulaitis célèbre en présence de la Coréenne, on voit clairement, dans une vidéo qui laisse perplexe, un morceau de chair palpiter sur sa langue en lieu et place de l'hostie[5]. Message d'accompagnement transmis par Julia au nonce apostolique : la Vierge veut qu'il apporte séance tenante à Benoît XVI « la substance de Jésus présent dans l'eucharistie ». Aux fins d'analyse ? Dans l'espoir que le sang et l'ADN soient les mêmes que ceux présents dans l'ostensoir de Lanciano et sur les linges de la Passion ?

On ne le saura jamais. Cette fois encore, repoussant la demande mariale, un haut dignitaire du clergé ordonne à Julia d'avaler la « Sainte Espèce ». Dans l'intérêt supérieur de l'Eglise, on l'imagine bien. Car la preuve scientifique, qu'elle mette en évidence un trucage ou une réincarnation de Jésus sur le bout de la langue, serait catastrophique aux yeux du Vatican, alimentant soit le discrédit, soit les dérives sectaires.

Dernier soutien actif de Julia Kim auprès du Saint-Siège, Mgr Bulaitis meurt le jour de Noël, dix mois après la messe vidéo qui fit scandale. Inébranlable, la Coréenne n'en continue pas moins de manier le verbe et d'exhiber la chair au service de la chrétienté qui n'en veut pas.

Les autorités vaticanes ne savent plus que faire pour se débarrasser de cette miraculeuse en série. Je me demande si le pape François n'aurait pas intérêt, plutôt que de l'excommunier en vain, à l'envoyer comme émissaire officieuse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la Vierge Marie en Corée du Nord. On imagine d'ici la productrice de viande eucharistique tirer la langue au très susceptible dictateur de Pyongyang.

1. www.najumary.or.kr

2. Témoignage écrit sous serment de Roman Danylak, évêque titulaire de Nyssa, administrateur apostolique de l'Eparchie de Toronto (maranatha.mmic.net).

3. www.najumary.or.kr

4. Déclaration publique de Mgr Victorinus K. Youn, archevêque de Kwangiu, 1er janvier 1998.

5. viens-seigneur-jesus-forumactif.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LAPIN EMPATHIQUE (la roublardise du)

Les personnes qui s'intéressent un tant soit peu aux recherches parapsychiques – ou à la condition animale – connaissent l'histoire de cette malheureuse lapine qui, embarquée à bord d'un sous-marin soviétique en plongée, fit une crise cardiaque à l'instant précis où, à la surface, le KGB égorgeait ses lapereaux. On a dit que ce secret défense déclassifié n'était qu'un mythe, diffusé dans le cadre de la désinformation en vigueur au temps de la guerre froide. Il inspira néanmoins des recherches intéressantes sur la communication télépathique chez les lapins. Avec un protocole, cette fois, beaucoup moins cruel.

Penchons-nous sur les études menées de 1978 à 1982 par le Dr Bernard Thouvenin, publiées en 1988, et poursuivies par le Dr René Peoc'h[1]. Elles ont mis en évidence un phénomène qu'on peut qualifier de « télé-empathie ». Deux lapins, élevés ensemble, sont séparés et placés sous cage d'isolation sensorielle, dans des bâtiments distincts. Appelons-les A et B. Quand on effraie A par un coup de sonnette, on observe que B, une à deux secondes plus tard, sursaute en éprouvant le même stress : augmentation du rythme cardiaque et de la pression sanguine.

Que s'est-il passé ? Le lapin B n'a pas pu entendre la sonnette, mais il paraît ressentir à distance la frayeur de son congénère. D'où le très léger décalage enregistré par les capteurs : B réagit non pas au pic de peur initial (le coup de sonnette), mais à l'altération physiologique subie par A. Autrement dit, il subit une conséquence émotionnelle dont il ignore la cause.

Cette expérience donne des résultats significatifs sur des lapins d'une même portée, ou qui simplement ont passé du temps ensemble. S'ils ne se connaissent pas, rien ne se produit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

S'il existe une empreinte relationnelle, en revanche, elle expose le lapin empathique à la même crise cardiaque que son copain stressé par le coup de sonnette – d'où l'emploi de tranquillisants à titre préventif, pour diminuer les risques de décès. Il apparaît en outre que les réactions de B sont calquées sur celles de A : on peut mesurer ainsi de part et d'autre la diminution du stress, au fil des coups de sonnette, à mesure que s'émousse l'effet de surprise.

Enthousiasmé par ces expériences évoquant l'intrication quantique (deux particules mises en présence continuent, une fois séparées, de réagir conjointement aux conditions particulières auxquelles est soumise chacune d'elles), un chercheur suisse a entrepris de reproduire les expériences de Thouvenin et Peoc'h. Même protocole, en plus sévère encore : distance d'un kilomètre entre les deux clapiers, cages d'isolation électromagnétique, réactions de A et B enregistrées par tous les systèmes de capteurs possibles, dose de Tranxène administrée à chacun pour éviter l'accident cardiaque.

Ce chercheur m'a contacté récemment, très enthousiaste, pour m'offrir la primeur médiatique de ses résultats. Non seulement il avait confirmé la télé-empathie entre ses lapins, mais il avait, disait-il, mis en évidence un phénomène qu'il qualifiait de « résonance prédictive ». Les sujets du groupe B *anticipaient*, disait-il, l'effet du signal sonore stressant que n'avaient pas encore entendu leurs congénères du groupe A.

Saisi d'un doute, j'ai épluché son étude. Se pouvait-il que le lien de télé-empathie se soit renforcé au fil des émotions partagées, de telle sorte que *l'inquiétude* du lapin B l'amène à somatiser par avance ? Ou fallait-il admettre que cette même inquiétude ait aiguisé ses perceptions extrasensorielles, au point de le faire réagir au moment précis où l'expérimentateur *pensait* à effrayer le lapin A ? Après tout, Rupert Sheldrake avait prouvé ce genre de transmission *d'intention*, au moyen de caméras filmant en simultané un chien et son maître : au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moment précis où le patron de ce dernier lui annonçait qu'il pouvait rentrer chez lui plus tôt que prévu, le chien, seul au domicile, sursautait et courait attendre devant la porte[2].

On refit l'expérience helvétique sous cet angle, mais sans succès : le stress « anticipé » des lapins se révéla indépendant de toute prise de décision humaine. Cette hypothèse éliminée autorisait une question encore plus sujette à controverse, sur laquelle les Suisses planchèrent durant des semaines : le lapin empathique était-il devenu visionnaire ?

Non. Tout simplement, il avait pris goût au Tranxène et, associant la « récompense » du tranquillisant aux réactions de peur qu'il manifestait, ce petit roublard en simulait les symptômes afin d'obtenir sa dose.

1. *Revue française de psychotronique*, vol. 1, n° 2 (publication du Laboratoire de parapsychologie, Pr Yves Lignon, université de Toulouse).

2. Rupert Sheldrake, *Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux*, Editions du Rocher, 2001.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LOURDES (comment se faire recaler à)

Bien sûr, en voyant les boutiques de bondieuseries *made in China* déborder sur les trottoirs de Lourdes, avec leurs Vierges Marie en pain d'épice, coussins, lampes de chevet, tee-shirts, baudruches et gourdes à couronne dévissable, il est normal que le croyant s'indigne et que l'athée ricane. Et quand une marque de cosmétiques vient remplir ses bidons aux robinets publics du sanctuaire, afin de fabriquer Crème de Lourdes® et Savon de Lourdes® – « sources de bienfaits pour le corps et l'âme », comme il est écrit sur son site –, on ne peut qu'ironiser sur ce centre commercial à ciel ouvert, où les marchands cachent le temple. J'ai réagi ainsi moi aussi, avant de plonger dans les dossiers traités par le Comité médical international de Lourdes. Cette instance, composée d'une trentaine de spécialistes, instruit des enquêtes qui peuvent durer des dizaines d'années. Après quoi, les cas retenus sont passés au crible par une commission canonique réunie par l'évêque du diocèse auquel appartient la personne guérie. Dès lors qu'on étudie Lourdes sous l'angle des médecins, on en oublie le décor.

Soyons clair : les miracles survenus dans cette commune des Hautes-Pyrénées sont une réalité qu'on est toujours en droit de contester, par ignorance ou parti pris, mais les faits sont là. Depuis 1858, la médecine a reconnu plus de sept mille cas de guérisons inexpliquées. L'Eglise, elle, en a retenu moins de soixante-dix. Car si Lourdes est considérée par certains comme une foire aux miraculés, les normes de contrôle sont d'une telle sévérité que l'autorisation de mise sur le marché des « élus » relève, elle aussi, du miracle.

Instantanément guérie en 1965 d'une paralysie d'origine lombosciatique, Luigina Traverso, la dernière miraculée en titre, authentifiée par l'évêque de son diocèse le 11 décembre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2012, porte ainsi le numéro 68. Et non 69, comme des journalistes l'ont annoncé par erreur, dans un premier temps. Mais il serait plus équitable de parler de 68 *bis*.

Avant elle, en effet, un nommé Serge François avait déjà été gratifié par les médias du numéro 68, le 27 mars 2011, suite à l'allocution officielle de Mgr Delmas, évêque d'Angers[1]. Mais on nous a expliqué ensuite qu'il s'agissait d'un malentendu. Le Comité médical international de Lourdes – dont l'Eglise, seule habilitée à manier le terme religieux de *miracle*, ne fait que valider ou non le verdict – avait en effet qualifié cette guérison de « remarquable », et non d'« inexpliquée ». L'évêque dont dépend géographiquement Serge François avait tenu à rendre publique cette bonne nouvelle, tout en se retranchant derrière la nuance émise par les médecins. Il a précisé à un journaliste du *Figaro* : « J'aurais pu employer le mot *miracle*. Tout est là pour le dire, mais cela me paraissait un peu présomptueux. »

Pudeur étonnante. C'est miraculeux ou ça ne l'est pas. Les critères définis par l'Eglise depuis 1895, date à laquelle elle a demandé à la médecine de statuer en première instance, sont draconiens : « La maladie doit être grave et prouvée, toucher un organe précis, et la guérison, en l'absence de tout traitement médical efficace, doit être anormalement rapide, sans convalescence et définitive avec recul. » De plus, pour mériter l'appellation contrôlée de miracle, cette guérison doit renforcer de manière éclatante les vertus chrétiennes du bénéficiaire, montrant ainsi qu'elle provient du « doigt de Dieu ».

Mais d'autres facteurs, plus contestables, sont parfois pris en compte par l'administration catholique. « Comme si elle voulait encore raréfier les miracles, l'Eglise ajoute ses propres critères à ceux de la médecine », note Pierre Lunel, ancien président de l'université Paris VIII, qui, ayant passé des mois à éplucher les dossiers médicaux de Lourdes, en a tiré un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passionnant travail de synthèse[2]. Même son de cloche chez l'abbé René Laurentin : « Ainsi, l'une des guérisons les plus remarquables de ces dernières années a-t-elle été écartée par l'évêque du lieu, parce que la personne miraculée était divorcée. » Et ce grand spécialiste des phénomènes mystiques de marteler pour bien enfoncer le clou : « Est-il interdit à Dieu de faire un miracle pour un divorcé ? Et si Dieu avait voulu donner un signe sur ce terrain, cela ne valait-il pas d'en tirer quelques conséquences, au-delà d'un juridisme qui oublie la parole de Jésus : "Le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat"[3] ? »

Revenons au cas Serge François. Pourquoi l'éphémère numéro 68 du printemps 2011 a-t-il été, sinon recalé, du moins déclassé par le Comité médical et les autorités ecclésiastiques ? La guérison inexpliquée de cet ancien chauffeur-livreur est-elle sujette à caution, ses vertus chrétiennes sont-elles insuffisantes ? Apparemment non. Depuis 1992, il passait ses vacances à Lourdes comme hospitalier – terme qui désigne les bénévoles s'occupant des malades en pèlerinage. Paralysé de la jambe gauche suite à une intervention chirurgicale en 1997, alité sous morphine durant six mois, il avait tenu néanmoins à reprendre son bénévolat, entre ses cannes anglaises, aidant de son mieux les plus handicapés que lui.

Le 12 avril 2002, dans la grotte abritant la statue de la Vierge, il se sent soudain projeté au sol. Une douleur fulgurante traverse sa jambe durant deux minutes, « comme si on me l'arrachait ». Puis il se relève, et il marche normalement. Par honnêteté et gratitude, il va déclarer sa guérison au Bureau des constatations médicales, puis il rentre chez lui. « Je me suis mis à tondre la pelouse, à tailler les haies, à repeindre la façade de notre pavillon. Du coup, dans ma commune, beaucoup ont eu des doutes, et m'ont accusé d'avoir menti sur ma maladie et ma guérison. Cela a été dur. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais il n'attend pas de reconnaissance officielle. Il se demande simplement, comme toutes les personnes miraculées : « Pourquoi moi ? » Il culpabilise.Il accepte de se soumettre à la procédure d'enquête du Comité médical international, sans jamais cesser de témoigner sur cette guérison qui a décuplé sa foi. Se dévouer aux malades de Lourdes ne lui suffit plus. C'est ainsi que l'ancien paralysé entreprend le pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, qu'il atteindra d'un pas de chasseur en cinquante-cinq jours. A ses yeux, c'est un marathon de prière offert à Dieu pour le salut des hommes.

Que lui reproche-t-on, alors ? Peut-être son attitude envers le Comité médical international de Lourdes. Il a très mal vécu sa mise en examen régulière, devant la commission chargée de contrôler son cas. « On essaie de vous faire dire le contraire de ce qui s'est passé, confie-t-il à la presse. Je me suis même énervé. Jamais je ne dirai le contraire de ce que j'ai vu et ressenti[4]. »

Car la réalité est là : le parcours du miraculé s'apparente aujourd'hui à un véritable chemin de croix. Le Comité médical international de Lourdes – et on ne saurait l'en blâmer ; c'est là son rôle – s'emploie à trouver par tous les moyens une explication rationnelle à la guérison paranormale des pèlerins. Quitte à mettre en cause leur témoignage, leur sincérité, le diagnostic de leurs médecins traitants ou la nature de leur pathologie – l'idéal étant de requalifier celle-ci en *maladie psychosomatique*, ce qui l'exclut automatiquement des critères de sélection et résout le problème.

Avant Serge François, Jeanne Fretel (péritonite tuberculeuse) et Jean-Pierre Bély (sclérose en plaques), déclarés par les médecins « guéris de manière inexplicable » et homologués par l'Eglise sous les numéros 52 et 66, s'étaient plaints à la télévision des souffrances morales infligées par le Comité médical international de Lourdes. « C'est très dur à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vivre, cette suspicion : c'est une humiliation terrible, disaient-ils en substance. Mais il faut tenir bon, et témoigner tout de même, pour remercier Dieu et donner de l'espoir aux gens. » Heurtées par ces critiques médiatisées, la médecine et l'Eglise n'étaient sans doute pas très chaudes pour remettre sous les projecteurs un miraculé en révolte contre leurs protocoles. D'où, peut-être, ce qualificatif de « remarquable » (et non d'« inexpliqué ») appliqué au cas François, et son absence dans le palmarès officiel de Lourdes.

Bref, même si le sanctuaire pyrénéen est considéré par beaucoup de gens comme un simple fonds de commerce, il n'en est pas moins régi par le principe de précaution. « Il y a de moins en moins de miracles à Lourdes », triomphent les incrédules. Une enquête sur place suffit à prouver le contraire. Simplement, de plus en plus de miraculés potentiels s'esquivent, sans même déclarer leur guérison au Bureau médical. « Pas envie qu'on m'emmerde », m'a précisé l'un d'eux, qui venait de perdre sa surdité grâce à un Coton-Tige trempé dans l'eau de la source, et tenait à garder l'anonymat. Au même titre que l'évasion fiscale, la fuite des capitaux spirituels est une réponse logique aux abus d'une institution pensant agir dans l'intérêt général.

Cela étant, le recalé le plus injustifiable, à mes yeux, demeure Gabriel Gargan. Ce postier, victime d'un accident ferroviaire en décembre 1899, est jugé incurable par les médecins. Son dossier est sans appel : « atteinte de la moelle épinière, infirmité permanente, gangrène ». On lui dit qu'il est condamné à brève échéance. Il n'est pas croyant, et il ne demande qu'à mourir pour abréger ses souffrances. Mais sa mère insiste pour l'amener à Lourdes. Alors il finit par céder, pour lui faire un dernier plaisir.

Arrivé au sanctuaire, c'est un mort-vivant. Il refuse de prier. Tout juste accepte-t-il de communier avec un tout petit fragment d'hostie, car il ne peut rien avaler. C'est alors que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout s'emballe. Il se sent bouleversé, sans comprendre pourquoi. Quand on l'immerge dans la piscine, couché sur une planche, il s'évanouit. Puis il se lève d'un bond, et il marche. Il est rayonnant. Il meurt de faim. Il arrache sa sonde œsophagienne et dévore à pleines dents tout ce qu'on lui apporte[5].

« L'entrée de Gargan dans le Bureau des constatations médicales, écrit son président de l'époque, le Dr Boissarie, forme l'un des épisodes les plus émouvants dont nous ayons été témoins. Soixante médecins nous entouraient, des chefs de clinique, des médecins étrangers. Des convaincus, des incrédules… » Tous attestent l'impossible, au vu de son dossier médical : paralysie et gangrène ont disparu instantanément. Cicatrisation immédiate, reprise de poids accélérée[6]. Gargan ne connaîtra ni convalescence, ni rechute, ni problème de santé annexe durant les cinquante ans qui lui restent à vivre.

Comment se fait-il, dès lors, que l'Eglise ait refusé d'authentifier ce miracle ? Parce que le bénéficiaire était un mécréant ? Même pas. A cause d'une calomnie. Un certain Dr Vachet, auteur d'un pamphlet intitulé *Les Dessous des miracles*, avait osé écrire, au mépris de tous les diagnostics et certificats de ses confrères, que l'employé des postes « avait fait semblant d'être paralysé pour escroquer la compagnie de chemins de fer ». Il paraît surréaliste qu'une telle diffamation ait recueilli le moindre écho : on peut simuler une infirmité, à la rigueur, mais pas des dizaines de fractures, et encore moins la gangrène ! Eh bien, si. Au nom du fameux « Il n'y a pas de fumée sans feu », qui a condamné au bûcher tant d'innocents, Gargan passa dans certains journaux pour un fraudeur. L'affaire fit grand bruit et les autorités ecclésiastiques, prudentes, s'abstinrent de prendre parti en faveur de ce miraculé discrédité par l'opinion publique.

Pas rancunier, Gabriel Gargan, pendant plus d'un demi-siècle, revint chaque année à Lourdes comme hospitalier et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

brancardier, pour accompagner dans l'épreuve et l'espoir les malades rêvant d'une guérison comme la sienne, même si elle ne fut jamais homologuée. Seule sa mort, à plus de quatre-vingts ans, interrompit en 1953 le sacerdoce laïque de ce recalé de l'Eglise.

1. www.famillechrétienne.fr, 4 avril 2011.

2. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses*, Plon, 2002.

3. René Laurentin, « Guérisons, apparitions et miracles », in *Historia*, n° 394, septembre 1979.

4. famillechrétienne.fr, 4 avril 2011.

5. *La Croix*, 23 août 1901.

6. Annales de Notre-Dame de Lourdes, juillet 1913.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LOURDES (les fringales de)

Certes, beaucoup de guérisons spectaculaires survenues à Lourdes sont des réalités pour les médecins. Mais, quand on plonge dans l'étude historique et critique du Dr Mangiapan, qui régna sur le Bureau médical de 1972 à 1990[1], ou qu'on se contente de parcourir le trombinoscope des miraculés officiels[2], on se dit que, sur les milliers de guérisons « inexplicables » reconnues jadis par la médecine, beaucoup seraient aujourd'hui rejetées, ou simplement comprises grâce aux progrès de la science. Et nombre de pathologies, comme la tuberculose, n'ont plus besoin d'un pèlerinage pour être vaincues. Inversement, corollaire de ces progrès, l'usage du scanner et de l'IRM permet à présent de valider sans erreur possible les diagnostics, tout comme les disparitions spontanées de tumeur, les reconstructions osseuses immédiates, les régénérations de nerf optique et autres prodiges aberrants.

Mais voilà, on est toujours incapable d'en définir la cause. La volonté de Dieu ? Quand on entend cette réponse, on ne peut que réagir par un cri du cœur : pourquoi cette personne est-elle guérie, et pas celle-là ? Etait-elle plus chrétienne, plus méritante, plus utile, meilleure communicante, ou est-ce tombé sur elle par hasard, comme dans un tirage au sort ? Vu sous cet angle, la problématique est inepte aux yeux des athées et la situation intenable pour les croyants lucides. Mieux vaut donc poser la question en termes purement laïcs : pourquoi tel sujet réagit-il ainsi à son pèlerinage à Lourdes, et pas tel autre ?

Si l'on met de côté l'intervention divine, comme le fait (le plus souvent) l'Eglise et comme s'y emploient (presque toujours) les centaines de médecins appelés à statuer, depuis un siècle et demi, sur la disparition spontanée de pathologies

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

variées au sein du sanctuaire, quelle autre explication avancer ?

Sûrement pas les vertus curatives de l'eau : elles sont nulles. On le sait depuis les premières études effectuées à la fin du XIXe siècle, et les analyses ultérieures n'ont cessé de confirmer sa totale neutralité. Une telle absence de propriétés minérales est même carrément étrange, remarquent les spécialistes. Quant à son état sanitaire… Emile Zola, venu à Lourdes en 1891 pour les besoins d'un roman[3], s'offusque : « On y voit la sanie des plaies qu'on a baignées dans la journée, des restes de charpie, que sais-je ? C'est un bain de bacilles, une quintessence de microbes, un horrible bouillon de culture. Ce qui est surprenant, en vérité, ce n'est pas qu'on en sorte guéri, c'est qu'on n'en sorte pas plus malade qu'auparavant[4]. » Pour l'auteur de *J'accuse*, le fait que les pèlerins ne meurent pas de leur pèlerinage constitue, *a priori*, le seul miracle de Lourdes. Ironie du sort, c'est au Bureau des constatations médicales que l'attend, précisément, l'événement le plus extraordinaire et le plus perturbant de sa vie de romancier (voir Zola [double miracle pour Emile]).

Mais revenons à l'eau. Sa composition lui interdit de soigner quoi que ce soit, c'est un fait acquis. Même si, à l'heure actuelle, elle est filtrée et changée deux fois par jour à l'intérieur des piscines, elle ne garde pas longtemps sa limpidité, mais n'a toujours contaminé personne. Tout au plus signale-t-on quelques rhumes chez les pèlerins qu'on y plonge. Phénomène assez normal, vu que sa température n'excède pas 12 °C. Reste donc, pour les rationalistes, face aux milliers de guérisons spontanées attestées par la médecine, l'hypothèse de la « foi qui guérit ».

C'est le Pr Jean-Martin Charcot, le grand mandarin de la Salpêtrière, qui l'imposa au début du XXe siècle. Partant du principe que Lourdes n'est qu'une scène de théâtre où les maladies nerveuses se guérissent par l'hystérie collective,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'illustre neuropsychiatre démontre sa théorie en réalisant ce qu'il appelle « un miracle expérimental ». Devant son habituel auditoire de médecins, d'étudiants et de personnalités du Tout-Paris, il fait amener dans son amphithéâtre une femme diagnostiquée « hystérique paralytique », et lui ordonne sous hypnose de guérir sur-le-champ. Elle se lève, et elle marche. Même si la « guérison » ne dure que quelques jours, les athées triomphent. Lourdes est démythifiée : les miraculés ne souffrent que d'affections psychosomatiques, le plus souvent causées par la frustration sexuelle.

Oui, sauf que cette hypothèse ne tient guère lorsque les miraculés sont des enfants. A deux ans, Justin Bouhort (numéro 5, infirme avec défaut de croissance) se met à marcher et grandir sitôt que sa mère l'a baigné dans la source, moribond, en juillet 1858 – il mourra octogénaire, après avoir assisté en pleine forme à la canonisation de Bernadette Soubirous. Francis Pascal (numéro 45, cécité due à une méningite) recouvre subitement la vue à trois ans en 1938. Delizia Cirolli (numéro 65, tumeur maligne au genou nécessitant l'amputation) se retrouve inexplicablement guérie à douze ans – cette fillette à l'article de la mort en 1976 est aujourd'hui maman de trois enfants.

Et l'hypothèse initiée par Charcot, cette « foi qui guérit le problème psychosomatique par autosuggestion », semble encore moins recevable quand la personne, au moment où disparaît sa maladie, se trouve dans le coma, telle Jeanne Fretel (numéro 52). A moins de postuler que la ferveur des familles et l'inconscient collectif de la foule du sanctuaire puissent agir sur la pathologie d'autrui… C'est le point de vue exprimé par le doyen de la faculté de médecine de Paris, en 1929 : « L'exaltation de malheureux en quête de guérison, exaspérée par les chants et les prières, énervée par l'attente, stimulée par quelques fanatiques, devient telle que le miracle finit par se produire, engendré par l'autosuggestion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

collective[5]. »

Soit. On est donc dans la pensée magique. D'autres diront, plus simplement, que le lieu est chargé. Marqué à jamais, pour ne pas dire *programmé* par la foi et les certitudes de la petite Bernadette Soubirous, cette pauvresse inculte qui, à quatorze ans, par ses visions, ses messages et son courage obstiné, installe à jamais la présence de la Vierge Marie à Lourdes, au travers de la source qu'elle a mise au jour « sur les indications de la dame ». Un fait témoigne peut-être, *a contrario*, en faveur de cette thèse. Dans les archives que m'a montrées le Dr Hubert Larcher, ancien directeur de l'Institut métapsychique international et grand spécialiste des « pouvoirs de l'esprit », j'ai découvert un détail intéressant : au tout début de la vague d'apparents miracles, la plupart ne tiennent pas dans la durée. Peut-être parce que Bernadette elle-même les réfute. Les six guérisons spectaculaires qui ont suivi en rafale celle de Catherine Latapie (numéro 1, main paralysée redevenue fonctionnelle par immersion dans la source découverte trois jours plus tôt) ont déclenché un véritable culte de la personnalité autour de l'adolescente, qui s'y oppose avec vigueur. Les malades viennent la harceler dans son taudis. Deux fillettes de six ans, notamment, l'une handicapée des membres inférieurs et l'autre quasi aveugle, s'accrochent à elle et se proclament guéries. Bernadette s'insurge, et déclare au procureur lors de son interrogatoire : « Je ne crois pas avoir guéri qui que ce soit, et je n'ai du reste rien fait pour cela[6]. »

De facto, les améliorations constatées chez ces postulantes au miracle ne dureront pas. Il faudra que s'apaise l'idolâtrie autour de Bernadette, réfugiée au couvent de Nevers, pour qu'advienne de nouveau à Lourdes, *vingt ans* après les sept premiers miracles officiels survenus en moins de neuf mois, une guérison aussi subite qu'indéniable. Celle de Joachime Dehant (numéro 9, vingt-neuf ans, gangrène à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jambe droite depuis dix ans), dont les chairs et les tendons se reconstituent devant les médecins, à la sortie de son bain.

Notons au passage que cette malade est venue en pèlerinage depuis sa Belgique natale où, cinq mois plus tôt, s'est produit le miracle numéro 8, le fameux miracle « hors les murs » dont a bénéficié Pieter De Rudder, dans une réplique de la grotte de Lourdes construite à Oostacker (voir Belge [miracle à la]). Fallait-il, comme me l'a suggéré le Dr Larcher avec son humour délicatement iconoclaste, que Lourdes fût « nettoyée », « guérie » de ces débordements initiaux, de cette miraculite aiguë qui avait tant choqué Bernadette ? Fallait-il que la pureté de la foi fût « régénérée » par cette délocalisation dans une simple copie belge, en stuc et carton-pâte ? Dès lors, toutes les guérisons lourdaises authentifiées par les médecins se révéleront *définitives*.

Mais revenons-en aux causes techniques de ces phénomènes. Lorsqu'on épluche les annales du sanctuaire, une constante saute aux yeux. Il existe un seul point commun aux guérisons les plus variées (et les plus spectaculaires) de Lourdes, c'est *la faim*. Les miraculés, au moment précis où ils recouvrent en public la santé ou l'usage de leurs membres, sont presque tous saisis d'une fringale incoercible. On l'a vu dans le cas de Gilbert Gargan (voir Lourdes [comment se faire recaler à]), mais on compte des dizaines d'exemples aussi frappants.

Le 8 octobre 1948, Jeanne Fretel (tuberculose osseuse, cancer de l'intestin, péritonite, méningite, alitée depuis onze ans) est amenée à Lourdes dans un coma profond. Le père Rogue, dominicain, hésite à lui donner la communion, au vu du sang noir qui sourd de ses lèvres closes. Il lui ouvre néanmoins la bouche avec une petite cuillère, lui glisse un fragment d'hostie. Instantanément, Jeanne sort du coma, demande où elle est. Entendant la réponse, elle exige d'être transportée à la grotte où, devant la statue de la Vierge, tous ses symptômes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

disparaissent sur-le-champ.

Le Comité médical international confirme la guérison totale, et l'Eglise lui octroie deux ans plus tard – un record de brièveté – le titre de miraculée officielle. Au printemps 2002, cette ancienne infirmière (qui avait repris son travail dès son rétablissement, et revenait chaque année prêter main-forte aux malades de Lourdes) raconte en ces termes à Pierre Lunel l'instant précis de sa guérison : « Vous croyez que j'ai pensé à dire merci à Notre-Dame ? Eh bien, non, j'avais trop faim. Depuis six ans, j'étais nourrie par perfusion, je ne pouvais rien avaler, je vomissais même l'eau. Qu'est-ce que j'ai pu manger ! Tout l'après-midi et une partie de la nuit, j'ai dévoré tout ce qui me tombait sous la main : de la viande, de la soupe de haricots, de la purée, plusieurs paquets de biscuits, les restes des autres malades… Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu absorber de telles quantités de nourriture[7]. » Une fringale intense qui aura duré huit jours. Et une santé de fer qui ne se démentira plus au long des cinquante-sept années suivantes.

Même appétit forcené pour Edeltraud Fulda (numéro 55). Cette danseuse allemande voit sa carrière stoppée en 1938, lorsque des médecins diagnostiquent la maladie d'Addison, une grave insuffisance rénale qu'ils jugent incurable et fatale à court terme. C'est là que Hitler décide l'élimination des bouches inutiles. La danseuse est épargnée *in extremis* grâce aux SS, qui jugent le diagnostic « faux, puisqu'il a été porté par des médecins juifs ». En 1950, mourante, elle rassemble ses dernières forces pour aller prendre les eaux à Lourdes. Elle en sort avec un bien-être inconnu, et se précipite aux cuisines pour engloutir gigot, frites et crème glacée[8]. Comme, avant elle, Louise Jamain (numéro 44, tuberculose pulmonaire et abdominale), qui jaillit de la piscine en égrenant une prière inédite : « Du chou-fleur et du veau, je vous en supplie[9] ! » Ou Cécile Douville de Franssu (numéro 33, péritonite

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tuberculeuse), qui guérit la bouche pleine à dix-neuf ans, en 1905, et fêtera en famille son cent cinquième anniversaire. Ou encore, parmi les cas plus récents, frère Léo Schwanger (numéro 57, sclérose en plaques). Après sa guérison subite, le 30 avril 1952, ce moine bénédictin confiera, lui qui depuis des mois ne s'alimentait plus que de jus de fruits aux germes de blé : « Je suis allé en cachette à notre cuisinette, et j'ai mangé tout ce que j'ai trouvé : pain, beurre, saucisson… J'ai mangé comme quatre, et cela ne m'a valu aucun problème. »

Que signifie un tel appétit, une telle fringale récurrente ? Il semble que toute l'énergie disponible dans le corps ait soudain été mobilisée, détournée, consommée. Grâce au lâcher prise, à la foi, à cette paix spirituelle qui, comme l'écrit en 1950 l e Dr Tiberghien, « donne au système immunitaire un véritable coup de fouet, augmentant singulièrement notre capacité de guérison physique, puisque l'énergie précédemment mobilisée par les conflits est libérée et remise à la disposition de notre corps ».

Et le miraculé, au moment précis où une telle dépense d'énergie le nécessite, se retrouve apte à s'alimenter pour reprendre des forces, quelles que soient les impossibilités techniques dont son organisme a souffert jusqu'alors.

Reste à savoir par quel biais cette énergie peut agir (voir Lourdes, mode d'emploi).

1. Dr Théodore Mangiapan, *Les Guérisons de Lourdes*, Œuvres de la Grotte, 1994.

2. *Lourdes Magazine*, n° 121, septembre 2003.

3. Emile Zola, *Lourdes*, Bibliothèque Charpentier, 1894, Gallimard, « Folio », 1995.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4. *Le Courrier des Alpes*, 30 août 1892.

5. H. Roger, *Religions révélées,* Les Œuvres représentatives, Paris, 1929.

6. René Laurentin, *Bernadette vous parle*, Ed Mediaspaul/Lethielleux, 2008.

7. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses, op. cit*.

8. Edeltraud Fulda, *Et je serai guérie*, Robert Laffont, 1960.

9. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LOURDES, MODE D'EMPLOI

Agacés par ces expertises médicales qui les inciteraient à réviser leur conception du monde, les matérialistes endurcis assènent souvent un argument de poids : « En tout cas, on n'a jamais vu à Lourdes repousser un membre ou un organe. » Quoique. Radios, scanners et IRM l'ont constaté dans certains cas (Jeanne Fretel, Vittorio Micheli…). Et avant eux, deux autopsies en avaient apporté la preuve (Pieter De Rudder et Jeanne Tulasne). En ce qui concerne la pathologie guérie à vingt ans chez cette dernière (mal de Pott, destruction tuberculeuse de deux vertèbres), certains experts avaient soutenu qu'il ne s'agissait que d'un torticolis nerveux. Mais le médecin légiste qui procéda à l'autopsie écrivit, en 1899 : « J'ai eu sous les yeux la preuve évidente, tangible, de la reconstitution qui s'était faite à Lourdes. Le corps des cinquième et sixième vertèbres cervicales avait été détruit. La colonne vertébrale, cédant sur ce point comme une tige brisée, s'était inclinée pour ne plus se relever. A cette place, un nouveau point osseux s'était formé. Je l'avais là, sous mon scalpel, et je voyais que cet os n'était pas encore soudé à son voisin[1]. »

Mais le cas de Jeanne Fretel me paraît le plus hallucinant. Son dossier médical l'atteste : un cancer avait nécessité l'ablation de la plus grande partie de son intestin, qui s'est reconstitué de manière quasi instantanée, le 8 octobre 1948. C'est du moins ce que les médecins ont conclu – bien qu'à ma connaissance ils n'aient pu disposer de radios précédant *immédiatement* la guérison. Jeanne étant jugée incurable, on la laissait mourir en paix dans son coma depuis trois mois.

Une chose est sûre : les fonctions de l'intestin se sont rétablies sur-le-champ, lui permettant d'engloutir, devant des centaines de témoins, d'incroyables quantités de nourriture

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui seront éliminées sans problème. Alors, y a-t-il bien eu « création de tissus », comme les médecins présents autour de la miraculée, dans une émission de France 2[2], l'ont laissé dire au témoin direct de sa guérison, le père Rogue ?

La régénération spontanée, c'est une chose qui existe dans la nature : le têtard ou le lézard, par exemple, ont le pouvoir de faire repousser un membre amputé. Mais quand la fonction se rétablit *avant* l'organe, là, on est vraiment dans le domaine de l'impossible.

Et pourtant. Le 3 août 1908, Marie Biré (miraculée numéro 37) affirme avoir recouvré la vue instantanément dans la grotte de Lourdes. Sauf que les examens ophtalmologiques effectués, quelques heures plus tard, ne font que confirmer sa cécité : atrophie papillaire double. Il n'empêche que la patiente, malgré des papilles absolument blanches, lit le journal à voix haute, déchiffrant sans peine les plus petits caractères sous les yeux des médecins éberlués. Un mois plus tard, nouvel examen : « Les traces d'atrophie papillaire ont disparu. Les lésions n'existent plus et la guérison est complète[3]. »

Même chose pour Gérard Baillie, le 26 septembre 1947. Aveugle depuis l'âge de deux ans et demi, des suites d'une maladie réputée incurable, la choroïdite, il recouvre la vue trois ans plus tard, dès son arrivée à Lourdes. Néanmoins, les atteintes et le diagnostic demeurent inchangés : il ne *peut pas* voir. Et pourtant, il voit. Ce n'est qu'au bout de deux ans d'examens réguliers que la conclusion des divers ophtalmos va changer : le nerf optique s'est enfin régénéré[4]. Pour une raison non précisée et sous un prétexte ridicule (l'un des spécialistes n'aurait pas assez insisté sur le caractère extraordinaire de cette guérison), l'Eglise a rejeté ce cas authentifié par la médecine. Peut-être à cause d'un prodige similaire survenu quelques mois auparavant – mais pas à Lourdes : au cours d'une messe célébrée par Padre Pio, qualifié à cette époque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'« hystérique » par les autorités vaticanes. Une fillette de sept ans née sans pupilles, Anna Gemma Di Giorgi, avait soudain cessé d'être aveugle à son contact – sa vie durant, elle continua à voir *sans pupilles*. L'Eglise s'employa toujours à fermer les yeux sur ce cas (voir Padre Pio [les quatre morts de].

Quant à Vittorio Micheli, c'est la fonction motrice qui se rétablit d'un coup, le 1er juin 1963, par une sorte de « bricolage » d'urgence. Ce jeune chasseur alpin souffrait d'un sarcome, un terrible cancer des os qui avait détruit sa hanche. Verdict des radiologues : « La jambe gauche est reliée au bassin par quelques lambeaux de tissu mou. On ne décèle aucun élément osseux[5]. » A peine plongé dans la piscine de Lourdes, lui qui avait perdu tout appétit sous les souffrances et la morphine, ressent une faim gigantesque. Il *sait* qu'il est guéri. Il demande à repasser une radio. Les médecins croient à une erreur, une substitution de clichés : ça ne peut pas être la même hanche. Eh bien, si, la preuve est là : les tissus osseux se sont reconstitués, mais à trois centimètres au-dessus de l'emplacement de l'ancienne cavité détruite par la tumeur. Quelques semaines plus tard, la hanche reprendra sur les radios une forme harmonieuse. La tête de fémur bidouillée à la hâte était-elle destinée, tel un raccord de plomberie provisoire, à assurer sur l'instant un fonctionnement normal pour l'usager ?

Cette *intentionnalité*, cette urgence de rétablir la fonction avant l'organe suggèrent de curieuses conclusions. Comme si le corps du miraculé avait à cœur de se conformer aux critères exigés par le Comité médical international de Lourdes : guérison immédiate et définitive d'une pathologie incurable.

A supposer que notre inconscient ait le pouvoir de déclencher ce genre de processus, comme le pensait le Dr Charcot, de quelle manière s'effectuerait un tel bricolage ? Que le « doigt de Dieu » soit ou non aux commandes, la vraie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

question est de savoir *comment l'action s'est opérée*. Des chercheurs comme Pierre Delooz évoquent une nouvelle piste : les molécules messagères. Sous l'effet de la prière, de la pression intérieure ou de la ferveur ambiante, l'hypophyse et l'hypothalamus libéreraient des hormones telle la corticotropine – celle qui, par exemple, informe l'ensemble du corps lors d'un danger sur la route, afin de mettre chaque organe du conducteur en état d'adaptation au stress. Ces hormones auraient-elles la faculté de ramener les cellules souches au stade de la construction embryonnaire, en vue de rétablir l'organe ou la fonction tels qu'ils étaient à l'origine[6] ?

Jamais un miracle ne prouvera l'existence de Dieu, les incroyants et les théologiens sont d'accord sur ce point. Mais si la vocation de Lourdes n'est pas de nous éclairer sur la manière dont le Ciel opère, son rôle est peut-être de nous apprendre un peu mieux comment l'homme fonctionne. « Si on arrivait à comprendre les mécanismes de ces guérisons extraordinaires pour tenter de les reproduire, ce serait tellement merveilleux », déclarait en 2000 le Dr Patrick Theillier, ancien président du Bureau médical de Lourdes[7].

Et si Charcot, finalement, avait raison ? Et si « la foi qui guérit » – la nôtre, ou celle de notre entourage, ou celle qu'imprègne un tel lieu – était le mode d'emploi, le message, la raison d'être du sanctuaire de Lourdes ? Jésus, le plus grand faiseur de miracles, n'a-t-il pas fixé lui-même la règle du jeu ? « En vérité, je vous le dis : celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes[8]. »

L'exemple de Jésus serait donc là pour nous inciter à accomplir, toutes proportions gardées, ce que réussit le ver de terre sans se poser de questions. Quand on le décapite, ses cellules souches font repousser sa tête en quatorze jours, avec un cerveau tout neuf et une mémoire intacte – la découverte a été confirmée en juillet 2013, par une publication dans *Nature* (voir Salamandre [le cerveau haché de la]. Qu'avons-nous de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

commun avec un ver de terre ? me répondra-t-on. 75 % de notre ADN. Autrement dit, la balle est dans notre camp. Nous avons des cellules souches, nous aussi, capables de faire des prodiges. Et Lourdes rend *possible* chez certains ce qui sera peut-être, un jour, à la portée de tous. En fin de compte, ce qui nous distingue du ver de terre, c'est que chez nous la régénération du corps semble devoir passer par celle du cœur et de l'esprit. Rien n'est acquis, mais tout reste ouvert.

L'évêque de Rennes l'avait rappelé à Jeanne Fretel, le 20 octobre 1950, en lui décernant son certificat de miraculée officielle : « Vous n'avez pas été guérie pour vous seule, mais pour tout le monde. » Oublions la vision des dérives mercantiles, qui souvent nous cache les réalités de Lourdes en nous incitant à jeter le bébé avec l'eau de la source. Car le spectacle du simple dévouement humain qui caractérise ce lieu est, en soi, par les temps qui courent, un miracle inestimable. Si Lourdes est un laboratoire de prodiges, ses hospitaliers bénévoles en sont les laborantins. Pèlerins, curieux ou simples touristes ne repartent jamais du sanctuaire le cœur vide – même si la guérison, le plus souvent, n'est que morale. A défaut d'y trouver toujours une réponse de Dieu, on n'y cherchera jamais en vain la foi en l'homme.

1. Annales de Notre-Dame de Lourdes, 1899.

2. *Ciel mon mardi*, interview de Christophe Dechavanne, TF1, 1990 (YouTube).

3. François Brune, *Les Miracles et autres prodiges,* Philippe Lebaud, 2000.

4. Dr Théodore Mangiapan, *Les Guérisons de Lourdes*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5. Rapport médical de l'hôpital de Vérone, 24 mai 1963.

6. Pierre Delooz, *Les Miracles, un défi pour la science ?,* De Boeck & Larcier, Bruxelles, 1997.

7. *L'Express*, 20 avril 2000.

8. Evangile selon Saint Jean, 14,12.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LOUVE (ma femme est une)

On appelle « lycanthropes » les créatures de légende accusées de se transformer périodiquement en loup, mais aussi les malades mentaux souffrant d'un délire paraphrénique les amenant à se croire victimes d'une telle faculté. Dans le second cas, la lycanthropie se soigne par des antidépresseurs. En tant que superstition folklorique, elle a conduit au bûcher des milliers d'accusés.

Qu'est-ce qu'un loup-garou ? Un pléonasme. Dérivé du francique *wariwulf*, « garou » signifie également « loup ». On peut en déduire que, pour les gens du Moyen Age qui forgèrent ce mot, bien avant son synonyme savant de « lycanthrope », un loup-garou était deux fois plus loup qu'un loup normal. A cette époque de chasse aux sorcières, on imagine ce que cela pouvait donner au féminin.

L'une des plus célèbres « louves-garous » de l'histoire s'appelle Arline de Barioux. Les minutes de son procès comme les dessous d'un possible complot font d'elle, selon certains, bien davantage qu'une simple victime de l'hystérie collective et de la misogynie propitiatoire qui emplissaient les geôles de l'Inquisition.

« Vous qui avez la chance d'écrire, faites un livre sur Arline. » La personne qui me ressassait cette requête une fois par mois, dans les années 1980, était Régis, un coiffeur de quartier. Ce sexagénaire courtois, synthèse physique assez étonnante de Charles Trenet et du général de Gaulle, parlait toujours très bas pour échapper à la surveillance de sa mère, laquelle balayait d'un air réprobateur les mèches coupées en l'accusant d'« importuner les gens avec cette bonne femme ». Dans le vieux salon exigu où ils cohabitaient au pied de la butte Montmartre (il l'appelait « maman », elle disait « Monsieur Régis »), ce virtuose des ciseaux semblait vivre à l'étouffée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec plus de fierté que de résignation. Il m'avait fait un jour une confidence assez bouleversante, sur un ton anodin, à mi-chemin entre compassion et grief : « Maman n'a plus que moi au monde, alors je lui fais croire que je suis homosexuel. »

En fait, Monsieur Régis trompait sa mère avec une gente dame du XVIe siècle, dont il avait entrepris la réhabilitation par l'entremise d'un client avocat. Mais celui-ci, hélas, ne lui donnait plus de nouvelles depuis qu'il était devenu chauve. Alors Monsieur Régis s'était rabattu sur moi et m'avait transmis « le dossier » pour que je rende justice à l'élue de son cœur.

J'aurai mis trente ans à exaucer son vœu.

Nous sommes donc en 1588. Arline est l'épouse de Nicolas de Barioux, un petit seigneur du Cantal. Ils ont une belle fortune, elle est jolie, douce et généreuse. Tous les vendredis après-midi, elle s'absente pour aller nourrir les pauvres. Mais cette existence idyllique vole en éclats le jour où Roger Griffoul, un chasseur du cru, se fait attaquer par une louve enragée. Lui aussi, la rage le prend : depuis que cette engeance écume les bois, elle lui dévore tout son gibier, sans compter les victimes humaines. Au terme d'un violent corps à corps, Griffoul réussit à trancher la patte avant droite de l'animal, qui s'enfuit en hurlant.

C'est alors que Nicolas de Barioux – ainsi qu'il le déclarera aux juges – rencontre par hasard le chasseur, l'air complètement prostré. Il lui demande ce qui lui arrive. « Je me suis battu avec une louve, je lui ai coupé la patte, et voilà ce que je rapporte. » Sur ces mots, le rescapé sort de sa gibecière une main de femme tranchée au ras du poignet. Et Nicolas de Barioux, atterré, reconnaît la bague de sa femme.

Il se précipite chez eux. Arline n'est pas là. C'est vendredi, jour des pauvres. Quand elle rentre, à la tombée de la nuit, elle essaie de cacher en vain le moignon de son bras droit. Il exige une explication. Devant la main coupée qu'il lui brandit sous le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nez, elle passe aux aveux. Elle n'y peut rien, hélas : chaque fin de semaine, elle se change pour aller dévorer des enfants. C'est de famille. Dans sa lignée, depuis un pacte signé jadis avec le diable, on est louve de mère en fille.

C'est du moins la version du mari, dont le témoignage convainc sans peine l'inquisiteur et les juges laïcs. Quand Arline réfutera ses prétendus aveux, la torture saura la dissuader de soutenir que, le vendredi, elle ne faisait que nourrir les pauvres.

« Ils avaient bon dos, les pauvres, soupirait mon coiffeur. Remarquez, ça peut constituer une forme de nutrition. Elle avait des amants, voilà tout. Son mari l'a su, et il le lui a fait payer. » C'était la théorie de Monsieur Régis : la vengeance passionnelle avec préméditation. Selon lui, Nicolas de Barioux avait engagé un brigand de grand chemin pour couper la main de sa femme, ce jour-là, et courir donner cette « pièce à conviction » au chasseur avec qui il était de mèche. Il ne restait plus qu'à porter plainte et laisser la justice suivre son cours…

Au terme d'un procès qui passionna les foules, la présumée louve du vendredi fut brûlée en place publique à Riom, le 12 juillet 1588.

J'ai relu le dossier instruit par mon coiffeur d'autrefois. Et, dans les archives poitevines, j'ai découvert un document qui est peut-être de nature à étayer sa thèse. Au XIIe siècle, Géraud de Toufou, seigneur du Poitou, revient des croisades avec une belle captive noire, héritière des rois de Thèbes, qu'il ne tarde pas à épouser. Mais il repart bientôt en guerre contre les Wisigoths. La belle Noire s'ennuie au château. Elle disparaît tous les après-midi, sur son cheval, et ne revient qu'à la nuit.

C'est à cette époque qu'une meute de loups gris, menée par une grande louve blanche, sème la terreur dans la campagne, égorgeant bêtes et enfants. Lorsque le seigneur Géraud revient de la guerre, il jure à sa belle d'occire cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

louve blanche dont on lui rebat les oreilles. Un jour de battue, il parvient à acculer la chef de meute qui lui saute à la gorge. Il n'a que le temps de faire tournoyer sa hache et tranche net une patte de la louve qui s'enfuit en hurlant. Sous ses yeux, la patte blanche tranchée devient alors la main noire de sa femme, ornée de ses bagues. De retour au château, découvrant l'amputée saignant dans le lit conjugal, il dégaine son épée. « Oh oui, tue-moi ! dit-elle. La vie n'a plus aucun parfum pour moi, si je ne puis plus courir la campagne à la tête de mes grands loups gris. » Au comble de l'horreur, le mari lui plonge la lame dans le cœur.

On remarquera combien cette légende ressemble au témoignage qui fit condamner Arline de Barioux. Inspira-t-elle, quatre siècles plus tard, le plan retors d'un cocu médiéval ? Dans ces temps obsédés par le diable où la mémoire populaire tenait lieu de jurisprudence, couper la main de sa femme était encore le meilleur moyen de la faire brûler.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

M

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MANOLO (le pied de)

Manuel Parreno Rivera est un artiste espagnol qui, handicapé des bras par la polio, peint avec son pied droit. On le surnomme Manolo. Il est né en 1938 à Valverde del Camino, en Andalousie, où il réside toujours. En 1982, cet athée notoire reçoit la visite de Mère Maria Luisa Aparicio, qui réclame son aide. Il se trouve qu'une religieuse de son couvent, Eusebia Palomino Yenes, morte en odeur de sainteté un demi-siècle plus tôt, fait l'objet d'un procès en béatification. Or on ne dispose que d'une mauvaise photo de la postulante et, pour l'ouverture de l'instruction, la Congrégation pour les causes des saints réclame une iconographie un peu plus présentable… pour dans quinze jours.

Manolo décline l'offre : les bonnes sœurs, ça n'est pas son style. Mais la mère supérieure insiste avec vigueur : tous les artistes locaux l'ont envoyée promener, il est sa dernière chance, et elle ne le lâchera pas. D'ailleurs, elle a prié sœur Eusebia pour qu'elle « persuade » Manolo d'exécuter son portrait et, dans un rêve, la défunte lui a signifié son accord.

Face au harcèlement de la mère supérieure, Manolo finit par accepter, pour avoir la paix. Il barbouillera une caricature, et voilà. De toute manière, il a d'autres commandes en cours, il travaille avec une lenteur minutieuse, il ne termine jamais une œuvre en moins de quinze jours, et la toile ne sera jamais prête à temps.

Le matin du 31 mars, en traînant les pieds, il finit par « attaquer » sœur Eusebia. Regardant sa piètre photo, il la prévient d'un ton goguenard : « Je n'ai plus assez de temps pour te peindre. On verra bien si tout ce qu'on raconte sur tes miracles est vrai, et comment tu feras pour que j'arrive à te portraiturer. »

Quatre heures et demie plus tard, le tableau est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entièrement achevé. Le peintre n'en croit pas ses yeux. Il n'a pas vu le temps passer, et sa composition n'a rien à voir avec le barbouillage irrévérencieux qu'il avait en tête. C'est un portrait fidèle, mais transfiguré : la lumière qui baigne le visage de la nonne se diffuse à partir du livre qu'elle tient entre ses mains. « La lecture est comme un message direct du ciel, que reçoit la sœur dont le visage reflète l'expression radieuse, mais ce n'est pas du tout ce que je voulais peindre : c'est venu de *soi* et je n'en ai été que l'instrument », avouera l'artiste longtemps après. Sur l'instant, il est en état de choc. D'autant plus que le tableau est *sec* ! Comme s'il l'avait peint la veille.

Affolé, il se rue hors de chez lui. Mais la scène a eu des témoins. Bientôt, la nouvelle se répand dans la ville qu'un portrait miraculeux a jailli de ses doigts de pied, et des centaines de personnes envahissent son atelier. Adieu la solitude du créateur, adieu l'ironie mordante du libre penseur. Mais aujourd'hui, avec le recul, Manolo est plutôt content du résultat. « J'avais l'habitude de vivre dans une tension constante ; maintenant je suis détendu, avec une paix extraordinaire, et je la dois au portrait de cette religieuse[1]. »

Au Vatican, c'est un autre son de cloches. Les théologiens de la Congrégation pour les causes des saints, en toute objectivité, ne sont pas très emballés par le dossier de sœur Eusebia. Elle était bonne catholique et bien vertueuse, certes, elle a soulagé beaucoup de gens avec ses prières, mais tout cela manque de vrais miracles. Bref, le seul élément un peu « sérieux » du dossier, c'est le tableau de Manolo.

En 1997, une enquête technique est confiée, sur décision du Saint-Siège, à une commission de spécialistes en art graphique dirigée par le Pr Gabrielli, directeur du département des recherches scientifiques des musées du Vatican. Etude approfondie du tableau, radiographies, analyses chimiques et spectrophotométriques… Conclusion : « Tous les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

membres de la commission, experts qualifiés en la matière, relèvent le caractère extraordinaire de la dessication extrêmement rapide des pigments, sans qu'ait été utilisé le moindre siccatif. Ils ont admis qu'il est techniquement impossible d'expliquer que les couleurs aient pu sécher dans le bref laps de temps de quatre heures et demie, durant lequel a été exécutée cette peinture à l'huile, compte tenu que les pigments – bien que superposés en plusieurs couches – ne se sont pas dilués les uns dans les autres. Le fait étudié est techniquement inexplicable[2]. »

L'Eglise reconnut ce miracle pictural en 2003. Et c'est ainsi que sœur Eusebia fut béatifiée par Jean-Paul II, grâce à l'intermédiaire d'un peintre athée.

1. webcatolicodejavier.org

2. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, *op. cit*.

MARILYN (le neurone amoureux de)

Notre cerveau est un orchestre symphonique où cent milliards de neurones jouent une partition qui s'appelle la pensée. Mais, à la différence des formations classiques emplissant les fosses d'opéra, chaque « instrumentiste » de notre cerveau a la possibilité, à tout moment, de devenir soliste et d'imposer sa couleur musicale à ses collègues. D'où, parfois, certains problèmes de confusion dans la direction d'orchestre.

Cette fable semble sortie de l'imagination d'un La Fontaine de cybercafé, mais, en 2010, elle a fait l'objet d'une démonstration scientifique publiée par la très sérieuse revue *Nature*.

Tout commence dans un hôpital de Los Angeles : douze patients épileptiques, des électrodes implantées en permanence dans leur lobe temporal, attendent d'avoir une crise pour que les chirurgiens puissent localiser le point précis du cerveau où elle se produit, en vue d'opérer au bon endroit. Ces patients, dont on peut suivre l'activité cérébrale *de l'intérieur* grâce à l'imagerie médicale, seront les cobayes rêvés pour l'une des expériences les plus extraordinaires de ces dernières années[1].

Tout d'abord, on les invite à regarder les photos d'une centaine de personnalités célèbres, et à se demander lesquelles ils préfèrent. Instantanément, on observe alors, en direct sur les écrans, qu'*un neurone unique* s'active, à chaque visage sélectionné. Ainsi Marilyn Monroe a-t-elle son fan, Bill Clinton le sien, Abraham Lincoln, Michael Jackson et Tony Parker le leur, et ainsi de suite. Dès lors que ces « agents traitants » d'une information particulière sont localisés, on pourra vérifier le suivi de leur action. Résultat époustouflant auprès de tous les sujets : chaque fois qu'ils reverront l'image de Marilyn, par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

exemple, ou que son nom sera évoqué en leur présence, c'est *le* neurone qui l'a choisie qui s'activera.

Deuxième temps de l'expérience : on présente aux patients des photos superposées, confuses, de ces personnalités, en les invitant à rechercher, isoler, intensifier leur image préférée. On voit alors une véritable guerre des neurones se déclencher dans le cerveau de chacun. « Le » Marilyn, par exemple, va s'activer en même temps que « le » Clinton, pour peu que le propriétaire desdits neurones soit partagé entre les deux choix. Il semble bien toutefois que la charge émotionnelle, mythique et sensuelle attachée à l'héroïne de *Certains l'aiment chaud* soit plus efficace que les réussites politiques, le charisme décontracté et la fellation ancillaire associés au quarante-deuxième président des Etats-Unis. Au final, le neurone amoureux de Marilyn réussira à imposer ses vues. Il *veut* contempler la vedette hollywoodienne, donc il *efface* l'ancien locataire de la Maison Blanche. Indépendamment des données sensorielles venues de l'extérieur, le cerveau du cobaye, dès lors, ne transmettra plus à ses organes visuels que le visage de la star[2].

« On observe vraiment la compétition qui s'installe entre les cellules du cerveau, commente l'un des responsables de l'expérience. Marilyn essaie, elle se bat, son neurone commence à s'activer, et on a l'impression que tout le cerveau se met à l'aider, s'emploie à éteindre Clinton et à faire grimper Marilyn. C'est un moment incroyable, parce qu'il montre fondamentalement comment l'idée se débarrasse de la réalité[3]. » Le chercheur qui s'exprime ainsi, prouvant scientifiquement les théories de Platon sur le « monde des Idées » qui gouvernerait, depuis notre cerveau, la réalité extérieure, s'appelle Moran Cerf. Le long entretien qu'il a accordé à la journaliste Monique Atlan et au philosophe Roger-Pol Droit, reproduit dans leur livre, vaut son pesant de neurones. Ce quadragénaire né à Paris se partage entre le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Centre de neurosciences de l'université de New York, le département de neurochirurgie d'UCLA et l'Institut de technologie de Californie. Il est également scénariste, réalisateur de courts métrages et poète vainqueur d'un concours de slam. Ce qu'il nous révèle par cette incroyable expérience, outre un mode de fonctionnement individuel des neurones, c'est que la réalité extérieure n'existe pour nous que *si nous le voulons bien*. Autrement dit, quand une majorité de neurones se rallie à la décision de celui d'entre eux qui, amateur de fleurs, veut voir sur une table une rose à la place de la bouteille qui s'y trouve, alors la bouteille disparaîtra au profit de la rose. Du moins aux yeux de l'observateur à qui appartient ce neurone chef de meute. Jusqu'à présent, seule la transe hypnotique permettait de « corriger » ainsi la réalité (voir Hypnose [les contrevérités de l']).

Moran Cerf et son équipe auraient donc prouvé, de manière scientifique (mesurable, quantifiable et reproductible) ce postulat réputé indémontrable de la physique quantique : notre conscience crée le monde. Et, ce monde, la décision d'un seul neurone suffirait parfois à le changer.

J'ai juste une petite demande à formuler. Serait-il possible que Moran Cerf refasse cette expérience avec des sujets qui *ne sont pas épileptiques* ? Durant des décennies, nous avons vécu sur le modèle défini dans les années 1920 par le neurochirurgien Wilder Penfield, selon lequel chaque souvenir serait localisé dans un point précis du cerveau. Dirigeant un centre de soins pour épileptiques, c'est sur cette réserve de cobayes à sa disposition que Penfield mena d'innombrables expériences : chaque fois qu'il enfonçait une aiguille dans un point précis de la matière cérébrale, un souvenir particulier jaillissait de la bouche de son patient. Il en conclut que le rangement de la mémoire s'apparentait à la disposition des touches sur une machine à écrire : on n'a qu'à appuyer sur l'une d'elles pour obtenir la lettre correspondante. Or, à la

suite des travaux de Karl Pribram, qui essaya en vain de dupliquer les résultats de Penfield sur d'autres cerveaux que ceux des épileptiques, il apparut que cette mémoire « engrammée » pouvait être, tout simplement, un effet secondaire de l'épilepsie (voir Salamandre [le cerveau haché de la]).

Quoi qu'il en soit, Karl Pribram, père de la conception holographique de notre cerveau et de l'univers ainsi perçu, avait énoncé dès les années 1960 les conclusions auxquelles Moran Cerf aboutit aujourd'hui : « Nos sens s'entendent pour créer l'illusion du monde qui nous entoure[4]. »

1. Monique Atlan et Roger-Pol Droit, *Humain*, Flammarion, 2012.

2. *Nature*, 28 octobre 2010.

3. Monique Atlan et Roger-Pol Droit, *Humain*, *op. cit.*

4. Karl Pribram, *Brain and Behaviour*, Penguin Books, 1969.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MIRACLE (les techniciens du)

Quand on parle de miracle, on songe en général à des guérisons inexpliquées, dont Lourdes est devenu le symbole incontournable. Mais, comme on l'a vu avec le peintre Rivera (voir Manolo [le pied de)], il existe d'autres prodiges d'ordre purement technique. Le Vatican fait alors appel à des spécialistes de l'art graphique, de l'agroalimentaire, des vitres pare-balles ou des sous-marins. J'emprunte ces exemples, parmi les plus récents, à l'inventaire dressé par l'historien Joachim Bouflet, consultant laïc auprès de la Congrégation pour les causes des saints, chargée de se prononcer sur la canonisation des postulants auxquels on attribue des miracles posthumes[1].

Le sous-secrétaire de cette congrégation, Mgr Michele Di Ruberto, précisait en 2004 : « Comme la transformation de l'eau en vin, lors des noces de Cana, ou la multiplication des pains et des poissons, ce sont des faits qui sont analysables scientifiquement et techniquement, dont il est possible de démontrer le caractère inexplicable. Dans ce cas, l'examen ne revient pas aux médecins de la *consulta medica*, mais à un conseil d'experts techniques qui examinent minutieusement tous les éléments[2]. » Ajoutons qu'à la différence de certaines guérisons « trop belles » qui peuvent amener à douter de la maladie initiale, ces faits sont difficilement explicables par des facteurs d'ordre psychologique.

Commençons par la multiplication du riz. Ce phénomène inédit s'est produit le 25 janvier 1949, à la Maison Saint-Joseph d'Olivenza, en Espagne. Il s'agit d'un modeste institut où une cinquantaine d'enfants pauvres reçoivent gratuitement nourriture et instruction. Ce dimanche-là, suite à la défection d'un fournisseur, la cuisinière Leandra Vasquez n'a plus dans ses placards que 750 grammes de riz. A midi, le cœur serré,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle met à cuire cette ration ridicule dans une marmite d'eau, tout en implorant un certain Juan Macias de « faire arriver à temps la nourriture pour les enfants ». Ce Juan Macias était un ouvrier agricole parti au Pérou, trois siècles plus tôt, afin de se dévouer aux pauvres. Leandra éprouvait une dévotion particulière pour cette figure locale, béatifiée en 1837.

Pendant la cuisson du riz, elle va dresser le couvert. Quand elle revient, la marmite lui paraît beaucoup plus pleine. Elle en transvase le contenu dans un second récipient, sans que le niveau du premier accuse la moindre baisse. Effrayée, elle appelle le curé, la directrice de l'institut, les bénévoles présents. Tous constatent que du riz cru jaillit du fond de la marmite, où il se met à cuire au fur et à mesure. On transvase le contenu dans d'autres casseroles, et le prodige ininterrompu dure quatre heures, devant des dizaines de témoins stupéfaits.

Soixante enfants seront nourris ce jour-là, plus une centaine d'adultes indigents accourus à la porte de l'institut, dès l'annonce du miracle. Vers 17 heures, quand tout le monde est rassasié, le curé, qui n'a pas quitté un instant la cuisine, s'écrie à l'adresse des fourneaux : « Ça suffit ! » Aussitôt, assurent les témoins, les grains de riz cessent d'apparaître au fond du premier récipient.

Une commission vaticane composée d'experts en céréales, de fabricants de casseroles et de spécialistes en trucages d'illusionnistes se prononça sur la validité des témoignages, l'absence de fraude manifeste et la qualité « normale » de ce riz d'appoint jailli du néant. Un peu plus goûteux que celui du commerce, toutefois, aucun assaisonnement n'ayant été ajouté par les témoins du phénomène. Au vu des conclusions de l'enquête, le prodige culinaire de ce 25 janvier fut retenu pour la canonisation de Juan Macias, qui eut lieu en 1975, soit vingt-six ans plus tard.

Aucune mention, en revanche, durant ce long intervalle, de la cuisinière par qui s'opéra le phénomène. Essaya-t-elle de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le reproduire ? La puissance de sa « pensée active » fut-elle testée en laboratoire ? A ma connaissance, la science ne s'est pas penchée sur son cas. Quant à l'Eglise, ce n'est un mystère pour personne, elle préfère s'intéresser au pouvoir spirituel des êtres une fois qu'ils sont morts. Il faudra donc attendre qu'un agent technique invoque, un jour de pénurie, la mémoire de Leandra Vasquez dans une cantine scolaire pour, en cas de multiplication d'aliments, faire revenir son nom dans l'actualité, non plus comme simple instrument mais comme auteur d'un prodige posthume.

Le cas suivant, nettement plus médiatisé, est celui du pompier Mario Trematore, ce briseur de vitre blindée qui sauva tout seul le Linceul de Turin, lors de l'incendie qui faillit le détruire en 1997. Les flammes et la chaleur empêchaient les secours d'approcher du sinistre qui ravageait la chapelle abritant la sainte relique, dans la cathédrale de Turin. C'est alors que Trematore entendit une voix intérieure qui lui disait : « Vas-y. Toi, tu peux. » Armé d'une simple hache, il se lança dans la fournaise et, pour extraire le reliquaire, il se mit à cogner comme un fou sur la vitre blindée, qu'il réussit à briser. Tous les experts conclurent, après étude du blindage antiroquette, de l'outil et de la force d'impact, que c'était impossible, à moins d'un miracle. « Cogne, et le Ciel t'aidera : c'est ce que j'ai entendu », a plaisanté modestement le pompier devant les caméras.

Venons-en au *Pacocha*. Le 26 août 1988, suite à une fausse manœuvre à l'approche du port péruvien de Callao, un brise-glace japonais percute ce sous-marin militaire par le flanc arrière gauche. L'eau envahit aussitôt le compartiment des machines, par une brèche de deux mètres de hauteur et dix centimètres de largeur. Court-circuit, incendie. Sur-le-champ, le capitaine sacrifie sa vie pour fermer de l'extérieur le premier volet de passerelle, évitant ainsi l'inondation du poste de manœuvre. Mais trop d'eau s'est engouffrée et le *Pacocha*,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'enfonçant par la poupe, touche le fond à quarante-deux mètres.

Vingt-deux hommes sont bloqués dans l'épave, condamnés à mourir noyés. En effet, le volet supérieur du sas n'a pu se fermer hermétiquement, les chevilles de sûreté se trouvant accidentellement en position de verrouillage, c'est-à-dire sorties. La seule solution est de soulever manuellement le volet d'acier et d'actionner le volant pour faire rentrer les chevilles.

C'est ce que tente le plus gradé des survivants, un lieutenant de vaisseau de trente-deux ans, Roger Cotrina Alvarado. Il grimpe l'échelle glissante tandis que des trombes d'eau se déversent sur lui. Sa tentative échoue. Il se voit mort, et il se met à prier. Une personne lui vient spontanément à l'esprit : mère Marie de Jésus crucifié, née Marija Petković, fondatrice de l'ordre des Filles de la Miséricorde, décédée en 1966. Une infirmière lui a prêté sa biographie, lors de son séjour au centre médico-naval de Lima. Un passage l'a particulièrement frappé : la religieuse, se croyant condamnée par une maladie, s'était retrouvée sauvée après avoir prié en ces termes : « Mon Dieu, prends-moi auprès de toi. Je te demande une seule chose : être à tes côtés aujourd'hui même. »

C'est cette prière ratée que le jeune lieutenant ressasse au moment de se noyer. « Je perçus alors une explosion de lumière qui chassa toute pensée de ma tête, déclarera-t-il plus tard. A partir de ce moment, je sentis en moi la force physique et spirituelle nécessaire pour agir en faveur de mon salut et de celui de tous mes compagnons. »

D'un coup, il parvient à soulever le volet et à manœuvrer la vanne actionnant les chevilles. La porte du sas peut dès lors se refermer hermétiquement. Il n'y a plus qu'à attendre les secours. Mais le brise-glace japonais s'est abstenu de signaler l'accident qu'il a causé – ce qui vaudra deux ans de prison à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

son commandant –, et les sous-mariniers risquent à présent de mourir asphyxiés.

Cotrina décide l'évacuation par le sas de secours. L'équipage réussira, sans équipement de plongée, à atteindre la surface quarante-deux mètres plus haut. Le témoignage du lieutenant de vaisseau, devenu du jour au lendemain une vedette mondiale, déclenchera le procès en canonisation de celle qui, pour lui, a permis ce sauvetage : Marija Petković. Et ce témoignage provoquera, par voie de conséquence, l'enquête approfondie sur les conditions dudit sauvetage.

Le problème sur lequel le Vatican sollicitera l'avis de spécialistes en submersibles, c'est le poids que l'héroïque jeune homme est supposé avoir soulevé. Réponse du collège d'experts : « A cette profondeur, la pression exercée par l'eau sur le volet équivalait à quelque cinq tonnes, compensées par la pression interne du sous-marin, d'environ une tonne. Ainsi le poids que dut soulever Cotrina pour accomplir la manœuvre de fermeture était d'environ trois tonnes huit. »

Rappelons à titre indicatif le record du monde d'haltérophilie, aux Jeux olympiques de Londres en 2012 : 233 kilos. On est loin du compte. Mais Ilya Ilin, le champion kazakh, ne pouvait compter que sur ses muscles. Roger Cotrina Alvarado, lui, fut déclaré positif au contrôle de dopage spirituel.

Le 6 juin 2003, à Dubrovnik, vêtu de son uniforme d'apparat, le sous-marinier assiste à la béatification de la religieuse croate. A un journaliste sceptique qui lui rappelle que le stress permet d'accomplir des prodiges face au danger, et qu'on a vu des mères de famille soulever des voitures pour sauver leur enfant, l'officier répond avec sérénité qu'il dédie à la bienheureuse Marija sa croix de la marine péruvienne, obtenue pour le sauvetage de son équipage, car il n'a été que le « technicien d'un miracle ».

Dans un tout autre contexte, ce rôle d'intermédiaire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

technique s'est apparenté, un jour, à une forme de chantage – disons de pression épiscopale. Au cœur de cette affaire : Gianna Beretta Molla, médecin pédiatre décédée en 1962, une des premières saintes à avoir été canonisée en tant qu'épouse et mère de famille.

Excellente skieuse, douée pour la musique et la peinture, cette « femme de son temps », comme disait le pape Paul VI, s'était néanmoins dévouée corps et âme à ses patients. Elle s'opposait au principe de l'avortement, mais elle soutenait les femmes obligées d'y recourir, sans jamais les juger. A sa quatrième grossesse, qui se passait très mal, elle ordonna à son mari et aux médecins : « Si vous devez décider entre moi et le bébé, n'hésitez pas : choisissez le bébé. » Ce fut le cas.

Paul VI parla d'« immolation réfléchie », quand il fit instruire son dossier de béatification, en 1972. Suite aux nombreux miracles obstétriciens qu'on imputa à Gianna, elle fut proclamée bienheureuse, vingt-deux ans plus tard.

C'est en 1999 qu'eut lieu à Franca, dans l'Etat de São Paulo, la « pression épiscopale » dont j'ai parlé plus haut. Elisabeth Comparini Arcolino, une jeune Brésilienne de trente-cinq ans déjà mère de trois enfants, vient d'apprendre que son fœtus de seize semaines est condamné, par écoulement accidentel de tout le liquide amniotique. L'avortement thérapeutique s'impose, à cause des risques d'infection pour la mère. Mais elle s'y refuse catégoriquement, et demande l'assistance d'un prêtre. C'est là qu'intervient Mgr Diógenes Silva Matthes, évêque de Franca.

Ce prélat débordant d'énergie a marié Elisabeth, quelques années plus tôt. Il est bouleversé par son cas. Saisi d'une brusque inspiration, il lui apporte un livre consacré à Gianna Beretta Molla, en lui conseillant avec une ferveur péremptoire : « Fais comme la bienheureuse Gianna et, si c'est nécessaire, donne ta vie pour ton enfant. Chez moi, j'ai prié et j'ai dit à la bienheureuse : Voici pour toi l'occasion d'être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

canonisée ! Insiste auprès du Seigneur afin d'obtenir le miracle, sauve la vie de cette petite créature, et tu seras sainte ! Allez ! »

On est en droit de conclure, si l'on est un croyant pas trop regardant, que la défunte pédiatre italienne eut raison de céder au chantage de l'évêque – disons aux pressions de ce coach spirituel. La mère et l'enfant ayant été sauvés, Gianna fut canonisée par Jean-Paul II en 2004, suite aux conclusions de la Congrégation pour les causes des saints : « Guérison rapide, complète, durable ; l'évolution favorable de la gestation après la seizième semaine est inexplicable. »

Ainsi Mgr Diógenes Silva Matthes a-t-il rempli de manière efficace, sinon très orthodoxe, le rôle de « technicien du miracle » dont il s'était senti brusquement investi.

1. Joachim Bouflet, *Une histoire des miracles*, *op. cit*.

2. Mgr Michele Di Ruberto, « La necessità dei miracoli », in *30 Giorni della Chiesa e nel mondo*, Rome, mars 2004.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MOISISSURE (labyrinthe et)

Le labyrinthe est un excellent outil de laboratoire, quand on veut tester le sens de l'orientation chez les rats, leur mémorisation des obstacles et leur rapidité dans le choix des solutions. Mais qu'un labyrinthe puisse être résolu par un être unicellulaire, en l'occurrence une moisissure visqueuse, il y a de quoi se sentir légèrement vexé, à l'autre bout de la chaîne de l'évolution où il nous faut un GPS pour trouver notre chemin.

Le myxomycète, comme son nom l'indique, ressemble à une morve qui s'étire. Cette amibe divise depuis longtemps les chercheurs car elle possède des caractéristiques propres aux champignons, comme la reproduction par spores, et d'autres spécifiques aux animaux, comme la capacité de se mouvoir. C'est le Japonais Toshiyuki Nakagaki, biologiste à l'université d'Hokkaido, qui a eu l'idée en 2000 de faire effectuer à cette créature hybride le test du labyrinthe. Réussite immédiate, reproductible, infaillible. Simplement, il convient de fournir une motivation à cet être unicellulaire. Une bonne raison de *vouloir* trouver la sortie. Dès lors, on le verra prendre une décision, se mettre en recherche d'efficacité et se donner les moyens d'atteindre son but. « D'ordinaire, on assimile l'intelligence à la présence d'un cerveau, rappelle l'ethnologue Jeremy Narby, qui m'a fait découvrir cette révolution biologique. Et les cerveaux sont constitués de cellules. Mais dans ce cas, une seule cellule se conduit comme si elle avait un cerveau[1]. »

Nakagaki est passionné depuis longtemps par les myxomycètes. Il les élève avec amour, il les connaît par cœur, il a découvert au fil du temps leur nourriture favorite : des flocons d'avoine. Ce qu'il apprécie particulièrement chez eux ? Ce sont des unicellulaires multiples : ils ont la faculté de se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fondre les uns les autres pour former une seule cellule géante avec des millions de noyaux, cellule qui peut atteindre la taille d'une main humaine. Ils se déplacent lentement, et absorbent la nourriture qu'ils trouvent en chemin.

Nakagaki a donc disposé un myxomycète au cœur d'un labyrinthe, et placé à la sortie une ration de flocons d'avoine. Il a alors observé ce phénomène subtil : le myxo décide de s'étirer par sporulation jusqu'à remplir tout l'espace disponible. C'est-à-dire qu'il se reproduit en balançant tous azimuts des spores, qui vont germer sous la forme d'amibes, avant de se rejoindre pour ne former qu'une seule entité. Comme s'il s'agissait d'« explorer » les lieux, de prendre la mesure du problème. Alors s'effectue la seconde phase : l'amibe se retire des impasses du labyrinthe en contractant son corps qui, tel un tube flexible, ne se déplacera plus qu'en direction de la sortie où se trouve la nourriture.

« Ce processus remarquable de calcul implique que la matière cellulaire peut faire preuve d'une intelligence primitive, en déduit Nakagaki. Je suis bien obligé de reconnaître l'ingéniosité et l'astuce extrêmes de cet organisme. » Ses résultats ont été publiés dans la plus célèbre revue scientifique du monde[2]. Avec son collègue Yamada, il n'avait pas hésité à employer le mot « intelligence » dans la conclusion. Leur coauteur hongrois, Tóth, avait prudemment suggéré de le supprimer. Mais le comité de lecture de *Nature* a bel et bien publié l'article avec le mot « intelligence » associé à un champignon, ce qui a fait grand bruit dans la communauté scientifique. Levée de boucliers habituelle des savants « orthodoxes » contre celui qui trouve ce qu'ils n'ont même pas eu l'idée de chercher. Mais Nakagaki n'en démord pas : son myxo, à la différence de certains êtres humains, trouve la solution du labyrinthe avec 100 % de réussite. « Ce qui implique la présence, dans l'organisme unicellulaire, d'un algorithme et d'une haute capacité de computation, souligne-t-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

il. Or il n'y a pas d'unité de traitement centrale comme un cerveau. L'évaluation se passe dans des parties qui sont parallèles ou couplées entre elles. Ce système est pour nous un défi à la compréhension. Pourtant, au Japon, c'est une insulte de traiter quelqu'un d'"unicellulaire", ce qui signifie lui prêter une capacité mentale minimale. »

Ainsi cette moisissure mentalement déficiente se déplace-t-elle, à la vitesse de deux centimètres et demi par jour, grâce à des vagues de contraction, lesquelles se propagent par des « interactions spatiales » de diffusion. Le parallèle est intéressant avec le système de localisation, le principe de décision et les techniques de déplacement observés chez les plantes à vrilles (voir Végétaux [intelligence des]). Dans les deux cas, les films passés en vitesse accélérée mettent en évidence l'évaluation du but et la précision avec laquelle il est atteint.

Moralité ? Nous sommes peu de choses. Mais il nous reste la faculté d'étudier comment une moisissure ou une passiflore continuent d'exercer des talents que nous ne possédons plus guère, comme la perception à distance en dehors des cinq sens habituels et la maîtrise de notre environnement. « C'est en observant les autres qu'on se rappelle qui on est », dit un proverbe japonais qui ne devrait pas déplaire à Nakagaki, l'homme qui a réhabilité les amibes en les faisant réfléchir grâce aux flocons d'avoine.

1. Jeremy Narby, *Intelligence dans la nature,* Buchet-Chastel, 2005.

2. Nakagaki, Yamada, Tóth, « Maze-Solving by an Amoeboid Organism », in *Nature*, 2000.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MORT (expériences aux frontières de la)

Soixante millions de personnes dans le monde sont concernées par cette querelle de vocabulaire : comment traduire NDE (Near Death Experience), comment nommer ce qu'elles ont vécu ? Une EMI, expérience de mort imminente ? Une EMP, expérience de mort provisoire ? Une EFM, expérience aux frontières de la mort ? Ou une HCMOC, hallucination causée par le manque d'oxygénation du cerveau ?

Commençons par examiner cette dernière hypothèse. La définition de la mort clinique a beaucoup évolué en moins d'un siècle. Aujourd'hui, on la lie, non plus à l'arrêt cardiaque, mais à la cessation de l'activité cérébrale matérialisée par un électroencéphalogramme plat. Dans le même temps, les nouvelles techniques de réanimation ont permis de « récupérer » de plus en plus de personnes, après quelques secondes ou minutes d'interruption du fonctionnement cardiaque et cérébral. 20 % d'entre elles, à peu près, « reviennent » en racontant qu'elles sont sorties de leur corps, ont fait la fameuse expérience de la « revue de vie » et de l'entrée dans un tunnel de lumière, avec rencontre d'individus décédés, familiers ou non, qui leur ont donné le choix d'aller plus loin ou de rebrousser chemin. On est dans le subjectif, donc. Dans un délire dû à une décharge de glutamate imitant les effets de la kétamine, un anesthésique hallucinatoire. Ainsi réagirait le cerveau stressé par le manque d'oxygène.

Soit. Mais cet argument s'effondre lorsque les rescapés, rapportant les souvenirs de leur mort clinique, décrivent des détails visibles uniquement du plafond ou du toit de l'hôpital, racontent l'opération à laquelle ils ont « assisté » dans un bloc voisin, répètent les paroles – voire les pensées – du personnel soignant qui s'activait sur eux, ou indiquent les couleurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ambiantes alors qu'ils sont non-voyants[1].

En 1972, une patiente, Irène Badini, est allée jusqu'à fournir le signalement précis de deux internes qui lui avaient volé ses bijoux pendant qu'elle était en état de coma dépassé. Abasourdis par le témoignage de cette aveugle qui les avait *vus* piller sa « dépouille », les coupables ont avoué leur forfait et on a retrouvé les bijoux à l'endroit qu'Irène avait indiqué[2].

Je me contenterai d'ajouter ici deux autres exemples, parmi les plus connus et les plus étudiés. En 1983, dans un hôpital de Seattle, le Harborview Medical Center, une ouvrière saisonnière nommée Maria est réanimée après un arrêt cardiaque. Elle raconte alors à son assistante sociale, Kimberly Clark, qu'une chaussure de tennis se trouve sur une fenêtre du troisième étage : elle est trouée au niveau de l'orteil et le lacet est coincé sous le talon. C'est le souvenir qui l'a le plus marquée, dit-elle, pendant sa sortie de corps. Elle demande à l'assistante sociale d'aller vérifier l'exactitude du détail, pour savoir si son expérience correspond ou non à la réalité. Sceptique mais pas contrariante, Kimberly se rend donc au troisième étage et ne voit rien, dans un premier temps. Puis, en s'écrasant le nez contre une vitre, elle finit par distinguer un bout de ladite tennis. Mais sous un angle qui ne permet d'apercevoir ni le trou ni la position du lacet – détails qui seront confirmés lorsqu'on récupérera la chaussure. Conclusion de l'assistante sociale : « Maria n'avait pu la voir ainsi qu'en flottant devant la façade, les yeux à quelques centimètres de la corniche[3]. »

En 1991, Pamela Reynolds, parolière et chanteuse américaine, victime d'un anévrisme géant du tronc basilaire, subit une opération de la dernière chance. On la vide de son sang, pour supprimer la pression artérielle et retirer l'anévrisme. Durant une heure, son cerveau n'est plus irrigué. Sous surveillance médicale constante pendant l'hypothermie censée lui épargner des dommages irréversibles, elle est en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

état de mort clinique *artificiellement provoquée*. A son réveil, elle décrira précisément toutes les phases de l'intervention chirurgicale, s'attardant sur des détails qui l'ont amusée, comme le fait que la scie à trépaner avec laquelle on lui a ouvert le crâne ressemble à une brosse à dents électrique. Elle aura aussi mémorisé les différentes réactions des médecins, notamment leurs commentaires inquiets sur le trop faible diamètre de ses artères. Elle racontera qu'une lumière l'a ensuite absorbée, et que c'était délicieux : elle ne voulait plus retourner en arrière. Alors que son oncle décédé s'efforçait de la convaincre qu'elle avait encore des choses à faire sur terre, le défibrillateur a remis son cœur en marche. « Retourner dans mon corps, confiera-t-elle, fut comme sauter dans de l'eau glacée[4]. »

Ces récits, comme tant d'autres, ont été vérifiés, recoupés, attestés. Et contestés. Le magazine *Skeptical Inquirer* a envoyé des enquêteurs, douze ans après les faits, placer une chaussure de tennis sur une corniche au troisième étage de l'hôpital de Seattle, pour vérifier l'hypothèse que Maria ait pu la voir, depuis la rue, avant sa mort clinique[5]. Dommage qu'ils ne soient pas allés au bout de leurs investigations : pour justifier son observation du trou au niveau de l'orteil et du lacet coincé, ils auraient dû prouver qu'elle était venue en repérage auparavant à l'hôpital, voire qu'elle avait elle-même placé la chaussure sur la corniche, en prévision de son arrêt cardiaque. Tant qu'ils y étaient, pourquoi ne pas soupçonner aussi l'assistante sociale d'avoir organisé toute cette mise en scène ? Ils l'ont fait[6].

Quant à Pamela Reynolds, de bons et loyaux sceptiques ont épluché la chronologie de sa longue opération, en essayant de démontrer que ses observations et ressentis correspondaient à des moments où elle *n'était plus* en état de mort clinique[7]. La réponse des rationalistes aux allégations de la « littérature survivaliste » (*sic*), c'est donc l'effet yo-yo. Un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

coup le cerveau non irrigué remarche, avec une acuité parfaite, un coup il se redébranche. Et ces « micro-réveils » sont si discrets qu'ils n'ont pas d'incidence sur le tracé plat de l'électroencéphalogramme. Les neurochirurgiens à qui j'ai soumis cette explication l'ont trouvée très distrayante. Il est toujours plaisant de voir des rationalistes basculer malgré eux dans le surréalisme.

Mais quels que soient le sérieux ou les intentions souvent louables de ces ennemis acharnés de la « conscience extracérébrale », on est en droit de se demander ce qui les dérange autant. Tous ces témoignages ne seraient-ils pour eux que des mensonges (ou des illusions sincères) destinés à démontrer l'existence de l'âme, et donc à prouver Dieu ? On n'a jamais vu un rescapé de la mort clinique fonder une secte. Ces visions prometteuses de la mort, cette bande-annonce d'un au-delà idyllique pourraient-elles constituer une dangereuse incitation au suicide ? Jamais le cas ne s'est présenté. Au contraire, il suffit d'écouter n'importe lequel de ces témoignages pour éprouver (ou retrouver) une furieuse envie de vivre. C'est plutôt à la lecture des réfutations laborieusement péremptoires des ultra-matérialistes, s'ingéniant à nous prouver que la vie n'est qu'un hasard ponctuel voué au néant, qu'on a parfois envie de se jeter par la fenêtre.

Alors, à moins de récuser en bloc les milliers de témoignages rapportés par les malades et les médecins, on ne peut en tirer qu'une conclusion. Les informations obtenues par le patient en état de mort clinique ont été mémorisées sur l'instant, analysées, mises en mots. Mais *comment* ? Comment un cerveau hors service (arrêt cardiaque, absence de circulation sanguine, électroencéphalogramme plat) pourrait-il traiter des observations extérieures et des sentiments, ou même fabriquer des hallucinations ? Un tel cerveau, comme l'écrit le Dr Pim van Lommel, « est dans la même situation

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'un ordinateur débranché, avec ses circuits enlevés. Il ne peut pas halluciner ; il ne peut rien faire du tout[8] ».

Il faut donc supposer le travail d'une conscience délocalisée, ayant pris le relais du cerveau indisponible. Une sorte de disque dur externe qui, tout en sauvegardant la mémoire des données, continuerait à percevoir et générer de l'information, laquelle serait « récupérée » par le cerveau quand celui-ci, une fois le cœur remis en marche, serait à nouveau en mesure de les traiter. Quelle autre explication rationnelle donner aux innombrables récits de ces observateurs, privés d'activité cérébrale au moment où s'effectuent leurs observations ? De plus en plus de médecins souscrivent à cette notion de « champs informationnels de conscience », extérieurs au cerveau. Sommés de présenter des preuves autres que des hypothèses fondées sur des témoignages, ils rappellent que nul n'a jamais non plus *prouvé* que le cerveau fabriquait de la pensée. On sait comment il la traite et dans quelles zones, mais son origine demeure un mystère. Comme l'a écrit Lommel « le fait que la conscience et la mémoire "émergent" des fonctions cérébrales reste une supposition non démontrée[9]. » De là à comparer le cerveau à un poste de télé recevant des programmes dont il n'est pas l'auteur, lesquels programmes continuent d'exister lorsque le récepteur s'éteint, il n'y a qu'un pas à franchir. Beaucoup l'ont déjà fait.

Il est indéniable que, depuis la publication aux Etats-Unis de *La Vie après la vie* du Dr Raymond Moody, en 1975[10], l'attitude du corps médical a profondément changé à l'égard de ces EFM – je retiens finalement ce sigle, « expérience aux frontières de la mort » me paraissant l'appellation la plus juste, la plus respectueuse de cette délicate limite entre l'en-deçà et l'au-delà qui varie suivant les époques, les critères scientifiques, les cultures et les religions. S'arc-boutant sur leurs *a priori*, les réfractaires ont, face à l'avalanche de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

témoignages démontrant la vision extracorporelle en l'absence d'activité cérébrale, des arguments de plus en plus restreints, du genre : « Ces gens ne sont pas morts, puisqu'ils sont là pour en parler, donc tout cela n'est que spéculation et illusion physico-chimique. » Point final. Mais, dans le même temps, un nombre croissant de chirurgiens, d'anesthésistes, d'infirmiers osent témoigner, ce qui encourage d'autant ces patients à raconter l'incroyable expérience qu'ils ont vécue.

Cardiologue néerlandais, Pim van Lommel a publié en 2001, dans la revue médicale *The Lancet*, la plus vaste étude jamais entreprise sur les EFM après un arrêt cardiaque. Sur 344 survivants dans dix hôpitaux différents, 62 ont rapporté des souvenirs de leur brève mort clinique. 50 % d'entre eux ont eu la nette conscience d'être morts, 30 % ont vécu l'expérience du tunnel de lumière et d'une rencontre de proches décédés, et 25 % ont effectué une sortie de corps avec mémorisation vérifiable de scènes, décors, paroles ou même pensées d'autrui.

Mais Lommel pose autant de questions qu'il apporte d'informations, et il suggère plusieurs réponses. En premier lieu, il nous rappelle qu'il n'est pas indispensable de mourir pour vivre une EFM. Du moins une sortie de corps. Sous casque à électrodes, une différence de fréquence émise dans chaque oreille peut créer le même effet, en synchronisant les deux hémisphères du cerveau. Suivant le cocktail sonore qu'on lui compose, le sujet accède à un état d'expansion de conscience, de vision extracorporelle, voire de médiumnité. C'est pratiqué couramment à l'Institut Monroe[11], un lieu de séminaire en Virginie où des milliers de personnes viennent réduire leur stress, augmenter leur créativité et résoudre leurs problèmes émotionnels grâce à cette technologie brevetée sous le nom Hemi-Sync.

Pim van Lommel, lui, ne crée pas d'états cérébraux particuliers ; il se contente de leur étude clinique. Et les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

théories qu'il développe sur la conscience non localisée rejoignent celles du physicien David Bohm, fondées sur une conception holographique de l'Univers, intégrant l'interconnexion des champs de conscience[12].

Le Dr Jean-Jacques Charbonier, quant à lui, par son courage, son humanité bouillonnante et son humour à fleur de peau, est un des meilleurs communicateurs qui soient sur ces sujets, aussi bien dans les congrès scientifiques et les tables rondes que sur RTL dans *Les Grosses Têtes*. Au départ, il a connu les pires pressions, menaces, calomnies, chantages l'incitant à « fermer sa gueule » – tentatives d'intimidation émanant d'autorités médicales ou anonymes. Il a bien fait de tenir bon. Aujourd'hui, sa parole libre, devenue référence, est demandée partout, relayée dans les médias comme dans les hôpitaux. Et les protocoles qu'il suggère, en vue d'améliorer notre connaissance de ces états modifiés de conscience, sont mis en application dans plusieurs unités de soin[13].

C'est un fait : les médecins qui, de la façon la plus spectaculaire, ont fait avancer auprès du grand public la réflexion sur les EFM sont, comme par hasard, ceux qui y croyaient le moins, et qui en ont vécu une. L'un des derniers exemples : l'Américain Eben Alexander. Neurochirugien incrédule, considérant ces récits de rescapés comme de purs fantasmes, il se retrouve à la fin 2008 en état de mort clinique, suite à une méningite bactérienne qui lui détruit le cerveau. Sans espoir de le sauver, on s'apprête à le débrancher lorsqu'il rouvre les yeux. Sa guérison est en soi un miracle médical, comme l'atteste par écrit le Dr Scott Wade, spécialiste des maladies infectieuses, qui a traité son cas : mortalité supérieure à 97 %, coma dépassé durant six jours avec néocortex hors circuit, littéralement dévoré par la bactérie *Escherichia coli*. Autrement dit, « tout ce qui faisait de lui un être humain était mort[14] ». La régénération de ses organes se révèle foudroyante. Mais le plus incroyable n'est pas là.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

A la stupéfaction générale, le Dr Eben Alexander s'est réveillé « intact », en bonne santé et pleinement lucide malgré les dégâts provoqués par la bactérie dans son cerveau. Et il s'est mis à transcrire le souvenir d'un extraordinaire voyage psychique, au cours duquel s'est gravée en lui, dit-il, une connaissance immédiate et sans limites des univers quantiques. Mais surtout, dès qu'il est sur pied, il entreprend d'étudier son propre cas. Résultats d'analyses, scanners, examens neurologiques le confirment : la partie de son cerveau gérant les perceptions, l'analyse et la mémorisation « n'était plus là » au moment où ces opérations mentales ont eu lieu. Il écrit dans la foulée : « J'ai commencé à comprendre assez vite que mon expérience était une expérience de mort imminente techniquement presque parfaite, peut-être l'un des cas les plus convaincants de l'histoire moderne. Ce qui était important avec mon cas, [...] c'était l'impossibilité absolument intégrale de prétendre, d'un point de vue médical, que tout cela n'était qu'un fantasme[15]. »

Quelque temps plus tard, en recevant la photo d'une sœur biologique décédée qu'il n'a jamais vue de « leur » vivant, il reconnaîtra en elle la compagne inconnue qui, volant sur une aile de papillon géant durant sa mort clinique, lui avait servi de guide dans sa découverte des « autres mondes ». Là, ce matérialiste repenti, ce neurochirurgien d'élite aux prises avec l'énigme de son propre cerveau, cet auteur sans retenue qu'on a vu jusqu'alors acharné à convaincre ceux qui doutaient comme lui jadis, devient simplement bouleversant.

Au-delà des preuves apparentes et des réflexions qu'inspirent de tels témoignages, ce qui me touche le plus, c'est l'humanité profonde qui émane des rescapés d'une EFM, toutes générations confondues. C'est la sérénité généreuse avec laquelle ils racontent leur expérience et les conséquences qu'elle a eues sur leur caractère, leur comportement, leur vision de la vie. Ils n'ont plus la moindre peur de mourir,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

profitent de chaque instant et du bonheur qu'ils s'efforcent de répandre autour d'eux, car l'empathie est devenue leur seconde nature. Et, par une contagion évidente, la même humanité transparaît dans les commentaires de leurs médecins. Amour, humour, don de soi, recherche des plaisirs dans le but de les partager… Faut-il avoir été mort pour enfin comprendre le sens et la grandeur de la vie ? Non. Il suffit de regarder et d'écouter ces personnes dans *Faux départ*, le documentaire que leur a consacré Sonia Barkallah[16].

Grâce au combat de cette jeune autodidacte, qui s'est endettée jusqu'aux limites de l'impossible pour financer son film et deux colloques internationaux[17] – simplement parce qu'un de ces témoignages l'a, un jour, dissuadée de se suicider –, grâce aux écrits et aux discours de médecins sans complexes, les cœurs s'allègent et les langues se délient, face au plus grand mystère universel – cette mort dont la perspective empoisonne tant de vies, quand elle devrait les réenchanter.

Les langues se délient, oui. Au cours d'une conférence sur les EFM donnée devant une salle comble par le Dr Sam Parnia, spécialiste des soins intensifs, un homme ulcéré se dresse soudain pour l'interrompre. Il est lui-même médecin depuis quarante ans, et jamais il n'a entendu un tel tissu d'âneries ! Jamais on ne lui fera prendre au sérieux ce genre de fariboles ! D'ailleurs, enchaîne-t-il, aucun des nombreux patients qu'il a contribué à ramener à la vie, tout au long de sa carrière, ne lui a raconté ces histoires de vision hors du corps et de tunnel de lumière.

Un autre homme se lève alors dans l'assistance et lui répond sur un ton posé : « Docteur, je suis l'un de vos patients, j'ai vécu ce genre d'expérience, et vous êtes bien la dernière personne à qui j'en aurais parlé. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Kenneth Ring, *Sur la frontière de la vie,* Robert Laffont, 1982 ; Elisabeth Kübler-Ross, *La mort est une question vitale,* Pocket, 2000 ; Dr Jean-Jacques Charbonier, *Les Preuves scientifiques d'une vie après la vie*, Exergue, 2008.

2. Sonia Barkallah, *Faux départ*, S17 Production, 2010.

3. Stanislav Grof, *Les Nouvelles Dimensions de la conscience*, Editions du Rocher, 1983.

4. Dr Michael Sabom, *Light and Death*, Zondervan Publishers, Michigan, 1998, et Stéphane Allix, www.inrees.com

5. *Skeptical Inquirer*, juillet-août 1996.

6. Denis Biette, « Fortunes et infortunes d'un cas célèbre de NDE : la chaussure de Maria », in *Enquêtes Z*, n° 17, automne 2003.

7. *Cas de Pamela Reynolds*, Wikipédia.

8. Dr Pim van Lommel, *Conscience et cerveau*, Actes du colloque international de Martigues, S17 Productions, 2008.

9. *Ibid.*

10. Robert Laffont, 1977, et J'ai Lu, 2003.

11. Robert Monroe, *Fantastiques expériences de voyage astral*, Robert Laffont, 1992 ; www.institutmonroe.fr

12. David Bohm, *La Plénitude de l'Univers*, Editions du Rocher, 1987.

13. Dr Jean-Jacques Charbonier, *La Médecine face à l'au-*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

delà, *op. cit*.

14. Dr Eben Alexander, *La Preuve du paradis*, Guy Trédaniel Editeur, 2013.

15. *Ibid.*

16. Sonia Barkallah, *Faux départ*, film cité.

17. Rencontres internationales sur les expériences de mort imminente, Martigues 2006 et Marseille 2013, www.s17production.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MULTIPLES (personnalités)

Durant mes années de lycée, j'ai connu une multiple, comme disent les psys. Du moins ai-je connu trois de ses personnalités. Et je ne savais jamais à laquelle de ces identités distinctes j'allais avoir affaire. Curieusement, ses changements d'humeur – c'était le mot qu'on employait alors à son égard, faute de mieux – étaient la plupart du temps provoqués par la sonnerie d'interclasses. Comme si elle s'adaptait, en profondeur, au type d'enseignement qu'elle recevait. A la *matière*. Pour les professeurs, il y avait des avantages. Le conseiller d'orientation, lui, s'arrachait les cheveux : il devait composer avec la littéraire (Sylvie), la matheuse (Samira) et la championne de basket (Jeanne).

Elle s'est suicidée la veille du bac. Je ne saurai jamais laquelle des trois a pris cette décision, laquelle est passée à l'acte. J'étais fou d'elles – de Sylvie et Samira, en tout cas. Jeanne en aimait un autre. C'est avec lui qu'à la sortie du cimetière j'ai tenté, en vain, de rassembler le puzzle de notre amie si peu commune.

Cette blessure d'adolescence ne s'est jamais vraiment refermée, et j'ai passé beaucoup de temps dans les livres sur les personnalités multiples. J'y ai appris des choses stupéfiantes. Sylvie-Samira-Jeanne était, au vu de ce que je découvrais, un cas plutôt bénin. En lisant l'enquête de Michael Talbot[1], qui plaçait son étude sous l'angle du pouvoir de l'esprit sur le corps, j'ai compris que cette pathologie n'avait rien à voir avec un jeu de rôles.

Si le syndrome des multiples a fait l'objet de descriptions cliniques dès la fin du XIXe siècle, grâce au Dr Bourru, au psychologue Pierre Janet, au neurologue Morton Prince et à Sigmund Freud, l'hostilité des médecins rationalistes face aux outrances « paranormales » indissociables de ce genre de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

symptômes a jeté, assez vite, un voile de censure pudique sur ces patients « gênants ». Clairement, on les faisait taire en les abrutissant à coups de calmants, et on les escamotait en hôpital psychiatrique.

Il fallut un succès de librairie, en 1973, pour que le DSM (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*), référence officielle aux Etats-Unis, introduise cette pathologie dans sa classification. Le best-seller en question, *Sybil*, était la biographie d'une patiente « guérie » de ses seize personnalités par le Dr Cornelia Wilbur[2]. Engouement littéraire et reconnaissance scientifique de la maladie déclenchèrent en quelques mois, à la grande satisfaction des psys, l'émergence de cinquante mille nouveaux cas[3].

La riposte ne tarda guère : dès la sortie du film éponyme interprété par Sally Field en 1976, on accusa la thérapeute d'avoir implanté, sous hypnose, de faux souvenirs à Sybil Dorsett. Un ouvrage récent traite même la praticienne et sa patiente de fraudeuses délibérées[4]. Du coup, le DSM requalifia le syndrome des personnalités multiples en « trouble dissociatif de l'identité ».

Mais changer le nom de la maladie ne supprime ni sa réalité, ni ses caractéristiques, ni ses causes. Assimilées avec mépris aux « hystériques » jadis soignées par Charcot à la Salpêtrière, les personnes souffrant de ce trouble sont en majorité des femmes. C'est un traumatisme au cours de la prime enfance – viol, inceste, accident, prise d'otage, coma… – qui, le plus souvent, est à l'origine de cette dissociation de l'ego, comme il faut dire à présent : cette arborescence d'identités qui, parfois, transforme l'inconscient en véritable colonie contrôlée par des dominants successifs. Michael Talbot précise : « Outre qu'elles présentent des structures d'ondes cérébrales différentes, les sous-personnalités d'un multiple sont psychologiquement distinctes l'une de l'autre de manière tranchée. Respectivement dotées d'un nom, d'un âge,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'aptitudes spécifiques, il n'est pas rare qu'elles aient leur propre écriture, leur sexe déclaré, leur contexte racial et culturel, leurs dons artistiques, leur langue étrangère parlée couramment et leur propre QI[5]. »

Plus étonnantes encore sont les modifications biologiques survenant lorsqu'un multiple passe d'une personnalité à l'autre. On voit ainsi des diabétiques faire soudain mentir analyses et diagnostic, des épileptiques cesser de l'être pour le redevenir au gré de leurs identités successives – leurs « alters », comme on dit[6]. La voix se transforme, allant jusqu'à modifier l'empreinte vocale, pourtant spécifique à chaque individu. L'acuité visuelle peut elle aussi changer, obligeant certains multiples, alternativement hypermétropes ou presbytes, à porter en permanence sur eux plusieurs paires de lunettes.

Les médecins, de leur côté, doivent être d'une extrême prudence dans leurs prescriptions, les différents alters d'un même patient ayant des âges variés. « Si un adulte absorbe le médicament et qu'un enfant prenne le relais, note Michael Talbot, il peut très bien s'ensuivre une overdose. »

Au chapitre des désagréments, on cite également des femmes ayant leurs règles trois fois par mois, chaque sous-personnalité étant soumise à son propre cycle[7]. C'est du reste la profondeur de ces bouleversements biologiques qui permet aux spécialistes de dissocier les personnalités multiples d'un « banal » cas de schizophrénie ou de possession.

A moins de les décréter induites sous hypnose par des psychothérapeutes pervers, on est en droit de se demander comment naissent ces différentes personnalités. Par imagination, par imprégnation, empathie, souvenir de lectures, réminiscence de vies antérieures remontées des bas-fonds de l'inconscient ? Nul ne le sait. La guérison totale est rarissime, mais certains patients, après des années de thérapie, arrivent à reprendre le pouvoir sur leur pathologie. Ils ont toujours les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mêmes symptômes, mais, avec l'aide de leur psy, ils apprennent à contrôler l'alternance de leurs personnalités. A décider du passage de relais. A choisir leur identité à venir. Ce qui n'est pas sans présenter certains avantages, notamment en cas d'intolérance ou d'alcootest. Telle sous-personnalité allergique au gluten permute ainsi avec telle autre quand elle désire manger du pain, et un ivrogne est capable de dessoûler en quelques secondes, paraît-il, s'il laisse la place à un alter qui ne boit pas[8]. Dans le même esprit, le Dr Francine Howland, psychiatre à Yale, cite le cas d'un de ses patients piqué par une guêpe, l'œil totalement fermé par l'œdème. En attendant le rendez-vous chez l'ophtalmo, la psy l'aide à « devenir » l'une de ses individualités répertoriée « anesthésique », c'est-à-dire insensible à la douleur. Dès que celle-ci s'installe aux commandes, la souffrance disparaît et l'œdème se résorbe[9].

S'il parvient à contrôler le processus inconscient qu'il subit, à « refaire un tout » avec les différentes composantes de son être sans diminuer leurs caractéristiques ni leurs pouvoirs respectifs, alors le multiple devient à lui tout seul une société organisée, un chœur de solistes en puissance qui se relaient au gré de la partition. Invitée à s'exprimer lors d'un symposium sur la pathologie, une multiple prénommée Cassandra a ainsi défini un phénomène qu'elle appelle *l'actualisation parallèle*[10]. Voici comment Talbot résume son témoignage : « A tout instant, même si elles n'occupent pas le devant de la scène, ses personnalités de rechange n'en sont pas moins présentes. Ce qui permet à Cassandra de penser sur plusieurs canaux à la fois, de pouvoir travailler simultanément à la rédaction de plusieurs documents, voire de "dormir" pendant que ses autres personnalités s'occupent de la cuisine ou du ménage. »

Si ce type de cohabitation planifiée éveille en vous certains fantasmes, sachez en outre que le Dr Cornelia Wilbur, la psy controversée qui obtint des résultats à succès sur les seize personnalités de la fameuse Sybil, affirme que « les multiples

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne vieillissent pas aussi vite que le commun des mortels ».

Hélas pour les amateurs de ce type d'effet secondaire, à moins de simuler la pathologie, on ne *devient* pas volontairement un multiple. Et, pour une Cassandra qui, rayonnante de santé, arrive à se gérer elle-même comme un département de ressources humaines, combien d'autres malades, face à l'impuissance ou au rejet des médecins, ont sombré dans la démence ou mis fin à leurs jours ? Avec l'espoir illusoire, comme me l'avait écrit dans sa lettre d'adieu Sylvie-Samira-Jeanne, d'« être enfin soi-même ».

Ces dernières années, toutefois, la solitude des multiples incompris a volé en éclats grâce à Internet. D'innombrables sites leur permettent désormais de donner la parole à chaque occupant de la « maisonnée » – c'est ainsi qu'ils nomment leur structure mentale – et de transformer les squatters de leur cerveau en colocataires interactifs. Aussi le syndrome des personnalités multiples, qu'on pensait en voie d'extinction suite à la possible supercherie du cas « Sybil », est-il en pleine expansion, surtout aux Etats-Unis. Une véritable philosophie a vu le jour, débouchant sur une pensée militante qui fait sans cesse de nouveaux adeptes. Les multiples ne veulent plus être considérés comme des malades mentaux, ni même comme une minorité persécutée, mais comme un modèle social, une avancée psychologique de l'humanité.

Pourquoi ? La dictature d'un ego « unique » est pour eux la source de tous nos maux. Ils professent que chaque individu se compose d'une famille de personnalités, qui doivent s'épanouir dans l'harmonie au lieu d'être niées ou combattues au nom d'une « normalité » caduque. Place à ce qu'ils nomment *l'indivi-dualité*. A la manière d'un arbre, constitué de colonies unies dans une croissance commune[11], l'être humain doit apprendre à concilier ses racines et sa diversité.

Pour l'instant, cela dit, c'est surtout au sein des tribunaux que le débat progresse. Ainsi, en 1979, une jurisprudence assez

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

croustillante a été créée dans le comté de Lee (Floride) par le cas de Juanita Maxwell. L'un de ses alters, Wanda, ayant étranglé une vieille dame qui refusait de rendre un stylo prêté par la naïve Juanita, cette dernière prit fait et cause pour l'accusée qui, par sa bouche, avoua ensuite le meurtre en invoquant la légitime défense. Contre toute attente, le juge avait en effet accepté que témoignent les différentes personnalités de la « maisonnée » Maxwell, chacune d'elles prêtant serment à tour de rôle avec sa voix et son identité propres[12].

Déclarée irresponsable, Juanita fut internée sept ans avec son alter Wanda qui, une fois libérée, braqua deux banques pour l'aider à repartir dans la vie. Du coup, un problème crucial s'est posé au législateur : est-il juste de condamner quelqu'un pour un forfait commis par quelqu'un d'autre, même s'ils partagent le même corps ? D'où la question sous-jacente : un multiple a-t-il droit à des avocats différents pour chacune de ses personnalités ?

Cette requête fut déposée en 1996 au cours du procès de Thomas Huskey, prévenu amnésique hébergeant un alter du nom de Kyle, qui avait spontanément avoué l'assassinat de quatre femmes. Il s'agissait de plaider l'irresponsabilité partielle, de préserver l'honneur des alters qui étaient « absents » lors des crimes. Le juge rejeta cette demande de défense dissociative : Thomas Huskey et ses vingt autres individualités furent déclarés solidaires et coupables.

Six ans plus tôt, en revanche, le statut de victime d'un viol avait été accordé par la justice à Jennifer, l'une des quarante-six personnalités développées par une orpheline répondant (parfois) au prénom de Sarah. Son agresseur l'avait embarquée dans sa voiture en demandant à parler à « celle d'entre vous qui aime le plus s'amuser ». La délurée Jennifer prit alors le contrôle de ce corps en indivision qui, par là même, se laissa posséder. Il s'agissait bien d'un viol aggravé par l'abus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de faiblesse, soutenait l'accusation, puisque l'agresseur connaissait le trouble mental de Sarah. Non, ripostait la défense, puisque Jennifer était consentante.

Au terme d'un procès homérique qui verra se succéder à la barre, devant les caméras de télévision, quinze témoins de l'accusation incarnés par Sarah (dont un garçon très macho, furieux « d'être coincé dans un corps de femme incapable de pisser debout »), le juge déclara l'accusé coupable de viol. Mais il ordonna sa libération[13].

D'où l'on peut supposer que ce magistrat était lui-même en butte aux divergences de ses personnalités multiples.

1. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme, op. cit.*

2. Flora Rheta Schreiber, *Sybil*, Albin Michel, 1974.

3. Elise de Villeroy, *Les Personnalités multiples, histoire d'une illusion psychiatrique*, 2012, www.scienceshumaines.com

4. Debbie Nathan, *Sybil Exposed*, Free Press, 2011.

5. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*

6. Daniel Goleman, « New Focus on Multiple Personality », *New York Times*, 21 mai 1985.

7. Richard Restak, « People with Multiple Minds », *Science Digest 92*, nº 6, juin 1984.

8. Thomas J. Hurley, « Multiplicity and the Mind-Body Problem », *Investigations*, nº 3-4, 1985.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9. Entretien privé avec Michael Talbot, 11 janvier 1990.

10. Thomas J. Hurley, « Multiplicity and the Mind-Body Problem », art. cité.

11. Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre*, Actes Sud, 2005.

12. Jean-Pierre Lentin, « Le Mystère des personnalités multiples », *Clés* (www.cles.com).

13. *Ibid.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

MUSIQUE POSTHUME

C'est Franz Liszt qui a ouvert la voie. Ensuite sont arrivés Chopin, Debussy, Brahms, Beethoven, Bach, Schubert, Grieg, Stravinski… Ces grands noms de la musique faisaient la queue, attendaient patiemment leur tour, ou bien se bousculaient en invoquant l'urgence du message à délivrer. Chaque fois, il s'agissait d'une œuvre inédite, une composition posthume. Et la destinataire était une postière.

Tout commence dans une modeste banlieue de Londres, en 1921. Rosemary Brown a sept ans. Une nuit, elle voit apparaître dans sa chambre un homme en soutane noire, avec de longs cheveux blancs, qui lui déclare être compositeur et vouloir faire d'elle une musicienne célèbre. « Laisse tomber », répond sa mère en entendant le récit de la petite. On est habitué aux fantômes, dans la famille. On est médium de mère en fille. Mais ce n'est pas un métier, du moins pour de fervents chrétiens comme les Brown, qui sont loin de rouler sur l'or, et il faut bien gagner sa vie. Alors, dès ses quinze ans, Rosemary est placée au guichet d'un bureau de poste.

C'est là qu'elle découvre, sur une photo, l'identité de son visiteur nocturne. Il s'agit de Franz Liszt. Périodiquement, racontera-t-elle[1], le compositeur défunt la harcèle pour qu'elle se mette au clavier. Mais elle devra attendre ses trente-deux ans pour pouvoir acquérir un piano d'occasion, et s'offrir quelques leçons pendant ses loisirs. Hélas, la réalité ne ressemble en rien aux promesses du fantôme. Son professeur lui déconseille de persévérer, tant ses progrès sont lents. Elle se dit que Franz Liszt s'est trompé : elle n'est vraiment pas douée. Et d'autant moins disponible qu'elle se marie, et doit bientôt élever deux enfants en plus de son activité professionnelle. Mieux vaut oublier ce rêve musical, qui n'est pas fait pour elle. La résignation l'emporte sur la nostalgie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais voilà qu'en 1964 elle fait une chute à la cantine de l'école où elle est désormais employée. Deux côtes cassées. Le premier arrêt de travail de sa vie. C'est ce repos forcé qui va la ramener au piano, sous l'insistance de Franz Liszt qui est revenu la harceler depuis qu'elle est veuve. Mais ce n'est pas une carrière d'artiste qui l'attend ; c'est un sacerdoce d'intermédiaire.

Du jour au lendemain, voilà que ses doigts se mettent à courir, tantôt sur le clavier, tantôt sur le papier, prenant « sous dictée » des kilomètres de partitions. Car l'intarissable Liszt, à travers elle, s'est remis à composer. Et il a amené des copains, désireux de profiter de l'aubaine. C'est du moins ce que Rosemary déclare aux voisins qui se plaignent des arpèges nocturnes, puis aux journalistes alertés par la rumeur. On croit à une bonne blague. On fait venir des musicologues pour confondre la mythomane. Les experts sont unanimes : elle joue comme une casserole, mais on « dirait » effectivement du Liszt, du Chopin, du Beethoven, du Brahms… Vérification faite, ces partitions sont bien inédites. Sans être des pièces majeures, elles s'inscrivent dans la continuité de l'œuvre de ces musiciens défunts, qui sembleraient bien utiliser Mrs Brown comme « nègre ».

« Chaque partition possède les qualités de chaque compositeur, juge le grand musicologue Ian Parrott, professeur à l'université du pays de Galles. Un truqueur, même très habile, est incapable de faire ce que fait Mrs Brown. » William Lloyd Webber, directeur du London College of Music, confirme et va plus loin : « Un étudiant en musique peut apprendre à imiter le style d'un compositeur du passé, mais Rosemary ne possède pas les compétences techniques nécessaires. Sa musique semble donc provenir d'une source inconnue. » Webber s'enthousiasme notamment sur un inédit posthume de Stravinski intitulé *Le Revenant*.

Des spécialistes incontestés de Liszt (Humphrey Searle :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Ce ne sont pas des pastiches, mais des compositions originales de Liszt »), Debussy (Richard Bennett : « Je serais incapable d'écrire certains de ces morceaux, malgré ma grande familiarité avec l'œuvre de Debussy : c'est bien de lui »), Chopin (Hans Gál : « C'est du pur Chopin ») ou Schubert (Marie Firth : « Ces œuvres sont absolument schubertiennes ») vont tous dans le sens d'une « authentification supposée », sinon des œuvres – et pour cause –, du moins de leur inspiration et de leur facture. Leonard Bernstein lui-même vient constater le phénomène. Bluffé par les « nouvelles productions » de ses confrères disparus, et impatient de les entendre « correctement », il propose à Mrs Brown de jouer à sa place des partitions trop difficiles pour elle.

Bref, les rationalistes ne trouvent aucun expert pour démentir les assertions de la prétendue « exécutrice » de ces créations d'outre-tombe. Mais ça ne prouve rien. Même si des dizaines de témoins l'ont vue écrire ces morceaux en état second, elle peut très bien simuler la transe, et simplement recopier ce qu'elle a appris par cœur. Ainsi la soupçonne-t-on d'être tombée sur un extraordinaire fonds de partitions inédites, rassemblées par un collectionneur inconnu. Vu le profil social et les maigres ressources de la dame, c'est encore plus surréaliste que l'hypothèse spirite. Non, une seule explication cartésienne demeure envisageable : un falsificateur de génie se sert de la très ordinaire Rosemary Brown pour monter un coup médiatique. Et, de fait, les maisons de disques commencent à se battre à coups d'enchères pour « signer » l'ancienne postière, afin d'enregistrer ces Liszt, ces Beethoven, ces Bach posthumes…

Alors, durant des semaines, le magazine *Life* et la BBC, entre autres, se mettent à espionner la petite veuve pour la piéger, la surprendre en compagnie d'un musicologue facétieux ou vénal, voire d'une équipe de spécialistes qui lui refilerait en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

douce des partitions faussement paranormales. Hélas, elle ne sort de chez elle que pour aller faire son marché. Seule conclusion restante pour les cerveaux rationalistes : Rosemary est une compositrice surdouée, qui a suivi clandestinement une formation musicale de premier ordre.

Les enquêteurs fouillent sa petite enfance, épaulés par une armada de psychiatres qui tentent de mettre au jour ses compétences cachées, peut-être refoulées dans son inconscient du fait d'un traumatisme ou par le biais de la cryptomnésie – une somme de connaissances qu'elle aurait enregistrées, à son insu, par la fréquentation assidue de musicologues. Aucune de ces pistes ne se révèle exploitable.

La mort dans l'âme, les journalistes doivent bien reconnaître que la seule version « crédible » est celle donnée par Mrs Brown. Et en quels termes ! « Liszt est gentil, très généreux, mais parfois il s'énerve quand je ne vais pas assez vite, il se met à parler allemand ou français, je ne comprends plus rien, alors je le gronde. » Quant à Bach, elle le trouve plutôt rébarbatif et impatient. Beethoven, dont la mort a « guéri la surdité », est très pointilleux sur le tempo. Schubert est « bien brave, un peu timide ». Frédéric Chopin, lui, se montre aussi passionné que serviable. Racontant dans son autobiographie le jour où sa fille a oublié de fermer le robinet de la baignoire, Rosemary écrit : « Tout d'un coup, M. Chopin s'est arrêté de me dicter de la musique et a eu l'air très agité. Il s'est mis à parler français. » Non sans peine, elle finit par déchiffrer à temps le message que veut faire passer le compositeur des *Nocturnes* : « Le bain va déborder. »

Rosemary Brown ne tira jamais profit de ses transcriptions bénévoles. Tout au plus consentit-elle à deux enregistrements. Sur la face A du premier disque[2], elle joue elle-même quelques inédits mineurs de Liszt et Chopin, confirmant qu'elle n'a rien d'une virtuose. Sur la face B, en revanche, le grand Peter Katin s'illustre dans un Beethoven

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'outre-tombe. Le second disque, interprété par Howard Shelley, comporte du Debussy et du Rachmaninov post mortem valant à ces derniers quelques bonnes critiques, mais l'album est hélas totalement introuvable. Ce qui ne dérange pas grand monde, ni chez les musicologues ni chez les allergiques à l'au-delà.

J'ai fouillé en vain les archives : aucun contradicteur, aucun détracteur de Rosemary Brown n'a jamais pu apporter la preuve d'une fraude quelconque ou d'une explication « naturelle ». Un seul expert musical affirma aux médias, partitions à l'appui, que les prouesses de cette dame n'avaient rien d'exceptionnel. C'était John Lill, pianiste de renom. Mais son argumentation ne fut guère relayée par les rationalistes, car elle consistait à démontrer publiquement que lui aussi, durant ses concerts, recevait la visite des mêmes compositeurs décédés, qui corrigeaient par son intermédiaire les erreurs de transcription commises par l'ancienne postière[3].

Parmi tous les spécialistes qui reconnurent « leur » musicien dans les « nouvelles œuvres » produites par Mrs Brown, une réaction est tout à fait singulière. C'est celle du chopinologue Hans Gál. Sidéré par les partitions qu'on lui soumet, il confirme que c'est bien « du pur Chopin », mais il rejette catégoriquement l'hypothèse d'un esprit immatériel continuant de composer dans l'après-vie, et utilisant cette dame comme copiste[4]. Quelle autre explication avancer, alors, face à ce paradoxe ? La réincarnation. Sauf que… Igor Stravinski, par exemple, l'un des derniers venus sous les doigts de Mrs Brown (celui-là même qui professait que « la musique est un langage entièrement autonome »), est décédé alors que Rosemary avait déjà cinquante-sept ans… Le compositeur du *Sacre du printemps* aurait-il effectué sa réincarnation à l'intérieur d'une personne d'âge mûr, comme on saute dans un train en marche ?

Psychologue de formation et pianiste de haut vol, le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

journaliste Erik Pigani nous révèle que le cas de Mrs Brown, comme celui de Luiz Gasparetto (voir Peinture automatique), a été comparé par certains neuropsychiatres aux facultés (plus intellectuellement correctes) des calculateurs prodiges, caractérisées par des « processus logiques inconscients[5] ». Le langage du style, qu'il soit musical ou graphique, obéirait donc aux mêmes lois d'assemblage conceptuel que les chiffres, avec une rapidité analogue au niveau des connexions neuronales. Inspiration et doigté mimétiques seraient-ils simplement le fait d'une opération mentale innée, de plus en plus spectaculaire à mesure qu'on la travaille ? L'imagerie cérébrale pourrait confirmer ou infirmer ce postulat. J'ai suggéré à différents chercheurs d'appliquer un tel protocole au peintre médium Gasparetto qui, lui, est encore bien vivant. J'attends des réponses. D'ici là, par défaut, l'explication la plus « simple » de ces phénomènes demeure, aux oreilles de nombreux mélomanes, l'hypothèse que des compositeurs défunts aient choisi comme nègre une postière particulièrement douée pour les accusés de réception.

A l'interviewer Joël André qui lui demandait en 1978 : « Schubert est-il toujours prêt à vous dicter la fin de la *Symphonie Inachevée* ? », Rosemary répondit : « Il faudrait d'abord que je trouve une période libre, car c'est un travail de grande envergure. Et puis Schubert hésite : il craint que cette symphonie ne perde un peu de son charme, de son mystère, s'il se décide à la compléter[6]. »

Rosemary Brown est morte en 2001, à quatre-vingt-cinq ans. On espère que ses négriers lui ont réservé un accueil digne de ses bons et loyaux services. Elle laisse, dit-on, une œuvre inédite de huit cents partitions dictées par ses inépuisables correspondants de l'au-delà. Depuis son décès, autant que je sache, aucun « repreneur », aucun nouvel intermédiaire terrestre de Liszt et compagnie ne s'est fait connaître. Il est vrai que la tendance, aujourd'hui, est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

davantage au plagiat lucratif qu'à la transmission désintéressée des œuvres d'autrui.

1. Rosemary Brown, *En communication avec l'au-delà*, J'ai Lu, 1978.

2. Disque 33-tours vinyle Philips n° 6500 093.

3. Erik Pigani, *Psi*, Presses du Châtelet, 1999.

4. Jean-Pierre Girard, *La Science et les phénomènes de l'au-delà*, Véga, 2013.

5. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

6. *Psi International* n° 4, mars 1978.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

N

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

NÉOLITHIQUE (acupuncture au)

Découvert en 1991 dans un glacier des Dolomites, l'homme de Similaun (plus connu sous le nom d'Ötzi) est un *Homo sapiens* de quarante-cinq ans tué par une flèche il y a cinq millénaires, momifié naturellement, congelé et réhydraté. Le décryptage de son génome, effectué en 2012, laisse entendre qu'il était d'origine corse[1].

On a beaucoup appris également sur son alimentation (cerf, bouquetin, céréales), son état de santé (maladie de Lyme, prédispositions aux affections cardio-vasculaires, intolérance au lactose), sa descendance (plus aucun ayant droit à notre époque) et la couleur de ses yeux (marron). Mais pas seulement. La suite est un peu plus gênante.

Son corps, en effet, est couvert de seize tatouages constellés d'une cinquantaine de traits, qui ne semblent pas être des éléments ornementaux ni religieux. Ils correspondent en fait aux méridiens des points d'acupuncture de la médecine chinoise, a révélé le Pr E. Egarter sur Arte[2]. C'est ce qu'on appelle un tatouage thérapeutique. Ou un hasard, si l'on préfère évacuer cette remise en question de nos connaissances sur le niveau intellectuel et médical des hommes préhistoriques.

Commentaire d'un scientifique du Net qui gagne à rester inconnu : « Seuls des crétins patentés peuvent avoir l'outrecuidance de prétendre que le New Age a commencé à l'Age de pierre. » C'est une question de formulation, mais ça fait beaucoup de crétins. D'autres sceptiques mieux élevés ont examiné, sereinement, l'hypothèse que ces tatouages pussent être des « dessins magiques », après avoir souligné que les supputations d'acupuncture étaient sans fondement, car on n'a pas retrouvé d'aiguilles en pierre taillée. Je les laisse juges, en me permettant simplement de leur faire observer que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'outillage compte moins que la connaissance et la technique. Les hommes du néolithique n'avaient peut-être pas d'aiguilles, mais ils avaient des doigts. Quand on sait où les poser pour stimuler tel point du corps en relation avec tel organe, ça s'appelle la digitopuncture.

Reste à savoir si ces tatouages avaient une charge thérapeutique « magique », ou s'ils constituaient simplement un marquage, comme ceux qu'on effectue aujourd'hui avant de commencer une radiothérapie. Peut-être est-ce là une explication au long voyage entrepris par notre future momie congelée. Car si, comme l'indique son ADN, Ötzi s'est déplacé de sa Corse natale jusqu'à un glacier situé à l'actuelle frontière entre l'Italie et l'Autriche, ce n'était pas forcément dans un but touristique.

Se rendait-il chez un célèbre acupuncteur de l'époque pour se faire « marquer » en tant que patient ? Ou bien pour recueillir un savoir que, telle une planche vivante de traité médical, il aurait rapporté dans son île ? Dommage que, ainsi tatoué, il ait servi de cible à un chasseur. La flèche s'est logée dans son épaule gauche. Il serait intéressant de savoir, le cas échéant, quel point d'acupuncture était visé.

1. *Nature communication*, 2012. lefigaro.fr, 2012.

2. Emission « Archimède », 10 octobre 2000, Arte.

O

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

OBJETS (apparition d')

On appelle « apport » un objet apparu subitement, téléporté ou créé de toutes pièces. Le type même du phénomène auquel il est impossible d'accorder le moindre crédit, tant qu'on n'y a pas assisté. Et même.

En ce qui me concerne, j'ai beau avoir reçu un jour, devant témoins, des preuves indubitables de la matérialisation d'un certain nombre d'objets variés, j'ai toujours du mal à y croire. Il est plus facile d'oublier. Du moins de penser à autre chose. Mais il ne serait pas honnête de ma part, dans ce dictionnaire, de faire l'impasse sur mon expérience personnelle, ni sur les réflexions paradoxales qu'elle m'a inspirées.

Le plus troublant est peut-être de constater qu'un phénomène, aussi fabuleux soit-il, devient banal dès lors qu'il dure. Vingt minutes de billes et de pièces de monnaie qui vous tombent dessus dans une salle d'attente, ça finit assez vite par devenir monotone. Pour ne pas dire fastidieux. Quelle que soit l'ampleur de notre étonnement, la répétition abolit le miracle. Ce fut l'une des grandes révélations de ma vie. On voit par là le caractère assez limité de mon mysticisme. Alors que tant de croyants ou d'incrédules demandent un signe au Ciel, mes compagnons et moi nous sommes retrouvés en situation de lancer en direction du plafond : « Ça suffit, peut-être, non ? »

La scène se passe en 2000 à Cuernavaca, dans une agence immobilière. Je suis venu au Mexique couvrir un congrès scientifique pour un magazine français. L'organisateur, Yvon Dray, est un directeur local d'Alcatel, et son congrès concerne une branche assez particulière des télécommunications : le contact avec l'au-delà par bande magnétique, téléphone, ordinateur ou imprimante. Autrement dit, la TCI : transcommunication instrumentale (voir cette entrée).

Depuis les années 1950, où le président de l'Académie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pontificale des sciences se faisait traiter d'andouille par un mort au détour d'un chant grégorien, les techniques, il faut bien le dire, se sont affinées, ainsi que la qualité des échanges, les moyens de contrôle et aussi, parfois, les dérives obsessionnelles. La souffrance du deuil, elle, est toujours la même. Yvon et Maryvonne Dray ont perdu leur plus jeune fille, Karine, dans un accident de voiture. Depuis, ils sont persuadés qu'elle communique avec eux sur des supports divers (répondeur, cassettes, téléphone, ordinateur…). Ils débordent de « pièces à conviction ». Les voix ont été nettoyées, analysées par des logiciels, leurs fréquences mesurées, comparées. Le Congrès mondial de TCI rassemble un grand nombre d'ingénieurs du son, d'informaticiens, de chercheurs, d'experts, de passionnés, de sceptiques, de familles brisées par un décès et reconstruites autour de cassettes audio[1].

Parmi les participants locaux, Manuel Cortés, spécialiste de l'immobilier de luxe et féru de recherche en psychophysique. Il invite les organisateurs à « partager une expérience » dans son agence. Les Dray acceptent, ainsi que le père François Brune, venu de Paris leur apporter sa contribution de théologien et d'enquêteur pointilleux sur les voix paranormales. Je me glisse dans le groupe.

Nous voici à onze heures du matin dans une jolie maison de plain-pied, murs chaulés, plafond voûtés, au milieu des négociateurs qui pianotent devant leurs écrans face aux futurs acquéreurs. Manuel nous présente Enrique, son frère, un gentil quinquagénaire dont le sourire entendu et le regard dans le vide évoquent l'intellectuel abscons ou l'idiot du village. « Il est un peu médium », explique Manuel sur un ton d'excuse. A ces mots, l'intéressé remue les doigts de sa main gauche et fait apparaître une médaille de saint Christophe qu'il offre à François Brune. Bon. « Médium » doit être synonyme d'illusionniste, au Mexique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

A peine sommes-nous assis avec nos tasses à café qu'une pluie de pièces jaunes et de billes s'abat sur nous, tombant avec une régularité sporadique. Sans doute des compartiments secrets sont-ils aménagés dans le faux plafond. Mais non. Une voûte en plâtre ciré nous surplombe, et nous sommes unanimes à le constater : les objets n'en *sortent pas*.

Manuel, entre deux négociations de villas au téléphone, nous explique que les esprits nous souhaitent la bienvenue, au travers de ces « calots de lumière » et de ces monnaies anciennes destinées à nous raconter l'histoire du Mexique depuis l'indépendance. Même dans l'au-delà, semble-t-il, on demeure nationaliste.

Le père Brune a l'air plutôt réservé, devant l'accueil de ces prétendus « esprits » qui jettent des pièces et jouent aux billes. Les Dray sont aux anges. Nathalie, la sœur de leur fille défunte, s'énerve à chercher des trucages. Moi, je ramasse les billes, pour éviter un accident. Mais les clients de l'agence ne se précipitent pas vers notre alcôve. Indifférents à ces phénomènes qui semblent pour eux monnaie courante, ils restent absorbés par les promesses de vente, les servitudes de passage et les demandes de prêts. On se croirait dans une émission du genre « Surprise sur prise ». Sauf qu'il n'y a pas de caméras cachées, pas de complices qui sortent de leurs cachettes en applaudissant les victimes du gag.

Entre deux billes et trois pièces tombe soudain une balle de golf. Une négociatrice de l'agence nous dit que c'est en l'honneur de Manuel, qui est un excellent golfeur. On le félicite. Et on se regarde en commençant à trouver le temps long.

Voilà. Ce que d'aucuns pourraient considérer comme l'expérience la plus marquante d'une vie ne débouche que sur une lassitude quelque peu teintée d'agacement. Parce que ce phénomène spectaculaire, de mon point de vue, ne *sert à rien*, et n'alimente d'autre réflexion que l'évidence d'être mis devant le fait accompli. Dès lors qu'on est bien obligé d'écarter

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le soupçon d'une supercherie (on voit clairement les objets apparaître à cinquante centimètres du plafond) ou d'une hallucination collective (ces objets sont réels, tangibles, parfaitement « normaux » en dépit de leur mode de réception), quelle solution de repli reste-t-il à nos pauvres cervelles occidentales cramponnées aux lois de la matière ?

En fait – et c'est pour moi une vraie découverte –, quand on reçoit la preuve d'un prodige qui nous dépasse, cette preuve a quelque chose d'un peu humiliant. Comme si l'on se retrouvait amputé de ce doute méthodique qui, depuis Descartes, assure la suprématie de l'intelligence humaine sur les problèmes irrationnels qu'on lui pose. Au départ, un tel événement est incroyable, puis il devient répétitif, et à la longue il finit par nous crisper. J'ai compris ce jour-là, en l'éprouvant à mon tour, la colère endémique qui m'étonnait jusqu'alors chez les rationalistes de profession. Je me rappelle très bien ce que j'ai dit aux autres témoins de ces phénomènes de foire, une fois épuisée ma faculté d'émerveillement : « Tant d'énergie gâchée. »

Cette réaction en a choqué certains. Pourquoi ai-je prononcé cette phrase, du fond du cœur ? Comme tout le monde, j'ai subi dans ma vie des épreuves, des coups du sort et des deuils que j'ai qualifiés d'injustes. Si la nature et la raison laissent ainsi violer leurs lois, pourquoi ne le font-elles pas plus souvent ? Et dans un but moins dérisoire que celui d'entraîner la conviction d'une bande de gens sensés, qui du coup passeront pour des gogos dès lors qu'ils auront l'honnêteté de mentionner leur expérience.

Arrive l'heure du déjeuner. Manuel Cortés nous emmène dans le jardin d'un petit restaurant typique. Il fait beau, la cuisine est délicieuse, toute simple, on se détend. C'est bon de redescendre sur terre. De se retrouver dans une situation normale, familière, conviviale. De constater avec quelle facilité la réalité reprend ses droits. Oui, le monde matériel est *plus*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fort que les accidents irrationnels qui défient ses lois, car ceux qui croient auxdites lois sont largement majoritaires. C'est pourquoi, du reste, selon les physiciens quantiques, ce monde matériel *existe*. Sans notre conscience, il n'y aurait plus que le néant – c'est-à-dire, pour eux, un réservoir d'informations latentes.

Quand arrive l'addition, Yvon Dray la divise et chacun paye sa part. « Et le pourboire ? » lance sa femme. Aussitôt, quinze pesos tombent du ciel. Chassez le surnaturel, il revient au galop. Machinalement, nous regardons l'arbre au-dessus de notre table. Nous cherchons entre les branches un gamin farceur, une pie voleuse. En vain. Mais il est rassurant de constater que, face à un paranormal devenu localement persistant, nous avons toujours ce genre de réflexe. Quelle est l'origine du phénomène ? Si c'est notre regard qui crée ce que nous voyons, est-ce notre inconscient qui « fabrique » ces apports, en résonance avec le médium Enrique dont, par notre concentration, notre vigilance décuplée et notre acceptation contrainte, nous ne ferions qu'amplifier les facultés ? Quand il s'exerce tout seul, dit son frère, il ne tombe qu'une pièce ou deux.

Cela dit, les péripéties que nous sommes en train de vivre n'ont rien d'inédit, ni de forcément exotique, même si elles paraissent liées au parfait naturel avec lequel les Mexicains accueillent ces phénomènes *psi*. Ma surprise et mon incrédulité vexée ne sont dus qu'à mon inculture dans le domaine de l'étrange, à l'époque. J'ignore, par exemple, l'existence en Angleterre du projet *Scole Experiment* qui, de 1992 à 1998, sous le contrôle de la Society for Psychical Research, effectua dans un cadre très strict plus de mille expériences, parmi lesquelles des apports d'objets « datant d'une autre époque[2] ». Témoin de ces expériences, le magicien professionnel James Webster a écrit dans le journal *Psychic World*, en juin 2001 : « Je n'ai pas découvert de signes de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tricherie, et selon moi de telles illusions seraient irréalisables pour les phénomènes observés, sous les conditions appliquées. »

Autour de la table de restaurant, les anecdotes fusent entre les spécialistes. Le point commun de toutes les histoires d'apport qu'ils évoquent, c'est le clin d'œil. Les manifestations de connivence légèrement provoc que nous adresserait « l'autre monde », pour nous ouvrir les yeux sur l'invisible. Celles qui retiendront mon attention, à compter de ce jour, seront toujours celles qui paraissent les plus anodines, les plus légères. Celles qui, respectueuses de notre libre arbitre, autorisant l'explication « rationnelle » du hasard au témoin qui refuse d'aller plus loin, recèlent peut-être, sous les dehors d'une insignifiance polie, le plus de *sens*.

Parmi ces « petits signes », ces menus accrocs à la réalité ambiante, l'un de mes préférés est arrivé à Monique et Jacques Blanc-Garin, deux passionnés bénévoles qui, au sein de leur association Infinitude, aident un très grand nombre de personnes en deuil à faire le lien avec « l'ailleurs ». Au début de leur histoire commune, ils prennent un jour l'autoroute pour se rendre à Reims chez Mme Simonet, la grande pionnière française de la transcommunication. Le premier péage automatique leur réclamant trois francs, Jacques dépose une pièce de cinq dans le panier. Il attend la monnaie. Rien ne vient. La barrière se lève. Pressé par les voitures qui klaxonnent derrière lui, il renonce à la somme qui lui est due, et redémarre. « Nos amis de l'au-delà nous rendront la différence », plaisante Monique.

Au péage suivant, Jacques, échaudé, prend le temps de fouiller ses poches pour trouver l'appoint, et glisse dans la machine les sept francs cinquante qu'elle lui demande. Dans le réceptacle de la monnaie tombent alors deux francs. Le trop-perçu de la dernière fois[3]. Comme dit un proverbe chinois : « Le hasard sourit aux gens préparés. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En ce qui me concerne, c'est l'imaginaire qui m'a préparé à ces entorses manifestes à la réalité dont, souvent, j'ai été le témoin. Le pouvoir de suggestion d'un romancier le prédispose à gérer, dans la vie courante, des situations d'apparence fictive qu'il s'efforce habituellement de rendre crédibles sur le papier. Maupassant, Balzac, Hugo, Wilde, Cocteau et tant d'autres m'ont précédé sur ces chemins de traverse, et sont allés beaucoup plus loin.

Que m'ont appris ces expériences, au bout du compte ? Si un objet sort du néant sous nos yeux, si l'esprit gouverne la matière, il convient de se demander comment et pourquoi. Si la réalité n'est pas ce que nous pensons, elle n'y est pour rien. Si la nature viole une loi, c'est que cette loi est fausse. A nous de la réformer pour la rendre compatible avec cette « nouvelle réalité », comme l'ont fait les physiciens avec le casse-tête de la mécanique quantique.

Il est intéressant de noter à ce propos que l'humour, qu'il soit volontaire ou subi à travers l'ironie d'une situation, est souvent à la base de découvertes scientifiques majeures. C'est avec une histoire de chat mort-vivant qu'Erwin Schrödinger, en 1935, obligea la physique quantique, dont il voulait railler les contradictions, à développer ses théories les plus fondamentales : la superposition des états (enfermé avec un flacon de cyanure, le chat est à la fois *mort et vivant* tant qu'un témoin n'a pas ouvert la porte pour l'observer) et la décohérence (c'est l'interaction du chat avec le flacon qui provoque ou non sa mort, indépendamment de l'observateur). La résolution de ce paradoxe en forme de gag permettra un jour la mise au point du fameux ordinateur quantique[4]. Et c'est en passant à la moulinette une cervelle d'amphibien qu'un biologiste énervé prouva le contraire de ce qu'il voulait démontrer sur le fonctionnement cérébral (voir Salamandre [le cerveau haché de la]).

De même, parfois, le plus burlesque des prodiges peut

être à l'origine d'une œuvre capitale. Ce fut le cas pour Michael Talbot, le journaliste scientifique auquel ce dictionnaire fait souvent référence, tant la somme d'expériences, d'enseignements et de réflexions que contiennent ses livres m'a ouvert d'horizons. Invité en 1983 aux Nations unies pour exposer son point de vue sur les rapports entre la science et la spiritualité, ce surdoué de trente ans raconta aux représentants du monde entier que, à la base de ses recherches sur le mode holographique de l'Univers, il y avait un plat de pâtes.

Confronté dès l'enfance à des phénomènes défiant la raison, notamment quelques matérialisations d'objets, Talbot considérait celles-ci tantôt comme des manifestations extérieures produites par son inconscient, tantôt comme un moyen pour des « forces invisibles » d'attirer son attention en vue d'orienter ses recherches. Et il s'efforçait d'échafauder une théorie qui serait la synthèse de ces deux explications possibles. « En général, hélas, il ne m'était pas donné d'observer ces matérialisations. Je n'assistais qu'à leurs conséquences, telle cette platée de spaghettis qui échoua sur ma poitrine, un jour que je m'accordais une petite sieste dans mon appartement new-yorkais. Seul dans une pièce aux portes et fenêtres closes, sans le moindre signe qu'on y ait cuisiné ces spaghettis ou qu'on y soit entré pour me les lancer, j'en vins à conclure que, pour une raison ou une autre, ils n'avaient achevé leur course sur moi qu'après avoir surgi du néant au beau milieu de la pièce[5]. »

On imagine un tel discours prononcé dans l'enceinte des Nations unies, et le silence qui suivit ces paroles. « Des spaghettis », finit par murmurer gravement dans son micro le président de la commission scientifique. « Sans sauce », précisa l'orateur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Maryvonne et Yvon Dray, *Karine après la vie*, Albin Michel, 2002, et Livre de Poche, 2004.

2. Robin P. Foy, *Witnessing the Impossible*, Torcal Publication, Diss, Norfolk, 2008.

3. Monique et Jacques Blanc-Garin, *L'Infinitude de la vie*, Alphée, 2009.

4. www.futura-sciences.com

5. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

OISEAUX (prouesses d')

Cette entrée se veut une simple mise en bouche. Je ne saurais trop conseiller de dévorer dans la foulée *Le Monde des oiseaux*[1], le livre auquel j'emprunte la plupart des exemples ci-dessous. La légèreté ludique de son style ne fait que souligner le poids des révélations qu'on y trouve.

Bernadette Muckensturm-Chauvin, veuve du grand biologiste Rémy Chauvin, est l'ornithologue la plus inventive que le CNRS ait compté. Observatrice hors pair, c'est aussi une véritable « directrice d'oiseaux » – comme on dit de certains metteurs en scène qu'ils sont de grands directeurs d'acteurs. Pénétrant avec discrétion – et parfois perfidie – la psychologie des volatiles, elle leur invente des protocoles particulièrement tordus qui révèlent chez eux des zones d'intelligence insoupçonnées. Et surtout, elle teste leurs capacités en *liberté surveillée*, afin d'éliminer deux stress qui souvent faussent les résultats : celui de leur captivité comme celui de l'intrusion sur leur territoire.

Dans sa volière dont elle laisse les grilles ouvertes, les oiseaux viennent quand ils veulent. Ils se livrent eux-mêmes aux tests, et très souvent ils les *réclament*. Bernadette a démontré que la récompense n'est pas leur motivation première – du moins sous sa forme de nourriture. On voit ainsi des oiseaux rassasiés manifester une concentration et une activité intenses, dans le but de libérer d'un piège une pistache qu'ils ne mangeront même pas. L'oiseau aime jouer. Il aime relever des défis pour le plaisir et la satisfaction de sa curiosité. Mais il se lasse vite ; il faut sans cesse renouveler la règle du jeu, sinon il s'énerve et il part.

Dans les films réalisés en laboratoire que Bernadette Chauvin nous a montrés au festival *Sciences et Fictions* de Cavaillon, en mars 2013, des images ont soulevé l'admiration,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'hilarité, l'indignation. En parfaite résonance avec l'actualité (la Journée de la femme…), on a d'abord vu à l'œuvre dans toute sa splendeur, grâce au tarin des aulnes, le comportement type du macho sans complexe. Chez ce petit passereau de la famille des fringillidés, seule la femelle a l'intelligence et l'adresse requises pour déjouer le système de verrouillage « haute sécurité » d'un pot de graines : un couvercle condamné par trois baguettes entrecroisées dans des œilletons. Le mâle la regarde faire, puis, quand le pot est ouvert, il la vire aussi sec pour manger les graines à sa place. C'est elle, alors, qui l'observe à distance. Lorsqu'il a vidé le tiers du récipient et que son bec ne peut plus atteindre la nourriture, il s'en va. Elle attend qu'il ait disparu, puis elle revient tranquillement vers le pot, elle le renverse et le secoue afin de libérer les graines inaccessibles. La prouesse est d'autant plus épatante qu'il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'un comportement d'imitation : elle a trouvé toute seule la solution aux problèmes posés par l'ornithologue et la réaction de son mâle.

Plus fort encore : voici des mésanges mises en présence d'une dizaine de tiroirs de couleurs différentes, superposés. Dans le plus haut, fermé, se trouve une noix. Elles examinent le dispositif et comprennent très vite qu'il faut ouvrir successivement les tiroirs pour faire tomber par l'arrière la noix jusqu'au rez-de-chaussée, où se trouve le seul accès. Mais chaque mésange a sa méthode. Elles manœuvrent les tiroirs de haut en bas (descente progressive de la noix par paliers), de bas en haut (descente en chute libre) ou dans le désordre (par hasard et parfois, semble-t-il, par couleurs). Dans ce dernier cas de figure, appliqueraient-elles à ce dispositif la règle d'un jeu précédent, où il s'agissait de reproduire un classement d'objets dans l'ordre chromatique de l'arc-en-ciel ? Quoi qu'il en soit, toutes les mésanges qui s'intéressent à ce problème de tiroirs en trouvent la solution.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le pic épeiche, lui, trouve ce jeu idiot. Trop simple. A la manière d'un môme qui piaffe devant sa console Nintendo, il réclame un niveau supérieur. Pour l'intéresser, on le met donc devant différents aliments disposés dans une série de boîtes, transparentes et inouvrables. Il en déduit aussitôt qu'il a besoin d'un intermédiaire humain. Répondant à sa demande, celui-ci lui apprend alors un code associé à des coups de bec frappés sur sa main. Un coup signifie pistache, deux coups grillon, trois coups ver à farine. Dès qu'il a mémorisé le code, le pic épeiche s'empresse de commander son repas à la carte.

Comme il est notoirement friand de ces trois mets, son choix semble dicté par l'alternance des saveurs. Mais c'est un client intraitable. Si on lui donne une pistache quand il a commandé un grillon, il la refuse. Et si le serveur se trompe encore une fois, il s'énerve et le punit à coups de bec – selon un code personnel qui ne souffre pas le malentendu : quatre ou cinq coups. Une cadence qui ne correspond à aucun plat de la carte.

On a bien ri, à Cavaillon. On a applaudi les performances de ces volatiles caractériels. Mais quand la lumière s'est rallumée dans la salle de cinéma, on s'est regardés entre humains, et on s'est trouvés un peu bêtes.

« Ce genre d'oiseau demeure au niveau intellectuel d'un enfant de trois ans, a précisé Bernadette. Le stade du développement prélinguistique. » Nous voilà rassurés. Mais, si l'on a lu ses publications, on sait que d'autres sujets du monde aviaire, comme le pigeon voyageur, le perroquet ou l'*indicator* (voir ces entrées) sont bien plus « en avance ». Ce qui explique pourquoi, dans les centres de recherche scientifique, l'ornithologie dispose de crédits aussi réduits.

L'intelligence des primates nous séduit, nous amuse et nous flatte, par anthropomorphisme, mais celle des volatiles nous fait peur. Car si l'homme se plaît encore à dire qu'il descend du singe, l'oiseau, lui, remonte aux dinosaures. Son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ancêtre direct, l'*archaeoptéryx*, était pourvu de dents, au Jurassique, et il possédait des griffes au bout des ailes, mais ses plumes avaient déjà leur structure actuelle. Quant aux aigles, aux vautours, aux chouettes ou aux hérons d'aujourd'hui, ce sont de vrais fossiles vivants, identiques à ce qu'ils étaient soixante millions d'années plus tôt.

Cette antériorité sur terre, aggravée par les compétences intellectuelles du monde aviaire, nous amène souvent à regarder ces vertébrés tétrapodes comme les personnages de l'angoissant film d'Hitchcock. Comment nous défendre si un jour les oiseaux décidaient de nous reprendre leur territoire ? Rémy Chauvin, du haut de sa chaire à la Sorbonne, n'hésitait pas à enfoncer le clou en martelant : « Tout ce que fait un chimpanzé, l'oiseau le réalise aussi, et souvent bien mieux : ses habiletés techniques et manipulatrices sont beaucoup plus grandes, et il dispose d'un langage sonore très complexe. »

Un vrai casse-tête pour les ornithologues, d'ailleurs, ce langage. Est-il inné, est-il acquis ? Bien que certains parents aient besoin de l'enseigner à leurs petits, on s'est rendu compte, en changeant de nid un œuf sur le point d'éclore, que le chant est propre à chaque espèce et paraît bien inné. Sauf chez les estrildidés. Dans cette famille de passereaux, c'est le chant du couple adoptif qu'apprennent les oisillons, même en présence du chant de leur propre espèce[2].

Quant aux vocalises amoureuses, on aurait tort de croire qu'elles se limitent à la parade nuptiale. Chez le petit calao à bec rouge du Sénégal, par exemple, la femelle, quand elle est séduite par la tessiture d'un mâle, lui répond en instaurant entre eux un chœur décalé à l'effet double : acceptation de l'accouplement et reconnaissance vocale. Dès qu'elle est fécondée, elle s'enferme en effet durant cinquante-sept jours dans un nid hermétique pour pondre et couver. Seule une fente minuscule permet au mâle de lui apporter à la demande – suivant les modulations de son chant qu'il identifie entre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tous les autres – graines, vers ou feuilles d'eucalyptus insecticides, destinées à protéger le nid contre les tiques. Et ce duo se répétera chaque année, chez ces farouches monogames, durant deux décennies. Au congrès d'ornithologie de Pékin, comme au festival *Sciences et Fictions* de Cavaillon, Pierre Reynaud (Institut de recherche pour le développement) a communiqué oralement – il reproduit très bien les chants d'oiseaux – son décryptage du langage de la femelle recluse. Grâce à lui, je sais dorénavant dire en calao : « Apporte-moi vingt-cinq grammes d'eucalyptus. »

Mais nous abordons là un sujet sensible. A la problématique du chant s'ajoute une fonction autour de laquelle les ornithologues n'en finissent pas de se quereller : la faculté d'imitation. A quoi sert-elle ? A tout, en fait. Et parfois à rien. Séduction, marquage du territoire, leurre, chasse, défi, simple jeu… On connaît par cœur les capacités du perroquet ou du mainate, mais on ignore généralement que le champion toutes catégories des imitateurs est l'oiseau-lyre d'Australie, capable de reproduire, en plus des chants du voisinage, le bruit des tronçonneuses, des fusils, des klaxons, et autres apports de la civilisation.

Mentionnons aussi l'intéressant numéro d'escroquerie auquel se livre le drongo, petit oiseau noir d'Afrique australe. Virtuose du chant et plutôt cossard, il se nourrit des insectes attrapés par les suricates, ces mangoustes surnommées les « sentinelles du désert ». Dans cette optique, le pique-assiette se planque, à l'heure de leur repas en groupe, pour imiter le cri de leur prédateur, la buse. Les « sentinelles » plongent aussitôt dans leur terrier, et le petit Le Luron du désert n'a plus qu'à se mettre à leur table.

Cependant, à la quatrième fois, devant l'absence de buse à l'horizon, les suricates ne « marchent plus ». Indifférents aux cris du faux rapace, ils dégustent leurs insectes en toute sérénité. Alors, l'escroc vocal se tait, puisqu'on ne le croit plus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mais, au bout de quelques instants, il imite le cri d'alerte du suricate apercevant une buse. Succès complet, et quatrième service[3].

D'autres espèces développent des spécialités qui laissent pantois. Le ptilonorhynque *violaceus*, par exemple. La couleur violette de son appellation latine n'est pas d'origine : le mâle est un bleu foncé au plumage terne, mais sa femelle ne l'aime que dans les coloris de la vache Milka. Alors, aux périodes de reproduction, il cueille des baies violettes, les tasse et les écrase dans un trou qu'il a creusé. Puis il va déchiqueter une racine pour se fabriquer une sorte de tampon, qu'il trempe dans la teinture afin de se badigeonner la poitrine. Ainsi maquillé, l'oiseau Milka n'a plus qu'à aller danser pendant des heures devant les femelles charmées, qui matent son beau plumage fluo et finiront par lui tomber dans les ailes – sauf en cas de pluie.

On est déjà épaté quand on voit un corbeau, une mouette ou un tisserin employer un outil (pierre servant de casse-noix, moule transformée en marteau pour ouvrir une autre moule, brins d'herbe utilisés comme fil de tissage pour assembler les feuilles du nid…), mais que dire lorsqu'un passereau transforme sous nos yeux les produits de son environnement en accessoires de maquillage ?

Le faucon, lui, lorsqu'il chasse un autre oiseau, le survole et plonge *en avant de lui* pour l'intercepter en piqué, démontrant par là même qu'il calcule l'altitude, la trajectoire et la vitesse de sa cible – ce qu'un aviateur ne saurait réussir sans l'aide de ses instruments. Le psychologue Paul Guillaume appelait ce phénomène la « physique implicite[4] ».

Quant au comportement parental des mésanges charbonnières, il nous ouvre des abîmes de réflexion. Répondant avec beaucoup d'empressement à la quémande de leurs oisillons, elles punissent sans vergogne à coups de bec les petits d'une autre couvée qui, se trompant de parents, leur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réclament de la nourriture. En revanche, dès lors qu'ils sont perdus ou orphelins, elles les adoptent immédiatement.

Je pourrais citer mille autres exemples illustrant les facultés d'adaptation propres à l'oiseau. Elles vont jusqu'à la récupération des détritus, en vue de leur recyclage. Une attitude « citoyenne » dictée, en fait, par l'automédication.

On s'en est rendu compte tout récemment en Amérique, par un effet secondaire des campagnes antitabac. Dans les quelques villes « pilotes » où il est désormais strictement interdit de fumer dans la rue, on commence en effet à observer une augmentation de la mortalité infectieuse chez les moineaux. Leurs nids, à présent, sont envahis d'insectes et d'acariens qui pullulent comme jamais. Normal. On sait depuis 2012[5] que, si les moineaux ramassent les mégots, c'est pour assainir leur habitat, la nicotine étant un excellent insecticide.

Fumer tue. Mais ne plus fumer tue les oiseaux.

1. Bernadette et Rémy Chauvin, *Le Monde des oiseaux*, Editions du Rocher, 1996.

2. Ernst Mayr, *Perspectives in Ornithology*, Cambridge University Press, 1983.

3. *Afrique sauvage*, documentaire de la BBC diffusé le 1er janvier 2013 sur France 2.

4. Paul Guillaume, *La Psychologie animale*, Librairie Armand Colin, 1940.

5. Monserrat Suárez-Rodriguez et coll., Institut d'Ecologie de l'université autonome du Mexique, *Biology Letters* 1, 2012.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

P

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PADRE PIO (les quatre morts de)

Certains humains semblent être des laboratoires où se déroulent des expériences pilotes, parfois à leur insu, mais souvent de leur plein gré. Qu'il s'agisse de sportifs d'exception ou de grands mystiques, ils doivent tout d'abord assumer leurs facultés hors norme, et les cultiver par un entraînement constant qui devient machinal, pour ne pas dire inconscient. Le but : dépasser les limites du possible. Pour être le premier, ou juste pour montrer l'exemple. Pour battre des records qui flattent l'ego, ou simplement pour accepter avec humilité d'être un cobaye de l'impossible au service de l'humanité, comme ce fut le cas avec Mère Yvonne-Aimée de Malestroit (voir Bilocation [Résistance et]). A la même époque, Padre Pio fut son pendant masculin, doté de pouvoirs similaires, animé d'une foi et d'une énergie équivalentes, assailli par le diable et malmené par l'Eglise avec une constance analogue.

Né Francesco Forgione en 1887, à Pietrelcina, il prend son « nom de foi » en hommage au pape Pie V. Comme Yvonne-Aimée, il connaît dès l'enfance les assauts du démon et l'intimité avec Jésus, dont il accepte, à son corps défendant, de revivre les souffrances. Dès vingt-trois ans, devenu moine capucin, il commence à ressentir des douleurs, des rougeoiements dans les mains et les pieds. Il les montre à son confesseur l'année suivante. Mais les stigmates évoquant les plaies du Christ (« mes douces blessures », comme il dira) n'apparaîtront qu'en 1918, à la fin de la guerre.

Entre-temps, mobilisé comme infirmier, il s'acquitte de sa tâche avec un zèle qui dépasse le cadre habituel du dévouement militaire. Le 24 octobre 1917, par exemple, la défaite cuisante de Caporetto face à l'offensive austro-allemande provoque la destitution du général Luigi Cadorna, commandant en chef. Brisé par son échec, ce valeureux soldat

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'enferme dans son bureau pour se faire sauter la cervelle. C'est alors qu'un moine surgit devant lui, le persuade de renoncer à ce geste, lui fait ranger son pistolet, et s'éclipse aussi brutalement qu'il est apparu. En état de choc, le général se rue vers les gardes en faction : de quel droit ont-ils laissé entrer ce moine sans l'annoncer ? Les gardes jurent qu'ils n'ont vu personne. C'est le général Cadorna lui-même qui racontera partout cet épisode rocambolesque, ainsi que sa conclusion du même acabit. Des années plus tard, en effet, voyant dans la presse une photo de Padre Pio, il reconnaît le sauveteur inconnu qui a surgi pour empêcher son suicide par des paroles de réconfort. Il se précipite dans son couvent de San Giovanni Rotondo pour le rencontrer. Là, avant même qu'il ait le temps de se présenter, le capucin interrompt son travail pour lui cligner de l'œil : « Hein, général, nous l'avons échappé belle ! »

Son humour à l'emporte-pièce, dans le cadre de ses bilocations, de ses guérisons miraculeuses ou de ses « simples » confessions, n'était pas du goût de tout le monde. Sa brutalité gaillarde non plus. Des parents lui ayant amené leur fils atteint d'un problème cardiaque incurable, il balance un coup de poing dans la poitrine du gamin en lui disant : « Foutaises, tu n'es pas plus malade que moi. » Les parents sont consternés. Ils courent faire examiner le petit à l'hôpital, de peur que cet illuminé en robe de bure ne lui ait cassé une côte. A peine ont-ils décidé de se plaindre à l'évêque que le cardiologue, abasourdi, leur annonce que leur enfant « n'a plus rien ».

Quant à ses confessions, sur rendez-vous et liste d'attente, elle se déroulent dans une ambiance à mi-chemin entre la garde à vue et le comptoir de bistro. « Tu ne m'oublies pas un péché, là ? » dit-il en cuisinant ses repentis. Et, lisant en eux à livre ouvert, il leur rappelle une faute ancienne qu'ils ont évacuée de leur conscience. A l'inverse, il les vire sans gêne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quand il n'y a pas lieu d'absoudre. Ainsi, une prostituée vieillissante qui, sachant les semaines d'attente nécessaires pour avoir accès à un confesseur si demandé, a pris ses précautions en s'inscrivant deux fois, se fait-elle jeter en ces termes : « Tu es déjà venue hier, qu'est-ce que tu me veux encore ?

— Depuis hier, je pourrais avoir péché de nouveau…

— Ne te vante pas. Avec la tête que tu as, ce n'est pas si facile que tu crois de pécher ! Allez, file ! »

Plus le prodige qu'il accomplit est grand, plus il y met d'humilité cassante et blagueuse pour le rendre « naturel ». Un jour, une femme entreprend de lui amener son bébé mourant, mais le voyage est trop long et l'enfant décède dans le train. Brisée mais discrète, elle cache la petite dépouille dans une valise pour que le capucin puisse lui donner sa bénédiction. Des heures plus tard, elle arrive devant Padre Pio, qui l'engueule sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. « Ça va pas, de le faire dormir dans une valise ? Tu veux qu'il s'étouffe ? » Il ouvre la valise. Le bébé est vivant[1].

De pareils tours de passe-passe avec le temps, l'espace, la vie, la mort, il en accomplit à la pelle. Des milliers de témoignages semblant aussi fantaisistes que ceux-ci émanent de personnes sensées, souvent confirmés par des médecins (comme dans le cas de la petite aveugle Anna Gemma di Giorgi, à qui il *donna la vue* durant une messe, alors qu'elle était née sans pupilles) et par de nombreux militaires, car ses bilocations lui permettent d'intervenir sur plusieurs champs de bataille à la fois, pour épauler l'armée de terre, la marine ou l'aviation. Quand les « rescapés » viennent le remercier en lui racontant son exploit, il leur intime le silence. « Mais vous m'avez sauvé !

— Je ne veux pas le savoir ! »

Une de ses prouesses aériennes lui attira beaucoup d'ennuis, durant la Seconde Guerre mondiale. Alors que la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Royal Air Force bombardait l'Italie alliée à Hitler, des pilotes anglais déclarèrent que, chaque fois que leur escadrille approchait de Pietrelcina, « un moine stigmatisé leur apparaissait dans le ciel en étendant ses bras, alors ils faisaient demi-tour ». Tous les villages de la région furent touchés par les bombes, sauf celui où était né Padre Pio. Ce miracle un peu trop « personnel » fut versé dans le dossier à charge du procès d'intention que lui intenta l'Eglise[2].

Et ce n'étaient pas seulement sa réputation de thaumaturge omniprésent, son humour sans bornes ou ses prophéties brutes de décoffrage que l'autorité vaticane essayait de faire taire, mais son corps lui-même. Pourtant, il cachait pudiquement ses stigmates sous des chaussettes et des mitaines. Et quand, par « manque d'appétit », comme il disait à ses convives, il restait parfois deux mois sans boire, manger ni maigrir, c'était le plus discrètement possible, pour n'inquiéter personne. Mais il ne pouvait empêcher sa température de dépasser les 47 °C, ni son enveloppe charnelle de pratiquer malgré lui lévitations et bilocations certifiées par des dizaines de témoins. En lui, le Verbe s'était fait chair avec une énergie démesurée, qui dépassait les limites de son corps pour modifier autour de lui, et parfois même à longue distance, la structure et les lois connues de l'univers physique. Ainsi portait-il sans modération la parole de Dieu, pour inciter les autres à se transformer à leur tour.

C'était trop. Comme l'a écrit Marcel Aymé : « L'Eglise est sur terre pour protéger l'homme de la parole divine[3]. » Rarement on la vit s'efforcer de faire taire un mystique avec autant d'opiniâtreté et de coups bas. Diffamations, mesures disciplinaires, interdiction de célébrer la messe en public et d'exercer son sacerdoce, tentatives d'internement… L'idolâtrie qui s'était focalisée sur Padre Pio, malgré tous ses efforts de modestie soupe au lait et d'ironie dissuasive, devait être sabrée par n'importe quel moyen. Aussi les dignitaires

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

religieux n'hésitèrent pas à le faire accuser d'automutilation, en utilisant le témoignage d'une pharmacienne qui, en 1919, affirma que Padre Pio lui avait passé commande « dans le plus grand secret » de quatre grammes d'acide carbolique, « sous prétexte de désinfecter les seringues destinées à vacciner les capucins de son couvent contre la grippe espagnole ».

Ce dossier à charge a été extrait des archives du Vatican en 2007 par l'historien Sergio Luzzatto, pour soutenir la thèse de la supercherie des stigmates[4]. Ce faisant, cet auteur démontre donc une autre forme de miracle : la multiplication de l'acide carbolique. Car quatre grammes, c'est bien peu pour entretenir toute une vie de stigmates – à moins d'accuser le moine d'avoir circonvenu des dizaines d'autres pharmaciens et autant de médecins, qui jamais n'ont décelé dans ses plaies permanentes l'action d'un quelconque acide – ni, du reste, la moindre trace d'infection ou de cicatrisation, jusqu'à sa mort où « les douces blessures » disparurent.

« Ces stigmates sont un phénomène que n'est pas capable d'expliquer la seule science humaine », trancha, la même année 1919, le Dr Angelo Maria Merla, médecin athée socialiste, mandaté par le Vatican pour examiner le prêtre accusé de se percer les mains, les pieds et le thorax par hystérie publicitaire. Alors le Saint-Office (anciennement l'Inquisition) envoya un expert encore plus agnostique et positiviste, le Pr Amerigo Bignami. Ce dernier émit un diagnostic particulièrement ambigu, affirmant d'une part que les plaies « avaient des caractéristiques impossibles à expliquer à partir des connaissances que nous possédons sur les nécroses névrotiques », et concluant d'autre part que ces stigmates « pouvaient être pour partie le résultat d'un état morbide, pour partie artificiels ». Mais que signifiait « artificiel », sous sa plume ? La volonté divine ou la tromperie humaine ?

Des années d'enquête sulfureuse, sur fond de popularité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours croissante du prévenu, amenèrent le Saint-Office à interdire Padre Pio de toute apparition publique. Motif ? Suspicion de relations sexuelles avec des femmes à confesse. *American Atheist*, le journal américain qui, au lendemain de sa canonisation, fera état de ces accusations, ne précise pas si, à l'époque, la circonstance aggravante de bilocation sexuelle fut retenue par le Saint-Siège. En revanche, il affirme que Padre Pio fut qualifié *en 1992* d'« hystérique créant lui-même ses blessures » par le père Agostino Gemelli, président de l'Académie pontificale des sciences – lequel est mort en 1959. Déclaration exclusive reçue d'outre-tombe ? Quoi qu'il en soit, le journaliste nous explique dans la foulée les raisons purement économiques de la canonisation de 2002 : on a transformé un simulateur paillard en saint miraculeux parce que son culte rapporte, chaque année, cent soixante-dix millions de dollars en produits dérivés, donations et prestations hôtelières. Padre Pio, c'est Disneyland fait homme. Et le responsable de ce « scandale », poursuit le journaliste, c'est Jean-Paul II[5].

En réalité, c'est sur demande expresse de Paul VI, en 1964, que le capucin controversé fut de nouveau autorisé à exercer son sacerdoce sans restriction. Mais le fait est qu'il ne devra sa totale réhabilitation qu'à Jean-Paul II qui, en moins de trois ans, le fera béatifier et canoniser.

Il faut dire que, en 1947, le jeune prêtre polonais Karol Wojtyla avait rendu visite au capucin alors frappé d'interdit. Padre Pio, avec sa brutalité coutumière, lui avait annoncé non seulement qu'il occuperait le trône de saint Pierre, mais qu'il survivrait à un attentat – Jean-Paul II ne fit jamais mystère de cette double prédiction, assez surréaliste à l'époque. En 1962, après sa nomination comme évêque de Cracovie, Sa future Sainteté demande par courrier à Padre Pio de prier pour Wanda Poltawska, une mère de quatre enfants atteinte d'un cancer en phase terminale. Quatre jours plus tard, elle est guérie.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Devenu pape, Jean-Paul II s'emploiera à tordre le cou aux rumeurs nauséabondes entachant la mémoire du thaumaturge dans les couloirs du Vatican, où, selon John Allen, correspondant du *National Catholic Reporter*, « le consensus secret sur Padre Pio était qu'il était au mieux un hystérique naïf, au pire un escroc ».

Mais l'Eglise ne fut pas la seule à vouloir se débarrasser de ce prodige ambulant qui, par son franc-parler et ses miracles en série, touchait le cœur des foules en passant par-dessus les autorités religieuses – comme l'avait fait Jésus, et c'est peut-être ce que l'Eglise, au fond, lui reprochait. La médecine elle-même, pour régler son cas, le déclara mort de son vivant.

Ce certificat de décès prématuré fut prononcé le 15 mai 1956, dans le cadre du Symposium international des affections coronariennes. Le révérend père Carmelo Durante da Sessano, présent à ce congrès, entendit le Pr Ewans, sommité mondialement reconnue, déclarer au micro : « Pour nous, médecins, Padre Pio est mort du point de vue biologique. » Carmelo fut bien surpris, lui qui, gardien de son couvent, voyait son ami le « mort biologique », débordant d'énergie, se consacrer aux autres dix-neuf heures par jour.

Le Pr Ewans justifia alors son autopsie virtuelle par la quantité de calories que le capucin dépensait quotidiennement, alors qu'il ne mangeait rien et perdait par ses stigmates une quantité de sang importante, sans compter le stress moral d'un ministère apte à détruire rapidement l'athlète le plus robuste. « Donc, conclut le Pr Ewans, en vertu du principe scientifique des calories nécessaires à l'existence humaine, il n'est pas possible qu'un homme, en une telle situation existentielle, puisse survivre et encore moins opérer comme il le fait, sans interruption, tous les jours[6]. »

On ne sait comment, Padre Pio survécut douze ans à l'évidence médicale de son décès.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Est-ce la raison pour laquelle ce corps qu'on a tant voulu faire taire continue de s'exprimer ? De faire parler de lui, en tout cas. Lorsqu'on l'exhuma en mars 2008, pour le quarantième anniversaire de sa mort, on le découvrit intact. Aucune trace de décomposition, de putréfaction ou d'attaque de vermine. Aucune trace de *mort*, en fait, si ce n'est l'absence de respiration. « Quand on le pique, il saigne », a affirmé sur TF1 l'historien Joachim Bouflet, consultant auprès de la Congrégation pour les causes des saints.

L'évêque local, Mgr Domenico D'Ambrosio, s'est extasié pour sa part sur les mains du cadavre, déclarant que Padre Pio « semblait sortir de chez la manucure ». Quant au Dr Bernard Marc, médecin légiste, il a rappelé dans la même émission, de façon un peu plus sobre, que le moine défunt n'avait fait l'objet d'aucune forme d'embaumement. Et il a conclu : « On a là quelque chose qui dépasse l'entendement, qui nous pose la question du pourquoi et des limites de nos connaissances[7]. »

De l'avis général, Padre Pio, après quarante ans de cercueil, a le teint frais et dégage une odeur agréable, avec une dominante florale soulignée par moments d'une note épicée. S'il a l'air en paix, on n'a pas vraiment l'impression qu'il « repose » : une énergie de concentration se lit sur son visage. Il paraît en apnée.

Pour répondre à la demande de ses nombreux fans (huit millions de personnes, selon *Le Monde*, visitent chaque année son sanctuaire, plus fréquenté que celui de Lourdes), les autorités ecclésiastiques ont décidé que ce corps incorruptible serait dorénavant exposé en permanence, sous vitrine, dans son église de San Giovanni Rotondo.

Cette mesure a suscité une grande polémique au sein même de la chrétienté. Ainsi une association catholique, jugeant ce « déballage » contraire aux dernières volontés et à l'humilité farouche du capucin, a-t-elle déposé plainte en justice contre le Vatican pour violation de sépulture. Ironie que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'aurait pas détestée, je crois, ce franc-tireur de la foi que les hauts dignitaires de l'Eglise voulurent réduire au silence de son vivant, avant de gérer sa mémoire au mieux de leurs intérêts. « On attend six cents personnes à l'heure », a prédit le commandant de police Giuseppe Mumolo, cité par *Le Monde* et « Le Petit journal » de Canal+, le 27 mai 2008.

Pour ceux qui soutiennent que le sacerdoce, l'enseignement et l'exemple de Padre Pio sont plus importants que l'adoration de sa dépouille, cette « exposition fétichiste et macabre » dont parle l'écrivain Claudio Magris[8] constitue en quelque sorte une quatrième mise à mort. Après avoir revécu dans sa chair la Passion du Christ, après avoir été enterré avant terme par la médecine et flingué par l'Eglise, voilà qu'il subit aux yeux de certains un ultime assassinat spirituel : le viol posthume de son vœu d'humilité.

Mais faut-il voir le mal partout ? Oui et non, disait-il de son vivant. Au journaliste Giovanni Gigliozzi qui lui demandait : « Pourquoi le mal est-il dans le monde ? », le capucin des Pouilles fit cette réponse saisissante : « Imaginons une mère en train de broder. Son petit enfant, assis sur un tabouret bas, la regarde travailler, mais par-dessous, à l'envers. Il voit les nœuds de la broderie, l'enchevêtrement des fils… Et il dit : "Maman, ton travail est tout embrouillé." Alors sa mère abaisse le tissu et lui montre le bon côté de la broderie. Chaque couleur est à sa place, et la variété des fils se fond dans l'harmonie du dessin. Nous, nous voyons l'envers de la broderie. Nous sommes assis sur le petit tabouret…[9] »

Autrement dit, le bien procède du mal, mais il faut regarder d'un peu plus haut pour s'en rendre compte.

Ainsi, les facultés extraordinaires du corps et de l'esprit que nous sommes appelés à constater parfois, à travers des êtres comme Padre Pio, pourraient nous aider à changer notre vision du monde. A mettre en évidence cette interconnexion qui le fonde et le gouverne. Une position que partagent du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

reste le bouddhisme (concept d'interdépendance) et la mécanique quantique (principe de non-séparabilité), et dont l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan a exprimé la synthèse : « La science nous apporte des informations, mais n'a rien à voir avec notre progrès spirituel ni avec notre transformation intérieure. Au contraire, l'approche contemplative doit provoquer en nous une transformation personnelle profonde dans la façon dont nous percevons le monde et agissons sur lui[10]. »

1. Pascal Cattaneo, *Fioretti de Padre Pio*, Médiaspaul-Ed. Pauline, 1990.

2. Joachim Bouflet, *Padre Pio – Des foudres du Saint-Office à la splendeur de la vérité*, Petite Renaissance, 2008.

3. Marcel Aymé, *Clérambard*, Grasset, 1950.

4. Sergio Luzzatto, *Miracoli e politica nell'Italia del Novecento*, Einaudi, Turin, 2007.

5. *American Atheist*, 17 juin 2002.

6. P. Carmelo Durante da Sessano, in *La Voix de Padre Pio*, avril-juin 2000.

7. « La soirée de l'étrange », TF1, 8 janvier 2010 (YouTube).

8. *Corriere della Sera*, 16 avril 2008.

9. Giovanni Gigliozzi, *I monili dello sposo*, Subiaco, 1958 ; *Padre Pio m'a dit*, Salvator, 2002.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10. Trinh Xuan Thuan, *Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles*, Plon/Fayard, 2009.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PANIER À LINGE (les messages du)

Qu'est-ce qu'un bon médium ? Un médium *bon*. Les qualités humaines ne sont pas forcément suffisantes, mais elles sont toujours nécessaires. N'importe qui, à des degrés divers, peut capter les vibrations que nous émettons ou le champ informationnel de conscience qui nous entoure, mais l'intention avec laquelle le médium délivre les messages fait toute la différence. S'il utilise sa sensibilité cognitive comme un moyen de valorisation, de revanche ou de pouvoir, bref s'il laisse l'ego traiter le renseignement, alors il attirera, il captera et retransmettra fatalement les informations qui vont dans le sens de cet enjeu. Il laissera polluer son « canal » ; la source d'inspiration n'étanchera plus que la soif de reconnaissance.

Le second critère d'évaluation d'un médium est sa précision. Pour éviter tout ce qui peut brouiller notre jugement (un bon voyant, n'est-ce pas, est celui qui voit ce que j'ai envie d'entendre), contentons-nous ici de tester l'information pure, objective. Celle qui ne concerne pas notre avenir personnel.

La médium la plus prisée des médias, en France, est sans conteste Yaguel Didier. Les enveloppes scellées qu'on a lui remises en public à maintes reprises, dans un protocole contrôlé par huissiers, journalistes ou sceptiques, ont assuré sa gloire. Les photos qu'on y avait dissimulées *parlaient*, racontaient leur histoire à travers elle. J'ai été témoin de la précision indéniable de renseignements qu'elle ne pouvait ni connaître, ni même parfois comprendre. Je me souviens comme elle a soudain éclaté en sanglots, décrivant des scènes de souffrance, de mort, d'épidémie, d'exclusion… L'enveloppe opaque que venait de lui tendre la journaliste et romancière Alix de Saint-André, en vue d'un reportage test pour le magazine *Elle*, contenait une photo du virus du sida. On était à la fin des années 1980.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Plus impressionnante encore, peut-être, est la voyance qui vous tombe dessus à l'improviste, sans mise en condition, sans démarche intérieure ni sollicitation. Je venais d'achever une séance de dédicace au Forum littérature et cinéma de Monaco, en 2004, lorsqu'une dame en retard me harponne dans le hall. Essoufflée, confuse et joyeuse. Tandis que je lui signe son livre, elle me lance à brûle-pourpoint qu'Henri est content de me voir ici, et qu'Eugène a bien reçu la lettre : il est mort en sachant qu'il serait père. Le tout prononcé en rafale d'un air anodin, comme si cette inconnue me donnait des nouvelles de relations communes. Henri Gaffié était mon parrain, décédé vingt ans plus tôt à trois kilomètres de Monaco. Collectionneur et marchand de tableaux, c'est lui qui avait constitué la collection du prince Rainier. Quant à Eugène, mon grand-père, la famille s'était toujours demandé si, avant de se faire tuer dans les tranchées en 1914, il avait reçu la lettre de sa femme lui annonçant qu'elle attendait un bébé.

Je n'avais jamais parlé d'eux en public, je ne les avais jamais encore évoqués par écrit. Comment cette dame pouvait-elle savoir ? « Ils voulaient juste que je vous le dise », a-t-elle conclu d'un air léger. Marie-France Cazeaux est devenue une amie. Infirmière à la retraite, elle continue à prodiguer ses soins aux vivants comme aux autres… L'année suivante, elle m'a donné des nouvelles de mon père, une heure après sa mort. « Il va bien, il te remercie pour la chanson, elle était coquine, c'était du Brassens, non ? » Effectivement. Durant sa dernière nuit à l'hôpital, le sentant agité dans son coma, je lui avais chanté à l'oreille « Le Fantôme », sa chanson préférée. Je ne l'avais dit à personne.

Femme généreuse, heureuse et drôle, Marie-France est un canal idéal pour des informations aussi bien futiles que fondamentales – ou simplement urgentes. Les plus précises, les plus inattendues sont celles qui ne la touchent en rien. Comme tel secret concernant Napoléon III qu'elle confia à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'écrivain Raoul Mille, qui butait justement sur ce point précis dans le texte qu'il consacrait à l'empereur[1]. Comme cet emplacement d'un arbre qu'aimait Albert Einstein à Washington, et qu'elle *devait* décrire au physicien Jean-Pierre Garnier-Malet pour qu'il poursuive certaines des recherches inachevées d'Einstein[2]. Le voyage qu'entreprit du coup le scientifique à Washington et les découvertes afférentes se révélèrent déterminantes, m'a-t-il dit, pour la suite de ses travaux. Mais Marie-France n'en savait rien. Si elle entend le passé, elle ne voit pas l'avenir comme une route incontournable. Elle perçoit des tendances et des probabilités. Elle se borne à transmettre des conseils de circulation, comme un Bison Futé de la destinée qu'on est libre d'écouter ou non.

Cette mission de renseignement que semblent avoir ces médiums « purs » – en général des gens simples, gentils et fantasques – est parfois très lourde à assumer. Surtout quand on est mariée à un gendarme et mère de trois adolescents remuants, comme l'était Michèle Decker.

Je l'ai rencontrée à Science-Frontières, ce festival d'intelligence hors norme créé par Jean-Yves Casgha pour réunir explorateurs de l'inconnu et savants de tout bord. Ce matin de janvier, dans la salle du petit déjeuner, une dame énergique et paumée, traînant trois énormes sacs d'où dépassent des plans roulés, des cahiers, des classeurs et des feuilles en vrac, interpelle vigoureusement les clients sur un ton de détresse : « Bonjour, y a-t-il des scientifiques parmi vous ? » Des têtes se lèvent, des doigts, des croissants. Alors Michèle Decker se présente, demande à chacun sa spécialité, plonge dans ses couffins : « Vous êtes astronome ? Ça doit être pour vous. » Et l'heureux élu reçoit une liste de données, des graphiques, ou des pages de calculs entrecoupés de dessins. « Dites-moi si ça veut dire quelque chose pour vous : moi je reçois, mais je comprends rien. » Peu à peu, les importunés encore mal réveillés abandonnent leurs tasses, examinent les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pièces, s'échangent les documents. « C'est pas pour vous embêter, mais je suis belge : je vis à la campagne et j'ai personne à qui parler de ça : j'en peux plus », explique la dame en vidant ses sacs pour qu'ils trouvent leur bonheur.

« C'est dingue, murmure le dessinateur Patrice Serres, par ailleurs sinologue et expert en écritures anciennes, le nez sur une immense feuille couverte de symboles abscons. C'est l'alphabet protosinaïtique. Elle a même écrit le nom du général Bébi… Ces cinq idéogrammes, je les connais. Les quatre autres, là, ce sont des variantes simplifiées du phénicien. Mais les trente caractères restants, je ne les ai jamais vus… »

Et il m'explique qu'en 1993, alors qu'on pensait que l'alphabet phénicien était le plus ancien du monde, on en découvrit un autre, près de la Vallée des Rois, avec des parentés certaines, mais datant de 1800 avant J.-C. Selon toute probabilité, il avait été composé par des étrangers nomades : à partir des idéogrammes égyptiens désignant les mois lunaires, ils avaient coupé chaque dessin en deux pour obtenir vingt-quatre caractères, et fixer ainsi phonétiquement leur langue[3]. Quant au général Bébi, qu'on situe historiquement de manière précise, il était chargé par le pharaon de contrôler les marchands dans la Vallée des Rois. Or, neuf ans après cette découverte, aucune publication n'avait encore été effectuée, et il était totalement impossible qu'une campagnarde belge connaisse ces idéogrammes. Des années de travaux sur l'origine de l'écriture chinoise avaient amené Patrice Serres à étudier cet alphabet avec un chercheur du CNRS, mais les initiés dans son cas se comptaient sur les doigts d'une main. « Et ce n'est pas tout, enchaîne-t-il, regarde la structure en escargot qui porte les caractères : c'est exactement de cette manière que s'écrivait le protosinaïtique. Mais d'où viennent ces infos ?

— De mon panier à linge », répond Michèle Decker.

Un jour, l'au-delà s'est invité dans son quotidien déjà bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chargé de mère au foyer. « L'autre côté », plutôt, comme elle le nomme avec un mélange de prudence et de modestie. Commence alors une double, une triple vie. Les « nettoyages » de maisons hantées, le radioguidage des âmes errantes, les demandes de guérison lorsque la médecine avoue son impuissance, les disparus à retrouver pour le compte de la gendarmerie, et, entre deux lessives et trois ménages, les « données » reçues par écriture automatique ou saisie intuitive sur son ordinateur… Ces pages de graffitis alphabétiques, de formules chimiques, de souvenirs de civilisations disparues, ces descriptions de bactéries soignantes, ces consignes pour fabriquer des alliages inconnus… Tous ces kilos de papiers auxquels elle ne comprend rien, et qu'elle empile dans des paniers à linge.

Qui lui parle ? Son inconscient, la mémoire collective, des « guides » immatériels, une civilisation extraterrestre, un génie télépathe enfermé dans le coma ? Elle n'en sait rien. Elle était au bord de craquer lorsque je l'ai rencontrée. Elle n'en pouvait plus de ces heures perdues à prendre sous dictée des révélations dénuées de sens pour elle, et sans usage pour les autres. Elle avait même lancé à ses informateurs un ultimatum : « Ou vous m'envoyez un scientifique pour m'expliquer ce que j'écris, ou j'arrête tout. » Huit jours plus tard, mon ami Gilbert Maury, biologiste et éthologue, spécialiste des abeilles et des bisons qu'il avait réintroduits en France, entendait parler des données reçues par cette Belge inconnue et, dans l'intention de la confronter à des chercheurs, l'appelait pour l'inviter à Science-Frontières.

J'ai préfacé le livre qu'elle a écrit sur ses expériences[4]. Elle est morte quelque temps plus tard. Et depuis, semble-t-il, elle se tait. Le panier à linge n'accueille plus que des lessives.

Michèle a trop donné. Mais comment se ménager, s'économiser, refuser son aide quand on est tenaillé entre les pressions d'en haut et les urgences d'en bas ? Gilbert Maury

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi s'en est allé, comme son vieux maître Rémy Chauvin. Ces géants qui faisaient de l'ombre au vide. Ces explorateurs de l'impossible qui m'ont invité dans leurs découvertes et leurs passions, ces virtuoses de la rigueur et de l'humour libre sans qui ce dictionnaire n'aurait pas vu le jour, et qui se sont tués à la tâche. Pour les grands scientifiques comme pour les vrais médiums, l'économie d'énergie n'est pas un facteur de développement durable. Mais tout le monde n'a pas la résistance nécessaire pour mener de front une vie « normale » et des responsabilités exceptionnelles.

Je n'ai jamais reçu de nouvelles de Michèle, depuis son départ. Je ne sais pas pourquoi, je pense à Théophile, ce vieux meunier qu'elle avait « rencontré » grâce à un jeune couple. Ces amoureux étaient venus la trouver car ils n'arrivaient pas à dormir : la roue de l'ancien moulin où ils venaient de s'installer n'arrêtait pas de tourner. Du moins entendaient-ils les grincements et les bruits de la meule, car la roue, grippée, ne *pouvait pas bouger*. Ils étaient sûrs d'avoir affaire à un fantôme. Sur place, Michèle eut la vision d'un meunier du siècle précédent, absorbé dans son travail. Comme s'il ne savait pas qu'il était mort. Elle ressentit aussitôt que ce Théophile avait contracté une dette qui courait toujours, croyait-il. Alors, il s'était mis en tête de s'en libérer au prix d'un travail incessant. L'appel de la meule… Concrètement – si l'on en croit l'explication suggérée en pareil cas par le Pr Régis Dutheil – l'esprit du défunt projetait un hologramme de lui-même dans le monde sous-lumineux, perturbant le présent au point de réactiver la mémoire sonore du lieu[5]. Prisonnier de son idée fixe, il faisait marcher son moulin jour et nuit.

Michèle trouva les mots pour annuler la dette. « Il était pareil à un disque rayé qui ne peut s'arrêter de tourner », écrivait-elle dans son livre. J'espère qu'elle ne se trouve pas dans la même situation, aujourd'hui. J'espère qu'elle ne s'épuise pas à envoyer des messages que personne ne reçoit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L’appel du panier à linge…

1. Raoul Mille et Christian Estrosi, *Le Roman de Napoléon III*, Editions du Rocher, 2010.

2. Lucile et Jean-Pierre Garnier-Malet, *Changez votre futur par les ouvertures temporelles*, Temps présent, 2006.

3. Patrice Serres, *Le Mystère de l’ordre alphabétique*, Presses du Châtelet, 2010.

4. Michèle Decker, *La Vie de l’autre côté*, Presses du Châtelet, 2004.

5. Régis et Brigitte Dutheil, *L’Homme superlumineux*, Ed. Sand, 1990.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PASSÉ (influencer le)

« Cette expérience ne consiste pas à modifier le passé, mais à envoyer un message mental traversant le temps jusqu'au moment où l'événement s'est produit, quelques mois auparavant. » Celui qui s'exprime ainsi en 2002 est le Dr René Peoc'h, le même qui a déjà démontré l'influence télépathique du poussin (et de l'homme, dans une moindre mesure) sur les mouvements aléatoires d'un robot (voir Absolue [poussin, preuve]). Il s'agit à présent de modifier le trajet dudit robot, alors qu'il *a déjà eu lieu*, et que chacun de ses mouvements est enregistré dans un ordinateur. Impossible ? Non.

Comme toujours avec Peoc'h, le protocole est d'une simplicité désarmante. On place un tychoscope (ce générateur aléatoire en forme de boîte de conserve équipé de roulettes mobiles) au centre d'un rectangle de 1 × 1,6 mètre. Tous les déplacements du petit véhicule autopropulsé, relié par ondes radio à un ordinateur, sont enregistrés dans des fichiers Exel 3 sous Windows.

Six mois après une série de 1 720 mouvements aléatoires d'une durée de vingt minutes, il est demandé à des volontaires (ignorant la teneur et le but de l'expérience) d'ouvrir au hasard un fichier, après s'être concentrés cinq secondes pour obtenir « davantage de déplacements vers la droite ». Ou vers la gauche, ou vers l'arrière, ou circulaires, comme ils préfèrent, mais leur projection mentale doit être claire et ferme.

Précision capitale : l'expérience effectuée six mois auparavant n'a pas eu de témoin humain. Les enregistrements sous Windows des mouvements du robot ont été imprimés sur des feuilles de papier, mais personne n'en a pris connaissance. Le premier observateur de ces mesures est donc celui qu'on charge de les modifier mentalement, un semestre plus tard. Sa pensée sera-t-elle plus forte que les lois du hasard ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Eh bien, oui. De manière irréfutable sur un plan statistique, Peoc'h nous prouve qu'une simple action mentale en direction du passé peut influencer un résultat qui « dort » dans une machine. En revanche, il est strictement impossible de modifier des mesures déjà validées par une conscience humaine. Dans tous les autres cas, le tracé que découvre (ou invente) le volontaire en ouvrant le fichier reflète son désir : il a obtenu ce qu'il voulait (par exemple, davantage de déplacements vers la droite), dans une proportion significative. Ainsi, pour chaque expérience portant sur 860 fichiers ouverts au petit bonheur, « il y a moins d'une chance sur dix mille pour que le tracé obtenu soit conforme au hasard théorique[1] ». Et pourtant, ce tracé *était déjà* celui imprimé sur la feuille de papier au temps réel de l'expérience, six mois avant que le volontaire y mette « son grain de sel ». Dans notre conception d'un temps linéaire, il est donc flagrant que l'effet a précédé la cause.

Cerise sur le gâteau : les volontaires ont obtenu *plus qu'ils ne demandaient*. En effet, Peoc'h les avait invités à influencer le sens des déplacements, pas la durée de chacun. Or la longueur des tracés dans le sens demandé s'est révélée toujours plus importante que celle enregistrée lors des autres déplacements.

Conclusion : « La volonté peut agir de manière rétroactive sur un phénomène passé[2]. » Cela s'appelle la rétropsychokinèse, ou rétro-PK. Et l'effet de cette « volonté agissante » paraît amplifié par la simple « bonne volonté » du sujet, susceptible, comme on l'a vu, de commettre inconsciemment un excès de zèle.

Je laisse Peoc'h dégager le sens de cette fantastique expérience, reprise en fanfare par l'université de Princeton, et déjà tombée chez nous dans l'oubli silencieux des phénomènes qui dérangent les modes de pensée traditionnels : « Nos expériences montrent que la pensée est suspecte de voyager

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans le temps pour participer à des événements survenant habituellement au hasard. On ne peut pas dire qu'il y a transformation du passé. Il s'agirait plutôt d'une action à la fois présente (observation des tracés) et contemporaine des événements dans le passé (influence sur le générateur aléatoire). Qu'importe, les résultats sont là pour prouver qu'un événement aléatoire qui n'a pas été observé par un être vivant reste en partie influençable[3]. »

1. *Journal of the Society for Scientific Exploration.*

2. René Peoc'h, *Expériences de psychokinèse,* in *Paranormal : entre mythes et réalité* (Actes du symposium de Paris), Dervy, 2002.

3. *Ibid.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PASSÉ (voyages dans le)

D'Albert Einstein à René Peoc'h en passant par Régis Dutheil, de H. G. Wells à René Barjavel ou Michael Crichton, la possibilité de se déplacer dans le temps a toujours hanté scientifiques et romanciers avec la même constance, le problème étant moins la notion de voyage (au moyen d'une machine ou d'un état modifié de conscience) que la nature même du temps. En effet, quand on se retrouve dans une autre dimension temporelle, comme lors des expériences qui vont suivre, la question est de savoir si l'on se déplace dans le passé ou si le passé vient à nous. Ou bien si, le temps n'étant qu'une illusion de notre conscience, un simple « rapprochement » parvient à s'opérer parfois entre la mémoire enregistrée par un lieu et notre perception ponctuelle. Une collusion involontaire, accidentelle, entre deux « couches » temporelles – référence à la théorie des super-cordes qui permet aux physiciens de concevoir le temps comme un millefeuille.

Mais cette collusion peut aussi être le point de rencontre entre nos fantasmes et le champ de conscience informationnel que nous traversons. La célèbre affaire dite des « Fantômes du Trianon » semble aller dans ce sens. Le 10 août 1901, deux professeurs d'Oxford en vacances, Anne Moberly, directrice du St Hugh's College, et Eleanor Jourdain, son assistante, sont en train de se promener dans le parc du château de Versailles, lorsqu'elles voient un « miroitement » se superposer à la verdure environnante. Elles se retrouvent alors au milieu de personnages en costume du XVIIIe siècle. Elles demandent leur chemin en français à des jardiniers à tricorne qui leur répondent. Elles pensent à une reconstitution historique, à une fête costumée qui se prépare. Puis le temps se fait de plus en plus lourd, et un sentiment d'inquiétude croissant les envahit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un homme défiguré par la petite vérole jaillit d'un bosquet, leur intime de s'éloigner au plus vite. Elles tombent alors sur une belle et noble dame blonde qui peint une aquarelle devant le Petit Trianon, indifférente à l'agitation qui se répand dans les jardins. Un jeune homme anxieux vient chercher les deux Anglaises, comme pour les évacuer du lieu. Alors la vision se dissipe, et elles se retrouvent dans leur époque. Tout est normal. Se retournant, elles découvrent un vieux mur de pierres qui barre le chemin par où elles viennent de passer.

Rentrées dans leur collège d'Oxford, elles plongent dans les archives. Elles sont convaincues d'avoir bel et bien voyagé dans le passé, et rencontré Marie-Antoinette qui peignait devant son Petit Trianon. Pour « preuve », elles découvrent un portrait de la reine par Wertmüller qui est l'exacte reproduction de la belle dame blonde qu'elles ont croisée. Suite à divers recoupements, elles concluent qu'elles ont visité par « effraction temporelle » la journée du 10 août 1792, peu après que le peuple de Paris eut envahi les Tuileries et massacré les gardes suisses, d'où l'émoi constaté au château de Versailles.

Elles racontent leur aventure à tout Oxford, et décident d'en faire un livre. Cette attitude peut nous sembler étonnante, chez deux éminentes enseignantes dont les responsabilités administratives requièrent un minimum de sérieux, mais il faut se resituer dans le contexte. Au début du xx^{e} siècle, en Angleterre, la Society for Psychical Research tient le haut du pavé : les plus grands noms de l'aristocratie, des sciences et des arts se passionnent pour ces « mondes parallèles », et les deux exploratrices du passé sont accueillies avec un respect admiratif. D'autant qu'elles se soumettent de bon gré à toutes les investigations psychologiques de la Society, fermement décidées à établir la véracité de leur témoignage.

On ne leur épargne aucune recherche d'explication rationnelle. Hallucination collective, prise de drogue

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

involontaire, état d'hypnose induit à leur insu, matérialisation d'un fantasme historique et lesbien incarné par Marie-Antoinette… Tout y passe, sauf la supercherie délibérée qui ne saurait cadrer avec leur profil ni leur statut. Fortes des recherches historiques et psychiques suscitées par leur voyage dans le temps, les deux dames publient en 1911 leur témoignage sous le titre *An Adventure*. Traduit en français, le livre est préfacé par Jean Cocteau[1].

Un fait souvent passé sous silence est que Miss Jourdain, entre-temps, est retournée à deux reprises sur les lieux de leur « excursion ». Les deux fois, elle repasse la frontière temporelle. Mais elle ne semble pas retomber sur la même journée, même si les costumes sont similaires. Le 2 janvier 1902, elle voit des hommes transportant des fagots dans une charrette, entend des voix de femmes et une étrange musique. Le 12 septembre 1908, elle assiste à la dispute de deux inconnues. Elle cherche en vain Marie-Antoinette. L'enseignante est déçue. Mais ces deux nouveaux périples ont le mérite d'exister, bien qu'ils manquent singulièrement d'options, de charme et d'angoisse par rapport à l'expérience initiale. Peut-être parce que la voyageuse est seule, cette fois. Certains pensent que les énergies additionnées favorisent la perception (ou la construction mentale) d'univers parallèles plus riches et plus complets.

Ce qui est assez rare, dans le cas des deux Anglaises, est que leur présence ait été *captée* par les personnages de leur « vision ». Et que plusieurs d'entre eux leur aient adressé la parole, sans s'étonner de leur tenue. Il est vrai que la mode victorienne n'offrait pas une différence flagrante avec les robes en vigueur au XVIIIe siècle. Mais généralement, les témoins se trouvent face à une autre dimension temporelle qui, semble-t-il, n'a rien à faire d'eux. Presque toujours, ils sont invisibles aux figurants qui, tels les fantômes du Manoir Hanté de Disneyland, rejouent inlassablement « leur » scène,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indifférents aux visiteurs dont le wagonnet déclenche, à chaque passage, leur prestation. Ces hologrammes du passé attachés à un lieu s'appellent des ondes rémanentes. C'est un phénomène assez fréquent, paraît-il, sur les anciens champs de bataille, ou dans les ruines d'édifices qui ont vu se perpétrer des massacres.

Un des sites les plus féconds en « points de conjonction spatio-temporels », comme disent les spécialistes, est la forêt d'Andaine, dans l'Orne. Les journalistes et les gendarmes du cru abondent en témoignages de promeneurs ou de chasseurs égarés qui se sont retrouvés dans une clairière, attirés par des feux visibles de loin. Et là, ils ont assisté, médusés, à une scène toujours identique : des hommes simiesques vêtus de peaux de bête qui festoient en silence, dévorant des carcasses au milieu de huttes rudimentaires. Un parc à thème du style *La Guerre du feu* ? Non, simplement un site préhistorique où l'on a découvert de nombreux vestiges de l'âge du bronze. Est-ce la « mémoire collective » du lieu qui génère ces visions, ou sont-elles provoquées par la conscience des spectateurs qui en connaissent l'histoire ? De tels récits sont légion dans la campagne de Verdun, les champs de bataille napoléoniens ou sur les plages du Débarquement… Aucun « échange » ne semble possible entre le spectateur et les acteurs rémanents de ce genre de film 3D monté en boucle. Et si quelques incursions inopinées dans les combats d'autrefois ont fait des victimes chez nos contemporains, c'est uniquement par crise cardiaque, comme ces paysans du Morbihan retrouvés raides morts dans les marécages des environs d'Auray, où se déroule encore fréquemment, aux dires des témoins, l'une des plus féroces batailles de la guerre de Cent Ans.

Mais il est un cas, un seul à ma connaissance, où un acteur du passé est venu chercher une personne du présent pour l'inviter à la répétition d'une scène antérieure. L'événement a fait l'objet d'un procès-verbal enregistré à la préfecture de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

police de Paris, document que le journaliste écrivain Guy Breton a eu entre les mains[2].

Nous sommes en juin 1925, au jardin du Luxembourg. Un étudiant en médecine de vingt-quatre ans, Jean Romier, est en train de réviser ses cours au soleil, lorsqu'un vieillard en redingote vient s'asseoir à côté de lui. Rapidement, ce dernier engage la conversation et se met à parler de Mozart, une passion que partage le jeune homme. « Venez donc chez moi vendredi soir à 9 heures, j'organise un petit concert de musique de chambre pour mes amis. Nous jouerons les quatuors avec flûte de Mozart. » L'étudiant accepte, ravi de cette occasion d'entendre, sans bourse délier, son compositeur favori. Le vieillard se lève, donne son nom et son adresse : Alphonse Berruyer, rue de Vaugirard, troisième gauche. »

Le vendredi 5 juin, à l'heure dite, Jean Romier sonne à la porte du vieux mélomane, et passe une soirée délicieuse en compagnie de sa famille et de ses amis. La seule chose qui l'étonne un peu, c'est que ces gens qui visiblement disposent d'une fortune confortable s'éclairent encore au gaz. Cela relève sans doute moins de la radinerie que du passéisme… D'ailleurs, ils sont tous habillés à la mode du siècle précédent, ont le teint pâle et les traits quelque peu figés, comme s'ils étaient en cire. Le jeune homme songe malgré lui au musée Grévin qu'il affectionne, et qui a ouvert ses portes quarante-trois ans plus tôt, jour pour jour.

Entre deux quatuors, il devise avec les petits-fils Berruyer qui ont le même âge que lui : André prépare Navale, Marcel fait son droit… Ils grillent quelques cigarettes en buvant du madère. A minuit, il prend congé de ses hôtes, leur exprimant toute sa gratitude pour cette soirée hors du temps.

A peine arrivé sur le trottoir, il se rend compte qu'il a oublié son briquet en or. Un cadeau de ses parents auquel il tient particulièrement. Il remonte aussitôt, sonne. Pas de réponse. Il plaque son oreille contre le battant : aucune voix,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aucun bruit. Pourtant, l'appartement était plein, quelques minutes plus tôt : il est parti le premier et n'a croisé personne en revenant.

Très perturbé, il entreprend de cogner à la porte. Le voisin de droite sort sur le palier, furieux de ce tapage nocturne. Jean lui explique la situation. « Vous me prenez pour un idiot ? Cet appartement est vide depuis vingt ans ! » L'étudiant en médecine se dit qu'il a affaire à un fou, et lui répète sur un ton posé qu'il vient de passer la soirée chez Alphonse Berruyer. « Il est mort en 1905 ! riposte le voisin. Si vous êtes entré chez lui, c'est que vous êtes un cambrioleur. Au voleur ! » Alerté par les cris, le concierge grimpe les marches et confirme la version délirante du troisième droite, qui appelle la police. Et le jeune homme en état de choc se retrouve au poste.

Un coup de fil aux parents du prévenu permet d'établir sa moralité et sa bonne santé mentale. Dès l'aube, le commissaire le ramène sur les lieux, pour vérifier ses dires. Aucune trace d'effraction. Ils sont rejoints par le propriétaire, un certain M. Mauger, qui ouvre de mauvaise grâce l'appartement laissé à l'abandon depuis qu'il l'a reçu en héritage. Jean Romier manque s'évanouir. L'appartement est tel qu'il l'a décrit, comme le constate le commissaire, de plus en plus perplexe. Mais les meubles sont recouverts d'une épaisse couche de poussière, et les toiles d'araignées envahissent ce décor qui dégage une intense odeur de moisi.

« C'est lui, c'est Alphonse ! » s'exclame soudain Jean en désignant l'un des portraits. M. Mauger confirme : c'est bien son arrière-arrière-grand-père. Sur des photos encadrées, l'étudiant identifie dans la foulée le petit Marcel qui fait son droit, le jeune André qui prépare Navale… Atterré, le descendant ne peut qu'opiner : il s'agit bien de son grand-père qui fut avocat, de son grand-oncle qui est mort amiral. Il s'effondre dans une bergère. Au milieu d'un nuage de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

poussière, il se souvient alors que pépé Marcel lui avait raconté un jour les concerts privés qu'organisait son propre grand-père, obsédé par Mozart et ses quatuors à cordes. « Qui d'autre pourrait s'en souvenir ? Même moi, j'avais oublié…, gémit l'héritier complètement déboussolé. Qui êtes-vous, monsieur, un voyant, un nécromancien ? »

Le commissaire, lui, pragmatique, a une autre question en tête. Il demande à « l'invité du passé » pourquoi il a voulu revenir si vite dans cet appartement que, soi-disant, il venait à peine de quitter. Jean raconte l'oubli de son briquet, et les conduit dans le salon-bibliothèque où, quelques heures plus tôt, il fumait en compagnie de ce futur amiral défunt qui avait alors son âge. Et tous se figent devant un guéridon. Le briquet en or est bien là, frappé des initiales de Jean Romier. Mais il est recouvert, comme le reste, d'une épaisse couche de poussière et de toiles d'araignées.

Tous ces détails renversants figurent dans le procès-verbal du 6 juin 1925. Que s'est-il passé ? Canular policier, avalanche de mensonges gratuits au service de rien, coup de folie collective, hallucination généralisée ? Autant d'invraisemblances. Mais, en l'occurrence, on n'a le choix qu'entre deux hypothèses : l'invraisemblable et l'impossible. On est donc bien obligé de raisonner sur la seconde, puisque la première ne repose et ne débouche sur rien.

Albert Einstein, passionné par ce fait divers, a prononcé une phrase que les exégètes n'en finissent pas de commenter : « Ce jeune homme a trébuché dans le temps, comme d'autres ratent une marche d'escalier. » Il est vrai que, si l'on applique les conséquences de la relativité, il n'est pas exclu qu'on puisse voir aujourd'hui Marie-Antoinette peindre au Petit Trianon, ou un patriarche disparu vingt ans plus tôt organiser un concert privé… à condition toutefois d'être suffisamment éloigné de la Terre.

Ce qui est très particulier, dans l'affaire Romier, c'est que,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

si l'on s'en tient aux faits, un vivant s'est fait « draguer » par un mort en chair et en os qui, semble-t-il – mais ces conclusions n'engagent que le romancier que je suis –, avait besoin de lui pour réanimer, le temps d'un concert, son appartement vide. D'où le choix d'un passionné de Mozart, étudiant désargenté pour qui un concert privé serait une aubaine. Autrement dit, le fantôme de M. Berruyer avait besoin d'un « appât » vivant pour s'offrir une soirée de détente en famille dans son passé terrestre. Un appât sous forme de conscience créatrice, telle que la conçoit la mécanique quantique. C'est par la *perspective* du concert attendu que Jean Romier a pu donner à son hôte la possibilité de l'accueillir dans un bourgeonnement du temps. Et ce bourgeon s'est fané sitôt éclos, pour laisser la place à l'efflorescence habituelle que nous appelons « réalité commune ». Avec, tout de même, ce briquet témoin qui pose problème.

Comment justifier sa « présence du lendemain », cette persistance « enkystée » dans un passé dont il ne faisait pas partie ? Peut-être les souvenirs de feu Alphonse Berruyer se sont-ils, grâce à l'adhésion de son invité, matérialisés à tel point qu'ils ont « pris au piège » cet objet d'aujourd'hui qui, la fête terminée, s'est retrouvé, au même titre que les accessoires d'époque, enfoui sous vingt ans de poussière.

On est toujours libre de préférer croire autre chose. De soupçonner Jean Romier d'avoir trompé la vigilance de la police par un habile tour de passe-passe, en dissimulant son briquet dans la poussière d'un guéridon, ce samedi-là, afin d'accréditer son histoire à dormir debout. Motif ? Gagner un pari, se rendre intéressant, défrayer la chronique, devenir riche en publiant son histoire, donner de la plus-value à un appartement en empochant la commission promise par le propriétaire complice… Je ne sache pas qu'une de ces hypothèses se soit vérifiée. Néanmoins, quand on veut à toute force que la rationalité reprenne ses droits, on y arrive

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours, au prix de quelques invraisemblances. Mais pourquoi s'interdire de rêver, et pourquoi s'empêcher de réfléchir, de remettre en cause nos conceptions du temps, de la vie, du plaisir *matériel* sur lequel peut déboucher, qui sait, l'hospitalité d'un fantôme ?

Pour le physicien Régis Dutheil, auteur d'une théorie sur les « espaces-temps superlumineux[3] », il existe des univers parallèles qui ne sont pas *objectivement* réels, n'étant constitués que d'informations, de souvenirs, d'imaginaire accumulés par l'humanité au fil de son histoire. Le temps linéaire n'existe pas dans ces univers ; la vitesse y est supérieure à celle de la lumière et on ne peut y accéder que par certains accidents spatio-temporels, ces « trébuchements » dont parlait Albert Einstein. L'un des élèves de ce dernier, John W. Dunne, a d'ailleurs développé le concept d'un « temps sériel » où passé, présent et futur s'entremêlent. Un temps où, comme dans l'affaire Romier, un personnage du passé peut se déplacer dans l'avenir afin de permettre à un homme du présent de lui réactualiser ses souvenirs. Le tout est de savoir comment accéder à ce « temps de tous les temps ». En acceptant simplement l'invitation d'un inconnu, un jour de printemps, au jardin du Luxembourg ?

Comme aurait pu conclure Einstein dans le droit-fil de son commentaire, c'est en trébuchant qu'on apprend à marcher. Le grand physicien Olivier Costa de Beauregard écrivait de son côté en 1988 : « On peut voir dans le futur ou agir dans le passé au sens où Lamarck dit que la "fonction crée l'organe"[4]. »

1. Anne Moberly et Eleanor Jourdain, *Les Fantômes de Trianon*, Editions du Rocher, 1978.

2. Guy Breton et Louis Pauwels, *Histoires magiques de*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'histoire de France, Albin Michel, 1991.

3. Régis et Brigitte Dutheil, *L'Homme superlumineux*, *op. cit*.

4. Olivier Costa de Beauregard, *Le Temps déployé : passé, futur, ailleurs*, Editions du Rocher, 1988.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PASSION (le puzzle de la)

Trois pièces détachées complémentaires semblent nous raconter la même histoire. Trois pièces d'un puzzle qui constitue, aux yeux des scientifiques, soit un indice éventuel de la dématérialisation de Jésus, soit la plus grande supercherie de tous les temps.

Commençons par le Linceul de Turin – improprement appelé « Saint Suaire », le terme de suaire ne s'appliquant qu'au linge recouvrant le visage du mort, dans la tradition juive des premiers siècles. Ce Linceul est une pièce de lin de 4,36 mètres sur 1,10 mètre, qui fut repliée dans le sens de la longueur sur le corps qu'elle contenait. On y trouve d'une part l'empreinte sanguine, frontale et dorsale, d'un homme flagellé, crucifié, le flanc percé d'un coup de lance, le crâne perforé par un casque d'épines, et d'autre part une image de ce corps, vue de face et de dos. Cette image est un négatif, on le sait depuis que l'avocat Secondo Pia l'a photographiée en 1898. De plus elle est tridimensionnelle, comme l'ont montré la NASA et le physicien français Yves Saillard : avec son intensité à un point donné, on peut reconstituer son relief[1].

Mais, pour certains, il s'agirait d'un simple faux du Moyen Age. Les principaux défenseurs de cette thèse sont un évêque, un illusionniste, un professeur de physique zététicien et un criminologue. Le premier, Pierre d'Arcis, est un fin politique qui joue son avenir sur fond de guerre d'influence entre les sociétés occultes, le pape d'Avignon et celui de Rome. Le deuxième, Joe Nickell, fabrique lui-même de faux linceuls de Turin en plaquant sur un bas-relief une toile de lin humide. Le troisième, Henri Broch, soutenant que la présence de sang sur la relique est suggérée par des porphyrines, lesquelles se trouvent aussi dans la chlorophylle, écrit qu'il pourrait, à partir des mêmes tests, « conclure brillamment que Jésus-Christ

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'était pas un homme, mais une belle plante verte[2] ». Et le dernier, Walter McCrone, est un microanalyste qui affirme que le Linceul a été peint avec les doigts, en utilisant de l'oxyde de fer, du vermillon ou de l'eau de rouille[3].

Selon ces quatre piliers de la Raison, nous serions donc en présence d'une toile figurative exécutée au XIVe siècle par un faussaire inconnu absolument génial. On a même soupçonné Léonard de Vinci[4]. Hypothèse légèrement surnaturelle, vu qu'il est venu au monde un siècle et demi après les premières ostensions du Linceul.

La relique, en effet, apparaît publiquement en France dans la ville de Lirey (Champagne) en 1357 : tous les historiens s'accordent sur la date et le lieu. Son propriétaire, Geoffroy de Charny, très proche des valeurs de l'ancien ordre du Temple, affirme l'avoir rapportée des croisades. Il lui construit un lieu d'exposition, pour que les pèlerins puissent se recueillir devant cette mystérieuse image du Christ – laquelle ressemble de manière étonnante à la description de la fameuse « idole musulmane » des Templiers, qui avait servi de prétexte à l'Inquisition pour autoriser leur massacre au temps de Philippe le Bel…

C'est donc là que, pour la première fois, se déclenche l'hostilité du clergé envers le Linceul. L'évêque de Troyes, Pierre d'Arcis, craint-il que l'ordre de l'Etoile, étrange confrérie militaire et parareligieuse fondée par Geoffroy de Charny, n'utilise le Linceul pour « ressusciter » le pouvoir des Templiers ? L'impétueux prélat part en guerre contre cette « fausse relique ». Il dit qu'il connaît le nom de l'artiste qui l'a peinte. Mais il refuse de le dévoiler : secret de la confession. Du coup, le pape avignonnais Clément VII, apparenté aux détenteurs de l'objet incriminé, le condamne au silence perpétuel, sous peine d'excommunication. Et le Linceul va poursuivre dès lors une carrière riche en controverses, après avoir été vendu en 1453 à la Maison de Savoie, qui en restera

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

propriétaire jusqu'en 1983.

J'ai longuement détaillé dans *Cloner le Christ ?*[5] les raisons subtiles pour lesquelles, à mon sens, l'Eglise a préféré tantôt qu'on authentifie le Linceul, et tantôt qu'on le discrédite. Je ne mentionnerai ici que les principales. Tout d'abord, il s'est agi d'obtenir de la famille de Savoie qu'elle fasse don au Saint-Siège de la relique du Christ, suite aux conclusions de l'expertise scientifique du STURP[6] en 1978 (cent mille heures d'examens et d'analyses effectués par une vingtaine d'experts pluridisciplinaires, d'origine et de religion variées, concluant à l'authenticité, à la présence de sang du groupe AB, au caractère inexpliqué de l'Image). Puis, grâce à la datation médiévale contradictoire obtenue par le carbone 14 en 1988, le Vatican a cru que le Linceul serait à l'abri des généticiens illuminés qui, dès la naissance du premier agneau cloné en 1986, ont affirmé pouvoir redonner vie au Christ à partir de son sang. Le fait d'accréditer la thèse d'un faux du Moyen Age permettait, en outre, d'éviter que le gouvernement turc ne réclame la restitution du Linceul qui, si jamais il était authentique, proviendrait selon toute vraisemblance du trésor volé à Constantinople par les croisés français en 1204.

Mais pour ce qui est de l'hypothèse « peinture médiévale », elle ne tient pas une seconde. S'il y a bien quelques traces de pigments colorés sur le Linceul, en aucun cas ces pigments ne constituent l'empreinte sanguine ni l'image. Ils proviennent tout simplement des reproductions du Linceul que les peintres accrédités ont faites au Moyen Age, avant d'appliquer leurs œuvres sur l'original pour que celui-ci leur confère une « parcelle de sainteté ».

Le seul argument longtemps brandi par les théoriciens du faux médiéval était donc sa datation au carbone 14. Les enquêtes les plus récentes laissent entendre qu'elle fut soit un fiasco, soit un complot[7]. Impossible à « refabriquer »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aujourd'hui avec toutes ses propriétés spécifiques, l'image du Linceul n'est pas plus médiévale qu'elle n'est peinte. En fait, il s'agit d'une oxydation de la cellulose, monochrome et superficielle, sur une épaisseur de quarante micromètres. Pour roussir de la sorte les fibres d'un tissu, ont dit les Centres d'études atomiques de Los Alamos et de Gif-sur-Yvette, il faudrait une décharge de plusieurs millions de volts pendant un milliardième de seconde.

De plus, l'Image s'est imprimée sans aucune déformation, *à plat*, donc en l'absence de corps dans le Linceul. Or l'analyse de l'empreinte sanguine, à l'institut médico-légal de Turin, nous dit que ce corps y a séjourné une trentaine d'heures – pas plus, car on ne relève aucune trace de putréfaction. Et qu'il en a été « retiré » sans aucun arrachement des fibrines du lin ni des fibrilles du sang, ce qui, vu la coagulation, est tout à fait impossible[8].

Ce sang aurait-il été ajouté au pinceau ou avec les doigts ? Non : aucun tracé directionnel. Chirurgiens et hématologues ont tous confirmé, du Dr Barbet dans les années 1930 au Dr Mérat de nos jours, la parfaite conformité des coulures de sang et de sérosité avec les lois de l'anatomie. Pierre Mérat, directeur du CIELT (Centre international d'études sur le Linceul de Turin), est formel : c'est bien un cadavre qui a laissé des traces de sang dans ce drap de lin, et qui en a disparu de manière inexpliquée, tandis que se formait par un procédé inconnu son image en négatif à la surface des fibres. Mais le cadavre de *qui* ?

De deux choses l'une. Si l'on se réfère à tous les moyens de datation qui, hormis le carbone 14, situent le tissage au début de notre ère en Palestine (techniques de filage et de pliure, pollens et fleurs spécifiques dont certaines espèces ont disparu après le 1er siècle…), ce linge a enveloppé l'un des milliers d'anonymes crucifiés au temps de l'occupation romaine. Ou bien, aucun texte n'ayant jamais fait mention

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'un autre supplicié condamné à porter une couronne d'épines, il s'agit de Jésus de Nazareth.

Dès 1902, le chirurgien et hématologue Yves Delage, agnostique notoire, démontra dans son rapport à l'Académie des sciences que le Linceul avait bel et bien enveloppé un supplicié. Le rapport fut aussitôt censuré par son président, le chimiste Marcellin Berthelot (qui interdisait à la même époque, soit dit en passant, toute publication de l'Académie ayant trait aux atomes et aux molécules, « balivernes » auxquelles il ne croyait pas davantage). Il faut dire que le Pr Delage, catégorique, écrivait qu'il y avait à peine une chance sur dix milliards que ce Linceul ne fût pas celui de Jésus. Cent ans plus tard, au vu des découvertes accumulées entre-temps, le mathématicien Bruno Barberis, de l'université de Turin, a établi qu'il ne restait plus qu'une chance sur deux cents milliards. Giulio Fanti, lui, de l'université de Padoue, va jusqu'à une chance sur dix suivi de cent zéros.

Alors, se pose une question : si le Linceul est bien celui du Christ, où est-il passé pendant treize siècles ? Les évangiles apocryphes (Pierre, Nicodème, Thomas, Evangile des Hébreux…) mentionnent le linge funèbre offert par Joseph d'Arimathie, retrouvé vide dans le tombeau, et la manière dont les apôtres l'emportèrent pour le cacher dans la vallée de Qumrân, selon certains exégètes. Puis, en 131, on commence à parler de la présence à Edesse (aujourd'hui Sanliurfa, en Turquie) d'un tissu possédant « l'empreinte du corps du Christ ». La ville devient un centre de pèlerinage important de l'Orient chrétien. Mais, suite aux invasions successives, le linge est caché, on perd sa trace, et il ne sera retrouvé que lors de la reconstruction d'Edesse, après les terribles inondations de 525. C'est l'époque où l'iconographie du Messie change brutalement : Jésus, jusque-là représenté soit comme un dieu grec à boucles blondes, soit comme un chérubin dodu, prend les traits d'un barbu sémite, avec, selon le Pr Paul Vignon, dix-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

huit points de comparaison prouvant que l'image du Linceul a inspiré les artistes[9].

Mais cette image, lorsqu'elle est évoquée dans les textes, porte le nom de Mandylion, mot grec signifiant « foulard ». Il faut attendre le VIIIe siècle pour qu'un texte de Smira, médecin officiel de l'empereur, précise que le Mandylion n'est pas un foulard, mais « un drap qui porte imprimés non seulement le visage mais tout le corps de Jésus ».

C'est l'historien et journaliste Ian Wilson[10] qui, le premier, entreprit de démontrer que ce Mandylion n'était autre que le Linceul, plié par la moitié puis encore en quatre à l'intérieur d'un coffret ne laissant voir que son visage – thèse qui rencontre encore des résistances, malgré tous les indices allant dans son sens. Ainsi le visage du Mandylion, reproduit sur les monnaies de Justinien II (685-711), correspond-il exactement à celui du Linceul de Turin. Et, en 2002, des travaux de restauration sur le même Linceul ont mis en évidence les traces d'un pliage antique, destiné à ne montrer que le visage du supplicié[11].

Soulignons à ce propos que, si les apôtres ont sorti du tombeau le drap funéraire de Jésus afin de le conserver, ils ne pouvaient absolument pas le faire en tant que tel, la loi juive interdisant le culte d'un objet ayant touché un mort. Ils auraient donc quitté Jérusalem avec le Linceul plié dans un cadre, ne laissant voir qu'une ombre de visage qu'ils faisaient passer pour l'œuvre d'un peintre.

Ainsi donc, la renommée grandissante de ce portrait se répand jusqu'à Constantinople, où les empereurs successifs vont tenter de s'emparer de cette « unique véritable effigie de Jésus », qui légitimerait leur pouvoir de manière éclatante. Ils y parviendront par la force, en 944. Représentée avec force détails dans des documents comme le Codex Pray, manuscrit précisément daté et conservé de nos jours à la Bibliothèque nationale de Budapest, la relique demeure la pièce maîtresse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du trésor impérial jusqu'en 1204. Là, elle disparaît lors du pillage de Constantinople par les croisés. Et, sans doute passée entre les mains des Templiers, elle réapparaît « officiellement » en Champagne, un siècle et demi plus tard.

La deuxième pièce du « puzzle de la Passion » est le Suaire d'Oviedo, propriété de l'Eglise d'Espagne. Le carbone 14 situe son tissage entre 679 et 710 après J.-C.[12]. Mais on s'est abstenu d'ébruiter ce résultat. Parmi les documents qu'on possède, en effet, des lettres de saint Braulio, datées de 620, relatent que cette relique, ayant quitté Jérusalem envahie par les Perses, fait route vers Séville dans un coffre de cèdre, l'*Arca Santa*. Ce même coffre où les apôtres, dit-on, l'auraient enfermée après la mort de Jésus. Fuyant de nouveau l'avance musulmane, le Suaire arrive à Oviedo en 812 et n'en bougera plus, comme l'attestent les inventaires successifs qui le mentionnent.

Il s'agit d'une toile de lin ensanglantée mesurant 83 centimètres sur 53, tissée par les mêmes procédés que le Linceul, déchirée par une bombe en 1934 et tachée de rouge à lèvres (voir Franco [le baiser de Madame]).

Selon la tradition, ce grand mouchoir aurait été appliqué sur la figure de Jésus, à la descente de la Croix. Les caractéristiques du visage « épongé » par le Suaire sont les mêmes que celles imprimées sur le Linceul : nez de huit centimètres au cartilage cassé, barbe divisée en deux pointes… Lorsqu'on superpose les deux linges, soixante-dix taches de sang coïncident. Et ce sang est du même groupe AB, comme l'a prouvé le Dr Villalain, professeur de médecine légale à l'université de Valence. Quant aux comparaisons génétiques, son confrère Baima Bollone, directeur de l'institut médico-légal de Turin, écrivait en 2000 : « La recherche des polymorphismes de l'ADN n'a pas permis, au moins jusqu'à maintenant, de relever des dissemblances[13]. » Il faut entendre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par « polymorphismes » les variations des marqueurs utilisés en médecine légale pour procéder à l'identification des individus.

Mais cela ne prouve pas de manière irréfutable que le même individu a saigné dans les deux linges. En revanche, le Pr Avinoam Danin, de l'Université hébraïque de Jérusalem, après avoir comparé les pollens et les plantes découverts sur les deux reliques, certifie qu'ils sont de même provenance et sont antérieurs au VIIIe siècle. « Cette association de fleurs ne peut se trouver que dans une seule région au monde, celle de Jérusalem », a-t-il déclaré en 1999 au Congrès international de botanique de Saint Louis, Missouri. Et il ajoute : « Il est impossible que des tissus avec des taches de sang de forme identique, provenant d'un même groupe sanguin et avec les mêmes graines de pollens, ne datent pas de la même époque et n'aient pas recouvert le même corps[14]. »

D'autre part, le Pr André Marion, à l'Institut d'optique d'Orsay, a effectué la comparaison informatique entre ces empreintes de blessures et celles trouvées sur la troisième pièce du « puzzle », la Tunique d'Argenteuil. Ses conclusions[15] rejoignent celles du Pr Danin.

Aujourd'hui propriété de la municipalité d'Argenteuil, la Sainte Tunique est conservée depuis douze siècles dans cette commune de la banlieue parisienne. Il s'agit d'un vêtement en laine brunâtre, sans couture, que Jésus porta selon la tradition après la flagellation, tout au long du chemin de croix. Dans son état actuel, la Tunique est incomplète et comporte de nombreux trous. La partie principale mesure un peu moins d'un mètre, de l'encolure au bas du dos, et les manches n'ont plus que dix centimètres de long.

Le premier texte qui la mentionne est l'Evangile de Jean : « Lorsque les soldats eurent achevé de crucifier Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chacun. Restait la tunique. Elle était sans couture, tissée d'une seule pièce depuis le haut. Les soldats se dirent entre eux : Ne la déchirons pas, tirons plutôt au sort à qui elle ira. »

Ensuite c'est le silence, pendant cinq siècles, jusqu'à Grégoire de Tours qui relate que la Tunique aurait été conservée, et qu'elle se trouverait dans un coffre en bois près de Constantinople. Mais le chroniqueur Frédégaire, lui, affirme à la même époque l'avoir localisée à Jaffa, d'où elle fut transportée solennellement par un cortège d'évêques jusqu'à Jérusalem.

Toujours est-il que c'est l'impératrice Irène de Constantinople qui, en 803, offre la relique à celui qu'elle désire épouser, Charlemagne, lequel refile le cadeau à sa fille Théodrade, abbesse du monastère bénédictin d'Argenteuil. Après la mort de Charlemagne, en 814, un service y sera célébré chaque mois pour le repos de son âme, « en mémoire des bienfaits dont il a enrichi le monastère, et spécialement la Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ », précise un vieux martyrologe d'Argenteuil. Son culte s'amplifia au cours des siècles, au point que François I^{er}, en 1544, autorisa Argenteuil à s'entourer de remparts pour mieux défendre l'abbaye et sa précieuse relique. Les plus grands personnages firent le voyage pour la vénérer, d'Henri III à Louis XIII, de Marie de Médicis et Anne d'Autriche en passant par Richelieu.

Mais, sous la Révolution, la fameuse Tunique sans couture connut un destin d'une ironie qui laisse songeur. Tous les biens du monastère devant être saisis, le curé Ozet, qui l'avait transportée dans son église paroissiale, eut une idée assez particulière pour la protéger des révolutionnaires : il la coupa en morceaux. Ayant distribué quelques bribes à des personnes de confiance afin qu'elles les cachent, il enfouit le reste dans son jardin. Lorsqu'il sortit de prison, en 1793, le curé s'empressa d'aller déterrer son bout de tunique, puis fit la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tournée des « personnes de confiance » pour récupérer les pièces détachées. Comme on peut s'en douter, certaines manquèrent à l'appel.

Quoi qu'il en soit, le sang qui imprègne les restes de cette relique est du même groupe AB que celui trouvé sur le Linceul et le Suaire. Quant à l'ADN, le généticien Gérard Lucotte affirme qu'il est identique, tout en précisant que ces comparaisons « ne portent que sur des empreintes à partir d'échantillons du Linceul de Turin non authentifiés par l'autorité compétente, bien que probablement authentiques[16] ». Toujours est-il que le supplicié est identifié comme un homme de formule chromosomique XY, d'origine juive moyen-orientale. Et le Vatican aurait promis au Pr Lucotte de nouveaux échantillons officiellement authentifiés. La promesse sera-t-elle tenue ? On comprend l'extrême prudence du Saint-Siège qui, lors de la datation au carbone 14, s'est fait voler plusieurs fragments imbibés de sang. A partir de l'un d'eux, le microbiologiste Leoncio Garza-Valdés annonça à Jean-Paul II, au cours d'une audience privée en 1998, qu'il avait eu « l'honneur d'effectuer le clonage moléculaire de trois gènes du Christ ». Ses intentions, dit-il, étaient pures : il voulait mettre en garde Sa Sainteté contre d'éventuels cloneurs moins scrupuleux que lui, désireux de réincarner le Fils de Dieu à la façon d'une créature de Frankenstein[17].

Mais les obsédés du sang christique ne sont pas seuls à couper le Linceul en quatre. Pour trouver une explication à la formation de l'image, Jean-Baptiste Rinaudo, de la faculté des sciences de Montpellier, a émis l'hypothèse que les noyaux de deutérium contenus dans le corps se seraient désintégrés, libérant des protons qui auraient impressionné le tissu. Et il a vérifié sa théorie dans des accélérateurs de particules. Le résultat est saisissant : ce professeur de physique nucléaire a obtenu, sur une pièce de lin de l'ancienne Egypte, la formation de la couleur jaune paille si particulière à l'image du Linceul.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On est bien en présence d'une roussissure du lin sur une épaisseur de quarante micromètres ! Bonus inattendu de l'expérience : le tissu égyptien, daté au carbone 14 avant et après le passage en accélérateur de particules, s'est retrouvé projeté de plusieurs siècles dans le futur – nouvelle explication possible à la datation médiévale de 1988[18].

Un autre physicien, Eberhard Lindner, en désaccord avec Rinaudo, estime que l'Image n'est pas due aux protons, mais à un rayonnement d'électrons émis par le corps, ce qui expliquerait le fait que l'image dorsale soit plus faible que l'image frontale, car l'énergie des électrons dépend de la distance parcourue, et le poids du corps crée naturellement un contact plus étroit avec le tissu sur la face dorsale[19].

Mais les théories de ces chercheurs se heurtent à une objection majeure : la diffusion des particules atomiques, comme celle de la lumière électrique, se fait de façon multidirectionnelle : l'Image que nous voyons sur le Linceul devrait donc apparaître déformée. Or, et l'étude au microscope des fibres roussies nous le confirme, nous sommes bien en présence d'un rayonnement *orthogonal*. En fait, l'énergie qui a impressionné le tissu ne peut provenir que d'un flux de lumière monochromatique, cohérente et unidirectionnelle. La définition même de la lumière laser.

Conclusion ? L'hypothèse du faux médiéval ayant sombré dans le ridicule, il ne reste que deux explications possibles : ou le Linceul de Turin est la preuve de la dématérialisation d'un corps, ou bien c'est une refabrication récente à partir d'un cadavre crucifié soumis à des rayons lasers (voir Résurrection [le rayon de la]).

1. Maria Grazia Siliato, *Contre-enquête sur le Saint Suaire*, Plon/Desclée de Brouwer, 1998.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2. Henri Broch, *Le Paranormal*, Le Seuil, « Points Sciences », 2001.

3. W. McCrone, in *The Microscope,* n° 28, 1980.

4. Lynn Picknett et Clive Prince, *Turin Shroud*, Stoddart Publishing, 1994.

5. Albin Michel, 2005, et Le Livre de Poche, 2007.

6. Shroud of Turin Research Project.

7. www.suaire-science.com. Denis Desforges, *L'Affaire du Linceul de Turin*, Albin Michel, 2005. Jean Christian Petitfils, *Jésus*, Fayard, 2011.

8. Pierluigi Baima Bollone, *101 questions sur le Saint Suaire*, Editions Saint-Augustin, 2001.

9. Paul Vignon, *Le Saint Suaire de Turin*, Masson, 1938.

10. Ian Wilson, *Le Suaire de Turin*, Albin Michel, 1984.

11. Mechthild Flury-Lemberg, *Sindone 2002 : L'intervento conservativo,* ODPF, 2001.

12. Marie-Claire van Oosterwyck-Gastuche, *Le Radiocarbone face au Linceul de Turin*, F.-X. de Guibert, 1999.

13. Pierluigi Baima Bollone, *101 questions sur le Saint Suaire*, *op. cit*.

14. A. Danin, A. D. et M. Whanger, U. Baruch, *Flora of the Shroud of Turin,* Missouri Botanical Garden Press, 1999.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15. André Marion, *Jésus et la science*, Presses de la Renaissance, 2000.

16. André Marion et Gérard Lucotte, *Le Linceul de Turin et la Tunique d'Argenteuil,* Presses de la Renaissance, 2006.

17. Leoncio Garza-Valdés, *The DNA of God*, Doubleday, 1999.

18. Jean-Baptiste Rinaudo, *Nouveau Mécanisme de formation de l'Image sur le Linceul de Turin*, Actes du Symposium scientifique international de Rome, F.-X. de Guibert, 1995.

19. Eberhard Lindner, *Hypothèse expliquant la formation de toutes les traces dans le Linceul de Turin,* Actes du Symposium scientifique international de Rome, F.-X. de Guibert, 1995.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PEINTURE AUTOMATIQUE

Victor Hugo, Théophile Gautier, Victorien Sardou furent accros à ce passe-temps, nécessitant la même technique de concentration et de lâcher prise que l'écriture automatique. Avec des résultats inégaux. L'œuvre la plus impressionnante de ces spirites amateurs demeure *La Maison de Mozart*, eau-forte de Victorien Sardou passée à la postérité. D'autres artistes, en marge de l'Art brut, se sont déclarés eux aussi « guidés par les esprits » : Fleury Joseph Crépin, Madge Gill, Hélène Smith, Raphaël Lonné, Augustin Lesage… Mais le plus prodigieux des peintres de l'école « au-delà » est un Brésilien de soixante-cinq ans, Luiz Gasparetto.

Psychologue dans une clinique près de Rio de Janeiro, il peint durant ses loisirs du Matisse, du Vinci, du Toulouse-Lautrec, du Goya, du Monet, du Rubens, du Gauguin, du Van Gogh… Mais si c'est un faussaire, il ne le fait pas exprès. Car il peint en transe. A la demande. Sous le contrôle des artistes susnommés, précise-t-il. Eh oui, ces peintres défunts ont, semble-t-il, recours à lui dans l'intention manifeste d'inonder le marché. Car, ainsi qu'on peut le voir sur des vidéos tournées en temps réel[1], Gasparetto est bel et bien capable de peindre en trente minutes, simultanément, un Delacroix de la main droite, un Michel-Ange de la gauche et un Picasso avec les pieds.

C'est Edouard Manet qui vint en premier. On songe à Liszt se présentant de la même manière à la petite Rosemary Brown, pour lui confier une mission équivalente (voir Musique posthume). Luiz avait treize ans, il s'essayait à la peinture, et il n'était franchement pas doué. Pourtant, depuis toujours, son bras était périodiquement saisi d'un tremblement compulsif : il avait *besoin* de dessiner. « Je peux t'aider », lui proposa l'apparition spectrale, sans dire son nom. « Je veux bien »,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

répondit le préado. Il faut dire que ses parents, modestes ouvriers mais occultistes éclairés, l'emmenaient déjà bébé dans leur réunions spirites, afin de pouvoir déceler, cadrer et développer dans l'harmonie ses éventuelles aptitudes médiumniques. Nous sommes au Brésil, et tout cela est parfaitement naturel.

Voici donc que le jeune garçon se met à dessiner en trois minutes un magnifique portrait. Impressionnés, ses parents l'emmènent auprès du célèbre médium Chico Xavier, qui aussitôt identifie le style de Manet. Luiz enchaîne alors sous ses yeux médusés une quinzaine de tableaux, parmi lesquels Xavier reconnaît certaines œuvres de Rembrandt. Inutile de préciser que le petit Brésilien n'a aucune culture picturale. Il ne sait pas ce qu'il peint. Il ne sait pas qui le fait peindre.

« Ils sont venus pendant huit ans sans s'identifier : ils attendaient que je grandisse, confie-t-il en 1990 au journaliste et réalisateur Bernard Martino[2]. Plus tard, quand ils ont commencé à affirmer leur style propre, je me souviens que Modigliani a signé. Je n'avais jamais entendu ce nom auparavant. Je suis allé consulter les livres de la bibliothèque municipale, parce que je n'avais pas de livres d'art à la maison, je n'en avais jamais eu, et j'ai appris qui il était, et tous les autres aussi… »

Comme on peut le voir dans les nombreux documentaires qui sont consacrés à Gasparetto, sa méthode de travail est immuable : les yeux fermés, il s'empare des couleurs sans les choisir, dessine à toute allure, parfois même à l'envers, sans jamais voir le résultat de ses gestes. Il signe l'œuvre achevée, l'écarte et commence aussitôt la suivante sur une feuille vierge, passant sans transition ni difficulté du figuratif au cubisme, des impressionnistes aux primitifs flamands. L'ampleur de sa palette, la diversité de ses talents n'ont d'égal que son rendement.

A l'âge de vingt ans, Gasparetto avait déjà peint deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mille cinq cents toiles « à la manière de ». C'est alors qu'un de ses « maîtres » de l'au-delà lui demande de prendre des cours de danse. Il accepte, perplexe et pas du tout attiré par ce genre d'exercice : en dehors de ses études de psychologie et de ses transes artistiques, rien ne l'intéresse vraiment. Mais voilà qu'après quelques cours de salsa, un jour où il est en pleine séance de peinture à deux mains, son pied droit s'empare soudain d'un pinceau et réalise en quelques minutes le portrait d'une magnifique jeune femme signé Renoir. « Les séances de danse avaient pour but, vraisemblablement, de développer chez lui une plus grande dextérité des pieds », conclut le parapsychologue Jean-Pierre Girard, ancien collaborateur de la Défense nationale, rompu aux manipulations psychiques[3].

Au fil des ans, les plus grands experts mondiaux ont tous « authentifié » les productions inconscientes du Brésilien comme des copies parfaites, des variations fidèles ou bien des œuvres inconnues conformes au style des artistes signataires. Gasparetto parcourt le monde, se livrant toujours avec une grande simplicité aux exhibitions publiques comme aux recherches en laboratoire sur le fonctionnement de son cerveau, sans se dérober aux protocoles visant à le démythifier.

Ayant renoncé à déceler dans son cas le moindre élément de trucage, les rationalistes ont en effet tenté à maintes reprises de le mettre en situation d'échec. Ils l'ont fait peindre en lumière infrarouge, qui dénature les couleurs. Puis dans l'obscurité complète, en lui bandant les yeux. Ni la qualité ni la fidélité de ses toiles de maîtres n'en ont été altérées. Impossible également de l'accuser de vénalité : toutes ses œuvres sont vendues aux enchères au profit d'associations caritatives[4].

Le sens de tout cela ? Gasparetto n'en sait rien. Il « se met à disposition », c'est tout. Aucun message particulier n'est délivré par les cinquante peintres de son équipe posthume, en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dehors des tableaux qu'ils reproduisent à travers lui, avec ou sans variantes. Peut-être simplement pour ne pas perdre la main. Ni le pied.

1. YouTube et Dailymotion.

2. Bernard Martino, *Les Chants de l'invisible*, Balland, 1990. Série documentaire éponyme diffusée sur France 2 en novembre 1990.

3. Jean-Pierre Girard, *La Science et les phénomènes de l'au-delà*, *op. cit*.

4. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PERROQUET TÉLÉPATHE (les angoisses du)

On le sait depuis toujours : le perroquet répète ce qu'il entend, Mais il a fallu attendre les années 1990 pour que les scientifiques établissent qu'il comprend ce qu'il dit. Tout est parti des travaux d'Irene Pepperberg[1]. Cette psychologue américaine a d'abord montré que son élève Alex, un perroquet gris du Gabon, pouvait indiquer sur différentes photos la présence d'arbres, d'animaux ou de personnes en les associant au nom humain qu'elle lui avait appris (« C'est un chêne », « C'est un chat »). Puis elle a mis en évidence ses facultés cognitives : mémorisation et formulation des couleurs (« C'est rouge »), des matières (« C'est du cuir ») et de leur combinaison (« C'est du cuir rouge »).

Ensuite, elle l'a soumis aux tests de conjonction, en lui présentant des cartons de couleurs différentes à la découpe variée. Quand elle lui demandait : « Quelle forme a le carton pourpre ? » il répondait : « Quatre coins » ou « Six coins ». Après quoi, elle passa aux associations complexes. Elle lui cachait des noix sous des plats qu'il avait l'habitude de soulever sans problème, jusqu'au jour où elle employa un récipient trop lourd pour lui. Aussitôt, il ordonna : « Enlève le plat ! » Il venait de puiser dans sa mémoire deux mots qu'il connaissait, mais n'avait jamais encore utilisés ensemble[2].

En vingt ans d'entraînement, Irene Pepperberg apprit à Alex plus de deux cents mots, dont il connaissait le sens et qu'il utilisait pour construire de courtes phrases, passant du concret (« J'ai faim ») à l'abstrait (« Le soleil va se coucher »). Dans le même temps, elle l'initiait à l'arithmétique. Il parvint à compter jusqu'à six, appliquant sa connaissance du dénombrement à n'importe quelle collection d'objets. Mais ça le barbait profondément. Il préférait les lettres aux chiffres.

Une jeune artiste new-yorkaise, Aimée Morgana,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

découvrit à la télévision les exploits d'Alex. Elle décida alors d'entraîner son propre perroquet, N'Kisi, âgé de cinq mois, comme on éduque un jeune enfant. Quatre ans plus tard, N'Kisi connaissait le sens de sept cents mots qu'il employait à bon escient dans leur contexte. Aimée avait enregistré plus de six mille phrases significatives que son oiseau avait construites. C'est alors que se produisit l'inimaginable. « Tiens, je vais appeler mon ami Rob », songea-t-elle un matin. Avant même qu'elle ait décroché son téléphone, elle entendit le perroquet s'exclamer : « Allô, Rob ! » Elle en conclut qu'elle avait dû prononcer le prénom, sans s'en rendre compte. Pour en avoir le cœur net, elle pensa, lèvres closes, à une voiture violette dont la couleur l'avait frappée. « Quel beau violet ! » commenta aussitôt N'Kisi.

Impressionnée, Aimée contacta le célèbre biologiste Rupert Sheldrake, qui avait publié des travaux sur la télépathie chez les chiens[3]. Mis en présence de ce perroquet exceptionnellement doué, Sheldrake décida de le soumettre avec sa maîtresse à un véritable protocole de transmission de pensée. Il choisit ainsi, dans le vocabulaire de N'Kisi, trente mots susceptibles d'être traduits en images (jeune fille, noix, fleur, voiture, cage, livre, assiette, etc.), et sélectionna plusieurs dizaines de photos correspondantes qu'il mit dans des enveloppes. Aimée Morgana, seule dans une pièce, les ouvrait l'une après l'autre, en se concentrant sur ce que représentait chaque cliché. Une première caméra filmait cette opération, et une seconde, à l'étage au-dessus, enregistrait en simultané les réactions du perroquet. Toutes deux étaient munies d'un *time code* permettant de chronométrer les deux prises de vue synchronisées[4].

Sur le film que Sheldrake a présenté à Paris en 2003, on a pu voir ainsi, à gauche de l'écran, Aimée découvrir les photos et, à droite, dans une autre pièce, le perroquet télépathe assurer le commentaire en temps réel. Avec la même rapidité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

péremptoire, du reste, quand sa description était d'une exactitude indéniable (« C'est une fille ! »), ou quand son erreur dénotait une confusion possible (« C'est un docteur », alors qu'Aimée regardait la photo d'un livre)[5].

Au bout de cent cinquante essais divisés en trente séries de cinq tests, l'ensemble des enregistrements fut transcrit indépendamment par trois personnes, et analysé selon plusieurs méthodes statistiques par Jan van Bolhuis, professeur à l'université d'Amsterdam. Résultat : N'Kisi avait prononcé cent dix-sept mots-clés correspondant aux images qu'il « captait ». Un taux de réussite qui dépassait largement ce qui pouvait relever du hasard[6].

Mais ce résultat mérite d'être nuancé. Par exemple, tandis que la jeune femme se concentrait sur la photo d'une voiture dont le conducteur sortait la tête à l'extérieur, son perroquet, au lieu de prononcer le mot-clé « voiture », s'écria : « Houlà, attention ! Vous avez la tête au-dehors ! » Cette réaction d'angoisse fut classée parmi les mauvaises réponses.

1. Irene Pepperberg, *The Alex Studies : Cognition and Communicative Abilities of Grey Parrott*, Harvard University Press, 1999.

2. Bernadette et Rémy Chauvin, *Le Monde des oiseaux*, *op. cit*.

3. Rupert Sheldrake, *Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux*, Editions du Rocher, 2001.

4. Rupert Sheldrake, « Testing a Language-Using Parrot for Telepathy », *Journal of Scientific Exploration*, vol. 17, 2003.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5. Louis Benhédi et Pierre Macias, *Les Animaux et le paranormal*, Dervy, 2008.

6. Erik Pigani, *La Communication animale*, JC Lattès, 2007.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PERSONNEL (apport)

Retour au Mexique (voir Objets [apparitions d']). On se souvient qu'une délégation française échappée d'un congrès scientifique avait essuyé durant vingt minutes, dans une agence immobilière en pleine activité, une pluie d'« apports » sous forme de pièces anciennes se matérialisant à quelques centimètres du plafond. Le responsable semblait être le médium Enrique, frère de l'agent immobilier. En dehors du fait de nous raconter l'histoire du Mexique sous un angle numismate, nous n'avions pas trop compris en quoi cette longue démonstration de puissance paranormale nous concernait – d'autant que des billes et des balles de golf alternaient avec les pièces jaunes. Quelque chose de plus personnel n'allait pas tarder à nous être « apporté ».

Après une nuit de sommeil sans incident notable, les organisateurs du congrès de transcommunication instrumentale, Yvon et Maryvonne Dray, m'emmènent visiter la ville de Taxco, célèbre pour ses mines d'argent. Leur fille Nathalie s'achète des créoles, deux grands anneaux qu'elle accroche aussitôt à ses oreilles. Au terme d'une journée purement touristique, nous regagnons Cuernavaca, où Manuel Cortés, l'agent immobilier, nous attend pour dîner en famille dans son hacienda. En route, Nathalie découvre soudain qu'elle a perdu l'un de ses anneaux, sans doute à la station-service où nous avons fait le plein. Il est trop tard pour y retourner ; la faible valeur du bijou ne vaut pas la peine de faire attendre nos hôtes. Résignée, Nathalie ôte l'anneau restant et le glisse dans son sac.

L'apéritif est en cours, lorsque nous arrivons dans les jardins de l'hacienda. Au moment où Nathalie s'approche du médium Enrique pour le saluer, celui-ci grimace, hausse une épaule, tressaute, et lui tend la main. Nous voyons alors se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

former, au creux de sa paume, un grand anneau d'argent. Ou, du moins – chacun sait combien il faut se méfier des témoignages oculaires –, disons que sa main était vide et que, l'instant d'après, s'y trouvait une créole de 50 millimètres de diamètre semblable à celle que Nathalie avait perdue. Dans le réflexe normal qu'on a face aux prouesses d'un illusionniste, la jeune femme ouvre son sac pour vérifier la présence de *l'autre* anneau. Il est bien là.

Une fois encore, je suis confondu, puis un brin irrité par cette prestation occulte qui, me semble-t-il sur l'instant, ne sert à rien d'autre qu'à nous impressionner. Mais les Dray, eux, y voient un sens. Ils disent à Nathalie : « C'est ta sœur Karine qui, par l'intermédiaire d'Enrique, te fait ce petit cadeau. » Ils rayonnent. Nathalie, elle, hésite entre l'évidence et l'*a priori*, l'émerveillement et le refus. Elle ne croyait pas à l'invisible, à la transcommunication, à la survie des esprits. Elle pensait que ses parents, aveuglés par la douleur d'avoir perdu Karine, se laissaient manipuler par des gourous et abuser par des phénomènes qui, un jour, trouveraient une explication rationnelle. Détournant la tête, elle a enfoui dans son sac le « second » anneau (rapatrié, dupliqué, refabriqué ?), et n'a plus abordé le sujet. Mais quelque chose en elle, on le voyait bien, remerciait sa sœur, remerciait la vie.

Enrique Cortés, lui, simple prestataire de service ayant exécuté une commande à son insu, était retourné au buffet déguster des *tapas*. Le soleil se couchait aux accents des mariachis. Tout cela, finalement, était devenu naturel. L'ambiance mexicaine déteignait sur nos points de vue. Inutile de préciser que le retour en France fut assez difficile. L'incrédulité goguenarde ou navrée de nos compatriotes allait s'empresser, elle aussi, de déteindre.

Mon père fut l'un des rares à ne pas être surpris au récit de ces aventures. Ayant survécu à de nombreuses épreuves physiques et morales, souffrant par voie de conséquence d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

allergie profonde à tout ce qui était pesant, lugubre et dogmatique, il trouvait sans effort un sens (et une logique) à ce qui le faisait rire. « C'est comme le moine qui bande », me rassura-t-il. Il faisait référence à un événement survenu après le décès de son meilleur ami. Héros discret de la Résistance, socialiste sans carte, blagueur impénitent et mécréant à la Brassens, Pierre avait comme objet fétiche une statuette de bénédictin à la gravité pieuse. Quand on inclinait la tête mobile du religieux en position de recueillement, un membre turgescent d'une taille miraculeuse se faufilait entre les pans de sa robe de bure.

Revenue dans leur maison de campagne après le décès, sa veuve s'était figée sur le seuil de la salle de musique où Pierre passait le plus clair de ses week-ends. Le moine était là, trônant sur le piano, en état d'érection pieuse. Elle n'avait aucun souvenir de l'avoir vu à cette place, *a fortiori* dans cette posture, la dernière fois qu'elle avait fermé la maison.

Cet apport éventuel était-il un signe posthume de son mari, bien conforme à son humour terrestre ? Cartésienne, elle préféra penser qu'il lui avait laissé de son vivant ce clin d'œil pour leur prochain week-end, avant de mourir électrocuté à soixante kilomètres de là. Pour moi, cela revient au même. L'essentiel est de donner du sens aux choses absurdes qui nous arrivent. Sinon, comme j'en ai fait l'expérience au Mexique, on se ferme devant la surenchère du sensationnel.

La littérature abonde de cas d'apparition d'objets, ou de modification de leurs propriétés, en présence de médiums à effets physiques. Balzac travaille avec le somnambule magnétique Alexis Didier, qui lui inspire *Louis Lambert*, *Séraphîta*, *Ursule Mirouët*. Victor Hugo, avec ses tables tournantes, donne la parole à ses confrères défunts, qui lui envoient des cadeaux. Alexandra David-Néel constate au Tibet lévitations et matérialisations. Thomas Mann voit un mouchoir flotter dans l'air et une machine à écrire crépiter

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toute seule, à proximité d'un médium attaché sur une chaise[1]. Freud et Jung, alors qu'ils discutent du sérieux de la parapsychologie, assistent à « l'animation » d'une grosse armoire-bibliothèque qui manque leur tomber dessus. « Voilà ce qu'on appelle un phénomène catalytique d'extériorisation », commente paisiblement Jung. Ayant senti durant leur conversation une douleur psychosomatique (« Mon diaphragme était en fer et devenait brûlant, comme s'il formait une voûte ardente »), Jung s'estime en effet responsable du comportement de l'armoire, qu'il aurait provoqué inconsciemment pour ouvrir les yeux de son confrère[2]. Quant aux matérialisations de plats cuisinés, bijoux et végétaux effectuées par Sai Baba en Inde, elles ont fait l'objet de travaux universitaires, des plus favorables aux plus critiques (voir Double gland [l'apparition du]).

Mais si les médiums susceptibles d'agir sur les objets ou de les faire apparaître ne manquent pas, les cas d'apport personnel en l'absence d'intermédiaire humain sont très rares. Ceux que je trouve dans ma documentation ne me paraissent pas très probants. Ils sont généralement advenus dans l'intimité, et sont invérifiables. Pas vraiment passionnants. Gratuits. Je m'épuise à compulser des témoignages qui me tombent des mains lorsque, hasard de l'agenda, un rendez-vous m'oblige à m'interrompre. Je vais prendre un verre avec une amie, Sylvie Milas, astrologue à Lyon. Je ne l'ai pas vue depuis cinq ans. Nous échangeons des nouvelles, elle m'interroge sur mon travail, je lui dis sur quoi je suis en train d'écrire. Elle répond : « C'est drôle. » D'un air grave. Et elle me raconte alors ce qui lui est arrivé, le 20 janvier 2009.

Un mois auparavant, son mari, en phase terminale d'un cancer, avait voulu donner à l'un de leurs fils son écharpe en cachemire. Elle-même y tenait beaucoup, mais évidemment elle était allée aussitôt la chercher, pour exaucer le souhait de Boban. Sauf que l'écharpe était introuvable. « J'ai dû l'oublier

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chez maman, à Belgrade », a-t-il soupiré, contrarié.

Il meurt quinze jours plus tard, et il est enterré le 13 janvier. La semaine suivante, Sylvie confie à sa mère, qui est restée auprès d'elle, combien elle aurait voulu porter cette écharpe en mémoire de son mari – il était beaucoup plus grand qu'elle ; elle ne peut mettre aucun de ses vêtements. Elle aurait tant aimé l'odeur de Boban autour de son cou, l'enlacement du cachemire, ce cocon de tendresse… Mais elle se doute bien que sa belle-mère a dû trouver l'écharpe, à Belgrade, et va tout naturellement la garder en souvenir. Autant ne plus y penser.

Sylvie monte dans sa chambre, où se trouve un étendoir blanc devant la cheminée. Il est vide depuis des semaines : elle n'avait pas le cœur aux lessives. Elle traverse la chambre dans la pénombre, ouvre les volets, se retourne… et découvre l'écharpe en cachemire sur l'étendoir.

Sidérée, elle court demander à ses fils Nikola et Stevan comment ils l'ont retrouvée. Ils tombent des nues. Sa mère aussi. Tous trois jurent qu'ils ne sont pour rien dans ce « retour » de l'écharpe. Et il n'y a personne d'autre dans la maison. Après un moment de stupeur, ils fondent en larmes en lui disant : « Bon anniversaire. » Personne n'avait osé le lui souhaiter, vu les circonstances, et Sylvie avait complètement oublié la date. Pas son mari, apparemment. Du moins, c'est ce qu'elle persiste à penser. Cinq ans plus tard, l'écharpe est toujours auprès de son lit.

Je suis touché par cette histoire, naturellement. Et à peine surpris qu'elle me soit racontée au moment précis où le présent article manquait de matière. Jung aurait trouvé cette synchronicité tout à fait « classique ». Comme quoi un apport, quelles que soient son origine mystérieuse et sa raison d'être, peut aussi prendre la forme d'un simple cadeau verbal au détour d'une conversation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Marie-Monique Robin et Mario Varvoglis, *Le Sixième Sens*, Editions du Chêne, 2002.

2. Carl Gustav Jung, *Ma vie*, Gallimard, « Folio », 1991.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PIGEON VOYAGEUR (le missile du)

Une grande bataille a longtemps divisé les ornithologues, au sujet du pigeon voyageur. Comment retrouve-t-il son chemin ?

Première hypothèse : sa mémoire visuelle. Elle est en effet exceptionnelle. A la fin des années 1930, B. F. Skinner montra que, s'il lui apprenait à donner des coups de bec sur des emplacements précis d'une carte géographique, le pigeon s'en souvenait au point de les reproduire quatre ans plus tard. Mais d'autres expériences prouvèrent que, muni de verres de contact dépolis empêchant toute reconnaissance du paysage, l'oiseau retrouvait néanmoins le chemin de son pigeonnier[1]. La mémoire visuelle n'était donc pas la seule explication.

G. Matthews établit alors que les pigeons utilisaient les mouvements du soleil pour se repérer. Le contraire fut aussitôt démontré : comme les abeilles, ils se dirigent tout aussi bien par temps complètement couvert. Et même la nuit, en s'orientant sur les étoiles. D'autres chercheurs répliquèrent alors, expériences à l'appui, que leur seul véritable moyen de guidage était le champ magnétique terrestre. D'autres assurèrent que non, c'était l'empreinte olfactive : mémorisant toutes les odeurs qu'ils survolent à l'aller, ils les suivent à l'envers dans le sens du retour. Certes, mais des scientifiques adverses se firent alors une joie d'anesthésier leur muqueuse olfactive, et d'en déduire que, suite aux travaux de l'école allemande de Gwinner[2], la route suivie par les pigeons était une véritable carte génétique, imprimée dans leurs chromosomes.

Tout cela fit beaucoup de bruit, de fureur et de controverses. La solution du problème, en fait, était trop simple pour être perçue d'emblée : le pigeon a recours à *tout* cet arsenal cognitif, suivant ses besoins. Quand le soleil brille, il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'en sert. Quand il fait nuit, il suit les étoiles. Quand elles sont cachées par les nuages, il se fie aux champs magnétiques. Quand il est enrhumé, il laisse parler ses gènes. Et ainsi de suite. Comme chaque être humain recueille et synthétise l'information de ses cinq sens, lorsqu'ils sont opérationnels. Et comme un non-voyant développe son odorat ou son ouïe. Si le pigeon voyageur demeure une énigme, on sait désormais qu'elle ne se résume pas à une seule inconnue.

Mais on n'a pas attendu de connaître son mode de fonctionnement pour le mettre à profit. La première utilisation militaire du pigeon voyageur remonte au temps des croisades, côté turc. Le Moyen Age en répandit l'usage. Quant à ses exploits dans les transmissions, en 14-18, ils ne sont un secret pour personne. En revanche, on connaît moins son rôle de guide-missile durant la Seconde Guerre mondiale.

Qui a eu cette idée de fou ? L'illustre psychologue américain Burrhus Frederic Skinner, inventeur du « conditionnement opérant ». Fort de ses expériences sur la mémoire visuelle et la capacité de concentration du pigeon voyageur, BFS alla trouver en 1942 le National Defense Research Committee avec un projet qualifié de « parfaitement opérationnel ». Il s'agissait d'enfermer un pigeon à l'intérieur d'un missile, et de lui projeter, par lentille optique, une image de la cible qu'on l'avait entraîné à reconnaître. Tant qu'il donnait des coups de bec au centre de la cible, la roquette conservait une trajectoire rectiligne. S'il picorait à côté, c'est qu'une déviation s'était produite : le cap était aussitôt modifié. Préfigurant le missile à tête chercheuse, c'était le missile à bec directif.

Au départ, les autorités militaires furent quelque peu sceptiques. Skinner les rassura en triplant le nombre d'agents de guidage. Son système fut ainsi amélioré, sur les plans démocratique et statistique : en cas de picorages divergents, la règle qui s'appliquerait, pour le choix définitif du cap, serait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celle de la majorité des trois pigeons. Vingt-cinq mille dollars furent alors débloqués par l'état-major pour lancer ce programme top secret.

Tel qu'on le voit sur un film hallucinant déclassifié par l'armée américaine[3], les premiers essais furent couronnés de succès. Au point qu'un général colombophile reconnut que la victoire sur les nazis justifiait, hélas, le sacrifice des kamikazes à plumes.

Mais, au sein de l'US Navy, des voix s'indignèrent contre le Projet Pigeon : on n'allait tout de même pas, tonna un amiral, soumettre la réussite d'un bombardement à une cervelle d'oiseau ! La mise en service des premiers radars aéroportés résolut ce conflit interarmées. Désormais dépassé avant même d'être entré en phase opérationnelle, le programme du Dr Skinner perdit sa subvention en 1944, et les guides-missiles aviaires furent renvoyés au pigeonnier.

De nos jours, selon certaines sources, les systèmes brouillant le radioguidage électronique des ogives sont devenus si efficaces que, dans les états-majors des grandes puissances nucléaires, le recours au pigeon picoreur de cible serait à nouveau d'actualité.

1. Bernadette et Rémy Chauvin, *Le Monde des oiseaux*, *op. cit.*

2. David McFarland, René Zayan, *Le Comportement animal : psychobiologie, éthologie et évolution*, De Boeck, 2001.

3. *The Pidgeon-Guided Missile*, www.military.com (YouTube).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PLACEBO (effet)

L'étymologie ne manque pas de saveur : *placebo* signifie en latin : « je plairai ». Mais la définition du Petit Larousse, sur laquelle je viens de tomber, laisse perplexe : « substance inactive substituée à un médicament pour étudier l'efficacité réelle de celui-ci, en éliminant toute participation psychologique du malade ». C'est tout. A croire que cette définition a été rédigée par un administrateur de laboratoire pharmaceutique. Il me semblait pourtant que l'intérêt majeur du placebo est de permettre au patient de se soigner par un leurre, d'améliorer son état de santé par la seule information thérapeutique que son cerveau déduit du médicament *réel* qu'il croit avoir pris. Mais il est vrai qu'économiquement il est plus opportun de prouver le pouvoir d'un médicament que les vertus de son absence. Bien que le Petit Larousse ait, depuis, nuancé sa définition en la complétant (celle que je cite figure dans l'édition de 1997), « éliminer toute participation psychologique du malade » demeure le rêve impossible des industriels de la santé.

Et heureusement qu'il est impossible. Prenons le simple cas, familier à tout le monde, des verrues que sont censés guérir tant de plantes sauvages et « remèdes de grands-mères » à l'inefficacité prouvée en laboratoire – et pourtant les verrues, souvent, disparaissent sous l'effet de ce leurre. Or ce sont des excroissances tumorales provoquées par un virus. Conclusion du Dr Lewis Thomas, président d'honneur du Centre anticancéreux Sloan-Kettering de New York : « Si mon inconscient est à même de trouver quels mécanismes déclencher pour surmonter ce virus et redisposer les cellules de manière à provoquer le rejet des tissus tumoraux, je n'ai qu'une chose à dire, c'est que mon inconscient a une sacrée avance sur moi[1]. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Michael Talbot, à qui j'emprunte plusieurs exemples de cet article, pose clairement le problème de l'effet placebo : en moyenne, 35 % des sujets traités avec des substances neutres font état de résultats significatifs, prouvant par là, non pas que le médicament réel est inefficace, mais qu'il peut être facultatif. Regardons par exemple les études publiées par Thomas J. Hurley[2]. Une série de tests sur la douleur, destinée à comparer les effets de l'aspirine et ceux d'un simple cachet de sucre, montre que le taux d'efficacité du traitement simulé est de 45 %. Mais ce taux atteint 56 % lorsque le groupe sous placebo croit recevoir, non plus une dose d'aspirine, mais une injection de morphine. L'efficacité du placebo semble donc proportionnelle à la puissance prêtée au traitement qu'on a l'illusion de suivre.

Et ces résultats ne se limitent pas aux bienfaits qu'on en retire. Au cours d'une étude portant sur un tranquillisant, la Méphésine, 15 à 20 % des sujets testés en ont ressenti des effets secondaires (nausées, démangeaisons, palpitations cardiaques), alors qu'ils n'avaient absorbé qu'un placebo. Effets secondaires éventuels de ce relaxant musculaire dont ils avaient naturellement été informés, avant le début du traitement[3].

Pour une raison sans doute analogue, des travaux sur un nouveau type de chimiothérapie ont révélé une perte de cheveux chez les patients du groupe de contrôle, n'ayant pris qu'un produit neutre incapable de causer le moindre dommage[4].

Même constatation dans le domaine des stupéfiants. Dès les années 1960, les chercheurs Harriet Linton et Robert Lang obtinrent, en prétendant mener une étude sur le LSD, *tous les effets* de cette drogue (perte de contrôle, hallucinations, impression de saisir « le sens profond de l'existence », etc.) sur des volontaires à qui ils n'avaient injecté que de l'eau. On connaît même le cas d'un homme accro à la Ritaline, dont le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

médecin pensait faciliter le sevrage en remplaçant ce puissant stimulant intellectuel par une simple pilule de glucose. Résultat : son patient devint accro au placebo.

La conclusion de ces expériences ? Notre cerveau a les moyens de produire *seul* les effets d'un médicament ou d'une drogue, mais, comme nous l'ignorons, les médecins doivent nous tromper avec un leurre pour que nous soyons en mesure d'activer cette faculté.

Cela étant, si notre pouvoir psychologique semble aussi efficace pour améliorer notre état de santé, il ne l'est pas moins, hélas, lorsqu'il s'agit de le dégrader. L'histoire la plus extraordinaire que je connaisse, dans ce domaine, est celle que relate le psychologue Bruno Klopfer, à propos d'un de ses patients nommé Wright[5].

Atteint d'un cancer des ganglions lymphatiques, contre lequel les traitements classiques étaient demeurés sans effet, cet homme avait le corps recouvert de tumeurs de la taille d'une orange et on ne lui laissait plus que quelques semaines à vivre. Mais il refusait de mourir. Ayant lu dans la presse qu'un nouveau médicament, le Krébiozène, semblait faire merveille contre son type de cancer, il implora son médecin de le lui injecter. Problème : le traitement était réservé aux patients justifiant d'une espérance de vie d'au moins trois mois. Wright, à l'article de la mort, insista tant et si bien qu'il obtint un passe-droit. Le médecin lui fit son injection un vendredi, puis partit à la campagne, persuadé que le malheureux ne passerait pas le week-end.

Le lundi matin, il le trouva sur pied, tout fringant. Ses tumeurs s'étaient réduites de moitié, ce qui, d'après le cancérologue, « était bien plus rapide que n'importe quel miracle consécutif à une radiothérapie intensive ». Dix jours après, en rémission totale de l'avis unanime des médecins, Wright, arrivé à l'hôpital sous tente à oxygène, rentrait chez lui aux commandes de son avion privé, volant sans problème à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quatre mille mètres d'altitude.

Neuf semaines plus tard, toujours en pleine forme, il tomba malheureusement sur un article médical concluant, exemples à l'appui, que le Krébiozène était sans effet sur le cancer des ganglions lymphatiques. Très cartésien, Whright prit cette nouvelle comme un coup de massue. Dans les jours suivants, il fit une rechute. Ses tumeurs repoussèrent, aussi grosses qu'avant, et il dut retourner à l'hôpital.

Face à un sujet d'une telle réactivité, son médecin tenta alors une expérience. Un mensonge thérapeutique. Il lui raconta que l'efficacité du Krébiozène n'était nullement remise en cause : simplement, une partie des premières livraisons avait été altérée lors du transport, et la presse avait gonflé l'affaire pour augmenter ses ventes. Mais il disposait d'un nouvel arrivage sécurisé – une version concentrée, qui plus est. Et il lui injecta de l'eau.

L'effet fut encore plus sidérant que la première fois : les tumeurs fondirent de manière quasi instantanée. Le médecin en fut le seul surpris. L'irréductible Wright, lui, trouvait cela parfaitement normal, puisqu'il avait bénéficié d'une « version concentrée » du merveilleux Krébiozène. Et il reprit les commandes de son avion, maudissant gaiement ces foutus journalistes qui racontent n'importe quoi.

Durant deux mois, il mena sa vie tambour battant, sans rechute ni symptômes. Puis l'American Medical Association publia un communiqué officiel : au terme d'une enquête nationale, le Krébiozène, sans effet probant à moyen terme, était exclu des protocoles de thérapie anticancéreuse. Wright perdit d'un coup ses illusions et son moral. Son cancer se remit à flamber, et il mourut en quarante-huit heures.

Combien de médicaments ne sont-ils efficaces que par les vertus qu'une bonne réputation leur confère ? Et jusqu'à quel point vont-ils développer leur impuissance, voire leur toxicité latente ou potentielle, dès lors que celle-ci est médiatisée ? On

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'a vu récemment avec le Vioxx, le Mediator ou les prothèses mammaires PIP. D'aucuns en concluront que, si la foi guérit, l'ignorance protège. C'est du reste, en substance, le système de défense de certains patrons de laboratoire pharmaceutique.

Mais un autre facteur est à prendre en compte, au sujet de l'effet placebo. C'est la conviction du médecin prescripteur. Le Dr David Sobel cite le cas d'un patient souffrant de violentes crises d'asthme, à qui fut administré un nouveau médicament réputé extraordinaire. Le malade fut aussitôt soulagé. Lors de sa crise suivante, le médecin fut pris de court : il avait déjà écoulé son stock. Il lui administra donc un placebo, sans le lui dire. L'homme se plaignit alors de gêne respiratoire, estimant le médicament beaucoup moins actif que la première fois. Le médecin eut ainsi la confirmation de son jugement initial : cette nouvelle molécule était d'une efficacité indéniable, excluant « toute participation psychologique du malade ». Sauf que… huit jours plus tard, il trouva une lettre d'excuse du laboratoire : suite à une erreur administrative, il n'avait jamais reçu le moindre échantillon de ce médicament, mais un vulgaire placebo destiné à des tests cliniques. « Entre deux produits d'une égale neutralité, l'illusoire conviction du prescripteur semblait avoir créé la différence[6]. »

A contrario, on est en droit de se demander si, parfois, certaines molécules *réellement* actives ne bénéficient pas d'un équivalent de l'effet placebo. Ça pourrait être le cas pour le Cisplatine, présenté lui aussi comme un remède miracle contre certains cancers. Quand cette nouvelle molécule fut mise sur le marché, 75 % des personnes traitées connurent une rémission spectaculaire. Puis les retombées de la publicité s'estompèrent, à mesure que son usage se banalisait, et son taux de réussite ne fut plus que de 25 à 30 %[7]. A se demander si le succès initial n'était pas dû, en partie, à cette fameuse « participation psychologique » qui fonde l'effet placebo…

Mais bon, redevenons chimiquement corrects : un remède

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bien offensif vaut souvent mieux qu'un placebo aléatoire, ne reposant que sur la dynamique plus ou moins efficace de notre inconscient, et donc sur l'inégalité des patients face à la maladie. C'est, en tout cas, la position de l'industrie pharmaceutique classique, soumise à la concurrence déloyale des placebos. Agacée par les effets intempestifs de ces non-médicaments censés, initialement, prouver les performances de ses propres produits, elle se venge régulièrement en décrétant que si l'homéopathie « marche », c'est parce qu'elle est, elle aussi, un placebo.

Le biologiste Jacques Benveniste s'efforça de démontrer le contraire[8]. Selon ses travaux publiés dans *Nature* en 1988, l'eau qui a été en contact avec certaines molécules en conserve les propriétés, même si de très hautes dilutions ont, statistiquement, supprimé leur présence active. Sans vouloir alimenter une polémique toujours vive, neuf ans après sa mort, grâce au soutien sans faille que lui témoigne le prix Nobel de médecine Luc Montagnier, j'ai pu constater personnellement que la mémoire de l'eau marchait aussi… sans eau. Dans le laboratoire où Benveniste m'avait invité, en 1996, j'ai effectué à sa demande une série de manipulations sur trois souris. A la première, j'ai injecté de l'acétylcholine, un neuromédiateur qui augmente le débit des coronaires. A la deuxième, le même produit dilué à 12 CH. Quant au troisième rongeur, je ne lui ai rien injecté du tout. Je lui ai juste placé des électrodes reliées à un ordinateur, où Benveniste avait enregistré le signal électromagnétique de l'acétylcholine. Et j'ai pu constater le même effet sur les trois souris : des variations de leur débit coronarien grimpant de 1,5 % à 24,9 %. Si l'homéopathie n'est qu'un placebo, saluons la souris pour sa « participation psychologique ».

Tous ces exemples nous ramènent donc à la notion d'*information* des cellules, quelle qu'en soit la source. Parfois, chez l'être humain, une simple *bonne nouvelle* suffit. Ainsi la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tuberculose, au XIXe siècle, fit-elle de terribles ravages jusqu'à une date précise : 1882. L'année où le Dr Koch découvrit le bacille responsable de la pathologie. Pourtant, l'élaboration d'un vaccin réellement efficace demanda encore un demi-siècle. Mais dès que l'origine de cette maladie, jusqu'alors inconnue, fut révélée au grand public, cela dissipa « son aura de profond mystère », et l'espoir d'une guérison *possible* fit aussitôt chuter le taux de mortalité de 6 à 2 ‰[9].

1. Lewis Thomas, *La Méduse et l'Escargot*, Belfond, 1980.

2. Thomas J. Hurley, *Placebo Effects : Unmapped Territory of Mind/Body Interactions*, Investigations 2, 1985.

3. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*

4. Brendan O'Regan, *Healing, Remission and Miracle Cures*, Institute of Noetic Science, Special Report (mai 1987).

5. Bruno Klopfer, « Psychological Variables in Human Cancer », *Journal of Projective Techniques*, nº 31.

6. Steven Locke et Douglas Colligan, *The Healer Within*, New American Library, 1987.

7. Brendan O'Regan, *Healing, Remission and Miracle Cures*, *op. cit.*

8. Jacques Benveniste, *Ma vérité sur la mémoire de l'eau*, Albin Michel, 2005.

9. Lyall Watson, *Supernature*, Albin Michel, 1988.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Q

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

QUESTION DU SPHINX (Darwin et la)

Il est assez « tendance » aujourd'hui de déclarer que Darwin avait tort. Il faudrait commencer par le lire. Dans son autobiographie, le naturaliste revient longuement sur le fait que, malgré ses nombreux démentis, son opinion sur l'évolution a toujours été falsifiée : jamais il n'a dit que la sélection naturelle était la *seule* explication permettant de comprendre la transformation des espèces[1]. Darwin n'avait pas tort : ce sont les darwinistes qui l'ont trahi.

En tout cas, une chose est sûre : il y a un domaine où il a eu raison contre tout le monde, et qui embarrasse autant ses partisans que ses détracteurs. C'est l'affaire de l'orchidée de Madagascar et du sphinx à trompe géante[2].

Féru de botanique, Charles Darwin vouait une passion particulière aux plantes carnivores qu'il nourrissait à l'heure du thé. Voulant connaître les préférences alimentaires de la drosera, par exemple, il avait commencé par lui offrir de l'earl grey et des biscuits, avec un succès très relatif. En revanche, le blanc d'œuf et les os de gigot broyés la mettaient en transe. Darwin adorait les rapports de la drosera avec les tipules. Ces insectes dégingandés sont affectés d'une bizarrerie assez handicapante : des pattes arrière démesurées qui les rendent boiteux de naissance. Leur seule chance de marcher droit : se faire amputer par une drosera. Il semble qu'ils prennent un malin plaisir à provoquer la plante carnivore. Quand les redoutables mâchoires de ses feuilles se referment sur la tipule, celle-ci échappe aussitôt au piège en « sacrifiant » les deux tiers de ses pattes arrière. Un maigre repas pour la plante, mais une automutilation salvatrice pour l'insecte. Le genre d'exemple de coévolution qui enchantait Darwin[3].

Venons-en à l'orchidée de Madagascar. Lorsqu'on présente au naturaliste l'*Angraecum sesquipedale,* épiphyte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux belles fleurs blanches en étoile, il remarque qu'elle est pourvue d'un nectaire de 30 centimètres de long, inaccessible pour une abeille. Comment peut-on la féconder ? Quel insecte peut-il la visiter pour se nourrir, assurant par là le transport du pollen des fleurs mâles jusqu'aux femelles ? Conclusion de Darwin : pour lui pomper son nectar, il doit fatalement exister un papillon possédant une trompe de trente centimètres. Tout le monde rigole. Un éléphant lépidoptère ! N'importe quoi. On l'aurait remarqué, depuis le temps. Darwin insiste : ce doit être un papillon nocturne, un sphinx. On n'essaie même plus de le contredire. Ce type est fou.

Le naturaliste n'en démord pas, mais passe à autre chose. Pourtant, il sait qu'il a raison. Cette orchidée n'aurait jamais survécu, sinon. Mieux : il est persuadé que le papillon de ses rêves s'est adapté à la morphologie de la plante. Qu'il a provoqué l'allongement de sa trompe afin de se nourrir. La coévolution, toujours. Longtemps, la question du sphinx lui restera en travers de la gorge.

Quarante ans plus tard, en 1903, on découvre à Madagascar *le* sphinx que Darwin avait précisément décrit. Avec sa trompe d'éléphant. Vingt-deux centimètres au lieu de trente, mais bon : en se penchant un peu, il atteint le fond du nectaire. Le vieux Charles est mort depuis vingt et un ans. A sa mémoire, on baptise le sphinx *Xanthopan morganii praedicta*. Celui dont l'existence était prédite.

Mais, en 2007, deux chercheurs de l'université de Californie, Justen Whittal et Scott Hodges, publient dans *Nature* une hypothèse démentant celle du papa du sphinx : l'allongement du nectaire serait une réponse de l'orchidée à la trompe excessive du papillon, et pas le contraire.

Ah bon ? Là aussi, Darwin aurait eu tort ? On comprend qu'un visionnaire comme lui se soit senti davantage en harmonie, à l'heure du thé, avec des plantes carnivores qu'avec ses congénères.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Charles Darwin, *L'Autobiographie*, Le Seuil, 2008.

2. Jean-Marie Pelt, « Charles Darwin, les orchidées et les pinsons », in *La Cannelle et le panda*, Fayard, 1999.

3. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, Fayard, 1996.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

R

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RÉSURRECTION (le rayon de la)

En 1980, au Centre international d'étude sur le Linceul de Turin, deux chercheurs italiens, Piero Ugolotti et Aldo Marastoni, croient découvrir au microscope, sur cette fameuse image due à une roussissure superficielle des fibres, plusieurs inscriptions grecques et latines entourant le visage attribué à Jésus (voir Passion [le puzzle de la]). Quatorze ans plus tard, l'Institut d'optique d'Orsay est chargé de vérifier la réalité de ces « fantômes d'écriture[1] ».

Travaillant sur un ensemble de photos numérisées et traitées par ordinateur avec l'aide d'un microdensitomètre, le Pr André Marion confirme la présence desdites inscriptions, et en découvre d'autres. Ainsi sont mis en évidence, par exemple, IN NECEM IBIS (« Tu iras à la mort »). Ou les lettres grecques formant les mots « Nazarénien » et « Jésus ». Mais il ne s'agit pas d'une technique d'écriture classique. Ces lettres relèvent du même procédé d'impression que l'image elle-même : une oxydation de certaines fibres du lin sur une épaisseur de 40 micromètres[2].

Une seule source d'énergie est capable d'un tel résultat : la lumière laser. C'est la conclusion d'un expert passionné, le Dr Gaston Ciais. Organisateur du Symposium international de Nice consacré au Linceul en 1997, professeur de laserthérapie aux universités de Rome, Parme et Liège[3], Ciais a développé une théorie de la Résurrection qui laisse pantois, mais que personne n'a démentie jusqu'à présent.

Dans l'obscurité du tombeau, nous explique-t-il, chaque cellule du corps du crucifié est devenue une source de lumière laser haute énergie, capable de roussir le linge sur quarante micromètres. Par quel prodige biologique, il l'ignore. Mais la conséquence lui a permis d'identifier la cause.

Sur les lasers haut de gamme de la faculté dentaire de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nice, il s'est efforcé de déterminer la longueur d'onde en nanomètres, la puissance en watts et la fréquence en hertz du rayonnement à l'origine de la Résurrection. Car, pour lui, ça ne fait pas un pli ; l'apparition de Jésus à l'extérieur du caveau, le matin de Pâques, n'est qu'une application de la lumière laser : un hologramme. Voilà pourquoi, lorsque Marie-Madeleine, jaillissant du tombeau qu'elle vient de trouver désert, tombe sur Jésus qu'elle prend pour un jardinier, celui-ci lui déconseille de le toucher : « Ne me retiens pas ici, car je ne suis pas encore monté vers le père[4]. » A ce stade, il n'est que lumière. « Il est présent, écrit le Dr Ciais, dans une configuration tout ce qu'il y a de naturelle, mais totalement virtuelle. »

Quelques heures plus tard, le Christ apparaîtra à ses apôtres, puis aux pèlerins d'Emmaüs, et là, ayant repris sa pleine matérialité, s'étant en quelque sorte réincarné en lui-même, il les encourage au contact physique : « Touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. [...] Avez-vous ici quelque chose à manger[5] ? »

Si les chrétiens acceptent l'idée de résurrection sans réclamer la notice, et si les non-chrétiens haussent les épaules ou ricanent, certains physiciens quantiques, en revanche, voient dans ces paroles d'Evangile l'allégorie de leurs travaux sur l'illusion de la matière, de l'espace et du temps. Pour eux, Jésus ne se serait pas contenté de montrer le chemin d'amour qui mène à Dieu ; il aurait jalonné en sus, à titre posthume, la voie conduisant les scientifiques des siècles futurs aux découvertes sur l'origine et la nature du monde physique que nous appelons *réalité*[6].

En septembre 2005, au moment où Canal+ s'apprête à diffuser le film documentaire qu'Yves Boisset et moi avons consacré au Linceul, Gaston Ciais m'appelle, bouleversé. Après

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des années d'expérimentations, il vient de découvrir quel type de laser est à l'origine des inscriptions gréco-latines mises en évidence par le Pr Marion. Pour obtenir un tel résultat sur du lin – sans que le tissu brûle ni que les mots soient visibles au verso –, un seul moyen : un laser CO_2 émettant à 1 watt en continu sur une longueur d'onde de 10 600 nanomètres, avec une fibre optique de 300 microns. Gaston précise qu'on peut aussi se rabattre, pour une calligraphie analogue, sur un laser diode à 2 watts et 910 nanomètres.

Nous avons pu réaliser cette expérience dans la foulée sur France 2, grâce à la regrettée Geneviève Moll qui dirigeait alors le service culture[7]. Dans une ambiance légèrement « bricolo », j'ai tenu devant la caméra un morceau de lin sur lequel le Dr Ciais a écrit une phrase en direct avec son rayon laser. Couleur et effet d'impression se sont révélés proches de ce qu'on voit sur le Linceul de Turin. A une différence près : il s'agissait d'un *tracé* laser, tandis que l'examen du Linceul révèle au contraire une émission simultanée de *points*. Mais pour reproduire ainsi l'Image et le texte, il nous aurait fallu quatorze mille lasers à tir orthogonal, agissant en une nanoseconde avec une puissance de cent millions de watts, ce qui dépassait légèrement le budget du JT de 20 heures.

Quoi qu'il en soit, certains journalistes se sont empressés de conclure que « le mystère du faux Linceul du Christ » venait d'être enfin résolu. C'était gentil pour nous. Sauf que… la première émission « officielle » d'un rayon laser a été obtenue par le physicien américain Theodore Haimann en 1960. Or, comme l'a mis en évidence l'Institut d'optique d'Orsay, « l'effet laser » imprimant le Linceul de Turin est parfaitement visible sur les photographies prises par Giuseppe Enrie en… 1931. Pour accréditer l'hypothèse d'un faux de laboratoire intégrant cet effet laser, il faudrait donc envisager que des recherches totalement secrètes aient abouti, à la fin des années 1920, à la mise au point d'un rayon laser – dont le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

principe et la nature, il est vrai, étaient définis par Einstein depuis 1917, sous le nom d'« émission stimulée[8] ». Dans ces conditions, « on » aurait donc pu bidouiller en 1931, à partir d'un drap de lin du Ier siècle ayant renfermé le cadavre d'un crucifié, un « Linceul de substitution » destiné à gruger les scientifiques.

Mais *qui* aurait éprouvé le besoin de fabriquer cette fausse « preuve absolue » de la dématérialisation de Jésus ? Et pourquoi ? La *seule* explication rationnelle du phénomène laser observé sur le Linceul relève donc d'une théorie du complot hautement surréaliste. Pourquoi se donner tant de mal pour *ne rien faire* du résultat obtenu ? Pourquoi vouloir offrir une telle pièce à conviction à l'Eglise qui a toujours refusé d'authentifier ce linge de façon formelle ? Rappelons que le Linceul est toujours qualifié officiellement par le Vatican d'icône et non de relique – c'est-à-dire que l'Eglise n'y voit qu'une « représentation édifiante » de la Passion, et non une preuve technique de la crucifixion et de la Résurrection décrites dans les Evangiles.

Donc, à moins de se cramponner à l'hypothèse d'un faussaire de laboratoire antérieur à 1931, dont Gaston Ciais aurait retrouvé par tâtonnements la méthode et l'appareillage pour le moins anachroniques, on en arrive là encore à une conclusion impossible. Pour obtenir un effet laser, il faut un milieu actif et une source d'énergie. Le crucifié du Linceul aurait donc fourni lui-même ces deux éléments durant sa désintégration, laissant en post-scriptum, par le même procédé d'impression sur toile, sa silhouette et quelques mots – à titre de certificat d'authenticité, en somme. Puisque *In necem ibis*, nous rappelle Jean-Christian Petitfils, était « l'une des formules habituelles des sentences romaines », peut-être inscrite sur une « pièce d'étoffe laissée à l'intérieur du linge[9] ».

J'aurais été très fier, bien sûr, de pouvoir produire sur une chaîne du service public un fac-similé convaincant du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« rayon de la Résurrection ». Mais l'essentiel n'est pas d'apporter des réponses, c'est de susciter des interrogations qui nourrissent le débat.

De ce point de vue, les reliques de la Passion constituent pour moi des éléments de réflexion bien plus que des pièces à conviction. Les allers-retours de la raison face à l'irrationnel composent un chemin tout aussi enrichissant, me semble-t-il, que la foi rectiligne, transcendante ou montée en boucle de ceux qui n'ont pas besoin de comprendre pour croire.

« Heureux les simples d'esprit », disait Jésus. « Mais les intelligences complexes ont des compensations », lui répondait Romain Gary. S'émerveiller en connaissance de cause est, à mes yeux, un des aspects les plus stimulants du mysticisme laïque. Ni la foi aveugle ni la mauvaise foi lucide ne pourraient mieux, je crois, nous faire progresser dans la compréhension des mystères qui, provisoirement, nous dépassent.

Excès d'optimisme ? A l'heure où j'écris ces lignes, une tempête médiatique de moyenne importance éclate à point nommé. Le 12 mai 2013, un centre de recherche italien, l'ENEA de Frascati (institut dédié aux nouvelles technologies, à l'énergie et à l'environnement), vient d'annoncer triomphalement qu'il a réussi à reproduire « pour la première fois » l'image du Linceul de Turin, au moyen d'un laser. Le Dr Ciais et moi revendiquons bien sûr, en toute simplicité, la primeur de cette découverte : j'ai publié les indications de mesure nécessaires en novembre 2005 dans *Cloner le Christ ?* (pages 114 à 118), et nous avons effectué l'expérience sur France 2 le mois suivant. Mais nous nous inclinons bien volontiers devant la modestie péremptoire de Paolo Di Lazzaro, responsable du centre de recherche ENEA, qui a déclaré : « Quand on parle d'un flash de lumière qui réussit à colorer un tissu de lin de façon similaire au Linceul, il est simple d'arriver aux discours sur le miracle et la résurrection. Mais en tant que scientifiques, nous nous occupons seulement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'événements reproductibles, et la résurrection ne l'est pas[10]. »

Il faut dire aussi qu'on manque de volontaires…

1. André Marion, *Jésus et la science, op. cit.*

2. *Id.*, « Discovery of Inscriptions on the Shroud of Turin by Digital Image Processing », in *Optical Engineering* vol. 37, 1998.

3. Gaston Ciais, « Laserthérapie dans la prévention et le traitement des mucites liées à la chimiothérapie », in *Bulletin du cancer,* février 1992.

4. Jean, 20, 17.

5. Luc, 24, 39.

6. Olivier Costa de Beauregard, *La Physique moderne et les pouvoirs de l'esprit*, Le Hameau, 1980.

7. Journal de 20 heures, France 2, 23 décembre 2005.

8. Albert Einstein, *Sur la théorie quantique du rayonnement*, 1917.

9. Jean-Christian Petitfils, *Jésus*, *op. cit.*

10. www.bulletins-electroniques.com

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

RETRAIT (le sens du)

Nous avons commenté dans deux précédents articles la propriété qu'auraient certains objets de se matérialiser sous nos yeux *ex nihilo* (voir Objets [apparitions d'] et Personnel [apport]). Examinons à présent le phénomène inverse – guère plus illogique en fin de compte. Car si l'on admet l'hypothèse de l'apport, on est obligé de souscrire à la possibilité du retrait. C'est ce qui est arrivé, entre autres, à Carlos Santana[1].

Un matin, juste avant de disputer une partie de tennis, le célèbre musicien reçoit un appel téléphonique de Julio Iglesias, qui lui demande la permission d'enregistrer l'une de ses chansons. « Vous pourriez m'accompagner à la guitare », ajoute-t-il. Jugeant leurs univers musicaux trop éloignés et leurs profils incompatibles, Santana décline l'offre du chanteur. Et il va disputer son match.

C'est à lui de servir. Il lance la première balle en l'air, et reste figé, raquette en suspens. La balle a disparu. Le ciel est clair, il n'y a pas de vent, et aucun arbre au-dessus du court. Tandis que son adversaire et lui, bouche bée, scrutent les airs en attendant vainement que la balle retombe, Santana entend une voix dans sa tête : « Je veux que tu enregistres cette chanson avec Julio. En plus, tu donneras tout l'argent que tu en retireras aux enfants de Tijuana, tu n'en as pas besoin. »

Or le chanteur vient de lire *Dialogues avec l'ange*, que lui a prêté la pianiste Alice Coltrane, et il est encore sous le choc de ce recueil de paroles « inspirées » à une jeune Juive hongroise avant sa mort en déportation[2]. Pour lui, du coup, cette voix qu'il vient d'entendre sur le court de tennis est celle de son ange gardien, transformé pour les besoins d'une cause humanitaire en voleur de balle et producteur de show-biz. Santana rappelle Iglesias. Ils enregistrent le disque, et les bénéfices iront aux milliers de Mexicains sinistrés par les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inondations de Tijuana.

Une aventure du même genre est arrivée au réalisateur Etienne Périer. Mais en deux temps, assez éloignés l'un de l'autre. Comme il l'a confié dans une interview à Erik Pigani en mars 1984, le réalisateur d'*Un si joli village* avait trouvé dans le grenier de la maison familiale, à dix-sept ans, un vieux numéro de la revue *L'Illustration*. Un article y donnait le mode d'emploi du voyage astral : comment sortir de son corps, faire le tour du pâté de maisons et revenir. Périer emporte la revue dans sa chambre et, le soir même, il tente d'appliquer la recette.

Il se décontracte, ferme les yeux, contrôle sa respiration, imagine son esprit en train de s'extraire de son enveloppe physique, un peu comme on se déchausse. « Seulement, précise-t-il, c'était plus que de l'imagination, parce qu'il est arrivé un moment où je voyais parfaitement chaque détail. C'était aussi réel que dans la vie quotidienne. Je me sentais très léger. Je me suis dirigé vers la porte, je me suis retourné… et je me suis vu allongé dans mon lit ! J'ai été tellement surpris et effrayé que, instantanément, je me suis senti aspiré, et j'ai été brutalement réintégré dans mon corps. En ouvrant les yeux, je me suis juré de ne jamais recommencer une telle expérience. »

Le lendemain matin, il cherche *L'Illustration*. Il retourne sa chambre, en vain. Il questionne toute sa famille. Non seulement personne ne lui a pris cette revue, mais tout le monde en ignorait l'existence. Il ne l'a jamais retrouvée.

Des dizaines d'années plus tard, voilà qu'il découvre aux Etats-Unis le livre du Dr Raymond Moody, *Life after Life*, qui rassemble pour la première fois, en 1975, des témoignages sur les NDE (expériences aux frontières de la mort) et les OBE (sorties de corps). Retrouvant dans le vécu d'autrui l'émotion refoulée de ses dix-sept ans, Etienne Périer rapporte le livre en France et le donne à la personne de son entourage la plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ouverte sur la spiritualité : Paul Misraki, auteur de la musique de son film *La Vérité en face*. Le compositeur de *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?*, *Et Dieu créa la femme* et *Les Volets clos* dévore l'ouvrage, le traduit et le fait publier chez Robert Laffont[3].

Succès considérable. Ouverture des consciences sur un sujet tabou, intense soulagement chez tous les « rescapés de la mort » qui s'étaient sentis très seuls, voire carrément fous, en revenant du coma dépassé avec leurs visions de tunnel, leur expérience d'amour inconditionnel et les bouleversements psychologiques afférents. Ainsi, la disparition inexplicable d'une revue enseignant comment quitter son enveloppe physique avait débouché, au final, sur la parution en France du premier livre consacré à ceux qui, déclarés morts, avaient réintégré leur corps. De *L'Illustration* à *La Vie après la vie*, la boucle se refermait.

J'ai déjeuné un jour en compagnie de Paul Misraki, à la fin de sa vie. C'était un vieux monsieur charmant, avec un humour attentif et un solide coup de fourchette. L'invisible n'était pas son seul point de mire. Je le sentais à la fois passionné, paisible et un peu détaché, comme tous les croyants intelligents que leur foi protège de l'absurde, sinon du doute. J'ai voulu connaître son opinion sur cette apparente dématérialisation de la revue d'Etienne Périer. « Normal », a-t-il commenté avec une petite lueur gamine. Je lui ai demandé ce qu'il entendait par là. Il a prononcé alors une phrase que je me répète toujours, depuis, quand je suis confronté à un phénomène impossible. Sur un ton d'ironie gourmande, tout en découpant soigneusement son millefeuille, le vieux compositeur m'a donné cette définition qui est devenue pour moi une clé d'accord : « Ce qui est normal, c'est ce qui a du sens. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Erik Pigani, *Psi*, Presses du Châtelet, 1999.

2. Gitta Mallasz, *Dialogues avec l'ange*, Aubier, 1990.

3. *La Vie après la vie*, 1976.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ROBOT (les abeilles et le)

Au IVe siècle avant J.-C., Aristote met en évidence que les abeilles exploratrices ont la capacité d'attirer les butineuses vers la réserve de nectar qu'elles ont repérée. Mais il faudra attendre 1943 pour que Karl von Frisch comprenne et décrive leur méthode de communication (voir Abeilles [logique des]). C'est par une danse frétillante combinant des demi-cercles, des mouvements d'abdomen et des variations de bourdonnement qu'elles indiquent la direction et la distance de la source d'approvisionnement dont elles reviennent[1].

Remise en cause par des chercheurs sans doute allergiques à une intelligence animale si complexe, et qui imputaient la transmission d'information au seul odorat[2], la théorie du langage de la danse a été confirmée, en 1992, par un robot.

Cette année-là, sur la base des travaux de Frisch, Axel Michelsen, de l'université d'Odense (Danemark), construit une abeille artificielle en cuivre, reliée à un ordinateur et téléguidée par un programme informatique. Enduit de cire pour être « accepté » par la colonie devant laquelle il se présente, le mini-robot exécute alors dans la ruche une danse frétillante accompagnée de bourdonnements, grâce aux vibrations des lames de rasoir qui lui tiennent lieu d'ailes. Les abeilles réelles l'observent, l'écoutent, le touchent avec leurs antennes (siège de leur sens olfactif), pour compléter l'information par l'échantillonnage de nectar qu'il apporte à la ruche, puis, docilement, elles partent dans la direction qu'il leur a indiquée.

On imagine que cette expérience fantastique n'a pas réussi dès le premier jour. La complexité de la danse frétillante est telle qu'il a fallu des mois pour qu'un logiciel équipé d'un GPS la recrée, puis transmette au robot une chorégraphie aussi précise (et convaincante) que celle effectuée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

naturellement par les hyménoptères depuis des millions d'années.

Quant à savoir si la ruche prend le robot en cuivre pour une véritable abeille, Rémy Chauvin, qui a participé aux expériences de Michelsen, m'a répondu un jour avec son humour bougon : « Elles ne sont pas connes à ce point. Quand je t'entends parler à la radio, je sais que tu n'es pas un transistor. Mais si ce que tu dis est intéressant, alors je t'écoute, et après je vérifie. »

En fait, l'expérience du robot a permis de mettre d'accord tous les spécialistes qui s'affrontaient pour que triomphe leur théorie à l'exclusion de toute autre. Comme l'a fait le pigeon en arrêtant la guerre entre colombologues, l'abeille nous démontre qu'elle utilise *tous* les moyens à sa disposition pour se repérer et transmettre l'information : soleil, champ magnétique, odorat, vue – et même le son, depuis 1993 : auparavant, on la croyait sourde[3].

Dès qu'il fut avéré qu'elle pouvait en outre recevoir des renseignements (voire des ordres) au moyen de la robotique, un laboratoire hollandais décida de profiter de l'aubaine. Rémy Chauvin et Patrice Serres m'ont rapportée cette incroyable histoire qu'ils ont vécue avec Axel Michelsen. Désireux de fabriquer un vaccin à partir d'une liane éthiopienne particulièrement inaccessible, fleurissant au sommet des plus grands arbres, le laboratoire en question avait décidé de faire appel aux abeilles. Le robot danseur les envoya donc butiner le nectar de cette plante médicinale. Il suffirait ensuite de récolter le miel fabriqué à partir de son nectar, et d'en tirer le principe actif nécessaire au vaccin.

Mais les abeilles rentrèrent bredouilles. Elles ne *voulaient pas* butiner ces lianes. Pourquoi ? Parce qu'elles détestent le chiffre 5. Il faut savoir que chaque fleur attire ses pollinisateurs en émettant ce qu'on appelle des guides nectarifères. Il s'agit d'un rayonnement ultraviolet comportant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cinq, six ou sept lignes. Les abeilles raffolent du 7 (émis notamment par le trèfle), aiment bien le 6, mais pas question d'aller polliniser les fleurs à cinq rayons – qui, de leur côté, préfèrent peut-être se faire féconder par un autre insecte[4].

Pas de souci, répondirent les spécialistes du laboratoire, après avoir écouté l'explication du Pr Chauvin. Ils entreprirent alors de modifier génétiquement la plante, afin qu'elle émette des ultraviolets attractifs à six rayons. Et ils y parvinrent ! Du coup, les abeilles acceptèrent de butiner cet OGM. Mais, revanche intéressante de la nature, le miel obtenu grâce à ces gènes modifiés ne possédait pas les propriétés thérapeutiques de la plante initiale. La manipulation génétique avait détruit le principe actif.

Le laboratoire alla chercher ses profits ailleurs. Mais le robot de Michelsen, malgré son coût de fabrication, serait aujourd'hui un agent de liaison idéal – dans l'intérêt des abeilles, cette fois. L'information qu'il est seul à pouvoir leur transmettre, face aux bouleversements toxiques qui ont brouillé leurs repères, est peut-être l'un des moyens d'enrayer leur extinction « programmée »[5]. Cette congénère artificielle pourrait leur expliquer, par exemple, qu'il ne faut plus butiner le matin, afin de laisser aux pesticides le temps de se diluer. Ou les aider à comprendre le *nouveau* danger de certains OGM dont elles se nourrissent. Je pense notamment au gène mutant du colza qui, d'ores et déjà, a colonisé leur intestin, constituant l'une des nombreuses causes de leur disparition progressive.

A ce propos, en mai 2013, Vladimir Poutine a fait savoir à Barack Obama que le seul motif possible d'une Troisième Guerre mondiale, à l'heure actuelle, serait la disparition des abeilles. Le militant apicole du Kremlin accuse en effet la Maison Blanche, de par son soutien aux fabricants américains de pesticides et d'OGM, d'être responsable du syndrome d'effondrement des colonies. 80 % des fruits et légumes étant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

menacés de disparition si les abeilles ne sont plus là pour polliniser leurs fleurs, Poutine a donc pris la tête d'une véritable croisade humanitaire.

Mais ce farouche défenseur des droits de l'abeille n'a peut-être pas vu le film du Suisse Markus Imhoof, *Des abeilles et des hommes* (2013). On y affirme que c'est un laboratoire soviétique qui, en important jadis des reines de Java pour améliorer le rendement de ses ruches, a répandu dans le monde le varroa, ce pou fatal que seuls les hyménoptères de l'île indonésienne savaient éliminer. S'étant échappé le long du Transsibérien, cet immigré clandestin a contribué à la destruction des abeilles, au même titre que les pesticides et bien avant les OGM. Ce partage des responsabilités est/ouest devrait donc inciter à remplacer les menaces unilatérales par des dépenses communes. Car l'espoir de paix mondiale repose peut-être sur les ailes en lames de rasoir d'un robot informateur de ruches.

Messieurs les Présidents, vous savez désormais à quoi employer, de manière morale et utile, les crédits de vos services de renseignements.

1. Karl von Frisch, *Vie et mœurs des abeilles*, Albin Michel, 1955.

2. Wenner and Wells, 1990.

3. Kirchner and Towne, université de Kutztown (Pennsylvanie), 1993.

4. Rémy Chauvin, *L'Enigme des abeilles*, Editions du Rocher, 1999.

5. Didier van Cauwelaert, *Les Abeilles et la vie*, Michel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lafon, 2013.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

S

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

SAINT-MÉDARD (les convulsionnaires de)

La plus grande épidémie de miracles en série eut lieu à Paris au début du XVIIIe siècle. Ces prodiges accomplis en public sur fond de supplices eurent pour acteurs, auteurs ou victimes – suivant l'angle sous lequel on se place – les jansénistes. Ayant mis au cœur de leur foi la grâce et la prédestination, ces catholiques accusés d'hérésie s'étaient attiré les foudres du pape, lequel avait exigé du roi Louis XV qu'ils soient assimilés aux protestants, et persécutés comme tels.

Problème : les jansénistes jouissaient à Paris d'une popularité considérable auprès des petites gens, de par les guérisons miraculeuses qu'on leur prêtait – notamment celle de la nièce de Blaise Pascal. C'est dans ce climat de contestation populaire et de répression brutale que le plus vénéré des jansénistes, le diacre François de Pâris, mourut, le 1er mai 1727.

Du jour au lendemain, la réalité bascule. Une foule gigantesque se presse à son enterrement, au cours duquel une femme paralysée se déclare instantanément guérie. A partir de là, une véritable avalanche de prodiges et de phénomènes inexpliqués s'abat sur la tombe du janséniste. Les fidèles qui, désormais, campent au cimetière Saint-Médard sont tous saisis d'étranges convulsions : ils se contorsionnent au-delà du possible, sont totalement insensibles à la douleur et prophétisent à tout-va.

Face aux milliers de personnes qui continuent d'affluer sur la sépulture du diacre, Louis XV ordonne la fermeture du cimetière. « Dieu, par ordre du roi, est interdit de miracle en ces lieux », ironise Voltaire. Mais rien n'y fait : les jansénistes convulsionnaires continuent de se produire en spectacle et de déclencher des guérisons dans leurs transes. Pire, ils exigent qu'on les torture, qu'on leur tape dessus, qu'on les immole et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'on les perfore pour « transcender » les persécutions que l'Eglise fait subir à leur foi. Et ils rient sous les coups de massue, les flammes et les clous, et ils en redemandent, pour la gloire de Dieu.

Enquêtant sur ces troubles à l'ordre public, Louis Basile Carré de Montgeron, membre du Parlement de Paris, en tirera trois volumes de témoignages qui seront publiés dix ans plus tard[1]. Les scènes de « torture impuissante » auxquelles il assiste nous laissent pantois, à la lecture de ses comptes rendus. Ainsi rapporte-t-il le supplice « commandé » par une certaine Jeanne Maulet, vingt ans, qui s'adosse à un mur en exigeant qu'on lui administre cent coups dans l'estomac au moyen d'une masse de vingt-cinq kilos. C'est un colosse de l'assistance qui se porte volontaire. Au vingt-cinquième impact, le mur d'appui s'écroule. La jeune fille martelée, elle, ne présente aucun signe de douleur ni de contusion.

Le même jour, non loin de là, une autre janséniste, allongée sur des pieux acérés, met en scène son martyre en faisant hisser un bloc de pierre « le plus haut possible au bout d'une corde », afin d'être lâché sur son ventre. Seule réaction à ce traitement répété dix fois en pure perte : elle ne cesse de crier : « Plus fort, plus fort ! » Lorsqu'elle se remet debout, son ventre et son dos sont exempts de toute marque.

Certains cas de lévitation furent également constatés, comme celui de l'abbé de Bescherand, originaire de Montpellier, « si violemment soulevé en l'air qu'il était impossible pour ceux qui l'entouraient de le retenir au sol[2] ». D'autres fidèles de François de Pâris demandèrent qu'on les crucifie, mais en vain. A la différence des stigmatisés reproduisant, aux pieds et aux mains, les plaies christiques sans aucune cause extérieure, les candidats à la Passion du cimetière Saint-Médard se révélaient inclouables[3].

Parmi les nombreux exemples de ce genre décrits, avec un soin méticuleux, par le parlementaire Carré de Montgeron,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

je retiendrai pour la forme le cas d'un artisan réclamant qu'on lui poinçonne le ventre. Tandis qu'un tortionnaire bénévole s'échinait en vain à faire entrer dans son abdomen, à coups de marteau, des pointes qui se tordaient sous sa résistance musculaire ou psychique, le gaillard haranguait son bourreau en beuglant gaiement : « Ah ! que ça me fait du bien ! Hardi, mon frère, frappe deux fois plus fort si tu le peux[4] ! »

Quel effet ces miracles endémiques eurent-ils sur la répression religieuse orchestrée par le pape et le roi ? Aucun. Après avoir gagné la France entière, les convulsions jansénistes diminuèrent, puis s'estompèrent au bout d'un demi-siècle. Partout où cela fut possible, on détruisit les documents qui en faisaient mention. Motifs invoqués : faux en écriture inspirés par le diable. Plus tard on parla de complot politico-religieux, de simulations avec trucages et complicités, d'hallucinations collectives. Mais le mieux – le plus crédible, en tout cas – était de passer sous silence ces événements ahurissants, attestés par un si grand nombre de témoins. Ce qui fut fait.

L'Histoire ne retenant que ce que les historiens relaient, l'affaire des invulnérables masos du cimetière Saint-Médard finit par disparaître de la mémoire collective. En France, du moins. Ce sont des philosophes et des sociologues qui la tirèrent de l'oubli, grâce notamment à une phrase de leur célèbre confrère David Hume : « Il n'y eut certainement jamais plus grand nombre de miracles attachés à une personne que ceux dont on nous dit qu'ils furent accomplis sur la tombe du diacre Pâris[5]. »

Michael Talbot, l'un des seuls chercheurs du XXe siècle qui se soit intéressé à ce dossier, conclut : « A moins d'imaginer Dieu favorisant dans cette querelle les jansénistes contre l'Eglise officielle, on est amené à voir dans la PK (psychokynèse, action de la pensée sur la matière) une explication possible[6]. » Talbot rappelle à ce propos que, bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avant lui, le grand psychologue William McDougall, de l'université d'Harvard, avait émis en 1920 l'hypothèse que « les miracles religieux seraient en fait produits par la concentration des énergies médiumniques d'une foule importante d'adorateurs ».

De nos jours, des phénomènes de foule présentant certains analogies (mais auxquels ne sont pas associées la torture délibérée ni la notion de martyre, ce qui peut-être en réduit l'effet spectaculaire sur l'être humain), paraissent corroborer cette hypothèse (voir Zeitoun [les prodiges de]). Et certaines personnes affirment que les persécutions chinoises à l'encontre des moines bouddhistes, au Tibet, auraient déclenché des prodiges analogues à ceux des tortures que les catholiques intégristes infligèrent aux jansénistes du XVIIIe siècle. Hélas, en matière de nettoyage historique, la Chine est infiniment plus efficace que la France. A ma connaissance, aucun document relatif à ces événements n'est parvenu jusqu'à nous.

1. Louis Basile Carré de Montgeron, *La Vérité des miracles opérés à l'intercession de M. de Pâris démontrée contre M. l'Archevêque de Sens*, Paris, 3 tomes, 1737, 1741 et 1747 (data.bnf.fr).

2. B. Robert Kreiser, *Miracles, Convulsions and Ecclesiastical Politics in Early Eighteenth Century Paris*, Princeton University Press, 1978.

3. *Ibid.*

4. Louis Basile Carré de Montgeron, *La Vérité…, op. cit.*

5. David Hume, *Essais philosophiques*, 1742.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit*.

SALAMANDRE (le cerveau haché de la)

C'est l'histoire d'un pétage de plombs qui fit bien avancer la science, en lézardant quelques certitudes sur le fonctionnement du cerveau.

Depuis les années 1930, la théorie dominante, suite aux travaux du neurochirugien Wilder Penfield, soutenait que chacun de nos souvenirs était localisé dans un emplacement précis de notre cerveau, comme un livre dans une bibliothèque. Un engramme, disait Penfield. En stimulant électriquement tel ou tel point des lobes temporaux, il faisait rejaillir chaque fois une scène vécue dans ses moindres détails. « On assistait au déclenchement artificiel d'une sorte d'enregistrement, écrivait-il. Le patient revivait sous forme de flash-back l'ensemble de ses perceptions, sentiments et pensées dans la période de temps concernée[1]. » Des centaines d'expériences, menées sur les patients épileptiques de son institut, avaient confirmé sa théorie.

Neurophysiologiste à l'université de Stanford, Karl H. Pribram n'avait aucune raison de douter de ce modèle. Sauf qu'il fut amené à collaborer avec Karl H. Lashley, qui depuis trente ans travaillait sur le cerveau du rat. Et les découvertes de ce célèbre neuropsychologue contredisaient le principe des souvenirs engrammés.

Lashley, en effet, après avoir entraîné ses rongeurs à accomplir des tâches précises à l'intérieur d'un labyrinthe, prélevait dans leur matière grise les zones où aurait dû se trouver inscrite l'information correspondante. Mais, chaque fois, la mémoire des rats demeurait intacte[2]. Profondément troublé, Pribram poursuivit ses recherches à partir des expériences de Lashley et découvrit, à son grand étonnement, que nul n'avait jamais pu reproduire les résultats de Penfield sur des humains non épileptiques. Un terrible doute le saisit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alors : et si la localisation engrammée des souvenirs était un effet secondaire de l'épilepsie ? Il en fit part à la communauté scientifique.

Ulcéré par cette remise en cause du modèle sacro-saint de Penfield, le biologiste Paul Pietsch, de l'université d'Indiana, décida de confondre l'iconoclaste. Pribram invoquait des rats ; Pietsch allait lui clouer le bec avec des salamandres. En effet, le point faible des expériences de Lashley était que les rats ne survivaient pas longtemps au charcutage de leur cerveau. Cette mortalité empêchait de multiplier les ponctions, seul moyen d'être sûr qu'on avait bien retiré tous les engrammes liés aux souvenirs du labyrinthe. Or, des travaux précédents avaient permis à Pietsch de découvrir une propriété bien commode de la salamandre : on pouvait sans dommage la scalper et lui retirer le cerveau, autant de fois qu'on voulait. Ça ne la tuait pas : elle demeurait juste complètement apathique. Dès qu'on lui remettait l'encéphale dans la boîte crânienne, les connexions se refaisaient très vite, et elle recommençait à vaquer à ses occupations. Il suffirait donc de lui ôter les zones cérébrales gouvernant la recherche de nourriture, par exemple, pour confirmer définitivement la théorie de Penfield.

Et ce fut le début du calvaire pour la pauvre salamandre. Pietsch commença par lui remonter le cerveau dans le mauvais sens, inversant les hémisphères. Contre toute attente, elle reprit aussitôt sa chasse aux vers de terre, comme si de rien n'était. Il ressortit le cerveau, le transforma en gruyère. Le petit amphibien retrouva peu après ses réflexes, ses souvenirs et sa technique de chasse. Très agacé, Pietsch décalotta, amputa, retira un dixième de l'encéphale, puis le quart, puis la moitié. A bout de nerfs, il passa la cervelle au hachoir. Le résultat fut sans appel : quelques grammes de ce tartare cérébral remis dans la boîte crânienne suffisaient à assurer les fonctions de la trépanée – un peu amortie et claudicante, certes, mais s'efforçant toujours de remuer le sol

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour trouver son petit ver de terre[3].

Sept cents salamandres plus tard, Pietsch se trouva dans l'obligation de donner raison à celui dont il avait entrepris de prouver l'erreur. Le modèle holographique du cerveau était né : chaque partie contient le tout. On peut briser un hologramme : tous les fragments garderont la mémoire et l'intégralité de l'information enregistrée.

Donc, n'en déplaise aux fanatiques qui s'efforcent toujours de nier ces résultats, il suffit qu'une infime part de matière cérébrale subsiste pour que les fonctions cognitives soient assurées. La non-localisation de la pensée était démontrée. De là à imaginer la mémoire et la conscience stockées à l'extérieur du cerveau, qui ne serait alors qu'une simple interface, il y avait un pas que les scientifiques les plus alertes, comme le prix Nobel de médecine John Eccles, n'allaient pas tarder à franchir[4].

La méthode Pietsch, elle, continue à faire des émules. « Prouvez-moi que j'ai tort : vous me rendrez service », conseillait déjà Louis Pasteur à ses détracteurs. En 1959, un chercheur nommé James McConnell avait découvert que, s'il décapitait un ver de terre, sa tête repoussait au bout de quatorze jours avec sa *mémoire intacte*. Personne ne l'avait pris au sérieux. Et tout le monde avait laissé tomber cette voie de recherche, sans même se donner la peine de refaire l'expérience pour en infirmer les résultats – jusqu'à ces derniers mois.

Coup de théâtre : en juillet 2013, une équipe de l'université Tufts (Massachusetts) vient de confirmer la découverte de McConnell, grâce à un protocole ébouriffant qui consiste à enrichir la mémoire du ver avant de le décapiter[5]. Les chercheurs lui ont ainsi appris à associer la présence de nourriture à un éclairage violent, qu'il fuit habituellement : pour trouver sa pitance, ce ver planaire devait se résoudre à vaincre son allergie innée à la lumière. Quatorze jours après sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

décapitation, il se dirigeait à nouveau vers le point lumineux, redevenu pour lui l'enseigne de son restaurant habituel.

Il apparaît, à la lecture de cette étude, que le savoir issu d'un tel entraînement s'est imprimé dans les néoblastes, ces formidables cellules souches permettant au ver de se régénérer entièrement à partir d'une infime partie de son corps. Et donc de reconstruire son cerveau en y réimplantant la mémoire sauvegardée sous forme de disque dur externe…

Comment cela est-il possible ? Sachant que notre ADN est commun à 75 % avec celui du ver – au point que les biologistes ont pu introduire un gène humain à la place de celui d'un ver nématode, sans qu'il soit incommodé par la pièce de rechange –, on est bien obligé de se poser *la* question : nos cellules souches seraient-elles capables d'un tel prodige de reconstruction cérébrale et mémorielle ? « Nous n'avons pas la réponse, conclut l'un des auteurs de l'étude, Michael Levin, interrogé par *Le Monde*. Ce dont nous apportons la preuve, c'est que, de manière remarquable, la mémoire semble être conservée en dehors du cerveau. »

Grâce à ces deux précieux auxiliaires, une salamandre à la cervelle hachée menu et un ver de terre décapité, l'homme est sans doute en passe de découvrir les secrets de sa pensée.

1. Wilder Penfield, *The Mystery of the Mind*, Princeton University Press, 1975.

2. Karl Lashley, *In Search of the Engram*, Academic Press, 1950.

3. Paul Pietsch, « Shufflebrain », in *Harper's Magazine*, 1972.

4. Sir John Eccles, *Comment la conscience commande le*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cerveau, Fayard, 1997.

5. *Journal of Experimental Biology*, 2 juillet 2013.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

T

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TITANIC (les auteurs du)

Tout le monde connaît l'histoire de ce paquebot géant, qualifié de « plus grande réalisation humaine jamais lancée sur les eaux », réputé insubmersible grâce à ses quatre-vingt-douze compartiments étanches, et qui, lors de sa croisière inaugurale, sombra dans l'Atlantique Nord après avoir heurté un iceberg, le 15 avril 1912. On sait moins en revanche que, bien des années plus tôt, alors que ce navire n'était pas encore sorti de l'esprit de ses concepteurs, deux romanciers, Morgan Robertson et William Thomas Stead, avaient *déjà* écrit le scénario de son naufrage. Et un troisième auteur, Mayn Clew Garnett, remit son manuscrit à l'éditeur le jour même où le *Titanic* quittait le port de Southampton. L'ouvrage en question, racontant lui aussi comment ce transatlantique géant allait se fracasser contre un iceberg, était sous presse au moment du naufrage.

Pour l'ensemble de ce dossier, passé à la trappe de l'histoire officielle comme beaucoup de faits qui dérangent notre vision traditionnelle du monde, je me réfère au captivant ouvrage de Bertrand Méheust, professeur de philosophie et docteur en sociologie qui, sous le titre hélas réducteur de *Histoires paranormales du Titanic*[1], explore et analyse des faits d'autant plus hallucinants qu'ils procèdent d'une réalité vérifiable.

Commençons par Morgan Robertson. Né dans l'Etat de New York en 1861, il s'engage dans la marine marchande dès l'âge de seize ans. Le mal de mer l'incite à devenir apprenti diamantaire, mais des problèmes de vue le contraignent à quitter cet emploi. Il devient alors romancier maritime, mais ne rencontrera jamais le succès et noiera dans l'alcool une existence misérable. Ecrivain maudit dont le talent passe inaperçu, il est par ailleurs un inventeur aussi génial que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

malchanceux. C'est lui qui, dans une nouvelle de fiction, conçoit le périscope, cet appareil qui révolutionnera les sous-marins. Personne ne fait attention à son texte, alors il dessine son invention et la met au point tout seul avec ses petits moyens d'autodidacte. Mais, quand il veut en déposer le brevet, il découvre qu'il a été pris de vitesse par un de ses lecteurs.

Il y a de quoi être énervé. Quand la réalité vous gruge et vous rejette, que faire sinon retourner dans la fiction ? *Futility*[2], qu'il publie en 1898 (soit quatorze ans avant le lancement du *Titanic*), raconte comment l'obstination cupide d'un armateur et l'aveuglement du commandant vont causer la destruction du *Titan*, un paquebot « insubmersible » qui va couler après avoir percuté à pleine vitesse un iceberg. Dépassant les ambitions du roman catastrophe, ce livre est avant tout, sous forme de parabole, un pamphlet amer contre la volonté de puissance qui mène l'homme à sa perte. Tous les détails technologiques que l'auteur invente pour « faire vrai », pour frapper les imaginations, sont en fin de compte destinés à réveiller les consciences. Mais ce n'est pas la parabole qui nous intéresse aujourd'hui dans ce texte ; c'est la précognition. Pour ne pas dire la prophétie.

La somme de « coïncidences » entre la fiction moralisatrice de Robertson et la réalité qu'elle précède laisse pantois, au même titre que les analogies entre les deux navires. Au point que certains historiens, heurtés à juste titre par cette précision irrationnelle, ont cru sage de la démystifier en arguant que Robertson s'était tout bonnement documenté dans les manuels techniques des paquebots de son époque. Mais c'est oublier un peu vite qu'aucune documentation de ce type n'existait, quatorze ans avant que le *Titanic* ne dévoile ses innovations révolutionnaires, protégées par un épais secret durant tout le temps de sa conception. Certes, le 16 novembre 1892, dans un article du *New York Times*, l'armateur annonçait la construction d'un transatlantique géant dont il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indiquait les dimensions. Mais si cette manchette a pu fournir une base de données à Robertson, elle n'enlève rien au caractère prémonitoire de ses inventions.

Alors certains sceptiques ont pris le problème à l'envers pour conclure, dans un élan d'audace, que les ingénieurs avaient construit leur navire en s'inspirant du modèle imaginé par le romancier. Ah bon ? Jusqu'aux défaillances techniques, à la pénurie de canots de sauvetage et à la tragédie qu'elle entraîne ?

Contentons-nous de passer en revue les analogies. Le nom, d'abord. Là, nos sceptiques n'ont pas forcément tort. Le futur paquebot de la White Star s'appelait, au départ du projet, le *Gigantic*. Peut-être qu'un responsable du marketing lut le roman de Robertson, trouva que *Titan* sonnait mieux que *Gigan* et, sans citer ses sources ni rétribuer l'auteur, s'empara du vocable pour rebaptiser le navire. Le choix d'un nom si « chargé » par l'imagination destructrice d'un romancier grugé contribua-t-il, dans une certaine mesure, à façonner la malédiction que certains croient à l'origine du drame ?

Restons pragmatiques. Au niveau des coïncidences, le *Titan* mesure 268 mètres, le *Titanic* 240. Tous deux, battant pavillon britannique, comptent au moment du naufrage trois mille personnes à leur bord, équipage compris. Ils ont deux mâts, trois hélices, trois moteurs, des caissons étanches inédits et – grande première à l'époque, jugée totalement farfelue à la parution du roman – un central téléphonique. Ils ne partent pas du même port (New York pour le premier, Southampton pour le second), mais c'est à la même heure : midi. Dans le roman, la compagnie de navigation veut que le *Titan* batte un record de vitesse, et c'est cette obsession qui lui sera fatale, comme au *Titanic*. Dans les deux cas, l'armateur, sous la pression de ses actionnaires, donne l'ordre au commandant de « foncer dans le brouillard ». Juste avant la collision, la vitesse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

est de 24 nœuds dans le roman, et de 23 pour le *Titanic*. Ce dernier coulera *exactement* comme son devancier fictif : par une nuit d'avril, au large de Terre-Neuve, après avoir percuté à tribord un iceberg que l'obscurité et la vitesse excessive n'auront pas permis d'éviter.

Si le bilan est aussi lourd, dans les deux cas, c'est pour la même raison. Le *Titanic*, à l'instar du *Titan*, n'est équipé que du nombre de canots minimum fixé par la loi : vingt-quatre. Ce qui signifie qu'en cas de naufrage seules neuf cent soixante personnes (sur trois mille !) peuvent y embarquer. Mais, ironise Robertson dans son roman, à quoi servent les canots de sauvetage sur un navire insubmersible ? A prendre de la place, augmenter le poids et boucher la vue. Dans la fiction comme dans la réalité, le souci de rentabilité de l'armateur a pris le pas sur les mesures de sécurité, avec les conséquences que l'on sait. Neuf cent cinquante personnes survivront au naufrage de 1912. Dans le récit de Robertson, en 1898, il n'y avait quasiment pas de rescapés. C'est l'un des rares points sur lesquels la fiction dépasse la réalité qu'elle annonce.

Face au retentissement planétaire de la catastrophe du *Titanic*, l'éditeur de Robertson profitera bien sûr de la publicité pour ressortir son roman *Futility*, en changeant le titre pour les besoins de l'actualité : *The Wreck of the Titan*. La critique n'y prêtera aucune attention, tout cela sentant le réchauffé, la récupération mercantile d'un drame. Evidemment, il suffit de ne retenir que la date de réédition pour qualifier de « rétroactives » les prédictions de Robertson et refermer le dossier avec un haussement d'épaules. Un même sort sera réservé au roman de Mayn Clew Garnett, publié juste après la tragédie et traité de « produit opportuniste » utilisant les ingrédients du moment (collision nocturne avec un iceberg, naufrage tragique) – alors que, rappelons-le, ce manuscrit fut remis à l'éditeur le jour où le *Titanic* quittait le port de Southampton.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On objectera que ce détail chronologique ne prouve rien, Garnett ayant très bien pu se contenter de plagier Robertson, lequel peut aussi être soupçonné, historiquement, de s'être inspiré d'un confrère anglais. Car, n'en déplaise aux censeurs par omission, Robertson et Garnett ne sont pas des cas isolés. En 1886, soit vingt-six ans avant le lancement du *Titanic*, un naufrage similaire était déjà décrit par William Thomas Stead.

Personnage flamboyant, celui-ci. Employé de commerce, il dévore la nuit un si grand nombre de livres, à la lueur de sa chandelle, qu'il manque devenir aveugle. Bombardant les magazines de manuscrits et d'articles critiques au talent évident, il finit par devenir à trente-neuf ans l'assistant du rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*, qu'il remplacera quatre ans plus tard. Engagé socialement sur tous les fronts, défenseur de la classe ouvrière, féministe acharné, combattant les réseaux de prostitution enfantine au plus haut niveau de la société victorienne, il échappe à plusieurs attentats et ses provocations le mènent en prison, d'où il continue à diriger son journal. Infatigable agitateur d'idées, il invente le livre de poche et les collections de littérature jeunesse, tout en sillonnant le monde pour rencontrer les chefs d'Etat, les rois, le tsar, le pape, instaurant le rituel de l'interview politique.

Surnommé par ses pairs le « Don Quichotte du journalisme », il continue par ailleurs de publier à haute dose des livres souvent visionnaires sur la victoire inéluctable des revendications féminines, la montée en puissance d'une Russie vouée à la révolution, la dangereuse américanisation du monde et la boucherie inéluctable d'une Première Guerre mondiale qu'il prévoit avant tout le monde. Il est aussi profondément spiritualiste, passionné par les phénomènes de médiumnité comme la plupart des intellectuels de son temps. Son ultime combat sera d'empêcher qu'une prophétie se réalise. Il en mourra.

C'est donc en 1886 qu'il publie une nouvelle intitulée *How*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

the Mail Steamer Went Down in Mid Atlantic[3], récit où un survivant raconte à la première personne les scènes d'hystérie et de noyade provoquées par le manque d'embarcations de secours lors du naufrage d'un paquebot. Et l'auteur de conclure dans sa postface : « C'est exactement ce qui *pourrait* se produire et ce qui se *produira* effectivement, si les transatlantiques sont envoyés en mer sans canots de sauvetage. »

Sept ans après, Stead revient sur ce sujet qui l'obsède[4]. Cette fois, il se glisse dans la peau d'un passager qui, saisi d'une prémonition, essaie de convaincre le commandant du *Majestic* de se dérouter, afin de porter secours à un autre paquebot s'apprêtant à heurter un iceberg. Le commandant finit par se laisser persuader, et les naufragés seront sauvés de justesse.

L e *Majestic* est alors le navire emblématique de la compagnie White Star. Et son commandant n'est autre que le capitaine Smith, cet incompétent obtus à qui, neuf ans plus tard, on confiera le *Titanic* pour sa traversée inaugurale, et qui le mènera droit sur l'iceberg – malgré les efforts de William Stead pour le convaincre de se dérouter. Car l'auteur a bel et bien embarqué à bord du navire, dans la réalité, pour tenter d'empêcher le drame dont la précognition le hante. Mais rien n'y fera, et il mourra noyé dans les flots glacés de l'Atlantique, à cause du manque de canots de sauvetage qu'il avait dénoncé, un quart de siècle auparavant, dans sa fiction.

Tous ces faits renversants sont ici condensés à l'extrême, et je ne peux que renvoyer à l'ouvrage de Bertrand Méheust, où l'on découvrira bien d'autres aspects du mystérieux Stead, ainsi que l'incroyable faisceau de prémonitions « complémentaires » qui, dès la publication de sa première nouvelle, affectèrent ses contemporains. Méheust montre bien à quel point les visions de centaines de médiums, professionnels ou amateurs – qu'ils aient lu ou non William

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Stead –, allaient dans le sens de sa fiction. Comme si tout cet inconscient collectif façonnait, amplifiait, configurait en quelque sorte le futur accident du *Titanic*. Pour reprendre la saisissante formule de Pierre Bayard, psychanalyste et professeur de littérature à Paris-VIII : « L'art invente un monde, et la réalité, individuelle ou collective, vient ensuite s'y plier[5]. »

1. J'ai Lu, 2006.

2. Trad. française : *Le Naufrage du Titan*, Corsaire Ed., 2000.

3. *Pall Mall Gazette*, mars 1886.

4. *Review of the Reviews*, décembre 1893.

5. Pierre Bayard, *Demain est écrit*, Editions de Minuit, 2005.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TRANSCOMMUNICATION (les clins d'œil de la)

On appelle transcommunication instrumentale (TCI) les techniques et méthodes par lesquelles des « expérienceurs » reçoivent sur divers supports des voix ou des images, lesquelles sont susceptibles de provenir d'un autre monde, de leurs propres facultés psychiques ou de fraudes faciles à détecter.

Bien avant le magnétophone sur lequel le président de l'Académie pontificale des sciences reçut, en 1952, la remontrance affectueuse et posthume de son papa (voir Andouille, première injure proférée depuis l'au-delà), une machine à « écouter les morts » fut brevetée au Brésil en 1909. Les Archives nationales de Rio ne précisent pas si l'appareil a fonctionné, mais il existe, dit-on, un enregistrement de voix paranormale antérieur de huit ans, obtenu sur phonographe par l'ethnologue Waldemar Borogas lors d'un rituel chamane en Sibérie[1].

Thomas Edison, le génial inventeur dudit phonographe (et de l'ampoule électrique, entre autres), ne voulut pas être en reste et décida en 1920 de construire un engin destiné à converser avec l'au-delà. Son intention fut clairement exprimée lors d'une conférence de presse : « J'espère réaliser un appareil dont la sensibilité sera telle que, si les essaims d'entités disparues de notre monde survivent, ils auront avec cet appareil un moyen de se manifester qui sera beaucoup plus sûr que les tables tournantes et les coups dans les murs[2]. » Victor Hugo eût applaudi, mais il semble que la machine n'ait pas donné entière satisfaction.

Thomas Edison mourut en 1931, et c'est depuis l'au-delà, si l'on en croit certains messages reçus par transcommunication, qu'il a pu aider ses collègues vivants à perfectionner le dispositif. Il leur a même envoyé une carte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

postale de son nouveau lieu de travail : une photo reçue par moniteur d'ordinateur au Luxembourg, où on le voit poser à côté de Konrad Lorenz, le prix Nobel spécialiste du comportement social des oies. Ami intime de ce dernier, le Pr Rémy Chauvin a longuement étudié cette image qu'il qualifie de « pratiquement identique à de vieux documents, mais uniquement en ce qui concerne les visages. Le reste, vêtements et surtout décor, est profondément différent et même anachronique[3]. »

Montage humain sur palette graphique à partir de plusieurs clichés ? C'est une des explications avancées par ceux que ces « transimages » paranormales font rigoler. Mais d'autres photos de ce genre ont été reçues sur des téléviseurs dès les années 1950, bien avant que ne soient inventées ces techniques de trucage numérique.

Parasitages d'images et de sons préexistants (les fameuses « ondes rémanentes ») demeurent l'hypothèse rationaliste en vigueur, lorsqu'il est impossible de mettre en évidence une supercherie humaine. Ce fut le cas pour la célèbre photo de Romy Schneider, que « reçut » sur sa télévision l'ingénieur Klaus Schreiber à Aix-la-Chapelle en 1987[4]. La comédienne, dit-il, l'avait prévenu deux jours plus tôt : « Klaus, ici Romy, j'aimerais venir après-demain, je vais me montrer à toi par vidéo. »

Je n'ai pas entendu ce préambule sur magnétophone, mais j'ai vu la photo. Des spécialistes ont découvert qu'elle provenait d'un long métrage tourné par l'actrice : *La Jeune Fille et le Commissaire*. « Provenait » est bien le mot – à une nuance près. On a entrepris à Vienne une comparaison minutieuse de l'image « Schreiber » avec le matériel de ce film (montage définitif, chutier, rushes, photos de plateau…). Il apparaît que l'image qui s'est formée lentement sur l'écran de Schreiber, à partir d'une masse blanche où le profil de Romy n'était pas reconnaissable de prime abord, diffère *légèrement*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de toutes les prises de vues existantes : largeur du visage, position de sa chevelure par rapport à un angle blanc au second plan… La photo semble avoir été retouchée, mais par qui ? « Il est fort possible que Romy Schneider ait puisé elle-même dans les ondes rémanentes du temps où elle tournait ce film, avance Rémy Chauvin, pour nous envoyer une image d'elle qui lui plaisait particulièrement[5]. »

On reconnaît là le courage détaché et le franc-parler sans vergogne de cette grande figure de la Sorbonne, qui jamais n'hésita à mettre sa rigueur scientifique au service des causes les moins confortables. Un exemple encore plus étonnant, qui semble aller dans le sens de Chauvin, est celui du pionnier de la TCI, Friedrich Jürgenson, ce cinéaste ornithologue qui capta plus de cent mille voix. Ses continuateurs reçurent après sa mort une image de lui, qui se révéla extraite d'une émission de télévision à laquelle il avait participé de son vivant. Sauf qu'il ne portait pas la *même* cravate.

Ce genre de coquetterie facétieuse est typique des clins d'œil de la TCI. En 1997, la « transimage » d'une accidentée de la route est apparue devant témoins sur l'ordinateur débranché de ses parents. Ces derniers ont conclu que la jeune disparue s'était « fabriqué » une composition visuelle à partir d'une de ses photos, intercalée dans un décor féerique intégrant sa chatte Magna et le nom de celle-ci, au cas où on ne l'aurait pas reconnue. Cette bricoleuse de l'autre monde s'appelle Karine Dray, et la transimage en question est reproduite dans l'ouvrage de ses parents que j'ai préfacé[6].

Comment interpréter ces exemples incroyables, ces apparences de preuves qui n'ont rien d'immatériel ? Quand j'admets l'hypothèse d'un contact réel avec l'au-delà – et, dans mon cas, ça varie suivant les jours –, je me dis que les morts s'amusent. Mais pas de manière gratuite. Ils sollicitent notre libre arbitre, défient notre esprit critique en s'adressant à notre sens de l'humour qui, pour favoriser le contact, semble

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

être un élément « conducteur » encore plus efficace que la foi aveugle, le besoin forcené de croire ou de partager des certitudes. Un minimum de détachement est requis pour un « bon » contact en TCI, voire une certaine *distraction*. « Ils » nous disent, de l'autre côté, qu'il est plus facile pour eux de nous prélever de l'énergie mentale quand nous pensons à autre chose. Cette énergie mentale leur est aussi nécessaire pour nous parler, semble-t-il, que les supports techniques qui servent de base à leur « réarrangement » des fréquences.

L'amour constitue, répètent-« ils », une part essentielle de cette énergie. Alors, je repense à une théorie du biologiste et physicien Louis-Marie Vincent. Partant de l'idée que toute énergie se transforme (la lumière en électricité, l'électricité en mouvement, le mouvement en chaleur…), Vincent postule que, si la pensée est une forme particulière de l'énergie, l'amour en est l'expression la plus puissante. Mais toute transformation nécessite une machine. Et c'est ainsi qu'il déclare : « Je me demande si l'homme ne serait pas la *machine* à transformer l'amour en une autre sorte d'énergie[7]. » Bien plus que le magnétophone ou l'écran, nous serions donc *nous-mêmes* les émetteurs-récepteurs de cet échange spirituel, capable de créer du son et de l'image.

Cela dit, il ne faut surtout pas « jouer » à la transcommunication si l'on a peur de la mort, si l'on est fragile psychologiquement, si l'on est animé par la rancœur ou la haine à l'égard d'un disparu. Ces « mauvaises ondes » peuvent attirer tout et n'importe quoi, même chez les sceptiques qui expérimentent ces pratiques pour ridiculiser ceux qui y croient. On a vu des dilettantes goguenards, aussi bien que des obsédés de l'interrogatoire nécromane, développer de véritables pathologies mentales – comme le fait d'entendre par la suite en permanence des voix dans leur tête, plus proches d'un chevauchement de bande FM que des anges de Jeanne d'Arc. La TCI, au même titre que le spiritisme, peut

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rendre fou, dépendant ou idiot, comme elle peut être une voie de recherche sereine, une source d'harmonie transcendante et d'amour en partage. Tout est dans l'intention bien plus que dans le support. Il semble que nous attirions des fréquences compatibles avec celles que nous émettons. Dans le doute, et surtout en cas d'angoisse ou de ressenti négatif, mieux vaut couper le contact. Toutes les voix qu'on reçoit (ou qu'on génère inconsciemment) ne sont pas bonnes à entendre.

Mais la vérité est une maîtresse exigeante, qui demande bien plus qu'elle ne donne. La recherche de preuves est, certes, une étape normale dans la réflexion humaine – néanmoins, comme l'observateur exerce toujours une influence sur ce qu'il observe, rien ne prouve jamais rien. Dans un sens comme dans l'autre, d'ailleurs : même la supercherie ponctuelle ne saurait infirmer la réalité de certains résultats antérieurs. Chez les médiums et les expérienceurs, comme chez certains scientifiques, vouloir démontrer à tout prix qu'un phénomène se reproduit chaque fois ou qu'une théorie se vérifie perpétuellement est le meilleur chemin qui mène à la fraude, consciente ou non.

Mais bon, établir qu'une voix censée être reçue par TCI procède d'un trucage n'est guère compliqué, lorsque tel est le cas. Les fréquences fondamentales, la présence de cordes vocales ou les voix de synthèse fabriquées par logiciel sont faciles à détecter avec les appareils adéquats. Quant à l'empreinte vocale, elle est aussi fiable que l'empreinte digitale ou génétique, et, dans certains cas, on a effectué la comparaison de la voix du correspondant après et avant son décès. J'en ai fait l'expérience.

En 2006, l'année qui a suivi la mort de mon père, la grande pionnière française de la TCI, Monique Simonet, qui me connaissait par mes romans, m'a fait savoir qu'elle pensait « avoir reçu un message qui m'était destiné ». Il faut préciser que cette ancienne institutrice, à un âge qu'elle qualifie elle-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

même de « bien trop avancé », passe toutes ses nuits à tendre son micro aux défunts pour soulager gratuitement les vivants[8]. Plus de vingt mille messages audibles squattent les cassettes qu'elle expédie aux quatre coins du monde. Monique est un central d'écoute, un poste de régie. François Brune écrit d'elle : « Ce n'est pas une technicienne, mais c'est elle qui obtient les meilleurs résultats. Bien souvent, "ils" nous l'ont dit, de l'au-delà : la technique n'est pas le plus important, mais les dispositions intérieures, l'amour[9]. » On en revient à Louis-Marie Vincent…

Une nuit, donc, au milieu du bruit de fond d'une station russe en ondes courtes (« support » qui, selon Monique, fournit à ses correspondants un matériel sonore qu'ils réarrangent à leur gré), elle entend clairement, dans un style assez Dark Vador : « Didier, c'est moi, je suis bien ton père. » Comme elle était en train de me lire, elle fait une association de prénoms. La « voix » confirme. Et c'est ainsi que je reçois une cassette qui à la fois m'émeut, me convainc et me laisse perplexe.

Tour à tour bruissante comme une feuille sous la brise, caverneuse ou crispante comme une scie à métaux, la voix est le plus souvent parfaitement audible, le ton et le style « correspondent », certaines informations sont « compatibles ». Et il est exclu d'avoir le moindre doute sur l'honnêteté de Monique Simonet, qui ne fait que s'épuiser à donner les nouvelles qu'elle reçoit. Mais l'obtention inexpliquée d'un enregistrement ou d'une image ne signifie pas pour autant qu'ils viennent d'un défunt. Même si de nombreuses expériences à l'intérieur de cages de Faraday (ne laissant passer aucune onde hertzienne ou électromagnétique) ont éliminé l'hypothèse du parasitage. Et même si l'expérience capitale du 5 décembre 2004, au laboratoire de Marcello Bacci à Grosseto, a démontré que des messages audibles pouvaient être reçus sur un poste de radio à lampes éteint, et *dont on*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avait retiré toutes les lampes[10].

Non, des voix sans provenance « concrète » n'émanent pas forcément de l'au-delà. Quelques exemples ? En présence du prix Nobel de physique Brian Josephson, l'université de Toronto a mis en évidence, par électroencéphalogramme, la projection cérébrale d'un médium britannique, Matthew Manning, au moment précis où s'enregistrait une voix « paranormale ». L'Autrichien Franz Seidl, ingénieur en électricité, lauréat du prix Getty pour ses travaux sur l'énergie, est parvenu, en se concentrant mentalement sur une phrase, à la matérialiser sur bande magnétique. De même que le photographe Ted Serios a produit en laboratoire des photographies psychiques, imprimant notamment sur pellicule vierge une image d'homme préhistorique à laquelle on lui avait demandé de penser[11]. Cela dit, les partisans de l'explication spirite n'ont pas manqué de faire remarquer au passage que d'aimables disparus, taquins ou masochistes, avaient très bien pu « aider » ces personnes à prouver que *seul* leur cerveau bien vivant était capable de ces prouesses surnaturelles.

Il n'empêche que Jean-Michel Mahieux, ingénieur spécialiste du traitement et de l'identification des sons, a comparé la voix « posthume » reçue par Monique Simonet avec l'annonce que mon père, de son vivant, avait enregistrée sur son répondeur téléphonique. Verdict : similitude spectrale. Voir sur un écran d'ordinateur ces deux diagrammes à la courbe et aux pics identiques, alors qu'aucune ressemblance entre les voix *ante* et *post mortem* ne sautait à l'oreille, m'a donné une émotion qu'il serait vain de nier.

Mais je voudrais mentionner une autre forme de preuve, bien plus déterminante à mes yeux, même si elle n'a rien de scientifique. Elle est simplement subjective – j'allais dire « humaine ». C'est la preuve par l'humour. Autant le contenu des messages TCI est souvent un peu vague au niveau des informations (on est vivants, on est bien) et plutôt limité sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plan spirituel (on est dans l'amour et la lumière), autant l'humour y est parfois percutant. Au-delà d'une empreinte vocale similaire, de la force du propos ou même d'un détail concret que nul ne peut connaître en dehors du défunt, c'est pour moi la plus intime des signatures.

Ainsi, lorsque Monique Simonet demanda à mon père s'il se sentait bien dans l'autre monde, la réponse fut : « Je peux danser ! » Avec, sur le son « an », une accentuation à la Jean Gabin qui, de son vivant, était l'une de ses fantaisies coutumières. Ajoutons qu'il fut sur terre un grand valseur contrarié par un accident de voiture.

Sinon, la forme d'humour la plus fréquente sur les cassettes de TCI est une ironie décalée au niveau du commentaire. Parmi les messages les plus drôles que j'aie entendus (et donc les plus convaincants pour moi), il y a celui que j'appelle « le coup de Germaine ». C'est François Brune qui m'a fait écouter cet enregistrement obtenu par une dame qui, désespérément, tentait de faire parler son mari mort depuis des mois. Peut-être l'assommait-elle déjà de son vivant, peut-être n'avait-il rien à lui dire, ou peut-être voulait-il lui épargner une émotion trop forte pour elle – toujours est-il qu'elle n'obtenait jamais le moindre indice audible d'un éventuel contact. Un jour où, campée devant son magnétophone, elle le criblait de questions sans réponses, on sonne à la porte. Sans arrêter la cassette, elle va ouvrir. Très clairement, on entend sur l'enregistrement sa cousine Jeanne se plaindre d'un problème de chèque postal : « Tel quel, je ne peux pas l'endosser. » L'autre s'étonne : « Qui t'a dit ça ? » Une voix d'homme devance alors la réponse de la cousine : « C'est Germaine, encore ! » A l'audition, la veuve éclatera en sanglots, bouleversée de bonheur. Tout y est : le ton las de son mari, sa résignation narquoise, l'allergie que lui inspirait de son vivant la péremptoire Germaine…

Dans le même ordre d'idée, le mari de Monique Simonet,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

libre penseur, ne croyait absolument pas à l'au-delà ni aux milliers de messages que recevait sa femme. Il ne voulait même pas les entendre. Juste après son enterrement, elle lui demande de ses nouvelles sur son vieux magnéto. Arrive la famille. Sur la cassette que Monique m'a fait écouter, on entend : « Comment vas-tu ? – Pas bien, j'ai le dos bloqué. – Moi c'est le foie qui me donne du souci. – Et moi, toujours ma jambe gauche… » Par-dessus les jérémiades retentit alors, dans un soupir consterné, une voix que Monique identifiera sans peine : « Eh ben… j'suis mieux où j'suis. »

1. Jean-Pierre Girard, *La Science et les phénomènes de l'au-delà*, *op. cit*.

2. Thomas Edison, in *Le Soir de Bruxelles*, 26 décembre 1920.

3. Rémy Chauvin, « L'autre science », in *A l'écoute de l'au-delà*, coécrit avec François Brune, Philippe Lebaud, 1999.

4. Rainer Holbe, *Bilder aus dem Reich der Toten*, Knaur, Munich, 1987.

5. Rémy Chauvin, « L'autre science », *op. cit*.

6. Yvon et Maryvonne Dray, *Karine après la vie*, Albin Michel, 2002, et Le Livre de Poche, 2004.

7. Entretien avec Evelyn Elsaesser-Valarino, in *D'une vie à l'autre*, Dervy, Paris, 1999.

8. Monique Simonet, *Réalité de l'au-delà et transcommunication*, Editions du Rocher, 2004.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9. François Brune, *Les morts nous parlent*, Philippe Lebaud, 1993.

10. Rapport de Gérard Ferrandi, ingénieur spécialiste de l'analyse des sons, in *Le Messager*, n° 51 (revue de l'association Infinitude).

11. Marie-Monique Robin et Mario Varvoglis, *Le Sixième Sens,* Le Chêne, 2002.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

U

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

UNE OU DEUX PROFS ?

Dans l'Education nationale, le redoublement est plus fréquent, hélas, que le dédoublement. Cette éventuelle solution pour remédier au problème du sous-effectif des enseignants a été suggérée par Mlle Emilie Sagée, au milieu du XIXe siècle.

Partie enseigner le français en Russie, cette jeune Dijonnaise se retrouve en poste à Riga en 1845, dans une prestigieuse institution pour jeunes filles de la noblesse. Un jour, elle est en train d'expliquer un texte particulièrement difficile, lorsque ses vingt élèves la voient se dédoubler. Tandis qu'elle continue de commenter ce qu'elle écrit sur le tableau noir, une autre image d'elle-même, plus pâle mais tout aussi concentrée, imite ses gestes à un mètre de distance. Seule la prof, absorbée dans son explication de texte, ne semble pas s'en apercevoir. Les élèves n'osent rien dire, atterrées. Du moins la première fois.

Après plusieurs récidives, la jeune enseignante est convoquée par le directeur de l'institution. Elle riposte que c'est une plaisanterie, ou une cabale de ses élèves. Mais le jardinier aussi l'a vue en double exemplaire. C'est lui qui l'a signalé au directeur. Néanmoins, comme ce dernier n'ajoute pas foi à de telles sornettes, il lui donne un simple avertissement, en l'enjoignant de ne plus troubler l'ordre de l'établissement.

Le lendemain, depuis leur salle de cours, ses élèves la voient cueillir des roses dans le jardin. Au même moment, elle entre dans la classe et va s'asseoir sur une chaise. Tout en continuant à cueillir des roses dans le jardin. Est-ce l'angoisse d'être à nouveau accusée de dédoublement par ses élèves qui lui fait différer le début de son cours ? Un sentiment de culpabilité inconscient par rapport à son retard qui la conduit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en partie là où elle devrait être ? On songe au parlementaire anglais qui, cloué au lit par la maladie, fut néanmoins *vu* par ses collègues sur les bancs de la Chambre des communes, participant à un vote de confiance qu'il s'en voulait de manquer (voir Fantôme [député]). Mais la différence est qu'ici, à Riga, ce sont les mêmes témoins qui voyaient la personne en deux endroits.

Une des élèves, prenant son courage à deux mains, voulut secouer le bras de *la* Mlle Sagée qui se trouvait dans la classe. Ses doigts passèrent au travers de l'enseignante. Et le dédoublement se reproduisit, les jours suivants, devant toujours plus de personnes.

Autant de témoignages et de répétitions du phénomène rendent peu crédible l'hypothèse de la supercherie ou du canular d'adolescentes. Pour faire virer une prof, si tel était le cas, il est quand même plus simple d'inventer une histoire d'attouchements sexuels que de faire croire à un dédoublement du corps enseignant.

Sous la pression des parents d'élèves qui menaçaient de retirer leurs enfants de l'institution, le directeur renvoya Mlle Sagée. « Ça fait la dix-neuvième fois ! soupira-t-elle. C'est dur. » Elle lui avoua alors que, depuis ses débuts dans le métier, elle rencontrait ce genre de difficultés. Les premières fois, elle avait cru que les gens étaient fous ou ligués contre elle, mais la paranoïa a des limites. Comme les directeurs d'école étaient par ailleurs très satisfaits de son travail d'enseignante, ils lui remplissaient toujours d'excellents certificats, et le problème recommençait dans une autre ville. Mlle Sagée se sentait maudite. Elle aurait tellement aimé pouvoir terminer une année scolaire dans le même établissement.

Le Pr Régis Dutheil, qui, cent cinquante ans plus tard, s'est penché sur son cas en tant qu'agrégé de médecine (section physique), pense qu'elle souffrait d'une sorte de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« défaut permanent de son système holographique, une maladie affectant sa conscience superlumineuse et les interactions qu'elle entretient avec le cortex ». Et il nous propose l'explication suivante : « A l'hologramme permanent intitulé Emilie Sagée, qui constitue sa personne physique solide et "réelle", se superpose de temps à autre un hologramme du second type échappé de l'espace-temps de sa conscience. Ses élèves ont alors l'impression de voir deux Emilie[1]. » Mais le Pr Dutheil ne nous dit pas comment lutter contre les effets de cette maladie, autrement que par le renvoi abusif.

Catherine II de Russie, elle, appliqua une solution radicale face à ce genre de problème. Un jour où elle vit son propre double, elle ordonna à ses soldats, dit-on, de tirer sur l'image « pour ne prendre aucun risque ». Peut-être Mlle Sagée aurait-elle dû suivre ce conseil. Mais elle ne se vit jamais dédoublée autrement que dans son miroir.

Après son renvoi de l'institution de Riga, elle devint dame de compagnie chez une vieille douairière de Saint-Pétersbourg qui l'avait prise en affection. Hélas, en 1850, la riche aristocrate fut retrouvée assassinée. Et des témoins jurèrent qu'ils avaient vu sa dame de compagnie sortir du palais la nuit du crime, alors qu'elle se trouvait par ailleurs à quatre cents verstes de Saint-Pétersbourg, dans la résidence d'été de la douairière, comme en attestèrent l'intendant et le régisseur du domaine.

A compter de ce jour, nul ne revit plus jamais mesdemoiselles Sagée.

1. Régis et Brigitte Dutheil, *L'Homme superlumineux*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

V

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

VÉGÉTAUX (intelligence des)

L'intitulé de cet article choquera peut-être certaines personnes pour qui l'intelligence demeure l'apanage des humains ou, à la rigueur, de certains animaux. Mais qu'est-ce que l'intelligence ? La faculté de connaître, discerner, comprendre, décider, s'adapter ou lutter, se souvenir, anticiper, découvrir de nouvelles solutions à de nouveaux problèmes… C'est aussi l'empathie, la séduction, la ruse. Tout ce que pratiquent les arbres et les plantes, pour peu qu'on sache les observer.

Jacques Monod, le pape des biologistes matérialistes, disait que le fait d'attribuer un but ou un projet à la nature est contraire aux fondements de la méthode scientifique. Donc, s'il constate des faits qui démontrent ce but et ce projet, un bon scientifique se doit de les passer sous silence. On n'en est plus là, heureusement.

Petit retour en arrière. Il y a quatre milliards d'années, dans ces océans que les biologistes appellent depuis Haldane la « soupe chaude », sont apparues les bactéries qui, par des combinaisons moléculaires, vont former les premiers êtres complexes : des plantes[1]. Le sucre et la fermentation sont les secrets de cette évolution initiale, qui dégagera du gaz carbonique. Au cœur du grand chantier de la vie se trouve la chlorophylle. Grâce à cette molécule verte qui prend alors le pouvoir en concentrant l'énergie solaire, la réaction chimique entre l'eau et le gaz carbonique assurera la production de sucre, tout en dégageant un déchet qui sera le point de départ de l'aventure biologique : l'oxygène. Sa colonisation progressive de l'atmosphère changera la couleur du ciel, jusque-là d'un gris brumeux. C'est grâce aux plantes vertes que le ciel est devenu bleu.

La photosynthèse (synthèse des sucres grâce à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chlorophylle et à la lumière) est donc née avec le premier être végétal. On sait à quoi il ressemble. On l'a trouvé dans des fossiles calcaires de Rhodésie. Il a entre trois et quatre milliards d'années.

Revenons à ce moment clé. Que va faire la vie, maintenant que l'atmosphère primitive a disparu et qu'il faut bien s'habituer à cet oxygène, véritable poison pour les premiers micro-organismes ? Eh bien, l'évolution va « récupérer » ce gaz toxique pour en faire une source d'énergie, en le recombinant aux sucres décomposés par certains « prototypes », qui ont choisi de remplacer la photosynthèse par la respiration.

Etape suivante : la plante se transforme en se rendant autonome. On est arrivé à comprendre, grâce au microscope, l'évolution d'une certaine algue brune qui, voici trois milliards d'années, a appris à nager. Condamnée jusqu'alors à flotter au gré des courants, voilà qu'elle se dote de cils qui lui permettent de se déplacer à volonté. Puis elle se fabrique une sorte de bouche, qui lui donne la possibilité d'ingérer des proies solides.

Du coup, ces algues inventent la chasse. L'autonomie les a menées logiquement à la prise d'initiative. Mais, dans le même temps, elles perdent leur chlorophylle. Capables de s'alimenter par elles-mêmes, elles n'ont plus besoin de la photosynthèse. C'est ainsi que des végétaux initiaux, en « sacrifiant » leur chlorophylle, seraient devenus les premiers animaux[2].

Et Dieu, dans tout ça ? On peut le mettre où l'on veut, si on le souhaite : c'est le fabricant de soupe, la bactérie initiale, ou alors le principe même de l'évolution. Avec ou sans lui, une histoire prodigieuse est née pour nous au XXe siècle, grâce à ces algues fossiles étudiées sous les lentilles du microscope.

Le raccourci est abrupt, pourtant de nombreux biologistes l'ont pris : les bactéries ont inventé les plantes qui ont inventé l'animal, catégorie dans laquelle nous sommes bien obligés de nous ranger, en toute modestie[3]. Mais nous sommes les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

premiers, sans doute, à avoir compris ce qui se passait. Et à l'avoir exprimé. Bien avant que la science n'arrive aux conclusions ci-dessus, la tradition chamanique avait appris aux hommes qu'ils sont « le rêve des plantes ». Les chamanes ajoutent néanmoins que ce sont les plantes qui le leur ont dit[4].

Revenons à cette intelligence végétale sous un angle plus contemporain. Prenons un arbre. Est-ce l'immobilité qui stimule sa perception de l'environnement, ses techniques de communication, de symbiose, de défense et d'attaque ? On a récemment découvert la manière dont l'arbre pratique la télépathie gazeuse (voir Koudou [comment l'acacia euthanasie le]). On a compris par quelle technique il se défend contre les prédateurs, en les empoisonnant ou en les stérilisant par des hormones (voir Journal qui tue [le]). Mais, à l'inverse, l'arbre développe la même « psychologie » sélective et opportuniste dans les alliances qu'il noue, avec des champignons comme avec des insectes.

En essayant de me glisser dans l'écorce d'un arbre, le temps d'un roman[5], j'ai nourri ma fiction de réalités botaniques que certains ont prises pour les fruits de mon imagination. Mais non. L'arbre sait éliminer les champignons qui lui sont nuisibles, tout en procurant de la nourriture à ceux dont il a besoin, comme certaines variétés de pleurotes. Ces carnivores fongiques le débarrassent en effet des nématodes, dangereux vers destructeurs de racines, en les chassant au lasso. Dès qu'un ver passe à sa portée, le champignon décoche un filament imprégné de glu qui l'étrangle par un nœud coulant, puis il l'absorbe et le digère. En échange, l'arbre fournit à son allié vermivore les nutriments azotés nécessaires au développement de son attirail de chasse.

Même chose avec les fourmis, en plus raffiné. L'*Acacia cornigera* leur offre le gîte et le couvert, poussant la sollicitude (ou le calcul) jusqu'à sécréter une nourriture spéciale pour leurs larves, soigneusement dosée en protéines et corps gras.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les fourmis, en retour, le protègent contre ses agresseurs. Malheur aux punaises des bois ou aux champignons parasites qui auraient la mauvaise idée de s'attaquer à leur hôtel-restaurant-crèche[6].

Plus étonnant encore, le cas de nombreuses lianes tropicales qui, vivant au sommet des arbres, ont quelques difficultés à se procurer des nutriments. Elles accueillent alors dans des cavités de leurs tiges des fourmis qui, se nourrissant de leurs sucs, leur apportent en échange des larves d'insectes que les feuilles vont *absorber*. On l'a prouvé en rendant ces larves radioactives, afin de pouvoir suivre à la trace leur « digestion » dans les tissus de la plante. Produit de cette coévolution qui enchantait Darwin comme Lamarck, voici un animal qui chasse pour nourrir le végétal qui lui offre l'hospitalité !

La plante, qu'on pourrait juger *a priori* moins « évoluée » que l'arbre, n'est donc pas en reste, dans ce rapport subtil qui la lie à son écosystème. Avec une même capacité de décision, elle pratique, en réponse aux agressions, la transformation de ses tanins en poison, associée à un message gazeux afin d'alerter ses congénères (voir Interconnexion [coccinelle, courge et]). Mais elle emploie aussi avec la même efficacité la séduction et la ruse, que ce soit pour lutter contre un prédateur (le maïs, quand il est attaqué par les chenilles, émet une odeur attirant les guêpes friandes desdites chenilles), pour capturer une proie (la très carnivore drosera fabrique un faux nectar qui engluera l'insecte piégé), ou simplement pour attirer le pollinisateur dont elle a besoin pour se reproduire.

L'*Helicodiceros muscivorus*, par exemple, de la famille de l'arum, attire les mouches à viande en se faisant passer pour un cadavre, dont il imite à la perfection l'odeur pestilentielle. Les mouches, tout excitées, pondent leurs œufs dans les organes reproducteurs de la plante, dont elles assureront la fécondation en transportant, à leur insu, le pollen vers d'autres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« fleurs-cadavres ».

Même stratégie pour l'orchidée-marteau, mais dans le domaine visuel, de surcroît. Comme elle n'intéresse aucun pollinisateur, cette mal-aimée a déguisé le centre de sa fleur en guêpe femelle de l'espèce thynnidée, reproduisant avec rigueur sa forme et ses proportions. Le mâle, attiré par les phéromones sexuelles qu'elle a également su « imiter », se précipite sur la fleur pour copuler. Quand il se rend compte que c'est impossible, il repart chargé de pollen qu'il véhiculera ainsi, d'orchidée en orchidée, au fil de ses déboires amoureux – grâce auxquels ces plantes seront fécondées. Mais le plus incroyable est que l'orchidée-marteau fabrique le sosie de la thynnidée femelle *avant* que celle-ci ne sorte de la terre où elle vit, en dehors de la période de fécondation[7].

On est là devant un exemple d'anticipation créatrice qui laisse songeur. La plante, qui n'a pas encore « vu » cette guêpe femelle au moment où elle imite son apparence et son odeur sexuelle, aurait-elle lu cette information dans les « images mentales » du mâle qui est à sa recherche ? C'est une pure hypothèse de romancier, bien sûr, en l'absence de toute explication rationnelle – pour l'instant. Tout ce que nous pouvons dire à l'heure actuelle, c'est que les plantes « savent gérer des informations et réagir avec l'entièreté de leur organisme. Leurs cellules communiquent entre elles *via* des signaux moléculaires et électriques, dont certains ressemblent étonnamment à ceux qu'utilisent nos propres neurones[8] ».

Quant au mystère des plantes à vrilles… On ne sait toujours pas comment s'effectue la « reconnaissance à distance » qui les oriente vers tel ou tel support de croissance. Est-ce une hormone gazeuse qui, en butant contre un obstacle, rapporterait l'information à la plante par une sorte de reflux ? Des recherches sont toujours en cours sur cette fascinante hypothèse. D'ores et déjà, *Science et Vie* a décerné à ces plantes grimpantes « un prix d'intelligence doublé d'un prix de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gymnastique ». Et je ne peux résister au plaisir de citer la suite de l'article de Pierre Rossion : « Les lecteurs qui auront planché sur les nœuds marins, au cours d'un stage de voile, seront surpris d'apprendre qu'une plante grimpante comme la passiflore utilise les variantes du nœud de vache, de chaise ou du nœud simple, pour se fixer à son support[9]. »

On pourrait bien sûr taxer ces auteurs (et moi-même) d'anthropomorphisme, mais il ne faut pas mettre la charrue avant l'herbivore : c'est la plante qui a expérimenté les mécanismes qui ont abouti à notre intelligence. Anthony Trewavas, professeur de biologie à l'université d'Edimbourg, a fait une découverte considérable en 1990. Pour comprendre comment les plantes perçoivent les signaux extérieurs, comment elles traitent en interne et transmettent l'information, il a introduit génétiquement dans un plant de tabac une protéine, destinée à le faire luire quand le taux de calcium augmente dans ses cellules.

Puis le phytobiologiste a donné une caresse à la plante. Aussitôt, elle s'est mise à briller. En quelques millièmes de seconde, elle avait répondu à un signal qui aurait des effets à long terme sur sa morphologie : une plante qu'on touche à plusieurs reprises ralentit sa croissance en se rendant plus épaisse, et donc plus résistante. Trewavas rappelle que les neurones humains, eux aussi, quand ils transmettent de l'information débouchant sur une décision, produisent une augmentation significative de calcium[10].

Alors ? Pour respecter la chronologie de l'évolution, disons que c'est l'homme qui fait du phytomorphisme. Cela étant, on a découvert que les végétaux pouvaient produire des hormones qu'on croyait réservées au règne animal et au genre humain, comme la progestérone (trouvée initialement dans la pomme de terre) ou l'œstrone (découverte dans des pollens de dattiers et des graines de grenades)[11]. On sait aujourd'hui que des milliers de plantes, comme le fenouil ou la sauge, sont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aptes à fournir aux femmes des compléments hormonaux. Mais si la juvabione des conifères, par une simple variation de dosage, en est venue à stériliser les punaises quand leur nombre les rend trop dangereuses, ces hormones « naturelles » pourraient-elles devenir un système de défense des végétaux contre leurs prédateurs humains ? La déforestation nuit gravement à la santé, on le sait. Et ce n'est peut-être qu'un début.

1. Trinh Xuan Thuan, *Dictionnaire amoureux du Ciel et des Etoiles*, Plon/Fayard, 2009.

2. Jean-Marie Pelt, *Mes plus belles histoires de plantes*, Fayard, 1986.

3. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *L'Univers bactériel*, Albin Michel, 1999.

4. Jeremy Narby, *Intelligence dans la nature*, Buchet-Chastel, 2005.

5. Didier van Cauwelaert, *Le Journal intime d'un arbre*, Michel Lafon, 2011.

6. Jean-Marie Pelt, *Mes plus belles histoires de plantes*, *op. cit.*

7. *Ibid.*

8. Jeremy Narby, *Intelligence dans la nature*, *op. cit.*

9. Pierre Rossion, in *Science & Vie*, n° 877, 1990.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10. Anthony Trewavas, « How Plants Learn », in *Proceedings of the National Academy of Sciences*, Etats-Unis, 1999 ; « Mindless Mastery », in *Nature*, 2002.

11. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, *op. cit.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

W

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

WAGNER (faire l'amour ou la mort avec)

Au collège, quand l'éducation sexuelle devint une matière au programme, c'est à notre professeur de sciences naturelles qu'échut ce cours supplémentaire. Rapidement, cette vieille demoiselle, dépassée par l'ampleur de la tâche et les chahuts afférents, refila le bébé à l'une de ses collègues mieux disposée. C'est ainsi que notre prof de musique, un peu opportuniste sans doute mais probablement sincère, attaqua le sujet en ces termes étonnants : « Si vous voulez comprendre quelque chose au plaisir féminin, messieurs, commencez par écouter Wagner. » Et elle nous passa un enregistrement de la *Mort d'Isolde*.

La plupart des garçons demeurèrent perplexes, mais le trouble profond qui s'empara de certaines filles éveilla mon intérêt pour ce compositeur – et cette composition en particulier. Au fil des ans, à la lumière de l'expérience, il se confirma que cet air d'opéra était un assez bon déclencheur d'orgasme. A condition, bien sûr, que l'auditrice soit encline à cette expérience musicale nécessitant un certain lâcher prise. « Tu me fais plus jamais ça ! » me cria un jour une copine de lycée, en arrachant les écouteurs du walkman que je lui avais passé dans les bosquets où nous flirtions.

Le compositeur de *Tristan et Isolde*, moins connu pour ses vertus aphrodisiaques que pour la gravité puissante et parfois indigeste de son génie, était-il conscient de la charge érotique diffusée par cette aria ? En avait-il travaillé les sonorités dans ce sens ? Son rapport riche et complexe avec les femmes pouvait le laisser supposer, mais l'éclairage qu'un spécialiste allait m'apporter, vingt ans plus tard, se révélerait plus subtil.

C'était un soir d'hiver au festival Science-Frontières. La conversation d'après-dîner s'orienta sur Wagner, à l'initiative

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du Pr Michel Bounias. Ce biochimiste d'envergure internationale, directeur de recherche à l'INRA, était intarissable sur son musicien préféré[1]. Mine de rien, sentant remonter certains émois adolescents, je le branchai sur *Tristan et Isolde*. Il nous fit alors une éblouissante démonstration sur la manière dont Isolde décrit sa vision de l'au-delà en cinq phases successives, exactement comme les personnes qui ont connu une expérience aux frontières de la mort. Wagner lui-même avait-il vécu une EFM, pour en parler avec une telle justesse, aussi bien par les mots que par le langage subliminal de la musique ? Tous les rescapés du « tunnel de lumière » qui écoutent cet air, disait Bounias, reconnaissent et revivent les sensations qu'ils ont tant de mal à exprimer avec un vocabulaire classique.

Et les autres ? Il me répondit sans détour. Selon lui, les personnes n'ayant pas fait d'excursion hors de leur corps physique ne percevaient inconsciemment, dans l'architecture musicale du récit d'Isolde, que ces ferments d'orgasme auxquels le langage populaire donne le nom de « petite mort ». D'où leur trouble et, parfois, leur rejet violent. Peur du plaisir et peur de l'au-delà correspondaient, pour Michel Bounias, à un même refus du lâcher prise.

Quelques années plus tard, je retrouvai des fragments de cette discussion dans un ouvrage d'Erik Pigani auquel je fais souvent référence dans ce dictionnaire[2]. L'auteur y ajoutait un récit personnel qui donnait à cette composition de Wagner une dimension encore plus étonnante. Celle à laquelle on ne peut accéder *que si on la chante*.

Les hasards de la vie – ces sommes de rendez-vous sans lien apparent qui tissent nos destins à notre insu, avec une logique que parfois nous percevons après coup – l'avaient amené, jeune homme, à jouer les chaperons rouges auprès d'une très vieille dame. La cantatrice Germaine Lubin, considérée comme la Callas d'avant guerre, prit en affection ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jeune mélomane qui lui apportait des paniers-repas, au point de lui livrer un secret dont elle n'avait jamais parlé, pas même à sa biographe. « Un jour, commença-t-elle, je suis morte. » Et elle lui raconta ce soir de février 1930 où elle interprétait *Tristan et Isolde*. A la fin du dernier acte, après avoir chanté la *Mort d'Isolde*, elle avait ressenti une telle osmose avec le rôle qu'elle s'était retrouvée flottant au-dessus de la scène, tandis que le corps de son personnage demeurait inerte sous les applaudissements.

Le rideau se baisse. Les chanteurs sortent des coulisses et se rassemblent pour les saluts, mais Germaine ne se relève pas. De son point de vue situé dans les cintres à hauteur des projecteurs, elle contemple sa dépouille, au cœur d'une indescriptible lumière peuplée « de gens si bons, avec un regard extraordinaire, comme des anges ». Elle revoit des moments de sa vie. Elle hésite à s'engager plus avant dans le tunnel lumineux où elle se sent si bien, si « elle-même »... Bref, l'agonie du personnage d'Isolde et la partition de Wagner lui ont déclenché, sous les vibrations de sa voix, une expérience aux frontières de la mort. « *An artistic Near Death Experience* », comme la qualifiera le Dr Raymond Moody.

Quelques minutes plus tard, secouée par ses partenaires, Germaine revient à elle. Le rideau s'ouvre, elle salue sous l'ovation, comme si de rien n'était. Mais, dès lors, tout sera différent.

Non seulement elle garde de cette « sortie de scène » un souvenir d'une précision indélébile, mais elle veut renouveler cette expérience. Rechanter la *Mort d'Isolde*. A toute force. A tout prix. Où que ce soit. Même devant Hitler en 1939. Même à l'Opéra de Paris en pleine Occupation, sous la direction de Karajan.

A la fin de la guerre, cette addiction lui vaudra cinq ans d'indignité nationale pour collaboration. La cantatrice épurée voit sa carrière interrompue du jour au lendemain, malgré le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

témoignage des personnes qu'elle a sauvées de la Gestapo, comme le rappelle Pigani. Elle en perdra la voix. Mais pas sa passion désormais « platonique » pour l'opéra de Wagner. Ni ses dons de professeur qui l'amèneront à former, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, des élèves comme la grande Régine Crespin. Ni le souvenir émerveillé de ce bref « au-delà » entraperçu de son vivant – cette vraie fausse mort qui aura brisé sa vie.

Un an après avoir reçu cette confidence, Erik Pigani, dans la caserne où il effectue son service militaire, est en train de rédiger l'inventaire des munitions lorsque, brusquement, sans comprendre pourquoi, il éprouve le besoin impérieux de grimper dans sa chambrée et d'allumer sa radio, réglée en permanence sur France Musique. La station est en train de diffuser la *Mort d'Isolde*, interprétée par Germaine Lubin. A la fin de l'œuvre, l'animateur de l'émission, Philippe Caloni, annonce aux auditeurs le décès de la vieille cantatrice.

« J'étais bouleversé à la fois par son départ et par cette coïncidence, commente Pigani dans *Psi*. Mon comportement incompréhensible venait de prendre un sens. Que s'était-il passé réellement ? A quel "instinct" avais-je répondu ? Mystère. Mais, pour moi, c'était sa manière à elle de m'annoncer son départ et de me dire : "Ça y est, mon petit, j'y suis retournée !" »

1. Michel Bounias, *La Création de la vie : de la matière à l'esprit*, Editions du Rocher, 1990.

2. Erik Pigani, *Psi*, *op. cit*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Z

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ZEITOUN (les prodiges de)

Depuis le Printemps égyptien qui propulsa au pouvoir les Frères musulmans et l'été 2013 qui les en éloigna, tout le monde garde en mémoire les gigantesques rassemblements de la place Tahir. Mais qui se souvient encore que, pour de tout autres motifs, de telles foules se réunirent dans une banlieue du Caire presque tous les jours, à partir du 2 avril 1968 ? Il suffit par exemple de regarder dans les archives la une du journal égyptien *Al-Ahram*, en date du 27 avril 1968, pour découvrir plus de cent mille personnes agglutinées devant une église copte. Chez nous, la couverture fut plus discrète. Il est vrai qu'à cette époque la presse française avait d'autres foules à fouetter.

Quoi qu'il en soit, le Printemps arabe, cette fois-là, dura trois ans et cinquante-huit jours. Et, en lieu et place de la colère, des revendications et des représailles, il régnait dans ces rassemblements une intense ferveur mêlée d'émerveillement et de gratitude, toutes religions confondues[1].

Que se passait-il donc à Zeitoun, ce triste faubourg du Caire ? Sur les lieux mêmes où, dit-on, elle fit halte lors de la Fuite en Egypte, la Vierge Marie apparut sous une forme luminescente des nuits entières, et souvent même de jour, sur le toit d'une église.

Trop beau pour être vrai ? Peut-être, mais des millions de témoins l'ont vue, des simples badauds incrédules aux croyants de toutes les confessions, en passant par le Patriarche d'Alexandrie et le général Nasser, alors président de la république égyptienne, qui attesta le phénomène en signant le livre d'or. Des photos, des films, des milliers de reportages existent et sont consultables partout dans le monde, y compris sur YouTube et Dailymotion.

Alors pourquoi ce silence, aujourd'hui, autour de ces

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apparitions d'une fréquence et d'une variété sans égales ? Parce que cette Vierge était muette ? Qu'elle n'a laissé ni message ni prédiction ni demande particulière ? Ou parce qu'elle dérange les autorités de l'Islam (la mère de Jésus virevoltant sur le toit d'une église chrétienne, dans un pays musulman !) autant qu'elle importune les puissances du Vatican (l'Immaculée Conception choisissant une église copte, alors que les coptes ont fait sécession avec l'Eglise romaine !). En plus, il y avait préméditation. L'année 1918, cette Vierge se serait manifestée – en version sonorisée, cette fois – à un promoteur du cru qui comptait bâtir un immeuble à cet emplacement. « Construis-moi plutôt une église, lui aurait-elle dit, et j'y apparaîtrai cinquante ans plus tard. » Hormis la tradition orale, je n'ai pas trouvé de trace vraiment concluante de cette bande-annonce ; en revanche, le film a bel et bien tenu l'affiche trois ans.

Je n'emploie pas cette comparaison à la légère. Les premiers témoins (tous musulmans) ont cru au départ qu'il s'agissait d'une projection. Des experts ont parlé d'hologramme. On a cherché les projecteurs. On a tronçonné les arbres alentour, on a inspecté les façades, fouillé les immeubles voisins, évacué les véhicules. On a même coupé le courant électrique dans tout le quartier. Rien. L'hologramme sans projecteur continuait d'évoluer au-dessus des coupoles, mais parfois aussi à l'intérieur de l'église. On l'a même vu jaillir d'un des vitraux. Et le spectacle offrait de nombreuses variantes. Marie apparaissait tantôt voilée, tantôt les cheveux au vent, avec ou sans Enfant Jésus dans les bras ; parfois elle se présentait sous la forme d'une fillette, parfois elle amenait du monde, reconstituant le tableau complet de la Sainte Famille durant la Fuite en Egypte. « Encore un coup du ministère du Tourisme », concluaient les sceptiques. Sans pouvoir apporter la moindre preuve d'un quelconque trucage.

A la longue, au bout d'un an, on s'y habitua. Le miracle à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

répétition devint monotone, comme ces premiers feuilletons de cinéma muet qui faisaient crier au prodige, avant que les spectateurs ne se lassent de leurs rebondissements attendus. Du coup, les phénomènes lumineux, sans pour autant s'interrompre, diminuèrent leur fréquence et perdirent de leur intensité. Cela donna des arguments à ceux qui assimilaient ces apparitions à des projections mentales, des images inscrites dans l'inconscient collectif qui « s'extériorisaient ». On fit le parallèle avec ces stigmatisés qui saignent au creux des paumes, technique de crucifixion impossible (la main se déchire à moins d'enfoncer le clou dans le poignet), mais conforme à l'iconographie religieuse. Certains somatisent, d'autres « se font des films », au sens propre du terme. Sur le plan rationnel, c'était la seule explication restante. Les hypothèses d'effets spéciaux d'illusionniste et d'hallucination collective avaient fait long feu. Oui, mais une projection mentale peut-elle être photographiée, enregistrée par une caméra ?

Détail intéressant, ces images ne s'imprimaient pas sur *toutes les pellicules*. Loin de là. Des milliers de personnes voyaient au même moment un phénomène qui n'apparaissait que sur quelques-unes des photos qu'ils prenaient. Y avait-il un critère de sélection ? La foi du photographe, la pureté de ses intentions, la gratuité de ses clichés ? Oui, apparemment. La Vierge, en fait, semblait avoir accordé une quasi-exclusivité au reporter Wagih Matta. Son histoire mérite d'être relatée.

Paralysé du bras gauche suite à un accident de voiture (os broyés, ligaments arrachés), il fut opéré le 27 juin 1967 par un gynécologue. En effet, on était au lendemain de la guerre des Six-Jours contre Israël, l'Egypte avait perdu vingt mille hommes en moins d'une semaine et la plupart des chirurgiens étaient encore mobilisés sur le front. L'opération fut un échec total. On le réopéra. Même résultat. Par crainte de la gangrène, on voulut l'amputer de son bras mort. Il refusa.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les mois suivants, Wagih s'évertue à exercer son métier d'une seule main. C'est dans cet état que, la deuxième semaine d'avril 1968, alerté par la rumeur qui déferle sur tout le pays, il se précipite à Zeitoun. Ecrasé par la foule comme ses milliers de collègues photographes venus du monde entier, il entreprend de mitrailler la Vierge.

Il rentre chez lui à 6 heures du matin, complètement sonné par la luminosité et la précision de cette apparition. Il est trop épuisé pour développer ses photos. Il s'écroule sur son lit et s'endort, se relève à midi. Il se prépare un thé, et le verre lui échappe. Il le rattrape *in extremis* de l'autre main. C'est là qu'il se rend compte que son bras gauche n'est plus paralysé. Abasourdi, il reconstitue alors ses gestes de la nuit précédente. « Sur le moment, j'ai été tellement fasciné par l'apparition et préoccupé par l'aspect technique que je ne m'étais même pas rendu compte que c'était *avec mon bras gauche* que j'avais saisi l'appareil photo. [...] J'étais guéri, complètement guéri[2] ! »

Le miracle est constaté les jours suivants par les médecins qui l'avaient examiné et opéré sans succès. Alors que les rédacteurs en chef de toute la planète se cassent la voix en engueulant leurs reporters, qui ont pris des centaines de photos de la Vierge sans que *rien* apparaisse au développement, les clichés de Wagih sont parfaitement réussis. Ils feront le tour du monde : jamais il ne refusera le droit de les reproduire ni n'acceptera d'argent. « Si j'avais eu l'intention d'en retirer une quelconque somme, explique-t-il au père Brune, la Vierge ne m'aurait pas permis de réussir mes photos. » La guérison de son bras gauche demeure à ses yeux la plus précieuse des contreparties.

Il ne fut pas le seul miraculé de Zeitoun, loin s'en faut. Chrétiens de toutes obédiences, musulmans, juifs se retrouvèrent unis par des guérisons inexpliquées dont ils bénéficiaient sans distinction de religion ni de nationalité. Dans un contexte historique explosif, rappelons-le. Ecrasée par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Israël, l'Egypte du général Nasser venait d'accepter l'aide militaire de l'URSS. Le processus de guerre mondiale qui semblait amorcé fut interrompu par la mort de Nasser, terrassé par un infarctus le 28 septembre 1970. Sans pousser le cynisme jusqu'à imputer son malaise cardiaque aux apparitions mariales qu'il était venu constater à deux reprises, rappelons que son successeur, Sadate, fut le premier Arabe à signer un traité de paix avec Israël.

Les croyants qui soulignent l'objectif ouvertement pacifiste que revêtent, dans ce contexte, les manifestations insistantes de la Vierge ne manquent pas de rappeler que Zeitoun, en arabe, signifie « olivier ». Et que la coupole de l'église fut souvent survolée par des colombes de lumière, autres symboles de la paix. François Brune remarque pour sa part que les apparitions cessèrent brusquement, semble-t-il, quand la police décida de faire payer un droit d'entrée dans le périmètre de l'église copte. Deux livres égyptiennes pour voir la Vierge.

Alors, que ces phénomènes soient ou non le produit de l'inconscient collectif et d'une aspiration commune à la paix, quelle importance, au fond ? Les croyants ont été comblés, et les incrédules sont toujours libres de douter, de ricaner, ou de laisser faire l'oubli.

Il n'est pas dit, toutefois, que ce dernier recours fonctionne. En 1982, l'image silencieuse de la Vierge est revenue à Edfou. Puis à Choubra, quatre ans plus tard. Puis, en 2000 et 2001, elle a pris ses quartiers à Assiout, berceau des Frères musulmans. L'affluence était si grande que les cars touristiques ont aménagé leurs horaires en fonction des créneaux d'apparition.

En 2010, l'image de Marie investit El Warrak, en Basse-Egypte. Le 22 décembre, les phénomènes lumineux furent visibles de toute la ville du Caire. Même scénario, en gros, mêmes réactions des foules qu'en 1968 – à un détail près :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

désormais, tout le monde pouvait filmer ces apparitions et les diffuser instantanément grâce au téléphone portable. Quant au contexte, il était chaque fois explosif. En 2010, ce fut le massacre de chrétiens par des islamistes. La police avait tiré sur les familles venant récupérer les corps, et le parlement égyptien s'obstinait à qualifier ces persécutions « d'actes de folie individuelle ». La communauté chrétienne, se sentant totalement isolée et abandonnée à son sort, a reçu avec ferveur ce « soutien visuel » de la Vierge. Reçu ou *émis* ?

Revenons à l'hypothèse d'une création mentale de l'inconscient collectif, susceptible de provoquer ces phénomènes lumineux. Michael Talbot, une fois encore, nous apporte des éléments de réflexion qui feront douter certains croyants, mais passionneront les autres et susciteront peut-être l'intérêt des athées. « S'il est possible que la foi des gens de Zeitoun, écrit-il, en arrive à susciter l'existence d'une image lumineuse de la Vierge, s'il est possible que le psychisme des physiciens entre en interférence avec la réalité d'un neutrino et que des yogis comme Sai Baba fassent surgir du néant des objets matériels, pourquoi ne pas accepter que nous puissions nous trouver confrontés à la projection holographique de nos croyances et de nos mythes[3] ? »

A l'appui de cette suggestion, il rappelle que l'empereur Constantin et tous ses soldats virent dans le ciel une gigantesque croix de feu, qui les galvanisa, au moment où la christianisation du monde païen dépendait des combats qu'ils allaient livrer. Même témoignage historique durant la Première Guerre mondiale, où des centaines de soldats britanniques, alors que la bataille de Mons semblait perdue d'avance, virent au-dessus d'eux saint George qui venait les soutenir à la tête d'une escadrille d'anges. Pour eux, c'était aussi réel (et « en situation ») que les apparitions mariales pour les foules égyptiennes.

Interprétant de son point de vue l'« Annonce faite au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

promoteur », Talbot rappelle qu'une tradition vieille d'un demi-siècle assurait que l'église copte de Zeitoun ferait l'objet d'une apparition miraculeuse en 1968. Et il cite le parapsychologue Scott Rogo : « Cette présence dans les pensées peut avoir progressivement élaboré dans cette église une "épure" psychique de la Vierge, une concentration d'énergie qu allait grossir et finir par déborder en 1968 dans la réalité matérielle[4]. »

Est-ce ce réservoir d'énergie mémorielle qui, lors de certains pics d'angoisse collective, continue d'« alimenter » les apparitions mariales qui secouent périodiquement l'Egypte ?

1. François Brune, *La Vierge de l'Egypte*, Ed. Jardin des Livres, 2004.

2. Témoignage recueilli en 2004 par François Brune, *ibid.*

3. Michael Talbot, *L'univers est un hologramme*, *op. cit.*

4. D. Scott Rogo, *Miracles*, Dial Press, 1982.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ZOC : ZOMBI D'ORIGINE CONTRÔLÉE

J'emprunte cette dénomination à un ancien détective canaque qui préfère garder l'anonymat, car les sorciers vaudous ne lui veulent pas que du bien. C'est lui, en effet, qui est en partie à l'origine de la découverte du secret des morts-vivants.

Au risque de décevoir les jeunes cinéphiles amateurs de zombis, qui restent assez nombreux malgré la rude concurrence des vampires, je me sens contraint de leur avouer que ces morts-vivants qui font frémir une partie de la planète sont bien réels, mais n'ont rien de magique. Ils sont le produit d'un conditionnement psychologique, mais surtout d'une combinaison de substances animales et végétales d'un dosage si précis qu'on peut le qualifier de scientifique, bien qu'il émane de prétendus sorciers.

Originaires du Bénin, les pratiques vaudoues ont suivi les migrations africaines, principalement au Brésil et en Haïti, où elles demeurent très fortes. Outre les envoûtements, transformations animalières et autres maléfices, le rite qui les a popularisées est cette fameuse « résurrection des morts » qui, on va le voir, tient moins de la magie noire que de l'esclavagisme.

La vérité sur ces techniques aussi atroces que raffinées a donc été découverte, conjointement, par un détective de Nouvelle-Calédonie et un chercheur du muséum d'Histoire naturelle de New York, Wade Davis. Ce dernier, passionné par les poisons vaudous, avait décidé d'enquêter sur le terrain, suite à la mort dûment constatée et à l'enterrement de Clairvius Narcisse, un Haïtien qui venait soudain de réapparaître[1].

Le récit de ce zombi repenti ressemblait à celui d'une expérience aux frontières de la mort. Narcisse s'était retrouvé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à demi conscient dans son cercueil, six pieds sous terre, totalement paralysé. Du coup, il en avait conclu que son âme était en stand-by, et devait s'armer de patience avant de pouvoir quitter son corps. C'est alors qu'un initié vaudou l'avait déterré, affirmant l'avoir ressuscité à distance par un rituel. Narcisse lui devait la vie ; il fallait donc en payer le prix. Après lui avoir fait boire un breuvage « revitalisant », l'initié l'avait emmené travailler en clandestin dans une de ses plantations, le menaçant de le renvoyer dans l'au-delà s'il lui désobéissait. Scénario classique de la zombification. Sauf que le mort-vivant avait réussi à s'échapper.

Au terme d'une enquête à haut risque en milieu vaudou, Davis parvint à s'immiscer dans une séance de préparation de poisons. Il réussit à dérober quelques échantillons, qu'il fit analyser au laboratoire du muséum dès son retour à New York. C'est là qu'on découvrit, parmi de nombreuses spécialités végétales aux combinaisons subtiles, le principal composant qui produisait les apparences de la mort clinique. Il s'agissait de la toxine contenue dans le foie du poisson-ballon, ou poisson-globe, appelé *fugu* par les gastronomes fortunés du Japon. Là-bas, seuls des cuisiniers agréés ont le droit de préparer ce poisson sacré qui tue, malgré les précautions draconiennes des plus grands restaurants, une quinzaine de privilégiés par an. Sa neurotoxine hépatique, comme il est recommandé de le spécifier dans le menu, est cinq cents fois plus active que le cyanure.

En Nouvelle-Calédonie, pendant ce temps, le détective canaque sursaute en entendant à la radio que le *fugu* fabrique des morts-vivants. Il connaît, en tant que pêcheur, l'antidote de ce poisson, une plante nommée duboisia. Il lui doit la vie. Or cette plante est de la famille du datura, bourré d'atropine et de scopolamine, idéales pour réveiller un cataleptique. Ses feuilles ont également la propriété d'embrumer la mémoire et de rendre docile, par l'effet d'un peptide récemment isolé[2]. Le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

détective appelle le muséum de New York.

Cette découverte en deux temps permit donc d'établir la recette de fabrication du zombi. Vous prenez une personne sélectionnée pour sa bonne condition physique (à quoi bon un esclave souffreteux ?), vous saupoudrez l'intérieur de ses chaussures de venin en poudre issu du foie de *fugu*, et vous laissez le poison imprégner la peau avant de pénétrer lentement dans le sang, jusqu'à la catalepsie que le médecin légiste confondra sans problème avec la mort – à condition que le dosage du poison soit d'une précision extrême, sinon le zombi potentiel décédera pour de bon. Ce n'est pas de la sorcellerie, mais de la biochimie de haut vol.

Il n'y a plus ensuite qu'à déterrer et reconditionner le faux cadavre en lui administrant par voie orale une décoction de datura, là encore savamment dosée, qui éliminera les effets du poison tout en rendant le ressuscité amnésique et corvéable à merci.

Couvert d'honneurs, le chercheur du muséum de New York raconta son enquête dans un livre, et le détective canaque voulut publier sous pseudonyme une bande dessinée intitulée *ZOC – Zombi d'origine contrôlée*, qui ne trouva pas d'éditeur. Septuagénaire, veuf et remarié à une œnologue, il est aujourd'hui viticulteur en France.

Malgré l'explication scientifique médiatisée et les campagnes de « désensibilisation », le phénomène zombi perdure en Haïti, présenté parfois comme une réponse occulte à tous les drames subis par cette île. Mais si l'on essaie de trouver des statistiques sur Internet, on ne tombe que sur un modèle mathématique de l'université d'Ottawa appliqué à l'éventualité d'une invasion de zombis, avec calcul des probabilités pour que l'espèce humaine échappe à l'extinction[3].

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1. Wade Davis, *Vaudou*, Presses de la Cité, 1987.

2. Jean-Marie Pelt, *Les Langages secrets de la nature*, *op. cit.*

3. www.mathstat.uottawa.ca

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ZOLA (double miracle pour Emile)

En 1891, au retour d'une cure à Cauterets, Emile Zola fait un crochet par Lourdes. Il assiste à l'arrivée des malades, au supplice des pèlerins grabataires, égrotants, qu'on pousse vers les piscines dans une cacophonie de prières. Il écrit à Jules de Goncourt : « Je suis frappé, stupéfait par le spectacle de ces croyants hallucinés, de ce déballage de souffrance… » Immédiatement, il comprend qu'il tient le sujet de son prochain roman. Ce sera *Lourdes* : un brûlot anticlérical qui dénoncera l'exploitation de la douleur humaine et de la superstition par les calotins.

Il se rend en repérage à la grotte, puis au Bureau des constatations médicales. Le Dr Boissarie le reconnaît et l'accueille avec déférence, lui fait délivrer un laissez-passer pour son enquête. Zola, dont le scepticisme goguenard n'atténue en rien la courtoisie, lui suggère avec malice un moyen imparable de convaincre tout le monde : « Vous devriez avoir dans vos hôpitaux une salle des plaies apparentes. Quand une personne souffrant d'une telle affection vous est présentée, il faudrait la faire examiner par une commission et rédiger un procès-verbal de constat. On pourrait même faire une photographie instantanée de la plaie. Ces précautions prises, si une guérison intervenait, personne ne pourrait la révoquer en doute[1]. » Le romancier n'imagine pas à quel point il sera entendu : quatre ans plus tard sera créé le Comité médical international de Lourdes. Quant aux guérisons subites de plaies apparentes, il ignore combien ses paroles seront prémonitoires.

Il prend quelques notes et rentre à Paris. « Je ne suis pas croyant, déclare-t-il à un journaliste catholique d'*Univers*, je ne crois pas au miracle, mais je crois au besoin qu'en a l'homme. » *Lourdes* sera donc un livre-vérité, plein de fureur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lucide et de compassion indignée : le roman de la souffrance et de la crédulité humaine abusées, au nom d'un Dieu inexistant, par de faux miracles que mettent en scène des curés et des médecins complices.

Fidèle à sa méthode de travail, il retourne sur les lieux de son intrigue quelques mois plus tard, en se glissant dans le Pèlerinage national, incognito, afin de s'immerger au cœur de son sujet. Dans le fameux « Train blanc », il passe en revue les malades. Il en choisit deux, visiblement à l'agonie. Deux femmes qui lui serviront de modèles pour ses personnages principaux. Il s'assied à leurs côtés et les observe, les interviewe. Marie Lebranchu a trente-cinq ans, elle est tuberculeuse au dernier degré, squelettique, incapable d'ingurgiter la moindre nourriture. Dans le roman, il l'appellera « la Grivote ». Sur un ton épuisé, elle lui répond aimablement, entre deux quintes de toux et trois crachats de sang dans son mouchoir. Marie Lemarchand, elle, a dix-huit ans. Au stade ultime d'une tuberculose galopante, elle aussi. Elle est en outre défigurée par un lupus qui recouvre son visage de plaies ulcéreuses. Il la rebaptisera Elise Rouquet dans sa fiction, et la surnommera « la femme au museau de chien[2] ».

Le voici en gare de Lourdes. Les hospitaliers viennent chercher ses deux « modèles » pour les emmener aux piscines, tandis que Zola se rend au Bureau médical afin de consulter les archives. Normalement, il faut être médecin pour pouvoir accéder aux dossiers des guérisons, mais il se targue d'un titre de « docteur ès sciences humaines » auprès du Dr Boissarie, qui lui ouvre ses placards[3].

Le romancier est donc en plein travail de documentation, plongé dans les diagnostics et les témoignages qu'il recopie en les mêlant d'annotations critiques, lorsque déboule au Bureau médical… Marie Lemarchand. « Je suis guérie ! » clame-t-elle en arrachant ses pansements. Un seul bain dans la piscine aura

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suffi. Son accompagnateur, le Dr Dhombres, témoin du prodige, confirmera par écrit : « Au lieu de la plaie hideuse que je venais de voir, je trouvai une surface encore rouge à la vérité, mais sèche et comme recouverte d'un épiderme de nouvelle formation. [...] Je fus vivement impressionné par ce changement subit, déterminé par une simple immersion d'eau froide, étant donné que le lupus est une affection très rebelle à toute espèce de médication. »

Abasourdi, le romancier contemple son personnage, qui vient de bénéficier d'un de ces prodiges qu'il voulait démystifier dans sa fiction. « Eh bien, monsieur Zola, jubile le Dr Boissarie, n'est-ce pas là ce que vous désiriez ? Une plaie apparente et subitement refermée. » Honnête, Zola reconnaîtra : « On discernait non sans surprise un sourd travail de guérison. Il était visible que le lupus s'était amendé[4]. » Mais, dans son roman, il inventera, à la grande colère des médecins lourdais, que ceux-ci avaient appliqué des lotions sur le visage de la malade. Egalement guérie de sa tuberculose, Marie Lemarchand, sans aucune séquelle ni cicatrice, aura huit enfants et reviendra à Lourdes quarante années de suite, pour porter assistance aux malades.

Mais le calvaire de Zola ne s'arrête pas là. Comble de l'ironie, surenchère dans l'incroyable, voici son second personnage, Marie Lebranchu, qui débarque au Bureau médical, miraculée de la même manière ! Moribonde et crachant le sang, elle avait dû implorer ses brancardiers pour qu'ils la plongent dans la piscine. Au contact de l'eau, elle déclare avoir senti comme un terrible coup de fouet. De plus en plus radieux, le Dr Boissarie la fait examiner par le romancier anéanti : « Monsieur Zola, voici guérie celle que vous disiez mourante ! Plus de râle, plus rien ! Tout est neuf dans ce poumon qui fut dévasté ! »

Zola ne peut retenir ses larmes. Sa « Grivote », instantanément rétablie, se mariera, deviendra vendeuse dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un grand magasin et donnera des conférences, ne manquant jamais de préciser sur les affiches qu'elle est une héroïne d'Emile Zola. Dans son roman, il la fait mourir d'une rechute. Dans la réalité, en parfaite santé, elle lui survivra dix-huit ans.

En 1895, sans doute excédé par cette contre-publicité vivante à son livre, Zola va rendre visite à son encombrante héroïne. Marie Lebranchu racontera leur entrevue dans une lettre adressée au Dr Boissarie : « Il est venu nous demander, à mon mari et à moi, si nous voulions aller en Belgique, assurant que si nous y restions, nous ne manquerions de rien. Je n'ai pas voulu accepter ces offres. Cependant, à cette époque, je travaillais pour le magasin du Bon Marché. Je travaillais jour et nuit, et je n'arrivais pas à joindre les deux bouts[5]. »

Emile Zola a-t-il vraiment tenté, pour respecter la mort de son personnage, d'en délocaliser la trop pimpante inspiratrice ? Quoi qu'il en soit, l'affaire Dreyfus venait d'éclater et, bientôt, son engagement courageux pour la défense du capitaine injustement condamné effacerait, sous le formidable *J'accuse*, le souvenir de ses mésaventures lourdaises.

Tiraillé entre sa défense acharnée des valeurs humaines, son honnêteté, son combat naturaliste et l'évidence du surnaturel dont il ne se sentait pas le droit d'entériner les preuves, l'écrivain avait su exprimer à titre prémonitoire, dans une interview précédant sa double expérience du miracle, la synthèse de toutes ses contradictions : « Le spectacle des malades devant la grotte, le bruit de toutes ces prières, l'écho de toutes ces plaintes m'ont littéralement sauté à la gorge. Je trouve cela supérieurement beau. Donner du courage, faire tomber un rayon d'espérance… N'y aurait-il que cela, Lourdes serait un grand bienfait[6]. »

Au Dr Boissarie qui lui reprochait d'avoir trahi la vérité en faisant mourir indûment l'héroïne inspirée de Marie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lebranchu, il avait répliqué : « Le personnage appartient à l'auteur. » Le personnage lui donna raison. Sous l'avalanche d'hommages qui s'abattit sur lui lors de ses funérailles, on accorda peu d'attention au cri du cœur lancé dans la foule par sa « Grivote » qui, semblait-il, croyait que Dieu l'avait sauvée parce que Zola l'avait choisie. « Sans Monsieur Emile, disait-elle, je ne serais pas là. »

Six ans plus tard, le 6 juin 1908, par la voix de Mgr Amette, archevêque de Paris, l'Eglise éleva conjointement les deux Marie au rang de miraculées officielles numéros 16 et 17. Chacune dédia son titre à la mémoire du romancier de *Lourdes*.

1. Emile Zola, *Mes voyages, journaux inédits*, Charpentier-Fasquelle, 1948.

2. Id., *Lourdes*, Gallimard, « Folio », 1995.

3. Pierre Lunel, *Les Guérisons miraculeuses*, Plon, 2002.

4. *Ibid.*

5. Pierre Ouvrard, *Le Fait religieux, notamment le miracle, chez Zola : foi et raison*, Ed. de l'UCO, 2002.

6. *Univers*, interview de 1892.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU MÊME AUTEUR

Romans

LES SECONDS DÉPARTS :

VINGT ANS ET DES POUSSIÈRES
1982, prix Del Duca, Le Seuil et Points-Roman
LES VACANCES DU FANTÔME
1986, prix Gutenberg du Livre 1987, Le Seuil et Points-Roman
L'ORANGE AMÈRE
1988, Le Seuil et Points-Roman
UN ALLER SIMPLE
1994, prix Goncourt, Albin Michel et Le Livre de Poche
HORS DE MOI
2003, Albin Michel et Le Livre de Poche (adapté au cinéma sous le titre *Sans identité*)
L'ÉVANGILE DE JIMMY
2004, Albin Michel et Le Livre de Poche
LES TÉMOINS DE LA MARIÉE
2010, Albin Michel et Le Livre de poche
DOUBLE IDENTITÉ
2012, Albin Michel
LA FEMME DE NOS VIES
2013, prix des Romancières 2013,
prix Messardière du Roman de l'été, Albin Michel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LA RAISON D'AMOUR :

POISSON D'AMOUR

1984, prix Roger-Nimier, Le Seuil et Points-Roman

UN OBJET EN SOUFFRANCE

1991, Albin Michel et Le Livre de Poche

CHEYENNE

1993, Albin Michel et Le Livre de Poche

CORPS ÉTRANGER

1998, Albin Michel et Le Livre de Poche

LA DEMI-PENSIONNAIRE

1999, prix Fémina Hebdo, Albin Michel et Le Livre de Poche

L'ÉDUCATION D'UNE FÉE

2000, Albin Michel et Le Livre de Poche

RENCONTRE SOUS X

2002, Albin Michel et Le Livre de Poche

LE PÈRE ADOPTÉ

2007, prix Marcel-Pagnol, prix Nice-Baie des Anges, Albin Michel et Le Livre de Poche

LES REGARDS INVISIBLES :

LA VIE INTERDITE

1997, Grand Prix des lecteurs du Livre de Poche, Albin Michel et Le Livre de Poche

L'APPARITION

2001, Prix Science-Frontières de la vulgarisation scientifique, Albin Michel et Le Livre de Poche

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ATTIRANCES
2005, Albin Michel et Le Livre de Poche
LA NUIT DERNIÈRE AU XV^{e} SIÈCLE
2008, Albin Michel et Le Livre de Poche
LA MAISON DES LUMIÈRES
2009, Albin Michel et Le Livre de Poche
LE JOURNAL INTIME D'UN ARBRE
2011, Michel Lafon

THOMAS DRIMM :

LA FIN DU MONDE TOMBE UN JEUDI, t.1
2009, Albin Michel et Le Livre de Poche
LA GUERRE DES ARBRES COMMENCE LE 13, t.2
2010, Albin Michel et Le Livre de Poche
LE TEMPS S'ARRÊTE À MIDI CINQ, t.3
à paraître

Récit

MADAME ET SES FLICS
1985, Albin Michel (en collaboration avec Richard Caron)

Essai

CLONER LE CHRIST ?
2005, Albin Michel et Le Livre de Poche

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Beaux livres

L'ENFANT QUI VENAIT D'UN LIVRE

2011, Tableaux de Soÿ, dessins de Patrice Serres, Prisma

J. M. WESTON

2011, illustrations de Julien Roux, Le Cherche-midi

LES ABEILLES ET LA VIE

2013, photos de Jean-Claude Teyssier, Michel Lafon

Théâtre

L'ASTRONOME

1983, prix du Théâtre de l'Académie française, Actes Sud-Papiers

LE NÈGRE

1986, Actes Sud-Papiers

NOCES DE SABLE

1995, Albin Michel

LE PASSE-MURAILLE

1996, comédie musicale (d'après la nouvelle de Marcel Aymé), Molière 1997 du meilleur spectacle musical, à paraître aux éditions Albin Michel.

LE RATTACHEMENT

2010, Albin Michel

RAPPORT INTIME

2013, Albin Michel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert